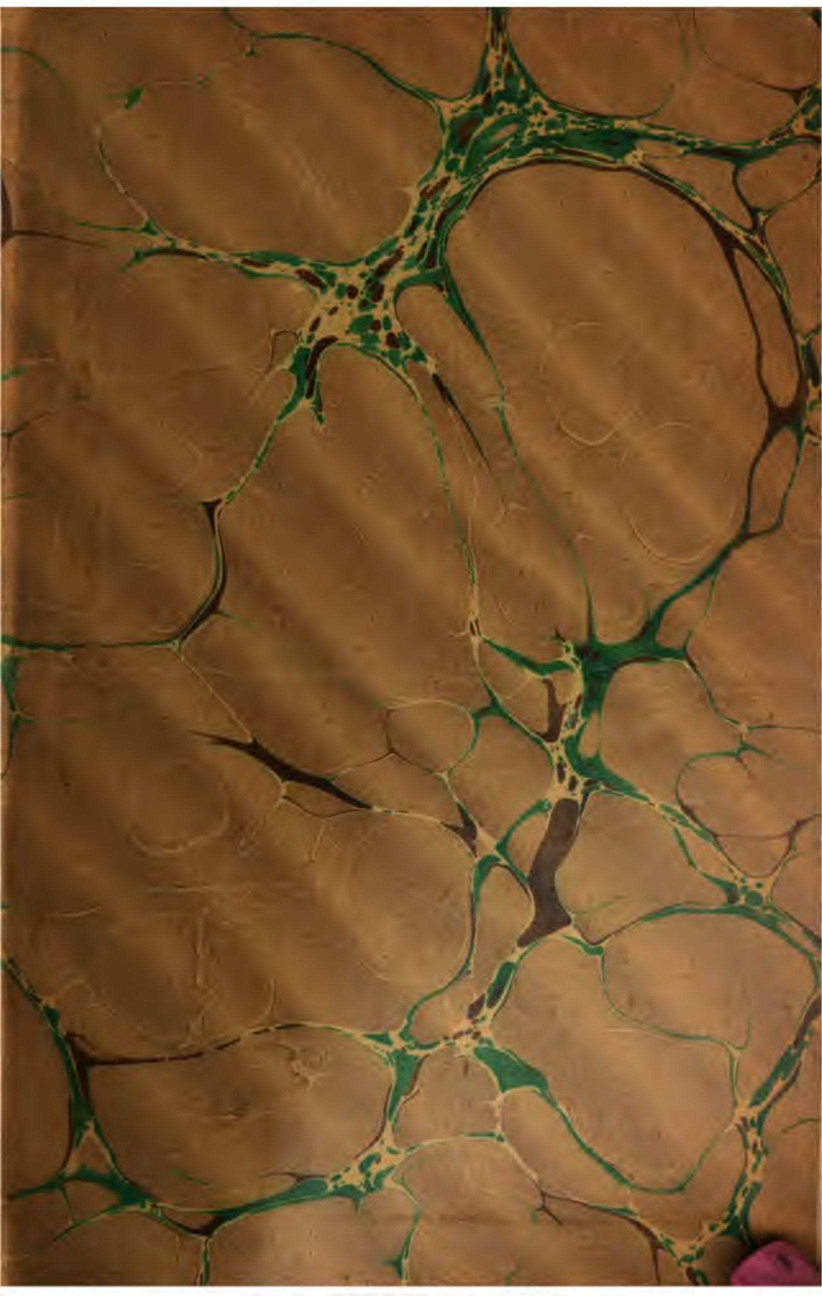

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN.
LIBRARIES.



SOUVENIRS MILITAIRES

DU

BARON DE BOURGOING

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1897.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8. — 2101.



Bourgoing, Paul Charles Amable, baron de

SOUVENIRS MILITAIRES

DU

B^on DE BOURGOING

SÉNATEUR
ANCIEN AMBASSADEUR EN ESPAGNE, ANCIEN PAIR DE FRANCE
MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE EN RUSSIE ET EN ALLEMAGNE
GRAND OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
GRAND-CROIX DE CHARLES II D'ESPAGNE, ETC., ETC.

1791-1815

PUBLIÉS

PAR LE Bon PIERRE DE BOURGOING

Avec un portrait



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1897

A MON ONCLE

LE BARON DE BOURGOING

Mon cher oncle,

Je considère comme un devoir de vous exprimer, en tête de cet ouvrage, ma reconnaissance pour l'autorisation que vous m'avez si gracieusement accordée de reprendre la partie militaire des Souvenirs *laissés par votre père. Veuillez considérer la démarche que j'ai faite auprès de vous dans ce but, comme un hommage rendu à la mémoire de celui qui était pour moi le meilleur des oncles, de celui que j'ai connu, dans mon enfance, comme l'un des derniers représentants de la grande époque qui nous est chère.*

PIERRE DE BOURGOING.

Paris. Janvier 1897.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Lorsque j'étais enfant, mon père aimait à me prendre sur ses genoux, et, dans des causeries où le père et le fils étaient deux camarades, deux amis, j'apprenais, à l'aide des tableaux qui ornaient la bibliothèque de Mouron, l'histoire de ma famille.

« Voici, me disait-il, ton arrière-arrière-grand-
« père, Philippe de Bourgoing, en habit blanc avec
« revers et doublures rouges; il servait en 1730 dans
« le régiment de Broglie, devenu en 1744 Rohan-
« Chabot, et il a chargé à Fontenoy. »

Plein d'admiration et de respect pour ce brave qui, droit dans son cadre, semblait avoir encore dans les yeux l'ardeur qu'il avait apportée à la charge mémorable, je ne l'appelai plus que le vieux Fontenoy.

Du régiment de Rohan-Chabot, Philippe de Bourgoing passa dans les gardes du corps avec la commission de capitaine; il remplissait, me disait en souriant mon cher père, les conditions requises par l'ordonnance royale pour être admis aux gardes;

elles stipulaient qu'il fallait « avoir cinq pieds quatre « pouces au moins, être bien fait, bien *facé,* d'un « âge mûr, de famille noble, ou du moins hors du « commun, et de religion catholique, apostolique et « romaine ». Nommé chevalier de Saint-Louis, il donna sa démission pour se retirer en Nivernais dans sa famille, dont les membres vivaient alors dans leur province, ne la quittant que pour servir dans les armées du Roi.

De ses trois fils, l'aîné fut Jean-François de Bourgoing, qui entra à l'École militaire à l'âge de seize ans. Le duc de Choiseul ayant manifesté à l'intendant général de cette École, Pâris-Duvernoy, son intention d'y chercher des candidats pour les fonctions diplomatiques, François de Bourgoing fut désigné pour être envoyé à l'Université de Strasbourg, où se formaient, par l'étude du droit public professé par le célèbre jurisconsulte Koch, les jeunes gens destinés à la diplomatie. On sait que, sous l'ancien régime, l'avancement militaire des officiers désignés pour le service des ambassades ne se trouvait point interrompu et qu'au contraire il se réglait, dans une certaine mesure, d'après leur avancement diplomatique. C'est ainsi que, lorsqu'en 1787 mon grand-oncle devint ministre du Roi en Allemagne, il figurait comme major au régiment d'Angoulême. Entre temps, comptant comme officier au régiment d'Auvergne, il avait rempli, dès l'âge de dix-huit ans, les fonctions de secrétaire de la légation de France près la diète de

Ratisbonne. En 1777, il était passé à l'ambassade du Roi en Espagne, à laquelle il appartint pendant dix ans, et ce long séjour à Madrid lui permit de réunir les matériaux de son *Tableau de l'Espagne moderne,* ouvrage qui lui valut plus tard le titre de membre correspondant de l'Institut de France. Il était ministre de France près le cercle de la Basse-Saxe quand, en 1791, il fut envoyé en la même qualité à la cour de Madrid : il ne revint dans sa patrie que lors de la rupture des relations entre la France et l'Espagne, qu'il n'avait pas réussi à éviter, malgré tous ses efforts; il passa dans la retraite le temps de la Terreur.

Après la mort de Robespierre, quand le gouvernement conçut l'espoir de traiter avec l'Espagne, François de Bourgoing fut jugé plus capable que personne, à raison de ses anciennes attaches, de remplir cette mission délicate; il partit donc pour le quartier général de l'armée des Pyrénées-Orientales et y entama des négociations qui contribuèrent au traité de Bâle (1795). Rentré par la suite dans la vie privée, il se consacra à des travaux littéraires jusqu'à l'époque où le premier Consul, faisant appel au concours des hommes honorables et expérimentés, le désigna pour le poste de Copenhague, d'où il passa bientôt à celui de Stockholm. Il commit l'imprudence, dans un discours public tenu lors de son admission à l'Académie de cette ville, de faire une allusion prématurée à la transformation de la République en

monarchie et fut rappelé en 1803. Sa disgrâce fut courte; son fils aîné, Armand, sous-lieutenant au 4e dragons, ayant fixé l'attention de l'Empereur par une action d'éclat et demandé pour toute récompense la mise en activité de son père, Napoléon Ier confia à M. de Bourgoing la légation de Saxe. Il mourut aux eaux de Carlsbad en 1811.

Il était baron de l'Empire, commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, etc., et correspondant de l'Institut de France.

Sa veuve, fille du comte de Prevost de la Croix, fut appelée, en 1820, à la surintendance de la maison royale de Saint-Denis, qu'elle dirigea pendant dix-sept ans et où elle a laissé les plus honorables souvenirs. Le roi Charles X lui conféra le titre de comtesse.

François de Bourgoing eut sept enfants, dont trois fils, qui entrèrent à l'École militaire et servirent avec distinction dans les armées impériales.

Le second de ses fils, Paul-Charles-Amable, l'auteur des *Souvenirs*, naquit à Hambourg le 17 décembre 1791. Destiné à la carrière diplomatique, il étudia à fond, comme son père et sous sa direction, les langues étrangères. Il débuta toutefois par le service militaire et eut le bonheur très enviable de combattre pour la France dès l'âge de vingt ans (1811).

Un an plus tard, il faisait la campagne de Russie; puis il combattit à Leipzig, à Hanau, à la Fère-Champenoise; ce fut lui enfin qui, à Fontainebleau, le

5 avril 1814, fut chargé par le maréchal duc de Trévise, dont il était l'aide de camp, d'assurer l'Empereur que la Jeune Garde, placée en face de l'ennemi qu'elle avait combattu devant Paris, restait à son poste, fidèle et dévouée.

« C'est l'événement de ma vie militaire, écrivit-« il, qui a laissé dans mon cœur les traces les plus « profondes. »

Ce ne fut qu'en 1816, sous le ministère du prince de Talleyrand, que Paul de Bourgoing, capitaine dans la garde et chevalier de la Légion d'honneur, fut nommé secrétaire de légation à Berlin, puis à Copenhague; successivement chargé d'affaires dans ces deux résidences, il fut, quelques années après, placé en la même qualité à Saint-Pétersbourg.

Il arriva dans cette capitale en 1828, au moment où l'empereur Nicolas se disposait à partir pour la guerre de Turquie, et il accompagna le Tsar au camp d'Ismaïl, où se trouvaient déjà le duc de Mortemart, ambassadeur de France, et un grand nombre d'officiers de toutes les armées de l'Europe, accourus en volontaires sous le drapeau de la Russie.

Plusieurs d'entre eux prirent une part active aux opérations de la guerre; le baron Paul de Bourgoing fut de ce nombre; il se rendit auprès du général Roth, dont le corps d'armée devait agir contre Silistrie, et fut d'abord placé à la tête d'une avant-garde de cavalerie; puis on le chargea de construire une partie des redoutes et batteries dirigées contre la place.

Cité plusieurs fois à l'ordre du jour, il reçut de l'Empereur une épée d'honneur avec cette inscription : *Pour la bravoure*. De Silistrie, il retourna à Saint-Pétersbourg ; les événements ne tardèrent pas à prouver combien il était important que le représentant de la France pût faire valoir auprès du souverain ses qualités d'ancien compagnon d'armes.

Au moment de la révolution de Juillet, le baron de Bourgoing exerçait les fonctions de chargé d'affaires en l'absence du duc de Mortemart ; l'Empereur, profondément attaché au principe de la légitimité, eut d'abord la pensée d'une rupture immédiate avec la France ; l'entrée du port de Cronstadt avait déjà été interdite à deux navires français portant le pavillon tricolore ; le rappel de l'ambassadeur Pozzo di Borgo et le renvoi de notre chargé d'affaires avaient été décidés, mais ce dernier obtint une andience de l'Empereur, qui l'honorait de sa confiance et de son amitié. Il parvint, par un langage ferme et modéré, à lui démontrer que ces mesures entraîneraient immédiatement une guerre européenne, et que la responsabilité de sanglants malheurs retomberait sur celui qui en aurait, le premier, donné le signal. L'empereur Nicolas se rendit à ces arguments. Au lieu de réaliser son premier projet et d'interrompre toutes relations avec la France, il embrassa le chargé d'affaires et l'invita à partir avec lui quelques jours après, au grand étonnement du corps diplomatique, pour un voyage dans les colonies militaires de Novgorod.

Comme récompense de ce succès, le baron de Bourgoing fut promu au grade de ministre plénipotentiaire en Russie; il obtint ensuite celui d'envoyé extraordinaire à Dresde, puis à Munich (1832 et 1835).

Il devait rendre dans ces deux postes des services d'une autre nature.

C'était le moment d'une complète transformation des règlements et surtout du matériel de l'artillerie et de l'infanterie des armées européennes; une foule d'essais et d'innovations s'y multipliaient. L'éducation militaire du baron de Bourgoing lui permettait de suivre et d'analyser tous ces perfectionnements. A cette époque, la France n'avait pas encore placé, à l'exemple des autres grandes puissances, des attachés militaires dans ses différentes ambassades. Il se prescrivit la tâche importante d'y suppléer; il envoya donc aux ministres des affaires étrangères et de la guerre de nombreux mémoires accompagnés de planches et de modèles. Ce fut lui qui, dès l'année 1831, appela le premier l'attention du gouvernement sur la nécessité de former, à l'instar de tous les autres pays, des corps d'infanterie pourvus d'armes de précision. Les modèles les plus divers de carabines rayées, les pièces d'armement et d'équipement, les munitions nouvelles, les règlements des corps de tirailleurs russes, prussiens, autrichiens, furent successivement apportés par lui à Paris, de 1831 à 1838; ses instances et ses travaux assidus servirent ainsi à

préparer l'admirable institution des *chasseurs de Vincennes*.

Le baron de Bourgoing avait été élevé à la pairie en 1841. Démissionnaire de ses fonctions diplomatiques lors de la révolution de 1848, il était, à la fin de 1849, nommé ambassadeur en Espagne ; il occupa ce poste jusqu'en septembre 1851, et le 31 décembre 1852 il fut appelé au Sénat pour prix de ses longs services.

Il mourut le 16 août 1864.

Il était grand officier de la Légion d'honneur, grand-croix des Ordres de Charles III d'Espagne, du Danebrog de Danemark, des Guelfes de Hanovre, etc., commandeur de Sainte-Anne de Russie, etc.

Il a publié les ouvrages suivants :

Le prisonnier en Russie (1815).

Politique et moyens d'action de la Russie (1849).

Aperçus nouveaux de politique internationale (1852).

Tableau de l'état actuel et des progrès probables des chemins de fer de l'Allemagne et du continent européen (1842). Ce livre tendait à démontrer qu'à cette date l'Allemagne avait une avance considérable sur nous pour la construction de ses lignes ferrées, et faisait ressortir les modifications profondes qu'allait apporter dans la stratégie moderne ce nouveau mode de transport. Cette publication, qui jetait un jour nouveau sur une question alors peu

connue en France, contribua à déterminer le gouvernement à regagner le temps perdu, en accélérant l'exécution du vaste réseau que la France possède aujourd'hui.

Les guerres d'idiomes et de nationalités. Cet ouvrage parut en 1849, à l'époque où les rivalités de races et la différence des langues avaient fait naître des guerres simultanées en Hongrie, dans le Holstein, en Lombardie, en Pologne. Deux cartes ethnographiques d'un haut intérêt étaient jointes à ces publications. Celle de Hongrie présente le tableau très scrupuleusement détaillé de la dissémination si compliquée des populations magyares, slaves, roumaines et allemandes qui se combattaient dans ces contrées. La seconde carte, également ethnographique, celle du royaume de Danemark et des duchés de Sleswig et de Holstein, fait connaître, avec la même exactitude, la position respective des populations danoises, allemandes et frisonnes, dont le voisinage et le mélange ont donné lieu à la guerre de 1849.

Enfin le baron de Bourgoing a fait paraître, en 1864, ses *Souvenirs d'histoire contemporaine. Épisodes militaires et politiques.*

Avant d'écrire ce livre, mon oncle a complété ses notes personnelles au moyen de documents trouvés dans les différents postes diplomatiques qu'il a occupés et en interrogeant ceux qui avaient, comme lui, pris part aux grands événements qu'il voulait décrire. La plume hardie du militaire et celle si fine du diplo-

mate ont donc présidé à la rédaction de ces pages, qui eurent pour origine un carnet de campagne dont « quelques feuillets, écrivait plus tard M. de Bour« going, sont troués par les feux de bivouac de « Smolensk et de Dresde, maculés par les eaux bour« beuses de la Bérézina, stigmates de guerre qui sont « comme le cachet de leur authenticité ».

J'ai cru qu'il serait intéressant de faire rééditer ces Souvenirs, mais uniquement dans leur partie militaire, car j'estime que ce sera un complément aux Mémoires des Marbot, Thiébault, Macdonald, Castellane, etc., une pierre ajoutée à ce monument que l'on ne saurait élever trop haut à la gloire de cette merveilleuse épopée impériale, si féconde en exploits, en fidélité, en dévouement. Notre génération et les générations futures y liront ce qu'étaient nos grands-pères, et elles apprendront comment ces hommes, si purement épris de gloire, travaillaient à grandir la patrie, avec quelle abnégation ils savaient accomplir leur devoir.

BARON PIERRE DE BOURGOING.

SOUVENIRS MILITAIRES

DU

B^ON DE BOURGOING

(1791-1815)

CHAPITRE PREMIER

1791-1801

Hambourg. — Madrid, négociations de mon père avec le comte d'Aranda et le duc d'Alcudia, depuis prince de la Paix. — Départ de Madrid. — Déclaration de guerre faite par la France. — Notre passage des frontières. — Nous rencontrons les bataillons de volontaires de l'armée française. — Séjour à Nevers (1793, 1794). — Continuation de la guerre avec l'Espagne (1795). — Premières ouvertures de conciliation faites par mon père, sa correspondance d'abord confidentielle, puis avouée, directe et fréquente avec le cabinet de Madrid. — Paroles du roi Charles IV à ce sujet. — Ces démarches ont pour résultat final le traité signé à Bâle le 22 juillet 1795. — De nouveaux principes politiques nécessitent de nouveaux organes. — Mon père rentre dans la carrière diplomatique sous le gouvernement consulaire. — Le premier Consul le choisit pour la mission de Copenhague (1800). — Formation de la ligue maritime du Nord. — Départ de mon père pour le Danemark. — Notre arrivée à Hambourg. — Mon père me laisse dans cette ville. — Je le rejoins au bout de six mois à Copenhague. — Première attaque dirigée en 1801 contre cette capitale par l'amiral Nelson. — Passage du Sund par la flotte anglaise. — Tableau de son arrivée en vue de Copenhague. —

Aspect de ce combat naval. — Courageuse défense des Danois. — Trait d'héroïsme de Nelson. — Noble refus du prince régent de Danemark d'abandonner l'alliance maritime.

Né dans l'une des résidences diplomatiques de mon père, l'ayant constamment suivi en Espagne, en Danemark, en Allemagne, en Pologne, j'eus l'avantage d'entendre les idiomes étrangers résonner à mon oreille en même temps que la langue de mon pays; j'acquis ainsi tout d'abord les éléments des langues diverses, connaissances utiles dans les deux carrières que j'ai successivement suivies, celles de militaire et d'organe pacifique.

Je commençai de bien bonne heure à parcourir toutes les régions du continent européen. Le lendemain du jour de ma naissance, mon père, ministre plénipotentiaire du roi Louis XVI à Hambourg, reçut par un courrier extraordinaire sa nomination au poste de Madrid. Il devait cette marque de confiance absolue, dans une époque de troubles et d'angoisses (les derniers mois de 1791), à l'amitié du comte Armand de Montmorin, qu'il avait accompagné en Espagne quinze ans auparavant, en qualité de secrétaire d'ambassade. Ce ministre des affaires étrangères, qui depuis devait périr sur l'échafaud, victime de son dévouement, avait été dès son enfance attaché, comme menin, à la personne du roi; il était en ce moment le confident de toutes ses pensées et son plus fidèle conseiller. Mon père obéit avec empressement à cet appel; il se rendit à Paris par la voie la plus directe pour y recevoir ses instructions de la bouche même du roi. Ma mère et sa famille s'embarquèrent peu de temps après lui; notre traversée des rives de l'Elbe jusqu'à Bordeaux fut longue et orageuse. Comme présage de ma vie errante, je ne devais

être bercé que par les flots écumeux de la mer du Nord, de la Manche et de l'océan Atlantique.

Dix-neuf ans plus tard, en 1811, je naviguais dans ces mêmes parages, mais dans un sens opposé, à bord d'une chaloupe canonnière échouée, puis remise à flot, près du rivage et que je venais de défendre contre deux bricks anglais, avec vingt-huit tirailleurs de la jeune garde. Cette troupe s'était embarquée avec moi et Charles de Fontenailles, mon camarade de régiment. Nous étions alors en garnison à Calais.

Pendant que nous dirigions la fusillade de nos soldats, plus âgés d'une année que leurs sous-lieutenants, je leur disais : « Il y a dix-neuf ans aujourd'hui, mes enfants, je voguais exactement dans le même lieu ; mais alors je ne me battais pas contre les Anglais. »

Mes tirailleurs ne pouvaient rien comprendre à ces paroles de leur officier ; mais lorsque les ténèbres d'une nuit brumeuse nous eurent délivrés des boulets, de la mitraille des bricks anglais et de la fusillade de leurs canots armés pour l'abordage, et que nous voguâmes vers Ostende, je leur expliquai comment leur chef actuel, ce précoce navigateur, était encore au maillot lorsqu'il traversa une première fois le pas de Calais. Je raconterai, en son lieu, ce petit combat naval de 1811, dont les plus anciens habitants de la bonne ville de Calais peuvent se rappeler la vive canonnade, combat commencé en vue de leur port et dans lequel un détachement de jeunes conscrits, armés depuis trois mois, sauva la canonnière n° 61 d'une prise immanquable.

Si j'en ai parlé ici, c'est qu'il me semble qu'on est autorisé à remonter dans l'histoire de sa vie lorsqu'on y trouve, par un rapprochement de dates, une occasion de rendre hommage à l'intrépidité et au dévouement

patriotiques d'un camarade qui n'est plus, et des premiers soldats que l'on ait commandés.

Retournons cependant de l'époque du combat livré par la canonnière n° 61, sur le pacifique navire hambourgeois qui me portait des rives de l'Elbe vers les régions du Midi.

Nous débarquâmes à Bordeaux et arrivâmes à Madrid en août 1792. Mon père y était déjà accrédité auprès du roi Charles IV.

Le long séjour qu'il avait fait en Espagne, la considération qu'il s'y était acquise, donnaient l'espoir assuré qu'il remplirait dignement la tâche qui lui était imposée. Les événements prenaient chaque jour un aspect plus sombre et plus inquiétant; ils acquirent bientôt une sinistre gravité. Le ministre du roi Louis XVI, qui était à Madrid le confident des douloureuses appréhensions de cette cour apparentée, fut, avec la prudence que les circonstances imposaient à son dévouement, l'un des intermédiaires des tentatives faites par l'Espagne pour sauver les jours du monarque infortuné. Deux Espagnols que d'anciens liens d'amitié attachaient à mon père, le chevalier Ocariz, chargé d'affaires de Sa Majesté Catholique à Paris, et le chevalier d'Aguire, remplirent avec zèle cette noble mission.

A l'époque où l'intervention armée de la Prusse et de l'Autriche ne produisait d'autre résultat que celui d'exciter en France l'effervescence des passions, mon père négociait à Madrid et signait, avec le comte d'Aranda, ministre du roi Charles IV, un traité de neutralité. En même temps qu'il accomplissait cet acte pacifique, faisant un si grand contraste avec l'imprudente attaque que nos armées victorieuses venaient de repousser, le roi d'Espagne envoyait des propositions de médiation en faveur du malheureux chef de sa famille.

La position de l'auguste captif s'aggravait chaque jour : tous les moyens furent alors tentés en sa faveur. Une somme, dont le chiffre n'était point limité, fut mise à la disposition du chevalier Ocariz pour qu'il tâchât d'agir sur les membres de la Convention accessibles à ce genre de séduction. Il s'adressa ensuite aux hommes, tels que Boissy-d'Anglas et Lanjuinais qui, par principes et par sentiment, voulaient sauver le roi.

La médiation et les instances de l'Espagne prirent en outre un caractère plus formel. Une note datée du 17 décembre 1792 fut présentée à l'Assemblée nationale.

Pendant sa lecture, un profond et religieux silence régna sur les bancs de l'Assemblée et jusque dans les tribunes ; mais l'impression produite par ces voix amies fut de courte durée. De fougueux orateurs y firent succéder l'entraînement de leurs passions, et la funeste condamnation fut prononcée.

Les membres de la famille royale d'Espagne reçurent cette nouvelle avec consternation, et mon père s'unit à leur pieuse douleur. Le roi Charles IV lui offrit un asile dans ses États, de vastes possessions dans ses colonies américaines; mon père refusa de s'expatrier. Navré, désespéré à la vue des maux qui accablaient la France, mais pensant que l'intervention étrangère ne pouvait que les aggraver, il voulut user, jusqu'au dernier moment, de la position toute personnelle qu'il avait conservée à Madrid.

Bien que ses fonctions eussent cessé par la mort du roi, il fit d'énergiques instances pour empêcher l'Espagne de joindre ses armées à celles qui, de toutes parts, attaquaient ou menaçaient la France. Il s'efforça de faire respecter le traité de neutralité qu'il avait négocié.

Il obtint, dans ce but, du successeur du comte d'Aranda, le duc d'Alcudia, depuis prince de la Paix, une

audience qui eut lieu dans le palais d'Aranjuez, mais que l'exaspération du peuple de Madrid dut rendre secrète.

J'ai lu, en 1836, dans des Mémoires publiés par cet ancien ministre espagnol, le récit de cette conversation.

Ce livre, qu'il a rédigé d'après des notes contemporaines, rend justice aux bons sentiments du négociateur français. J'ai retrouvé dans le langage tenu par mon père l'expression de toute la profonde douleur que de pareilles circonstances devaient inspirer à une âme honnête, en même temps que l'énergique et menaçante fermeté de celui qui parlait encore au nom de la France, pour en écarter un ennemi de plus. Dans cet entretien, il plaida avec chaleur contre l'intervention armée de l'Espagne. Il parvint à empêcher, de la part de la cour de Madrid, toute provocation, toute initiative de mesures irritantes. Mais des deux parts on était entraîné sur une pente rapide. Le guerre entre la France et l'Espagne ne put être évitée. Ce fut la Convention nationale qui la déclara la première.

L'irritation des Espagnols contre la France était portée à son comble. Nous quittâmes Madrid en juillet 1793, pour rentrer en France par Valence et le littoral catalan, contrée que l'on disait moins exaltée que la Castille et la Navarre. Notre route nous conduisit par Figuières, la Jonquière et Perpignan.

Mon père, au moment de son départ, fut comblé, de la part de la famille royale et du ministère espagnol, de témoignages d'intérêt et de bienveillance dont il conserva, toute sa vie, une profonde reconnaissance. Le duc d'Alcudia lui offrit une escorte pour le protéger dans son passage par les contrées qu'il allait traverser; mais il fit une réflexion qui l'empêcha d'accepter cette sauvegarde : il pensa que les escortes peu nombreuses,

qu'il est d'usage de donner, ne lui seraient d'aucune utilité contre les manifestations populaires à prévoir en raison de l'état des esprits. Ces deux ou trois soldats assis sur le siège ou suivant à cheval, se relayant de distance en distance, ne pouvaient qu'éveiller l'attention et faire reconnaître un ministre étranger. On préféra, en conséquence, le plus strict *incognito*. Ni ma mère ni ses gens ne savaient un seul mot d'espagnol; le plus grand silence fut donc recommandé. Mon père, au contraire, avait appris, par un séjour de onze années, à parler le plus pur castillan. Il fut, sur la route et dans les auberges, secondé par son valet de chambre, Fernandez Hirondo, Asturien d'une fidélité éprouvée. L'un et l'autre parlaient si parfaitement la langue du pays que cette famille, silencieuse ou endormie dans le fond de ses voitures soigneusement fermées, put passer pour espagnole dans toutes les localités où l'agitation paraissait inquiétante. A Barcelone, toutefois, mon frère aîné, âgé de six ans, malade, très indiscipliné de sa nature et qu'il fut impossible de contraindre au silence, trahit notre qualité de Français. Heureusement l'auberge barcelonaise ne renfermait que de braves gens, et nous ne fûmes pas inquiétés.

Nous rentrions en France après la déclaration de guerre. Déjà toute la population était sous les armes, nous traversions des colonnes de régiments de ligne et de bataillons de volontaires qui devaient s'illustrer sous le commandement de Dugommier et de Pérignon et qui marchaient en chantant vers la frontière. Ces soldats, rencontrant sur leur route l'ancien représentant de la France près d'un pays avec lequel la guerre allait éclater, voulurent lui témoigner leur patriotique ardeur. Ils entourèrent nos voitures avec de grands cris d'enthousiasme. Ma mère, depuis son entrée en France, était

affligée, épouvantée de la vive agitation qui s'y manifestait. Les sinistres et menaçantes inscriptions, les mots de *fraternité ou la mort*, qu'elle lisait sur toutes les murailles, l'avaient remplie d'effroi. Son émotion redoubla en entendant les cris de cette troupe qui n'avaient pourtant rien d'alarmant, puisqu'ils n'exprimaient que le désir de défendre le sol de la patrie. Mon père pensa, toutefois, qu'il serait imprudent de rendre ces soldats témoins des larmes que leur tumultueuse exaltation faisait verser. La voiture ne s'ouvrit pas devant eux : il leur dit qu'elle renfermait sa femme très malade et les supplia de modérer leurs transports par égard pour elle. Nos jeunes volontaires se hâtèrent d'obéir et se tournèrent alors vers la seconde voiture, où, en ma qualité de cadet de famille, j'étais relégué avec les gouvernantes, sous la protection de Fernandez-Hirondo.

Le fidèle Asturien m'a raconté depuis que, lorsque les volontaires demandèrent à trinquer avec moi, à défaut de ma mère et de mes deux aînés, effrayés et cachés comme elle au fond de leur berline, je me prêtai de très bonne grâce à cette fantaisie soldatesque. Comme je n'avais alors que dix-huit mois, je n'ai pas besoin d'ajouter que je n'ai aucun souvenir de cette scène de cordialité militaire. Il est probable que ce qui me disposa si bien en faveur de ce que je voyais, ce furent les plumets, les épaulettes rouges, l'éclat et le cliquetis des fusils des grenadiers qui m'entouraient.

Je déclare, au surplus, que je confirme aujourd'hui formellement, avec connaissance de cause, les poignées de main que je donnai alors instinctivement à ces défenseurs de mon pays.

Nous avions quitté l'Espagne en juillet 1793 ; je devais y succéder à mon père cinquante-six ans après ce premier et très court séjour.

Nous nous étions dirigés sur Nevers. La France était alors livrée aux plus funestes discordes ; mon grand-père maternel resta trois mois en prison ; il n'en sortit qu'après le régime de la Terreur. — Je me félicite de n'avoir rien à raconter de cette période de nos dissensions civiles et de nos misères ; le temps des proscriptions, des emprisonnements et de la disette ne m'a laissé que de vagues souvenirs.

La guerre continuait dans les Pyrénées avec des succès alternatifs. L'opinion de la France entière pourtant inclinait de plus en plus, dans ces premiers mois de 1795, vers les idées de modération, de concorde à l'intérieur et de paix au dehors. Le gouvernement républicain, qui dirigeait, en ce moment, des négociations pour se réconcilier avec deux États monarchiques, la Prusse et la Toscane, voulut tenter également de faire la paix avec l'Espagne. On se rappela dès lors que, trois années auparavant, un négociateur zélé avait réussi à obtenir, malgré l'irritation réciproque des deux pays, la neutralité de cette puissance ; on en conclut naturellement qu'il serait à propos de le rendre l'organe des premières démarches pacifiques. Il vivait retiré à Nevers, il lui fut proposé d'entrer en correspondance avec les amis qu'il avait conservés parmi les Espagnols influents ; il écrivit en conséquence au ministre alors tout-puissant, au duc d'Alcudia. Il s'adressa en outre au chevalier Ocariz, qui résidait à Madrid. D'autres lettres écrites par lui partirent en même temps de Paris sous le couvert du ministre des États-Unis ; elles étaient transmises à plusieurs ministres d'Espagne en Allemagne et en Italie. Il fallait multiplier ces correspondances, car la voie directe était la plus difficile : on se battait sur quatre points différents de la frontière, et l'on désirait se hâter pour faire cesser l'effusion du sang. Les lettres qui, dès le

principe de cette œuvre d'apaisement, purent arriver à leur destination, avaient été transmises, après beaucoup de délais et de détours, par don Domingo Yriarte, accrédité alors à Venise.

Les instances affectueuses et les arguments bien choisis du négociateur français furent tout d'abord favorablement accueillis par la cour de Madrid. Charles IV dit au duc d'Alcudia, qui avait mis sous ses yeux les premières lettres de mon père, ces paroles qui m'ont été souvent répétées textuellement dans ma famille : « C'est un ancien et véritable ami de l'Espagne « qui nous parle. » (*Es un antiguo y verdadero amigo de España quien nos habla.*)

A la suite de ces premières ouvertures, des ordres impératifs furent donnés aux généraux des armées belligérantes. On organisa un mode de correspondance moins compliqué. Pour déjouer dans les deux camps la surveillance des partisans de la guerre, on prit d'abord pour intermédiaires des messagers traversant à pied les défilés des montagnes; plus tard, en Catalogne, on eut recours à des parlementaires envoyés aux avant-postes français et espagnols, d'un côté au général Pérignon et de l'autre au général Urrutia, qui, à la suite de combats acharnés, écrivait le soir même à son adveraire des lettres remplies de sentiments chevaleresques et d'espérances pacifiques.

Des pourparlers personnels firent entrer ces négociations dans une voie plus formelle. Deux plénipotentiaires français, mon père et l'adjudant général Roquesante, furent envoyés à Figuières; mais les propositions de l'Espagne étant jugées inadmissibles, la guerre se prolongea encore et ne fut terminée qu'au mois de juillet par un traité que signèrent, à Bâle, les ministres François Barthélemy et don Domingo Yriarte. C'est en raison

d'un service aussi éminent que le duc d'Alcudia reçut le titre de *Prince de la Paix*.

Toutes les circonstances qui précèdent m'ont autrefois été racontées. J'ai vu plusieurs lettres de cette correspondance, si personnellement amicale, malgré les combats qui continuaient. Ce contraste d'une guerre opiniâtre et de négociations constamment actives peut se dépeindre par un seul mot : le sanglant assaut de la forteresse de Puycerda, capitale de la Cerdagne, assaut dans lequel une partie de la garnison française fut passée au fil de l'épée, eut lieu quatre jours après la signature du traité de Bâle !

Les conditions obtenues par ce traité étaient aussi honorables qu'avantageuses : il cédait à la France la moitié de l'île de Saint-Domingue ; mais ce qu'il fallait surtout apprécier comme un grand résultat, c'était que l'Espagne, en se séparant d'une coalition sans cesse renaissante, nous délivrait, dès le principe de cette lutte obstinée, de toute inquiétude sur une ligne importante de nos frontières. Ce pays, quelques années plus tard, devint le plus fidèle de nos alliés jusqu'à l'année 1808, où une regrettable agression le plaça de nouveau dans les rangs de nos adversaires.

Ajoutons que cette heureuse fin de la guerre des Pyrénées permit de disposer de toutes les troupes qui combattaient sur cette partie de nos frontières. Les cinq divisions réunies dans cette contrée, évaluées, vers la fin de la campagne, à près de 40,000 hommes, furent portées à l'instant sur un autre point, pour grossir notre armée d'Italie. Elles comptaient dans leurs rangs Augereau, Pérignon, Schérer, Cafarelli, Legrand, Lagrange, Lamarque, Lannes et Compans ; de pareils chefs commandant 40,000 soldats éprouvés vinrent, dès ce moment, ajouter aux chances de la lutte qu'eut à sou-

tenir l'armée française dans cette glorieuse campagne d'Italie. Tel fut, en 1795, l'un des résultats de notre réconciliation avec l'Espagne.

Les phases diverses de nos crises gouvernementales et de nos guerres se succédèrent depuis cette époque. Le courage de nos armées et le défaut d'ensemble de nos ennemis procurèrent à la France, malgré ses discordes intérieures, un accroissement considérable de territoire, mais tant de rancunes accumulées perpétuaient une situation toujours périlleuse, jusqu'au jour où l'avènement du gouvernement consulaire fit entrevoir la possibilité d'une réconciliation universelle.

Le premier Consul, sentant la nécessité de reconstituer le corps diplomatique français, comme il avait rétabli toutes les autres branches du service public, voulut y faire entrer les hommes dont les lumières et le caractère lui donnaient l'assurance qu'ils seraient les dignes organes de la politique conservatrice adoptée dès le début de cette ère nouvelle. La France, malgré ses brillantes victoires et les traités de paix qui en avaient été le résultat, était alors loin d'inspirer toute confiance. La guerre contre l'Angleterre durait encore, et plusieurs puissances continentales, dissimulant leur ressentiment, songeaient à venger leurs revers. Les mieux inspirés toutefois applaudissaient sincèrement aux efforts de celui qui, si jeune encore, avait rétabli l'ordre en France, y avait relevé les autels et annonçait le désir d'étendre sur tous les peuples les bienfaits d'une paix durable.

Ces nouvelles dispositions avaient suggéré la pensée de former entre les trois puissances du Nord, dont les rivages sont baignés par les mêmes eaux, une ligue qui, joignant ses forces maritimes à celles de la France et de ses alliés, l'Espagne et la Hollande, pouvait vaincre l'obstination de l'Angleterre et amener cette paix géné-

rale qui fut vainement et si longtemps l'objet de tous les vœux.

Le Danemark avait alors une armée navale considérable ; la possession de la Norvège lui procurait d'excellents bois de construction et de vigoureux matelots ; joints à ceux que fournissait son propre territoire, ils complétaient tous les éléments d'une flotte assez nombreuse pour contribuer à lutter contre la puissance britannique.

La Suède promettait de concourir au but commun avec une flotte également montée par de hardis marins ; et la coopération de la Russie faisait espérer de grands résultats de cette triple alliance, à laquelle la Prusse ne tarda pas à vouloir adhérer.

Le poste de Copenhague venait ainsi d'acquérir un surcroît d'importance ; il exigeait la connaissance des intérêts maritimes et commerciaux de ces contrées. La longue résidence que mon père avait faite à Hambourg, sur les confins du Danemark, fut l'une des causes qui le firent choisir pour cette mission. Il était en outre à propos d'envoyer dans la capitale d'un royaume, avec lequel le gouvernement consulaire voulait contracter une alliance intime, un agent diplomatique déjà connu par ses antécédents monarchiques.

Dans les premiers jours de 1800, je dus suivre de nouveau mon père, que les destinées diplomatiques reconduisaient vers les régions septentrionales, sur les rivages de l'Elbe et de la Baltique. Avant d'atteindre Copenhague, sa destination définitive, il dut s'arrêter à Hambourg, avec une mission temporaire et spéciale. Je serai, avec le secours des informations écrites qu'il m'a laissées et des traditions verbales qu'il m'a transmises, le narrateur fidèle des faits les plus importants qui marquèrent son séjour en Danemark et en Suède.

Il devait trouver à Copenhague, comme secrétaires de légation, les deux frères Désaugiers, dont l'aîné, arrivé en Danemark depuis plusieurs années, était en mesure, par sa connaissance du terrain, de le seconder utilement. Il amenait avec lui, comme attaché à sa légation, le jeune Maximilien de Rayneval, débutant alors dans la carrière où depuis il s'est illustré par son noble caractère et ses rares talents.

Maximilien de Rayneval était âgé de dix-huit ans, lorsqu'il partit avec mon père pour son début comme attaché à une légation; il avait, dès son enfance, été dirigé vers les études les plus nécessaires à la carrière qu'il voulait embrasser. La nature lui avait donné avec une mémoire imperturbable une soif inextinguible d'instruction. Il me raconta depuis, à Berlin, lorsque je fus en 1823 devenu à mon tour son secrétaire de légation, que souvent dans son enfance, dès qu'il pouvait, un jour de congé, se glisser dans la bibliothèque paternelle, son plus grand plaisir était de lire ou de feuilleter, pendant des heures entières, les ouvrages qu'il y trouvait.

« Plusieurs fois, me disait-il, il m'est arrivé de grimper « sur la double échelle pour atteindre les livres des « rayons supérieurs et de lire un volume tout entier, « perché à dix pieds au-dessus du sol. »

Que les ouvrages placés à dessein dans ces hautes régions, hors de la portée du jeune écolier, fussent Buffon, Brantôme, Rabelais, ou la *Nouvelle Héloïse*, n'importe, pourvu qu'il pût ajouter à son érudition.

Ces fruits dérobés en maraude sur l'arbre de la science profitèrent beaucoup au studieux rhétoricien. Il acquit, en outre d'une instruction classique très complète, une diversité de connaissances qui donnait un grand charme à sa conversation.

Nous partîmes au mois de février de l'année 1800;

mon père et son jeune attaché étaient ainsi que moi dans la même voiture. Je profitais de leur conversation quand je la comprenais. Ils voyageaient en hommes lettrés et toujours altérés de connaissances nouvelles. Je me rappelle qu'entre autres classiques, ils lurent ensemble plusieurs odes d'Horace; moi qui n'en étais encore qu'au *De viris illustribus urbis Romæ*, je ne goûtais guère ces délices de haute latinité; mais, de temps en temps, mes doctes compagnons de voyage me faisaient répéter mes conjugaisons latines.

Ils me donnaient aussi des leçons de géographie et prenaient, en ce moment, pour texte une carte de Hollande, pays que nous allions traverser et dans lequel mon père avait été envoyé en mission à l'époque des graves complications qui éclatèrent en 1787 entre le stathoudérat et le parti avancé.

« Regarde ce pays, me disait-il; malgré son peu « d'étendue, il est arrivé, par l'intelligence, la probité « et le courage de ses habitants, à occuper un rang dis- « tingué dans le monde politique et dans l'estime des « autres nations. »

Bientôt nous pénétrâmes dans les régions germaniques; nous traversâmes à pas lents les bruyères sablonneuses de la Westphalie.

Mon père s'arrêta plusieurs mois à Hambourg, il y participa à l'œuvre commencée d'un rapprochement entre la Russie et la France.

Des deux côtés, on s'était fait déjà, vers cette époque, des avances très marquées : d'une part, l'empereur Paul Ier exprimait fréquemment son admiration pour les grandes qualités du premier Consul; de l'autre, celui-ci lui témoignait des égards particuliers et avait fini par renvoyer en Russie, complètement équipés et armés, six mille prisonniers russes faits par les Fran-

çais dans la dernière guerre. Cet acte de courtoisie avait produit une grande impression à Saint-Pétersbourg; il ne s'agissait plus que de profiter des bonnes dispositions réciproques pour rétablir les relations diplomatiques; une voie indirecte devait être prise afin de discuter tous les points de ce raccommodement; mon père et le ministre de l'empereur Paul Ier à Hambourg furent chargés de cette négociation, et, peu de temps après, un ministre de Russie fut accrédité à Paris.

En partant pour le Danemark, mon père, désirant que j'apprisse la langue allemande, me laissa en pension à Hambourg. C'était motiver par de bonnes intentions cette séparation d'un fils qu'on déposait, *en passant,* sur la route de Paris à Copenhague.

J'étais d'ailleurs bien recommandé dans un pays que mon père avait habité pendant six années. Deux de ses enfants y étaient nés; ma sœur avait même pour parrain le vénérable sénat, *senatus amplissimus*, de Hambourg; et quand elle épousa, en 1821, le maréchal Macdonald, il lui arriva de si loin une félicitation officielle et un présent, que cette grave assemblée adressait à sa filleule. Bien que je n'eusse personnellement aucun droit datant des fonts baptismaux, plusieurs des trente-deux parrains de ma sœur m'accueillirent comme une ancienne connaissance; leurs élégantes villas des rives de l'Elbe, l'une des régions les plus pittoresques de l'Europe, offrirent, chaque dimanche, des consolations à l'écolier exilé.

Au bout de quelque temps cependant, mon père, ayant découvert dans un faubourg de Copenhague une excellente pension allemande, me fit venir pour m'installer chez un pasteur protestant, homme à systèmes, un peu bizarre, comme tous les novateurs, mais, somme toute, l'un des plus parfaits instituteurs que j'aie jamais connus dans aucun pays.

Les premiers temps de notre séjour en Danemark nous firent assister à un événement bien grave. Ce fut, en 1801, pour la belle et paisible capitale d'un pays resté jusque-là étranger aux guerres qui avaient ensanglanté toute l'Europe, une bien saisissante apparition que celle d'une flotte anglaise venant tout à coup menacer du bombardement et de l'incendie cette résidence royale et ce riche entrepôt de commerce.

Les autres capitales qui, de nos jours, ont eu successivement, hélas! le malheur d'être envahies par les forces étrangères, étaient du moins préparées progressivement à ce désastre, à cet affront, à cette douleur profonde : la marche menaçante des armées ennemies était signalée à l'avance et jour par jour. Les habitants de Copenhague, au contraire, n'eurent l'avis de l'arrivée de la flotte anglaise dans le détroit du Sund que huit jours avant la mémorable bataille du 2 avril.

Cette flotte, commandée par les amiraux Hyde-Parker et Nelson, se composait de vingt vaisseaux de ligne et de plusieurs navires de guerre de moindre grandeur, en tout cinquante-quatre voiles. Les Danois espéraient, jusqu'au dernier moment, que leurs plus proches alliés maritimes enverraient leurs forces navales au secours de la ville menacée; mais la flotte suédoise, stationnée dans le golfe de Bothnie, à Carlskrona, à quatre-vingts lieues de cette capitale, ne parut point. Quant à la flotte russe, elle était encore retenue par les glaces ou les vents contraires, tant à Cronstadt qu'à Revel. Un bruit de gazettes annonça cependant que douze vaisseaux russes étaient partis de ce dernier port; mais, en définitive, les Danois furent abandonnés à eux-mêmes.

Le roi de Suède, Gustave IV, était arrivé de sa personne en Scanie, à Helsingborg, de l'autre côté du Sund, vis-à-vis d'Elseneur; sa présence ne put déterminer l'as-

sistance de la flotte de Carlskrona, forte de sept vaisseaux de ligne. Elle avait déjà trop tardé à venir se joindre à celle des Danois. Depuis l'arrivée des amiraux Hyde-Parker et Nelson, elle se serait exposée, pendant son trajet, à une lutte trop inégale; elle n'aurait pu servir la cause commune qu'en se joignant plus tôt aux forces danoises. Le défaut d'ensemble entre les trois puissances de la ligue maritime donna gain de cause à l'unité d'action de leurs adversaires.

Dans la journée du 31 mars, la ville de Copenhague fut attristée par le bruit sourd et lointain du canon de Kronborg. Ce château fort fut alors reconnu insuffisant pour défendre le passage du Sund. La flotte anglaise n'eut, pour se mettre hors de la portée du canon danois, qu'à longer la côte suédoise, qui, par une négligence inconcevable, n'a jamais eu de forts ni de batteries capables de garder le détroit. Les vaisseaux de ligne anglais, en défilant un à un, se bornèrent, pour l'honneur de leur pavillon, à laisser en panne quelques-unes de leurs bombardes, pendant que leur flotte cinglait à pleines voiles. Deux cents bombes environ furent lancées contre Kronborg et Elseneur, qui en est très rapproché. Par un hasard singulier, l'une de ces bombes tomba sur la maison du consul d'Angleterre.

La flotte anglaise, après avoir franchi, sans perte notable ni d'une part ni de l'autre, ce détroit imparfaitement défendu, s'approcha de Copenhague dans un but bien facile à deviner.

La ville de Copenhague ne souffrit pas de cette première attaque des Anglais. La bataille très indécise qui eut lieu alors entre la flotte anglaise et les batteries et vaisseaux embossés des Danois, environ neuf cents bouches à feu contre huit cents, ne fournit pas à la marine britannique l'occasion de faire pleuvoir ses pro-

jectiles incendiaires dans l'intérieur de cette résidence. Quelques bombes seulement furent alors lancées dans cette direction.

Six ans plus tard, les Anglais reparurent dans ces mêmes eaux, apportant avec eux d'autres desseins et de plus terribles agents de destruction. Les fusées à la Congrève y furent employées pour la première fois par le duc de Wellington, lorsqu'en 1807 il vint assiéger Copenhague.

L'expédition de 1801, terminée bientôt par un armistice que l'état de la flotte anglaise rendait nécessaire, ne fut ainsi qu'une reconnaissance préliminaire; elle rappela aux Anglais l'existence d'une flotte qu'ils avaient décidé d'anéantir, s'ils ne pouvaient pas s'en emparer.

Les historiens ont fourni de savantes et complètes relations de l'attaque de 1801. Ce récit n'est donc plus à faire. Je me bornerai à présenter, en ma qualité de témoin oculaire, le tableau qui s'offrit à moi lors de cette première expédition.

Je n'avais pas encore dix ans, mais déjà à cet âge on peut être accessible aux sentiments d'enthousiasme et de pitié que font naître, dans une ville exaltée par une courageuse défense, le bruit du canon et la vue des blessés qu'on rapporte sanglants et mutilés. De tels spectacles se gravent dans la mémoire en caractères ineffaçables.

La pension où j'étais élevé était toute remplie de fils des officiers de marine et de terre qui combattaient en ce moment sur les vaisseaux ou dans les batteries de côte. Une vive et concevable émotion régnait donc au milieu de nous. Il est bien naturel qu'en de pareils moments nos classes fussent interrompues.

La plupart de nos professeurs étaient enrôlés, depuis quelques jours, dans la légion d'étudiants que cette vaillante et patriotique population du Danemark avait

créée à la hâte pour la circonstance. Notre professeur de littérature latine et danoise, le célèbre poète Rahbeck, était même chef de bataillon dans cette légion. Il y avait donc en ce moment *relâche à cause de la bataille*, et nous avions demandé à être menés en promenade sur les hauteurs du château de plaisance de Frederiksberg, d'où nous pouvions embrasser la vue de la rade, de la haute mer et de la flotte anglaise qui, depuis le matin, formait sa ligne de combat. Notre paternel instituteur Christiani permit qu'on nous conduisît au lieu que nous avions demandé par une députation composée de nos camarades les plus éloquents. Ce lieu était hors de la portée des canons, sur la route qui est un prolongement du faubourg du Vesterbroe. En nous rendant vers les hauteurs de ce jardin royal, nous rencontrâmes de jeunes paysans arrivant en charrettes, du centre de l'île de Zélande, pour offrir leurs services à la capitale menacée.

Ces braves gens, revêtus de leur costume national campagnard, d'amples habits à basques flottantes en étoffe toute rouge, ou à larges raies rouges et vertes, agitaient leurs grands chapeaux en chantant les airs patriotiques composés pour la circonstance. Nous les entonnions avec eux, et mon cœur battait à l'unisson du sentiment qui animait tous mes camarades danois et norvégiens; car on allait se mesurer contre les Anglais, nos ennemis communs, et mon patriotisme français pouvait se confondre avec le patriotisme de nos alliés.

Nous arrivâmes sur les collines du parc de Frederiksberg avant que le premier coup de canon eût retenti. Tout se passait encore, de la part des navires anglais, en manœuvres préparatoires, et sur les batteries danoises, en transport de munitions, chargement de pièces, pointages provisoires dans la direction approximative de ces

navires ennemis qui s'avançaient peu à peu et allaient bientôt se trouver à portée.

Malgré notre inexpérience, nous pouvions à peu près nous rendre compte de la scène qui se préparait au loin. Beaucoup d'habitants de Copenhague s'étaient réunis sur ces hauteurs très commodes pour l'observation. Quelques lunettes d'approche y avaient été apportées, et l'on nous permettait, chacun à notre tour, de regarder ces navires dont la masse, un peu confuse en apparence, s'avançait pour le combat.

Le chef de classe qui nous avait conduits à la promenade et qui avait quelques connaissances en fait de marine, nous faisait parfaitement distinguer les vaisseaux anglais de ceux qui défendaient Copenhague. Tous les pavillons étaient arborés et flottaient au vent, assez visibles à cette distance d'une demi-lieue. Nous connaissions tous le beau pavillon danois, rouge à grande croix blanche, que les vieilles chroniques prétendent provenir de la bannière dite le Danebrog, tombée du ciel dans les anciens temps, où les Danois chrétiens combattaient les païens de l'Esthonie. Quant au pavillon anglais, notre maître nous le fit aisément reconnaître. On sait que la flotte anglaise se compose de trois escadres : l'escadre blanche, l'escadre bleue et l'escadre rouge, dont les trois pavillons portent à leur coin supérieur un carré gironné des trois couleurs et qui se nomme *union-jack*. On y distingue, placées l'une sur l'autre dans un fond blanc, la croix rouge de Saint-Georges et la croix bleue de Saint-André, emblèmes de l'union de l'Angleterre et de l'Écosse.

Plusieurs de mes condisciples reconnaissaient à peu près dans quelle partie du port ou des batteries se trouvaient leurs pères, capitaines de vaisseau, ou leurs frères, aspirants de marine.

Celui qui me donnait habituellement le bras à la promenade, Karl Thura, mon meilleur ami, qui s'était voué à la tâche de m'enseigner le danois, cherchait à distinguer le vaisseau embossé à bord duquel était son père. Le pauvre enfant pleurait. Je tâchai de l'encourager, de le consoler de mon mieux; mais ses larmes étaient un pressentiment, car le capitaine Thura fut l'une des victimes de ce combat sanglant.

Pendant que tous ces préparatifs de guerre avaient lieu, la flotte danoise remarqua, malgré le grand mouvement d'embarcations de toute nature qui se croisaient dans le port et dans ses environs, un bateau dont les allures éveillèrent des soupçons. Ce petit canot anglais était parvenu à s'avancer pendant la nuit. Il portait un officier de marine et quatre matelots. Ils étaient occupés à sonder les passages difficiles qui conduisent au port. Ils furent arrêtés au milieu de cette opération.

Pour les spectateurs, comme pour les acteurs d'un combat naval, le calme silencieux qui précède l'action la plus ardente laisse toujours des loisirs très prolongés à la muette contemplation, à l'immobilité inactive des équipages. On s'avance, on s'observe, on n'a plus rien à ajouter à ses préparatifs jusqu'au moment où toutes les foudres peuvent éclater à la fois.

Nous eûmes bientôt ce spectacle majestueux et terrible. Une vive canonnade s'établit entre les deux lignes, et, au bout de quelques minutes, nous n'apercevions plus que des tourbillons de fumée.

Les auteurs anglais et danois se sont accordés pour raconter que l'amiral Nelson dut à l'heureuse témérité de ses manœuvres l'étrange résultat de se trouver dans la situation la plus critique, et d'obtenir à ce même moment un armistice qui le tirait d'affaire et lui donnait l'apparence d'un succès. La vérité est que, des deux

parts, on s'était battu avec un courage égal. Les troupes de terre et les habitants placés volontairement dans les batteries rivalisèrent de courage avec les marins. Les braves paysans zélandais arrivèrent à temps pour servir dans les batteries.

Un vaisseau danois, *le Danebrog*, avait sauté, mais trois vaisseaux anglais étaient échoués sur des bas-fonds. La flotte anglaise toutefois s'était assez rapprochée de la ville pour lui faire courir, en cas de résistance plus prolongée, les dangers certains d'un bombardement destructeur. Les Danois eurent à craindre de voir brûler les beaux vaisseaux de ligne qui se trouvaient, au nombre de dix, dans l'intérieur de leur port.

On entra alors en arrangement, et l'armistice fut conclu. La situation de la flotte anglaise était critique; vers la fin du combat, l'amiral Parker, resté comme réserve en arrière de la ligne, fit, suivant l'usage, au moyen de pavillons de diverses couleurs, les signaux qui donnaient à Nelson l'ordre de se retirer. Mais le courageux marin refusa d'obéir. Il exprima son refus d'une façon héroïquement burlesque, bien propre à se graver dans la mémoire de ses matelots en ajoutant à sa popularité.

Les officiers qui l'entouraient lui ayant dit que le signal lui ordonnait de se retirer, il plaça sa lunette d'approche sur l'œil qu'il avait perdu dans un combat antérieur et s'écria :

« Je n'aperçois pas le signal de retraite que me donne l'amiral Parker. »

Le combat continua donc, et les vaisseaux anglais gardèrent leur position.

Lorsqu'ensuite les négociations pour l'armistice commencèrent, les Anglais voulurent engager le Danemark à rompre la ligue maritime du Nord; mais le prince royal, investi du pouvoir souverain par suite de la

démence de son père, le roi Christian VII, refusa d'abandonner ses alliés et se déclara prêt à recommencer le combat, loin de consentir à cette lâcheté.

Les amiraux anglais ne se crurent pas en position d'insister. Nelson se rendit deux fois à terre pour négocier lui-même. Il fut accueilli par les cris de fureur et les huées du peuple de Copenhague qui, surexcité par le courage qu'il avait déployé dans ce combat, faisait avec ardeur de nouveaux préparatifs de défense.

C'est pendant la canonnade du 2 avril que le ministre de Russie, Lisakiewitch, reçut de Saint-Pétersbourg la nouvelle de la catastrophe qui avait mis fin aux jours de l'empereur Paul Ier.

Cette nouvelle, tenue secrète, fit pressentir au cabinet danois que le secours promis par la Russie deviendrait très incertain.

CHAPITRE II

1806-1808

Création de l'École militaire de Fontainebleau. — Divers épisodes de la campagne de Pologne. — Engagement pris par un sous-lieutenant de dragons à la veille de ces rudes combats. — Ses actions répondent à ses promesses. — L'Empereur reçoit le rapport qui le concerne. — On lui raconte ce que le jeune officier avait dit quelques jours avant la bataille de Golymine. — Continuation de la campagne de Pologne. — Bataille d'Eylau, mon frère y est blessé d'un coup de canon. — Il est recueilli sur le champ de bataille par un pasteur luthérien. — Mon séjour dans le collège du pasteur Christiani. — Départ du Danemark et retour à Paris en 1803. — Souvenir que j'emporte du pays où s'étaient passées trois années de mon enfance. — Témoignage de reconnaissance que j'en donne en publiant, en 1849, une brochure en faveur du Danemark, engagé dans une querelle avec l'Allemagne. — Épigraphe des *Cimbres* et des *Teutons* substituée pour la circonstance à celle des *Cimbres* et des *Bretons*. — Transparent injurieux pour la France brisé, en 1815, par le peuple de Copenhague. — Congrès d'Erfurt. — L'assemblée des souverains. — J'y vois les poètes Wieland et Gœthe. — Voyage d'Erfurt à Dresde et à Varsovie.

L'École militaire, instituée d'abord à Fontainebleau, fut transférée ensuite à Saint-Cyr; de ces deux écoles sortirent un grand nombre d'officiers distingués de toutes les armes. Mon frère aîné fut compris dans les premières listes des élèves. L'Empereur en témoigna à mon père sa satisfaction et lui dit : « Vous avez eu raison de mettre « votre fils à Fontainebleau, il y sera bien, je veux qu'il

« sorte de là de bons officiers convenablement instruits. »

Après une année d'études et d'exercices, Armand de Bourgoing fut placé dans le 4e de dragons et fit pour son début la campagne d'Austerlitz, puis, en 1806 et 1807, celles de Pologne. Il était placé, pendant la première de ces campagnes, dans le corps du général Baraguay-d'Hilliers, composé en partie de cavaliers non montés combattant à pied comme des soldats d'infanterie. Il eut bientôt une occasion de mériter l'éloge de ses chefs. Les officiers et plusieurs sous-officiers de ce corps ayant été, dans une occasion pressante, formés en escadron pour charger la cavalerie ennemie, mon frère et son cousin, Pierre de Marcy, son camarade de Fontainebleau et son émule d'ardeur et de dextérité dans l'escrime à cheval, combattirent heureusement contre les cavaliers d'un célèbre régiment autrichien, les chevau-légers de Kinsky, et firent plusieurs prisonniers. Mais c'est surtout dans la guerre de Pologne qu'il devait se distinguer.

Au mois de décembre 1806, le duc de Bassano, ayant accompagné l'Empereur à Varsovie, accueillit avec la plus cordiale affection mon frère, qui devait dès le lendemain matin partir pour rejoindre l'armée ; tout annonçait que prochainement de grands coups allaient être portés.

Dans cette entrevue, le ministre de l'Empereur déplora, avec le fils de son ami, une défaveur persistante qui privait la France des services d'un homme qu'il appréciait.

En prenant congé de lui, mon frère prononça ces paroles qui se gravèrent dans la mémoire du ministre : « J'en prends ici l'engagement, je servirai mon père ou « je périrai sur le champ de bataille. »

Il partit bientôt pour rejoindre son régiment et se trouva en face de l'ennemi à Golymine, lieu devenu

célèbre par l'une des plus sanglantes affaires de cavalerie des guerres de cette époque. Le 4e de dragons y fut vivement engagé; voici le détail précis que je trouve dans une lettre datée du lendemain de ce combat :

Vers le milieu d'une action longtemps incertaine, le peloton que commandait mon frère, et au centre duquel se trouvait, en ce moment, le colonel Delamotte, fut entièrement séparé du reste du régiment. Dans de grandes mêlées de cavalerie, lorsque des deux parts on s'attaque avec ardeur, de semblables situations se rencontrent parfois. Ce jour-là, un groupe de quarante dragons, devenus par le fait l'escorte de leur colonel, se vit entouré de tous côtés par plus de deux cents cavaliers et fantassins ennemis. En pareil cas, il faut qu'une direction rapide, une impulsion hardie soient imprimées par les chefs à cette troupe isolée, pour qu'elle fasse une trouée sur l'un des points du cercle qui la menace. Il faut en outre que les cavaliers les plus intrépides, les plus vigoureux et les mieux montés soient placés en tête de cette colonne, afin de la rendre irrésistible lorsqu'elle sera lancée au galop. Le colonel et le sous-lieutenant agirent ainsi; secondés par les plus braves de leurs dragons, rangés à leurs côtés, ils tuèrent ou renversèrent, frappant d'estoc et de taille, tout ce qui se trouvait devant eux; ils purent ainsi se frayer un passage. La plupart des dragons qui couvraient les flancs furent blessés, mais le colonel Delamotte et son vaillant peloton, que l'on croyait perdus, reparurent tout à coup, sortant de cette masse confuse d'ennemis accumulés : ils rejoignirent leur régiment, le sabre haut et poussant les cris de : Vive l'Empereur!

Le colonel remercia le jeune officier qui l'avait si bien secondé; il inscrivit, le même soir, son nom sur le rapport qui demandait les croix d'honneur pour ceux qui s'étaient le plus distingués dans cette journée.

Une lettre que la duchesse de Bassano reçut de son mari apprit à ma mère que son fils était cité dans le rapport officiel. Voici les détails que cette lettre contenait :

L'Empereur, travaillant seul avec son ministre des relations extérieures, était assis en face de lui dans son quartier général de Pultusk, d'où fut daté le 47ᵉ bulletin, du 30 décembre 1806. On vint lui remettre le rapport détaillé du combat de Golymine, qui avait eu lieu quelques jours auparavant; il y remarqua le nom du sous-lieutenant Armand de Bourgoing, et lut attentivement, tout haut, les quelques lignes qui rendaient compte de la part qu'il avait prise à ce combat mémorable.

« Sire, dit alors le duc de Bassano, c'est la piété filiale qui a exalté le courage de ce digne jeune homme; il me disait il y a huit jours, à Varsovie : « Je servirai mon père « ou je périrai sur le champ de bataille. »

Ce fidèle ami, en continuant le récit de cette scène, écrivait dans la lettre dont je viens de parler :

« L'âme du grand homme s'est émue à ces paroles si simples et si vraies. Le voyant touché de ce que je venais de dire, j'ai ajouté : « On ne peut douter, Sire, « ni du caractère ni du dévouement d'un homme qui « élève ainsi ses enfants!

« — Vous l'aimez donc tous, repartit l'Empereur, car « tout le monde intercède pour lui.

« — Oui, nous l'aimons tous, parce qu'il le mérite.

« — Vous voulez donc que je le nomme ministre près « du roi de Saxe.

« — Oui, Sire, ce sera un acte de justice.

« — Eh bien! j'y consens, répliqua l'Empereur. »

Le ministre secrétaire d'État écrivit alors sur-le-champ le décret de nomination pour ce poste; il passa cette feuille à l'Empereur, qui la signa, et le soir même le courrier qui partait pour Paris fut chargé de ce décret

et de la lettre d'avis, en même temps que des bulletins de Pultusk et de Golymine.

Voici de quelle façon cette nouvelle lettre parvint à ceux qu'elle intéressait. Pendant la durée de ces campagnes lointaines, les familles étaient bien naturellement inquiètes du sort de leurs enfants; les courriers étaient alors d'une lenteur désespérante, dont nous n'avons plus d'idée aujourd'hui. Depuis quelques jours, ma mère était sans nouvelles du théâtre de la guerre. Un soir elle rentre chez elle; on lui dit qu'une dame, jeune et belle, est montée après avoir vivement insisté pour parler à ma sœur, malgré l'heure avancée et la porte défendue. Inquiète, tremblante, pressentant quelque funeste message, ma mère se hâte de courir au-devant de la nouvelle qu'elle redoute. Elle entre dans le salon. Elle y voit une dame assise devant le feu et n'osant pas venir au-devant d'elle; mais ma sœur est debout près de la cheminée et tout en larmes. Ma mère ne doute plus de son malheur : « Mon fils est mort! s'écrie-t-elle. — Non, lui répond la jeune dame qui s'est levée et qui se jette dans ses bras (c'était la duchesse de Bassano); non, il n'est pas mort, il s'est distingué dans cette bataille, il s'est conduit comme le meilleur des fils. Lisez ces lettres de mon mari. »

J'aurais pu hésiter à livrer au public le récit de ces scènes de la vie de famille; mais lorsque de semblables faits se rapportent à de si grands événements contemporains, faut-il s'abstenir de raconter une histoire belle et touchante par cèla seul qu'elle est vraie?

La guerre continuait. Cette campagne de Pologne, si glorieusement terminée par les batailles d'Eylau et de Friedland et par la paix de Tilsitt, avait lieu dans la plus rude saison et dans des contrées pénibles et périlleuses à traverser. Un obstacle, un genre de danger

presque inconnu jusqu'ici, des boues profondes, une vase noirâtre où pouvaient s'engloutir hommes et chevaux, arrêtèrent ou retardèrent parfois la marche de nos colonnes.

L'armée française dut s'avancer au nord pour attaquer les Russes; ce climat rigoureux, auquel ils sont plus accoutumés que nos soldats, leur donnait sur nous de grands avantages. Nos succès furent pourtant rapides, bien que vigoureusement disputés.

La contrée presque entièrement polonaise s'étendant depuis la Vistule et la Narew jusqu'au Prégel, rivière qui baigne les murs de Kœnigsberg, ancienne capitale de la Prusse, fut traversée au cœur de l'hiver pour arriver dans les régions de Preussisch-Eylau, lieu devenu célèbre pour avoir donné son nom à l'une des batailles les plus meurtrières de notre époque.

Mon frère y fut grièvement blessé. Voici ce qu'il m'a raconté depuis à ce sujet :

La division de dragons, commandée par le général Milhaut et dont faisait partie le 4e de dragons, se trouvait en position à l'aile droite de l'armée, sur le penchant des collines de Rothenen, et placée en face du village de Serpalten, occupé par les Russes. Cette masse de cavaliers avait ordre de rester en place jusqu'au moment reconnu propice pour charger. Les boulets ennemis tombaient sur ces escadrons immobiles et faisaient de grands ravages dans leurs rangs.

L'un de ces boulets se distingua de ses pareils d'une façon singulière. Au plus fort d'une pluie de projectiles ronflants et sans pitié, un aide de camp arrive au pas devant le front de cette troupe; il venait de passer devant le troisième régiment aligné, suivant l'usage, à la droite du quatrième. Cet officier s'arrête et dit à haute voix :

« Y a-t-il ici un dragon du nom de.....?

— Oui, mon capitaine, répondit-on aussitôt, c'est moi.

— Eh bien! mon pauvre ami, je vous annonce avec regret que votre frère vient d'être tué dans le troisième régiment, ici près.

— Tant mieux! répondit ce mauvais frère, dont j'ai supprimé le nom et jusqu'à l'initiale; mes écus de trois francs deviennent des écus de six francs. »

A peine avait-il articulé ces paroles cruelles qu'un boulet vengeur le frappa en pleine poitrine et le jeta sur le carreau.

Cette immobilité d'une troupe livrée au boulet et ne lui opposant que son courage impassible est l'une des tâches les plus ingrates à remplir. Mais tout à coup un officier d'ordonnance de l'Empereur accourt portant l'ordre désiré de charger l'ennemi.

Mon frère alors, se penchant du côté de son capitaine qui était près de lui, dit à demi-voix le refrain d'une chanson militaire alors à la mode :

Les ennemis de la patrie
Verront beau jeu.

C'est dans ce moment qu'un boulet, arrivant à toute volée des hauteurs de Serpalten, le frappa au-dessus du genou et lui enleva un morceau de chair de la grandeur de la main. Le mouvement qu'il avait fait, en se penchant sur son étrier de gauche, lui fut salutaire, car si sa cuisse eût été dans sa position naturelle, elle était emportée par le boulet, qui tua deux dragons placés en arrière.

Mon pauvre frère fut transporté, au milieu de tourbillons de neige tombant à gros flocons, à l'embranchement de deux routes, où les chirurgiens faisaient un premier

examen des blessés qui revenaient ou qu'on rapportait du champ de bataille, et qu'il fallait ensuite diriger et répartir dans des ambulances distinctes pour éviter la confusion. On le porta ensuite vers un village où il espérait recevoir les premiers soins.

Il nous raconta depuis que ce village avait été organisé d'une manière étrange pour servir d'hôpital. Il n'était formé que d'une seule rue, avec une rangée de maisons contiguës de chaque côté.

Pour se donner plus de place, les chirurgiens avaient fait abattre toutes les cloisons intermédiaires, de façon que chaque rangée de maisons formait un grand corridor : on pouvait circuler ainsi, dans ces deux grandes ambulances abritées, sans passer par la rue. A l'entrée de ce village, situé aux environs d'Eylau et de Bartenstein, se trouvait un infirmier qui criait à tous les blessés arrivant en masse toujours croissante :

« A droite les bras ! à gauche les jambes ! »

On avait eu l'idée de cette classification, singulière en apparence, par la raison que les hommes blessés au bras arrivent seuls, tandis que deux hommes au moins portent ceux qui sont blessés aux jambes. Il avait paru, en conséquence, nécessaire d'établir cette distinction pour éviter l'encombrement dans les moments de la plus grande affluence.

J'ai vu depuis fréquemment des ambulances auprès des champs de bataille; de tous les spectacles que présente la guerre, celui-là est sans doute le plus pénible. Il l'était surtout à la suite des gigantesques combats de cette époque, où la multitude des malheureuses victimes de la guerre était presque toujours hors de toute proportion avec les maisons où il fallait les entasser et avec les secours qu'il est possible de préparer et de donner. On peut se faire une idée du désolant spectacle que pré-

sentent tant d'êtres souffrants, mutilés et gémissants qui appellent souvent, des heures entières, les premiers soins des hommes de l'art.

Mon frère fut, en cette circonstance, favorisé par la Providence. Il était assis parmi tous ses compagnons d'infortune dans l'un des deux corridors improvisés. Il avait entouré sa blessure de plusieurs mouchoirs et attendait la venue du chirurgien qui devait le panser à son tour, lorsqu'il fut abordé par un vénérable prêtre protestant, le surintendant Keber, qui, demeurant près du champ de bataille d'Eylau, était venu offrir aux blessés ses secours et ses consolations. Mon frère attira son attention; il fut touché de sa jeunesse et de sa résignation, au milieu de tant d'êtres désespérés. Après avoir fait mettre par les chirurgiens le premier appareil sur sa blessure, il le plaça sur un traîneau et l'amena dans son presbytère, à Bartenstein. C'était là un immense bienfait. Quel avantage d'être emporté loin de ce lieu de désolation et de se trouver dans un asile paisible, au milieu de braves gens qui le soignaient comme l'enfant de la maison!

Après avoir ainsi recueilli et sauvé un étranger, un ennemi, le prêtre charitable crut devoir encore donner lui-même des nouvelles à ses parents, le blessé étant hors d'état d'écrire; le coup dont il avait été frappé n'était pas dangereux, mais la blessure demandait de grands ménagements, un repos de longue durée. Le pasteur de Bartenstein écrivit donc une lettre à ma mère; mais il ne savait pas le français, et ce fut cette lettre allemande qui, arrivée à Paris du fond de la Prusse orientale, devait nous apprendre tout ce qui s'était passé depuis une quinzaine. Mon père était en ce moment en Nivernais; je me trouvais le seul membre de la famille

en état de comprendre cette lettre écrite en langue étrangère. On m'envoya donc chercher dans mon collège. J'arrivai en toute hâte. On conçoit quelle dut être l'émotion de l'écolier de quinze ans, chargé de traduire à sa mère une lettre semblable; cette émotion se manifesta dès les premières lignes; par bonheur, je saisis rapidement et d'un seul coup d'œil le sens des deux pages allemandes. Je pus dire sur-le-champ à cette mère tremblante d'angoisse : « Armand n'est que blessé, il est hors de danger. » Je traduisis ensuite mot à mot la lettre elle-même.

Vingt-huit ans après cet épisode de la guerre de Pologne, je recueillis à Munich un beau témoignagne du souvenir qu'on en avait conservé. Le roi de Bavière, Louis Ier, auprès duquel j'étais accrédité comme ministre du roi Louis-Philippe en 1835, me parla, dans la première audience qu'il m'accorda, de mon frère, qu'il avait vu à Dresde après les batailles d'Eylau et de Friedland. Le roi faisait allusion à l'époque de ses campagnes dans les rangs de l'armée française; il n'était alors que prince royal. Se trouvant, lors de son passage à Dresde, dans une soirée donnée en son honneur chez le comte de Bose, un des assistants avait placé sur la tête du prince une couronne de laurier; mais celui-ci, refusant cet honneur qui lui était justement décerné, avait été chercher le jeune sous-lieutenant de dragons dans un coin du salon et avait dit, avec autant de modestie que de bonté, en lui présentant cette couronne : « Voilà celui qui, « mieux que moi, dans cette guerre, a mérité une cou- « ronne de laurier. »

Je répondis à ce prince que le souvenir de l'hommage qu'il avait bien voulu rendre au courage de mon frère était une glorieuse tradition précieusement conservée dans ma famille.

Le choix qu'avait fait l'Empereur pour la mission de Dresde immédiatement après les premiers succès de cette guerre de Pologne était, en même temps qu'un retour de faveur, un très grand témoignage de confiance. De nouvelles destinées semblaient se préparer pour ce malheureux pays; tous les postes diplomatiques voisins du territoire morcelé de cet ancien royaume électif acquéraient une importance immédiate ou dès lors facile à prévoir.

La campagne commencée à Golymine se termina par la victoire décisive de Friedland, qui eut pour résultat le traité de Tilsitt et la création du grand-duché de Varsovie donné au roi de Saxe.

Toute l'Europe considéra ce grand-duché polonais, décoré du nom de l'ancienne capitale de Jean Sobieski, comme la pierre d'attente d'une Pologne reconstituée.

Le ministre de France suivit le roi Frédéric-Auguste, lorsque, dans l'hiver de 1807, ce prince se rendit dans ses nouveaux États. L'empereur Napoléon l'y avait encouragé; l'organisation de ce pays et la formation de l'armée qu'il pouvait fournir nécessitaient la présence de son nouveau souverain.

Le caractère épisodique de cet ouvrage m'ayant autorisé à intervertir, souvent et à dessein, l'ordre chronologique des faits, pour donner à chacun de mes récits, d'époques différentes, plus de suite et d'ensemble, je reviendrai ici sur le séjour que je fis en Danemark.

J'avais été placé, en octobre 1800, dans le collège de Copenhague dont j'ai parlé, et j'y avais fait mon entrée au milieu de nombreux élèves, presque tous Danois, Norvégiens ou Islandais. J'étais à peu près le plus jeune d'entre eux, et mes futurs camarades entourèrent avec curiosité le petit Français, ce frileux habitué au climat

de Paris, et très dépaysé au milieu de ces robustes enfants du Nord.

On me donna sur-le-champ l'uniforme assez original de cette pension danoise; il avait été inventé vers la fin du dernier siècle; il était très éloigné de la coupe et du goût actuels. Il consistait en une petite veste sur laquelle retombait une colerette en laissant à découvert nos cous et nos poitrines; les cravates, les gilets de laine, les bonnets de nuit étaient interdits; les chapeaux ou coiffures quelconques étaient hors d'usage, hiver comme été, dans les vastes cours et jardins destinés à nos récréations. On ne les tolérait qu'en promenade ou les jours de sortie.

Tel était le costume qu'on faisait prendre à un infortuné collégien français âgé de neuf ans à peine, qui était arrivé enveloppé des houppelandes, des redingotes et des bonnets fourrés dont la sollicitude maternelle l'avait muni, au moment où il partit pour les régions du 55e degré de latitude.

Déjà le mois de décembre faisait sentir ses rigueurs et on nous menait en promenade dans le beau parc royal de Frederiksberg. J'y rencontrai un matin mon père, enveloppé d'amples fourrures; il me demanda en riant comment je m'accoutumais à ma pension et à mon uniforme.

Je crois me rappeler que je lui répondis en pleurant que je trouvais qu'il faisait bien froid en Danemark. Je ne sais pas si j'en pris mon parti, mais il est certain que ma santé n'en souffrit point et que l'hiver se passa sans rhume et sans engelures.

Notre pension était à peu de distance de la mer. Notre grand jardin s'étendait même jusqu'à son rivage, et quand la rigueur de cet hiver de 1800 à 1801 fit geler le détroit qui sépare la Zélande de l'île d'Amack, tous

mes camarades demandèrent en corps à être conduits sur la glace pour y patiner. Je ne me joignis pas à la députation qui réclama cette froide partie de plaisir; mais j'étais trop petit pour faire opposition, et je fus conduit, avec les autres, sur ce détroit glacé dont l'immense surface, unie à perte de vue comme un miroir, fut bientôt sillonnée en tous sens par les patins d'une centaine d'écoliers. Le plus habile de ces jeunes patineurs, un magnifique Norvégien de quinze ans, nommé Jens Kielland, natif d'Arendal, et qui depuis devint général, puis aide de camp du roi de Suède Charles-Jean, faisait fréquemment le tour de force de tracer sur la glace le chiffre gigantesque et la couronne du roi Christian VII. L'acier tranchant décrivait les cercles, les spirales et autres courbes immenses de ce chef-d'œuvre de pédestre calligraphie avec autant d'élégance et de netteté qu'aurait pu le faire, en petit, la main du maître d'écriture le plus exercé.

Quelques autres élèves s'abstenaient avec moi de cet exercice hollando-scandinave : c'étaient un Portugais nommé Pereira, cinq ou six créoles des Antilles danoises, Sainte-Croix et Saint-Thomas, enfin un Indien basané, un jeune enfant de Tranquebar, colonie appartenant au Danemark, sur la côte de Coromandel. Nous trouvant assez déplacés au milieu de ces amusements du Nord, nous nous rassemblions en un peloton compact, pour nous garantir réciproquement de la bise glaciale et pour nous exhorter à prendre patience. Nos condisciples, exaltés et réchauffés par le bonheur de se mouvoir rapidement sur cette plaine de cristal d'une lieue carrée, tournaient autour de nous et joignaient, en passant, quelques boules de neige aux quolibets qu'ils décochaient sur ce groupe de Méridionaux leur paraissant efféminés. Quand la cloche lointaine de la pension

nous rappelait en classe, nous étions les premiers à l'entendre, et nous bénissions ce signal qui mettait un terme à notre *récréation*.

Le chef de l'institution veillait, du reste, avec soin à ce que rien ne nous manquât. Il était d'usage dans cette maison de l'appeler « mon père », et nous avions effectivement tous pour lui un attachement bien mérité. Il s'appelait Christiani.

Cet excellent pasteur allemand, pour exprimer qu'il s'était voué à l'éducation de la jeunesse par goût, par dévouement pour elle, et non point par calcul, avait donné à la classe de ses plus petits élèves le nom bizarre de *Philanthropie*. Ce mot était assez étrangement choisi; c'était une figure de rhétorique, une espèce de métonymie ou de synecdoque devant, dans la pensée de notre instituteur, nous rappeler que l'enfance était l'objet plus particulier de sa philanthropie. Il s'était réservé la direction de la classe de ses plus jeunes élèves, il leur donnait lui-même des leçons de moralité évangélique. Comme plusieurs enfants catholiques écoutaient ce prêtre luthérien, il évitait avec soin tout ce qui touchait à la différence des dogmes.

La *Philanthropie* n'était jamais punie très sévèrement; c'était une petite compagnie d'élite qu'on ménageait beaucoup. A la promenade, nous cheminions en avant, et l'on nous criait quelquefois : « La *Philanthropie* marche trop vite pour ses petites jambes. »

Tant que mon père resta en Danemark, je fus assez content de mon sort dans ce collège étranger. Tous les dimanches, il était permis de se rendre chez ses parents; mais la sortie était précédée d'une cérémonie qui me faisait attendre le dimanche avec un sentiment composé d'impatience et d'effroi. Ce jour-là, en effet, nous étions tous destinés à être plongés, les uns après les autres,

dans une grande cuve d'eau froide qu'on renouvelait, je crois, à chaque dizaine d'écoliers. On appelait chacun à son tour : j'arrivais au mien déjà grelottant autant de frayeur que de froid, et l'un de nos professeurs, médecin de son métier, Polonais réfugié en Danemark, qui tout le long de la semaine était notre professeur d'histoire naturelle et se nommait Ciechanowski, nous attendait près de la cuve fatale; nous aidant à monter cinq ou six marches, il nous saisissait par la nuque ou par le bras et nous faisait faire deux ou trois plongeons involontaires dans cette eau froide que je crois encore sentir aujourd'hui. Nous en sortions heureux d'être au bout de nos peines, et c'est alors seulement que nous étions livrés aux domestiques de nos parents, venant nous chercher.

Je me plaignais alors de ce système d'éducation; mais j'avais tort. Ce bain périodique dans la cuve tant redoutée du brave Ciechanowski, succédant chaque dimanche aux glaciales récréations des jours de la semaine, fut peut-être l'eau du Styx qui m'endurcit au point de me faire supporter la terrible température de 1812 et la rude campagne de Moscou.

C'est à l'issue de cet hiver de 1800 à 1801 que le port de Copenhague fut attaqué par les Anglais. Les côtes de l'île de Zélande étaient à peine débarrassées de leur enveloppe de glaçons, que la flotte ennemie en profita pour surprendre les Danois, privés du secours de leurs alliés maritimes.

Au moment de se rendre en Suède, mon père, jugeant avec raison que mon éducation souffrirait d'un nouveau déplacement, se décida à partir seul pour ce pays et à me laisser à Copenhague comme il m'avait laissé à Hambourg. Il fut remplacé comme ministre en Danemark par le général Macdonald, illustré déjà par sa campagne

en Italie et qui depuis devint maréchal et duc de Tarente. Cette mission était entièrement militaire; des officiers de toutes les armes y avaient été adjoints. Dans ce brillant état-major se faisait remarquer le jeune Philippe de Ségur, alors lieutenant de dragons, qui dans la suite se distingua par son brillant courage et se plaça au premier rang des historiens militaires de notre temps.

Le général Macdonald se montra à Copenhague très amical pour le fils de son prédécesseur; cet homme si bon, si excellent et que j'ai depuis si bien apprécié, m'accueillait de son mieux; mais rien ne peut à cet âge remplacer le foyer maternel; je me trouvais, je l'avoue, assez triste de mon isolement. Ma mère, mes frères et mes sœurs étaient à Paris, mon père à Stockholm, et moi à Copenhague, à peu près aux deux tiers du chemin.

Ces chagrins, du reste, n'étaient que passagers, et ma gaieté naturelle reprenait le dessus. J'étais très bien soigné dans ce collège. J'avais un domestique à moi, un Suédois nommé Steenberg, chargé de me conduire, les dimanches, chez les amis et anciens collègues de mon père.

Le corps diplomatique, surtout les ministres des diverses cours étrangères, m'avaient invité une fois pour toutes.

Tous les dimanches matin, après le bain de rigueur, je me mettais en campagne avec Steenberg pour aller chercher mon dîner.

Si le ministre de France était à la campagne et le ministre d'Autriche en voyage, je me rendais avec assurance chez le ministre de Suède, d'Espagne ou de Hollande, et *je faisais parfois le tour de toute l'Europe avant de trouver mon couvert mis*. Il m'arriva même, par un beau dimanche d'été, de ne rencontrer absolu-

ment personne de ceux que j'avais cherchés; mais le complaisant Steenberg ne voulut pas pour cela me ramener tristement à mon collège; il me conduisit tout bonnement au cinquième étage d'une maison, sur la petite place de l'Amirauté, chez une jeune et belle amie à lui, qui demeurait toute seule et qui, malgré ma parfaite innocence, ne me fit nullement l'effet d'appartenir au corps diplomatique ou à la haute aristocratie danoise.

Je me trouvai là, sans doute, en assez mauvaise compagnie; mais, pour un enfant de mon âge, et pour une seule fois en passant, un pareil dîner n'avait pas de grands inconvénients.

Un autre dimanche, mon domestique suédois me mena, par patriotisme sans doute, dîner à bord d'un navire marchand de Stockholm ou de Torneo, stationné dans le port. J'y trouvai le dîner des matelots scandinaves un peu moins délicat que celui que m'avait offert, avec une si cordiale sollicitude, la jeune citadine de la petite place de l'Amirauté.

J'avais, à l'âge de dix ans, partagé l'enthousiasme patriotique du peuple danois combattant pour une cause qui était celle de mon pays. J'avais, en outre, trouvé, sur cette terre étrangère, les soins affectueux remplaçant, pour moi, la famille et la patrie absentes.

Je revins à Copenhague en 1818, et fis dans cette capitale un nouveau séjour comme secrétaire de légation, puis comme chargé d'affaires du roi Louis XVIII. Dans mon audience de présentation au roi Frédéric VI, je pus lui dire en danois très correct que je n'avais oublié ni la langue de son royaume, ni l'hospitalité amicale et dévouée qui avait accueilli mon enfance.

Quatre années avant cette époque de mon second séjour à Copenhague, en 1814, alors que les nations qui nous avaient aidés à battre toutes les autres abandonnèrent

nos drapeaux malheureux à leur tour, les Polonais et les Danois seuls nous restèrent fidèles; les premiers défendaient Paris avec nous; les seconds combattaient encore pour la France, alors qu'envahie par toute l'Europe elle faisait d'héroïques et suprêmes efforts de résistance. La constance politique et le dévouement guerrier de ces deux nations consolidèrent l'ancienne affection que je leur avais vouée, et je m'en souvins lorsque, en 1849, le Danemark eut un grave démêlé politique et une guerre sanglante avec la Confédération germanique; cette puissante Allemagne, à propos d'un dissentiment de nationalité fondé sur le langage des populations, aurait bien voulu prendre à cette antique monarchie le Holstein et, par-dessus le marché, la partie du Slesvig où l'on parle allemand. Tous les peuples, en effet, depuis que le monde existe, ont conservé la mauvaise habitude, lorsque l'occasion leur paraît opportune, de vouloir s'emparer de ce qui est à leur convenance. Je crus devoir tout au moins intervenir, par un écrit politique, dans cette lutte entre le fort, désireux de conquête, et le faible courageux, défendant son bon droit. J'étudiai à fond cette question si complexe; je fis venir de Copenhague des brochures, des gazettes, des cartes danoises, et fis paraître un plaidoyer concis, mais énergiquement formulé.

Mon argumentation amicale, très inattendue et arrivant de si loin à Copenhague, y fit quelque sensation. J'y avais rappelé, pour la motiver, mes antécédents personnels de 1801 et, de plus, un fait assez curieux datant de 1815. A cette dernière époque si douloureuse pour nos souvenirs patriotiques, les Danois nous donnaient, en effet, une nouvelle preuve de la persistance de leur sympathie pour la France. Tandis que toute l'Europe battait des mains à notre désastre de Waterloo, les matelots et le peuple de Copenhague protestaient contre cette

manifestation. Un ministre étranger accrédité à la cour de Danemark avait placé, sur le fronton de son hôtel illuminé, un grand transparent représentant le duc de Wellington embrassant le maréchal Blücher à la ferme de la Belle-Alliance, située sur le champ de bataille de Waterloo. Mais les marins de la flotte danoise, qui avaient jusqu'au dernier moment combattu pour nous sur nos navires, ne supportèrent point cette vue.

« Les braves matelots et le peuple de Copenhague, disait ma brochure, se sont rués en masse contre ce transparent; ils l'ont brisé, puis ils ont brûlé les deux portraits qui le décoraient. Ils ont eu tort, sans doute; car il ne faut brûler personne, pas même en effigie; ils ont eu tort, mais ce tort-là nous ne l'avons regardé, au contraire, en France, que comme le témoignage un peu vif d'une loyale amitié. »

Ma brochure avait une épigraphe empruntée aux souvenirs de mon premier séjour en Danemark. L'hymne patriotique que toute la nation danoise chantait en avril 1801, à l'époque de l'attaque de la flotte anglaise de Nelson et que je n'avais pas oublié, l'ayant entonné de tout cœur avec mes camarades de l'institut du pasteur Christiani, cette espèce de *Marseillaise*, contenait deux vers dont voici le sens :

« Nous ne verrons pas les fils des Cimbres porter les chaînes des fils des Bretons. »

Je les avais ainsi modifiés et placés en langue danoise sur le titre de ma brochure :

« Nous ne verrons pas les fils des Cimbres porter les chaînes des fils des Teutons. »

Cette épigraphe avait particulièrement produit de l'effet sur le public danois. Un journal de Copenhague, en rendant compte de la brochure, s'exprimait à peu près en ces termes :

« Nos lecteurs s'étonneront sans doute de voir un étran-
« ger, un ancien ministre de France en Allemagne, con-
« naître si bien nos intérêts nationaux, les défendre avec
« tant de chaleur vis-à-vis de l'Allemagne et prendre
« même pour épigraphe de son écrit deux vers choisis
« dans notre hymne patriotique de 1801. Leur étonne-
« ment cessera, lorsqu'ils sauront que l'auteur de cet
« écrit avait accompagné son père, alors ministre de
« France en Danemark, et avait été élevé, avec plusieurs
« d'entre nous, dans un collège de Copenhague. Depuis,
« nous l'avons revu en qualité de secrétaire de la légation
« du comte de La Ferronnays; mais alors il portait l'habit
« militaire français au lieu de l'uniforme de l'institut
« Christiani. En quelque lieu qu'il se trouve, puisse-t-il
« voir dans ces lignes les remerciements d'un pays qu'il
« n'a pas oublié. »

Ce fut vers le milieu de l'année 1803 que mon père revint de Suède et me ramena à Paris. Le général Macdonald avait été remplacé à Copenhague par le comte d'Aguesseau, qui, comme son prédécesseur, avait servi de père, du moins les dimanches et jours de congé, à cet écolier exilé, fils de son collègue en Suède.

M. d'Aguesseau avait pour attaché à la légation le jeune Florimond de Latour-Maubourg, qui, depuis, a parcouru avec éclat la carrière des ambassades.

Mon père s'était applaudi de l'idée qu'il avait eue de me placer, pendant quelques années, dans un collège étranger. J'avais fait, de huit à onze ans, toutes mes études, même celle du latin, en allemand et en danois; il était urgent de me remettre au régime de la grammaire de Lhomond et du dictionnaire latin-français de Boudot; faire ma rhétorique à Copenhague m'eût donné peut-être, pour toute ma vie, l'accent danois ou l'accent norvégien, qui en est l'exagération; on n'y pouvait son

ger. Je retournai donc en France et fus placé successivement dans deux collèges de Paris. Je n'ai rien de particulier à raconter des cinq années que j'y passai. Je n'ai parlé de celui de Copenhague qu'en raison de l'étrange couleur locale que donnaient à la maison de l'excellent Christiani les glaces d'un climat hyperboréen et la douce philanthropie du système de ce digne pasteur évangélique.

Dès ma sortie du collège, je pris ma part, du moins comme spectateur, dans l'un des grands événements de notre époque. Mon père, en sa qualité de ministre de France à Dresde, avait accompagné le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, au célèbre congrès d'Erfurt, dans lequel les empereurs Napoléon et Alexandre échangèrent de si expansives assurances d'amitié. Pour le malheur de notre grand empereur d'Occident, ce sentiment devait être de bien courte durée.

La ville de Weimar n'étant qu'à six lieues d'Erfurt, cette réunion de souverains se transportait fréquemment d'une ville à l'autre. A Weimar, l'empereur de Russie était en famille, sa sœur, la grande-duchesse Marie Paulowna, ayant épousé le fils aîné du grand-duc régnant. L'empereur Napoléon put apprécier, pendant le séjour qu'il fit à Erfurt et à Weimar, cette princesse aussi remarquable par ses sentiments élevés que par la distinction de son esprit. Lorsque les deux empereurs se trouvaient dans cette résidence, c'était l'empereur Alexandre qui en faisait les honneurs : il donnait alors la droite et le pas à son illustre ami.

A Erfurt, c'était le contraire. Cette ville faisait alors, en effet, partie de l'empire français, et Napoléon, y étant chez lui, rendait à son hôte les politesses qu'il recevait à Weimar.

C'est dans cette dernière ville que je rejoignis mon

père, j'arrivai juste au moment où ma mère et la comtesse Daru, les seules dames françaises qui se trouvassent au congrès, partaient pour un bal donné par le grand-duc. Je m'acheminai également vers le palais, mais comme, au milieu de tant de grands personnages, je n'avais encore d'autre titre que celui d'écolier en vacances, je n'obtins une place que dans les galeries de la grande salle, d'où les spectateurs, comme moi sans uniforme ni prétention, contemplaient de *très haut* l'auguste et brillante assemblée.

J'ai depuis été accrédité, de 1832 à 1835, comme ministre de France, près des cours de Dresde et de Weimar, et j'ai pris part, dans cette même salle, aux fêtes de la résidence grand-ducale.

En 1808, j'avais assisté, également à Weimar, dans la salle de spectacle illustrée jadis par les prémices des chefs-d'œuvre de Schiller et de Gœthe, aux représentations que donnaient les acteurs du Théâtre-Français ; ils jouaient les tragédies de Racine et de Corneille en présence de ce qu'on nomma dans le temps *un parterre de rois*. A ce congrès d'Erfurt, tous les souverains de la confédération du Rhin, les rois de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg et de Westphalie, les grands-ducs de Bade et tous les autres princes souverains de l'Allemagne occidentale s'étaient groupés autour de Napoléon. La Prusse y était représentée par le prince Guillaume, frère du roi, et l'Autriche par un envoyé extraordinaire; l'un et l'autre étaient là bien plutôt comme observateurs curieux que comme amis.

J'assistai, en 1808, toujours placé dans les hautes régions de la salle de spectacle, à la représentation de la tragédie d'*OEdipe*, dans laquelle Talma dit ce vers :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

En l'entendant, l'empereur Alexandre, avec sa grâce et son esprit d'à-propos habituels, se pencha vers Napoléon, assis à côté de lui, et dit, en lui serrant affectueusement la main :

« J'espère que Votre Majesté voudra bien me permettre de m'appliquer ce vers-là. »

J'étais témoin de cette manifestation; elle fut, le lendemain, commentée par tous les assistants.

La ville de Weimar, qui, sous le règne du grand-duc Charles-Auguste, fut l'asile des premières illustrations littéraires de l'Allemagne, ne renfermait plus à l'époque du congrès d'Erfurt que deux de ses poètes célèbres, Gœthe et Wieland. Je vis l'un et l'autre chez mon père; dès son arrivée, il s'était empressé de faire leur connaissance. Il savait l'allemand comme le français, avait une grande sympathie pour l'Allemagne et une sincère admiration pour la littérature de ce pays. A Hambourg, il avait vu très fréquemment Klopstock, auteur de la *Messiade*. Ce poème, peu lu de nos jours, même en Allemagne, n'est plus que l'objet d'une admiration *traditionnelle et sur parole;* les Allemands accusent même la *Messiade* d'être souvent obscure dans sa métaphysique sublimité. Un savant bavarois me disait à Munich, il y a quelques années : « Du vivant de Klopstock, il « n'existait que trois Allemands qui comprissent entière-« ment ce grand poème lyrique, et Klopstock lui-même « n'était pas de ce nombre. »

Cette malice paraîtra sans doute une exagération. Je puis toutefois certifier que mon père, ayant un jour lu plusieurs de ces strophes accusées d'obscurité nébuleuse, et s'étant adressé directement à l'auteur lui-même pour en avoir l'explication, n'avait obtenu que cette réponse : « Il me serait impossible de donner aujourd'hui, par « un commentaire, l'explication de ce que je voulais

« dire en écrivant ceci. Je suivais alors un ordre d'idées « que je ne retrouve plus aujourd'hui. J'en conclus, « ajoutait l'illustre lyrique, combien les hellénistes « modernes se donnent parfois une peine inutile en « cherchant à comprendre Pindare et les autres auteurs « du genre dit *sublime*. Nous autres poètes trouvons « souvent, dans les régions éthérées où nous montons, « des inspirations qu'il nous est plus tard impossible « de traduire en bonne prose quand nous sommes « redescendus de si haut. »

Les écrits laissés par les deux autres poètes que nous trouvâmes à Weimar, en 1808, sont plus accessibles à l'intelligence du lecteur. Gœthe est l'un des plus spirituels et des plus aimables écrivains dont s'honore la littérature d'aucun pays. Wieland est un auteur ingénieux rempli de grâce et d'originalité. Il était fort avancé en âge, lorsque je le vis entrer chez mon père, qui me dit, à l'issue de cette longue conversation littéraire : « J'ai été tout à l'heure sur le point de blesser involontairement ce bon vieillard dans sa susceptibilité d'auteur. Nous avons parlé longuement littérature, tantôt en français, tantôt en allemand. Je me suis naturellement appliqué à lui vanter ses propres ouvrages; au milieu des éloges sincères que j'en faisais, Wieland m'a demandé :

« — Avez-vous lu mon Socrate *antélyre ?*

« J'ai hésité quelques instants, mais sans commettre l'inconvenance de lui faire répéter le mot qu'il venait de prononcer. Socrate antélyre! me disais-je tout bas... *antélyre*... ou *antilyre!*... que peut signifier ce mot!... Et j'en cherchais bonnement l'étymologie grecque ou latine.

« — Je vois que vous n'avez pas encore lu cet ouvrage, reprit Wieland; mais je vous le recommande.

J'ai tâché de faire dire des choses très sensées à mon Socrate *en délire*.

« Je devinai tardivement ce qu'avait voulu dire mon interlocuteur, mais le voyant prendre si bravement son parti de ce que je n'avais pas lu sa récente publication, j'aurais été aussi maladroit qu'impoli, si je lui avais montré que sa prononciation allemande m'avait empêché de le comprendre. »

Mon père ajoutait, avec sa bonté habituelle : « Si « j'avais commis cette faute, ce n'est pas cet étranger « qui aurait eu tort de dire un mot français à sa ma- « nière, mais bien son admirateur français qui eût été « ridicule d'avoir oublié que beaucoup d'Allemands « articulent quelques-unes des consonnes de notre « langue aussi mal que nous prononçons la plupart des « syllabes de la leur. »

L'empereur Napoléon, en quittant Erfurt, partit pour l'Espagne. Il était alors dans toute sa puissance et toute sa gloire. Il allait commencer cette déplorable guerre de la péninsule ibérique qu'il a depuis, dans ses méditations de Sainte-Hélène, si douloureusement déplorée. Il a consigné, dans les pages immortelles écrites sur ce rocher de l'exil, son regret d'avoir méconnu le caractère espagnol.

En fidèle ministre de l'empereur Napoléon, pro fondément reconnaissant de la confiance qui venait de lui être rendue, mon père eut l'occasion de développer devant moi, en 1808, la thèse du danger, de l'inopportunité autant que de l'injustice de cette guerre d'Espagne, alors à peine commencée. Voici à quel propos il aborda ce sujet.

Un Espagnol très attaché à son pays, un homme intelligent et loyal, était récemment arrivé de Madrid. Il avait été présent à la sanglante journée du 2 mai,

dans laquelle l'insurrection de cette capitale avait donné le signal d'une lutte opiniâtre. Ce patriote espagnol, très ancienne connaissance de mon père et digne de toute sa confiance, eut occasion de voyager avec nous d'Erfurt à Dresde. Mon père, pour pouvoir causer plus longuement, lui avait donné une place dans sa voiture. Je m'y trouvais avec eux et fus témoin des récits qu'il fit des premières phases de cette guerre funeste. La conversation avait presque entièrement lieu en langue espagnole; ce que je ne comprenais pas entièrement me fut ensuite expliqué. Les événements du 2 mai furent détaillés et écoutés avec une vive émotion. Vint ensuite le tableau de l'exaspération produite dans toute l'Espagne par une agression à jamais déplorable. A cette peinture faite en si vives couleurs, l'ancien intermédiaire des relations amicales entre les deux nations levait les mains au ciel, et je vis de généreuses larmes briller dans ses yeux, tant la pensée de ces combats contristait un cœur patriotique et dévoué.

« Je crains, me dit mon père, que cette lutte ne soit longue, car ce peuple est très obstiné dans ses nobles convictions; à quel fatal entraînement notre empereur a-t-il cédé en attaquant les Espagnols! Depuis la paix de Bâle, ils nous ont constamment secondés dans notre guerre contre l'Angleterre. Ils nous ont donné leur or, leurs flottes et leurs soldats. Comment peut-on jamais oublier qu'aucune cause de rivalité n'existant entre les deux pays, leur position géographique doit à jamais leur inspirer des sentiments de fraternelle amitié? »

Après nous être arrêtés quelques semaines à Dresde, nous nous mîmes en route pour Varsovie. Nous y arrivâmes au commencement de l'hiver de 1809.

CHAPITRE III

1808-1809

Notre voyage en Pologne. — Brillant hiver de 1808 à 1809. — Beauté, ardeur et dévouement de l'armée polonaise. — Le 5e de tirailleurs organisé à Rueil. — Nos chefs supérieurs sont choisis dans la vieille garde. Les sous-officiers sont des soldats ayant fait la guerre, les sous-lieutenants sortent de l'École militaire. — Quinze cents conscrits arrivent à la fois pour former les deux bataillons de ce nouveau corps. — Demande que m'adressent quatre conscrits lorrains.

La création d'un grand-duc de Varsovie, dans la personne d'un roi de l'illustre maison de Saxe, héritier des rois de Pologne (Auguste II et Auguste III), en renouant la chaîne du passé, avait augmenté les espérances des Polonais. Depuis que les empereurs Alexandre et Napoléon, réconciliés à Tilsitt, après une lutte sanglante, eurent posé à Erfurt les bases d'une amitié qu'on croyait devoir être de longue durée, les politiques clairvoyants comprirent que les ménagements à garder vis-à-vis de ce nouvel ami empêcheraient l'empereur des Français de remédier complètement à l'inique partage de 1772.

Le duché de Varsovie était, dès ce moment, considéré comme une position stratégique importante du vaste système politique et militaire de Napoléon; mais cette création ne présentait aucun caractère définitif. Ce frag-

ment prussien du royaume partagé s'avançait entre les provinces échues à la Russie et à l'Autriche : cette enclave isolée, séparée du royaume de Saxe par la Silésie, province prussienne, était regardée comme une menace permanente adressée à l'un et à l'autre des deux empires qui avaient conservé leurs possessions polonaises.

En 1809, au moment où la France était de nouveau en guerre avec l'Autriche, il fallait éviter de porter ombrage à la Russie. Plus tard, en 1812, quand les hositilités éclatèrent contre cette puissance, ce fut l'Autriche que l'on dut rassurer par de belles paroles. Cette considération empêcha l'empereur Napoléon d'appeler à lui tous les éléments de force que pouvait lui fournir la Pologne, à l'époque où ses armées avaient pénétré au centre des anciennes provinces de ce royaume, et même au delà du grand-duché de Lithuanie, qui lui avait appartenu.

Ces alternatives d'inimitié et d'amitié firent perdre, deux fois, l'occasion de récompenser un peuple qui se dévouait pour nous et dont nos revers devaient bientôt nous séparer.

En 1808, et dans les premiers mois de 1809, l'animosité vindicative de la cour de Vienne grondait déjà sourdement. Le roi de Saxe reçut à Varsovie des renseignements inquiétants, qui lui arrivaient par la Galicie, sur les dispositions de l'empereur d'Autriche; il les fit parvenir à l'empereur Napoléon. L'Autriche semblait vouloir profiter d'une diversion lointaine pour recommencer la lutte interrompue par la paix de 1806.

Mon père était en Pologne à la veille de cette agression autrichienne, qui devait être d'abord dirigée contre le grand-duché de Varsovie; il fut témoin de l'enthousiasme que faisaient éclater les Polonais; ils s'attendaient à cette guerre; ils la désiraient avec ardeur.

Nous reçûmes à cette époque, à Varsovie, la nouvelle des opérations dirigées en Espagne par l'Empereur, dont la présence semblait devoir ramener la victoire sous nos drapeaux. Le bulletin qui racontait la part glorieuse que les lanciers polonais avaient prise à la bataille de Somo-Sierra fit grande sensation. Les premières familles de la Pologne avaient leurs représentants dans ces brillants escadrons qui, sous les ordres du général de Montbrun, emportèrent au galop cette formidable position. La jeunesse militaire varsovienne, avec laquelle je passais ma vie, était stimulée par ces récits ; elle montrait une noble et belliqueuse impatience à peine contenue. C'était un grand et beau spectacle que celui de ce peuple auquel on semblait promettre une patrie indépendante et qui répondait à ces promesses, hélas ! si incertaines, par son dévouement absolu.

Le duché de Varsovie n'était pas encore la Pologne pour cette nation ; c'en était du moins l'image, incomplète, mais chérie, mais adorée, mais entourée d'espérances. L'armée voyait reparaître les insignes de l'ancienne monarchie polonaise, la cocarde blanche ; c'était celle qui lui avait été donnée par Henri de Valois (Henri III). Cette cocarde était aussi portée par le roi de Saxe (Frédéric-Auguste), son grand-duc actuel ; car la maison de Saxe l'avait adoptée, depuis l'avènement de deux de ses Électeurs au trône de Pologne.

Dans les solennités publiques, les sujets, l'armée et le peuple de ce *Roi* de Saxe, grand-duc de Varsovie, le saluaient à bon droit du cri de : « Vive le roi ! » Et ce cri polonais de « *Vivat Król!* » retentissait au milieu des revues passées dans les plaines de Wola, où se firent, autrefois, les élections tumultueuses de tant de glorieux rois de Pologne.

A Varsovie, dans cet hiver de 1808 à 1809, nous

eûmes le spectacle d'une diète polonaise. Le roi l'ouvrit avec une grande pompe. Le cardinal-archevêque de Gnesne, primat de la Pologne, y parut revêtu de la pourpre romaine ; les députés, qui se nommaient *nonces* dans le langage des anciennes assemblées nationales, y représentaient les différents palatinats : toutes les traditions du passé semblaient revivre.

L'armée du grand-duché était magnifique. Son organisation ne laissait rien à désirer. Le prince Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne, la commandait : on le savait non seulement habile et vaillant à la guerre, mais encore très capable de présider à la formation et à l'instruction d'une armée ; il était parfaitement secondé par cette foule d'officiers et de généraux polonais qui avaient fait avec nous, dans les légions de la Vistule, en Allemagne et en Italie, le rude apprentissage de la guerre.

Napoléon, à son retour de Tilsitt, avait vu à Dresde mon père nouvellement arrivé dans cette résidence, et lui avait longuement parlé de ses intentions relativement à la Pologne.

C'est dans le palais du roi de Saxe, où il demeurait, que notre puissant empereur reçut son ministre. Celui-ci, en me racontant les particularités de cette conversation, me dit qu'elle eut lieu dans la salle de bain de Napoléon qui, très avare de son temps et ne voulant s'arrêter à Dresde que le moins possible, lui donna audience pendant qu'il était encore dans sa baignoire. Il en sortit et s'habilla lentement devant lui, tout en causant très familièrement sur différents sujets. Avant d'en venir aux affaires sérieuses, il lui dit, entre autres choses, en lui montrant ses jambes nues un peu enflées par la fatigue du voyage :

« Voyez, mon cher ministre, ces jambes sont gonflées... On vieillit... on vieillit... »

Ces paroles ne pouvaient être alors de la part de l'Empereur qu'une plaisanterie, car il n'avait encore que trente-huit ans. Se plaçant ensuite au coin du feu, il donna à celui qui fut son premier représentant près d'une Pologne partiellement rétablie les instructions que lui inspirait la position difficile où l'on se trouvait vis-à-vis de trois grandes puissances continentales.

A cette époque de 1807, Napoléon recommandait à son ministre en Saxe et en Pologne d'user de beaucoup de circonspection en présence des considérations qui se rattachaient à l'avenir. Il était alors à l'apogée de sa puissance. Il aimait, il estimait les Polonais; mais il était encore indécis sur ce qu'il voudrait et surtout pourrait faire pour eux.

Ce que j'ai retenu de cette conversation racontée à un fils de dix-sept ans, qu'on voulait bien déjà traiter comme un secrétaire d'ambassade discret et réservé, peut se résumer ainsi. L'Empereur parla à peu près en ces termes :

« Vous avez l'habitude des affaires compliquées et délicates; celle qui vous est confiée ici est éminemment de cette nature. Soyez prévenant, amical, aussi affectueux que possible pour les Polonais. Je veux qu'ils voient en vous le représentant d'un homme qui les aime, qui veut leur bonheur; mais n'exaltez pas trop leur imagination. Je compte sur leur dévouement. Je ferai pour eux ce que je pourrai quand il en sera temps; mais en attendant, calmez-les plutôt que de les exciter. »

Je ne rapporte pas ces paroles comme textuelles; je ne le ferai jamais dans le cours de cet écrit que pour celles que j'aurai entendues personnellement. Ce que je puis garantir, c'est le sens de ces instructions; elles furent suivies à la lettre.

Cette tâche de prévenances, de procédés affectueux et

flatteurs était, pour un agent diplomatique, facile, agréable à remplir. Des fêtes eurent lieu à Dresde et à Varsovie; dans l'une de celles que mon père avait données à l'occasion de la création du grand-duché, un transparent, placé au-dessus de la porte de son hôtel de la rue de Pirna, portait les quatre vers que voici :

Du Sarmate indompté descendants valeureux,
Bénissez votre destinée;
Napoléon chargea la vertu couronnée
De vous donner des lois et de vous rendre heureux.

Ce quatrain avait été composé par mon frère aîné, le sous-lieutenant de dragons, revenu à Dresde dans la maison partenelle pour se guérir de sa blessure reçue à Eylau. Il rendait hommage aux vertus du roi Frédéric-Auguste, dont toute la vie justifia cet éloge, en lui méritant l'amour de ses peuples et les respects de l'histoire.

L'hiver de 1807 à 1808 fut très animé. Mon père débuta dans la société varsovienne par une attention qui dut flatter le sentiment patriotique.

Il était arrivé à Varsovie quelques jours avant un grand bal costumé donné dans le palais de la Blacha par le prince Joseph Poniatowski; tous les invités y rivalisèrent de luxe et d'élégance. Ma sœur y parut en costume polonais; elle avait appris, en quelques jours, la danse nationale et fut invitée par le maître de la maison à l'exécuter devant cette élite de la société. L'un des plus brillants danseurs de cette cour, le jeune comte Louis Kitzki, frère de la belle princesse Ève Sulkowska, était son cavalier.

A cette époque, les danses de caractère, les *pas de deux*, en grand apparat, étaient à la mode dans les salons de toutes les capitales, à l'imitation de ce qui se

faisait à Paris. Ce fut donc une chose très conforme à l'usage et très goûtée à Varsovie que cette apparition de la fille du ministre de France, en costume mazovien, exécutant l'une des plus jolies danses du pays.

L'année suivante, ma mère et ma sœur se trouvaient à Paris, et j'étais seul à Varsovie avec mon père. De même que tous les Français qui, à cette époque, de 1807 à 1812, visitèrent cette capitale des anciens rois de Pologne, nous fûmes ravis de l'éclat et de l'agrément de ce séjour. L'espérance d'un bel avenir lui donnait un surcroît d'animation. Mon père n'avait pu voir de près la nation polonaise si activement dévouée à la France, il n'avait pu fréquenter deux hivers de suite les salons de cette capitale, sans prendre en sincère affection ce peuple d'une grâce et d'une loyauté chevaleresques.

Je me rappelle qu'à l'époque où nous recevions les bulletins de la guerre d'Espagne, qui remplissaient d'un noble orgueil les épouses et les sœurs de ces intrépides soldats polonais, il me dit :

« Admire le dévouement de pareils alliés. N'est-« ce pas sur des éléments de cette nature que notre « Empereur devrait s'appuyer bien plutôt que de recher-« cher l'amitié des vieilles monarchies, qui ne seront « jamais, longtemps de suite, sincèrement amies de la « France? »

A ce propos, il me citait cette réponse que faisait à Napoléon, quelques années auparavant, madame de Staël revenant à Paris après avoir vu plusieurs grandes capitales étrangères :

« Dans quelles dispositions, demandait l'Empe-« reur, est-on pour nous dans les résidences d'où vous « arrivez?

« — Sire, avait répondu l'auteur de *Corinne,* ces « anciennes cours aiment la France nouvelle à peu près

« comme les vieilles femmes aiment les jeunes. »

Rien n'annonçait toutefois que l'empereur Alexandre ne fût pas de bonne foi dans les sentiments qu'il avait exprimés à Erfurt. Ces deux puissants arbitres du continent n'avaient l'un et l'autre rien de mieux à faire que de rester longtemps unis; mais la Pologne, morcelée et à moitié rétablie, n'en était pas moins entre eux un sujet de méfiance et de secrète division.

Le partage, ce vieux péché commis ensemble par les trois cours du Nord-Est, constituait entre elles un lien d'iniquité qui jamais ne se rompit tout à fait. On le vit bien lorsque, dans la guerre de 1809, les Autrichiens occupèrent Varsovie. La Russie, malgré ses protestations d'amitié et de solidarité, ne s'y opposa point; son armée ne fit qu'une démonstration. De même, en 1812, lorsque Napoléon prit la funeste résolution de mener ses légions dans ces contrées lointaines, le corps auxiliaire que son beau-père avait joint à l'armée française fit très à contre-cœur cause commune avec nous; ce corps se battit loyalement, il est vrai, dans le cours de cette campagne, mais ne nous fut d'aucun secours à l'époque des désastres de notre retraite. A ce moment, la Prusse et l'Autriche, ces deux anciennes alliés de la Russie, tressaillirent de joie à la vue de nos premiers revers.

Malgré ces considérations, qui sont naturellement inspirées par la suite des événements, il faut reconnaître que l'empereur Napoléon dut, en 1807, se contenter de s'être réconcilié avec l'empereur Alexandre; il n'était pas, après la victoire de Friedland, en état de jeter le gant à l'Autriche en continuant la guerre et rétablissant la Pologne. Notre armée opérait bien loin de ses bases et de ses ressources et dans des régions toujours fatales aux armées venues de loin; la campagne d'Eylau nous avait en outre causé de grandes pertes. C'était l'une des

époques de notre histoire moderne pendant laquelle le monde demandait le temps de respirer, et toutes les armées celui de reprendre haleine. La paix de Tilsitt, qui termina cette guerre, consolida la puissance de Napoléon et fut donc aussi avantageuse qu'opportune et glorieuse. Mais la politique de temporisation amicale à l'égard de la Pologne en était la conséquence forcée.

La vue des belles troupes que j'admirais chaque jour à Varsovie et l'amitié que me témoignaient les officiers à peu près de mon âge firent chanceler quelque peu ma vocation diplomatique, et je demandai à mon père de me permettre de prendre, pour un temps du moins, la carrière des armes. A cette époque, on se trouvait déplacé parmi ses contemporains lorsqu'on ne portait pas comme eux le fusil ou l'épée. Sous l'Empire, et quelques années plus tard, les deux carrières, diplomatique et militaire, n'étaient d'ailleurs pas inconciliables. Dans les premières années de la Restauration surtout, plusieurs secrétaires d'ambassade étaient des officiers de l'armée.

Mon père parla de mon projet au maréchal Davout, qui m'approuva fort et répondit :

« Votre fils a raison : de nos jours, c'est un avan-
« tage d'avoir servi. Pourquoi faire tout de suite *un*
« *scribe* de ce jeune homme qui désire autre chose?
« Laissez-lui prendre part à quelques-unes de nos cam-
« pagnes, et vous le placerez ensuite dans la carrière où
« il doit vous succéder. »

Mon père me transmit cette réponse du prince d'Eckmühl; il se rangea à son avis. Je dus, en conséquence, me préparer à quitter Varsovie et ses délices et me résigner à passer au moins deux ans sous le régime de fer dont l'école de Saint-Cyr était réputée offrir le véritable modèle. Mes jeunes amis polonais, quand ils avaient

appris que je devais quitter la plume pour prendre l'épée, m'avaient approuvé, mais ils me témoignèrent leurs regrets de me voir partir. Louis Kitzki, alors un des plus aimables officiers et qui devint depuis l'un des plus vaillants généraux de cavalerie de l'armée, me dit à ce sujet :

« Que vas-tu faire? t'ensevelir deux ans à l'école « de Saint-Cyr? Viens plutôt avec nous. Il paraît certain « que nous allons avoir à combattre les Autrichiens ; « entre pour cette campagne dans l'un de nos régiments, « prends notre lance polonaise, tu seras sous-officier « dans trois mois, officier avant la fin de la campagne, « au lieu d'attendre deux ans ton épaulette. La guerre, « cher ami, commencée à ton âge, voilà, sois-en sûr, « la meilleure des écoles militaires. »

Cette idée me séduisit, je fis part à mon père de la proposition qui m'était faite. Il persista dans la résolution de m'envoyer à Saint-Cyr apprendre la théorie savante de mon futur métier, au lieu de me vouer, dès ce moment, à sa pratique prématurée.

Le prince Poniatowski ayant appris par sa sœur, la princesse Tiszkiewicz, l'intention que j'avais exprimée, voulut bien m'en parler avec sa courtoisie habituelle.

« Nous vous aurions accueilli avec bonheur dans « nos rangs, me dit-il, mais, je regrette de le dire, « monsieur votre père a raison, vos débuts militaires « ne peuvent avoir lieu que dans l'armée française. »

Je dus en conséquence en prendre mon parti : je restai toutefois encore quelque temps sous le toit paternel, copiant, chiffrant des dépêches à M. de Champagny et m'initiant par les leçons de mon père aux fonctions qu'il a si longtemps exercées.

Dès les premiers mois de 1809 je dus commencer à Saint-Cyr un tout autre apprentissage, l'exercice du fusil

et du canon, le maniement du compas de l'ingénieur. En 1811, enfin, je devins sous-lieutenant et fus placé dans l'un des nouveaux corps formés sous le nom de *Jeune Garde*. Nous procédâmes sans délai à l'instruction de ces soldats de nouvelle levée.

C'est un souvenir à la fois cher et douloureux que celui qui reporte à l'époque du commencement de 1812 les survivants de ceux qui participèrent à la campagne de Moscou, à la plus grande catastrophe dont les annales du monde aient gardé la mémoire.

Ordinairement, lorsque, vers le soir d'une longue vie, on se redit les noms de ses camarades d'école et de régiment, ces noms rappellent des amis qu'on a, pour la plupart, retrouvés sur sa route, en avançant en âge.

La campagne de Russie fait exception dans l'ordre naturel des destinées humaines, qui ne déciment que graduellement les objets de nos affections. Des chances de guerre, inouïes jusqu'alors, moissonnèrent en moins d'une année des corps entiers, et surtout les régiments de nouvelle formation.

En vue de cette expédition lointaine, l'empereur Napoléon avait mis un grand soin dans la composition de son immense armée. Non content de compléter ses vieux régiments de ligne, dont les drapeaux déjà illustrés étaient comme la garantie d'une continuité de victoires, l'Empereur avait créé un très grand nombre de corps entièrement nouveaux. La garde impériale surtout avait vu augmenter son effectif par l'adjonction successive des régiments désignés sous le nom de *Jeune Garde*. Plus tard, en 1813, le nombre de ces régiments fut porté jusqu'à trente et un. On y comptait treize régiments de tirailleurs, treize de voltigeurs, un de fusiliers-grenadiers, un de fusiliers-chasseurs, un de flanqueurs, un d'éclaireurs et, enfin, un régiment de garde nationale

impériale. On présumait que l'empereur Napoléon n'avait adopté ce nombre exagéré de dénominations nouvelles que parce qu'il regardait la désignation par numéro comme monotone pour la rédaction des bulletins et peu capable de se fixer dans la mémoire ou de fonder la célébrité de tel ou tel corps. On ne saurait expliquer autrement cette étrange profusion de noms employés ou même inventés tous à la fois; joints à ceux de grenadiers, de chasseurs de la vieille garde et à celui de carabiniers porté par la compagnie d'élite des régiments d'infanterie légère, ils désignaient par *dix dénominations distinctes* des corps d'infanterie armés absolument de la même façon et portant tous le fusil de munition du même modèle.

Voici comment eut lieu la formation de ces corps improvisés. Ils étaient composés de nouveaux éléments, cependant ils reçurent l'uniforme de la garde impériale et se regardèrent dès le principe comme une troupe d'élite, s'efforçant, par un esprit d'émulation, de se rendre dignes de cette distinction.

Les colonels, chefs de bataillon et capitaines étaient choisis parmi les officiers dont les services dataient d'Héliopolis et de Marengo. Les soldats qu'on voulait faire sergents ou caporaux furent instruits tout exprès; ils étaient tirés des régiments de la jeune garde qui combattaient en Espagne depuis trois années. Ces hommes, de vingt-quatre à vinqt-cinq ans, réunis en bataillons provisoires, avaient pris par anticipation les noms de *fusiliers-sergents* et de *caporaux-tirailleurs*. On les avait dirigés sur Fontainebleau, où les attendaient cinquante sous-lieutenants sortant de Saint-Cyr et devant, pendant six mois, devenir les instructeurs d'infanterie et d'artillerie de ces futurs sous-officiers. Ce n'est que lorsque les sous-lieutenants, au nombre desquels je me

trouvais, eurent terminé l'instruction théorique de ces hommes déjà initiés à la pratique de la guerre, que les cadres furent considérés comme complètement organisés et que l'on nous fit venir à Rueil , entre Paris et Saint-Germain, afin d'y recevoir les soldats que nous allions commander, qui devaient porter ce nom de *Jeune Garde* si poétiquement inventé et dont nous étions si fiers. On avait choisi avec soin dans la nouvelle conscription et pour former tous nos régiments de tirailleurs et de voltigeurs, de flanqueurs et d'éclaireurs, les hommes les plus lestes et les mieux conformés.

Nous vîmes arriver un matin, dans la grande cour carrée de la caserne, quinze cents jeunes gens en blouses, en vestes, en redingotes bourgeoises, en costumes villageois ou citadins des diverses provinces du vaste empire français. Cette troupe, novice dans l'art de marcher sur trois rangs et d'emboîter le pas, défila tant bien que mal au son de seize tambours.

Ce bruyant et indispensable complément d'un régiment *qui venait de naître* et qu'on allait habiller, avait dû être formé à l'avance, aussi bien que le corps des officiers et des sous-officiers. Les tambours, sortant des bataillons appelés *Pupilles de la Garde*, étaient presque tous Hollandais; car, à cette époque, les blonds habitants des rivages du Zuyderzée contribuaient, avec les brunes populations des rives du Tibre et de l'Arno, à former l'armée impériale.

On procéda ensuite immédiatement à l'organisation du régiment. L'excellent chef de bataillon Dupré, qui commandait *ad interim* jusqu'à l'arrivée du colonel Hennequin, attendu chaque jour, donna, avec son enjouement habituel, en s'adressant aux adjudants-majors, les intructions que voici :

« Comptez exactement nos conscrits, puis vous ferez

« de cette longue ligne huit parties bien égales; ce « seront les huit compagnies de nos deux bataillons.

« Ayez soin de ne pas laisser ensemble dans cette « répartition un trop grand nombre d'hommes du même « pays; il ne faut pas que les Allemands, les Bretons, « les Romains, les Flamands, les Gascons et les Pari- « siens, réunis en trop grand nombre, soient dans les « mêmes pelotons; cela ne serait convenable ni pour la « discipline, ni pour la guerre. Mêlez tous ces bons « jeunes gens à peu près comme vous mêleriez un jeu « de cartes. »

En ma qualité de sous-lieutenant adjudant-major, grade qui n'existait que dans la jeune garde, je fus chargé, avec plusieurs autres officiers, de ce dénombrement et de ce classement.

Le commandant, en s'adressant à moi, ajouta finalement à ses instructions :

« Je vous charge, vous en particulier, de choisir « parmi ces nouveaux venus les douze hommes qui « vous paraîtront les plus barbus ou les plus aptes à le « devenir; surtout ne prenez ni les blonds, ni les roux, « mais seulement les hommes à barbe noire; vous les « placerez ensuite à la droite du front de bataille. »

Il était facile de comprendre qu'il s'agissait de désigner les douze privilégiés qui seraient appelés à porter la grande hache, le tablier de cuir blanc, le bonnet d'ourson noir et le titre envié de *sapeur*. Je passai donc en revue aussi rapidement que possible ces quinze cents mentons de vingt ans, la plupart encore imberbes; nos Provençaux, nos Gascons et nos Toscans me fournirent tout au moins douze beaux sapeurs en *espérance*, et le commandant Dupré les admit sans rien objecter.

La répartition de ces jeunes gens par compagnies offrit plus de difficulté et dut amener quelques réclamations.

Je remarquai, en faisant ma revue, quatre ou cinq conscrits tous vêtus de costumes analogues, et remarquables par leurs jaquettes d'un vert très clair.

J'avais vu, quelque temps auparavant, cet habillement, alors en usage dans les environs de Metz, et je dis en passant :

« Ah ! voici des Lorrains. »

L'un d'eux, un grand blondin, à l'air doux et naïf, oubliant sans doute ou ne sachant pas encore que le soldat ne parle pas dans les rangs et n'interpelle pas son officier, me dit :

« Comment voyez-vous donc que nous sommes Lor-
« rains, monsieur?

« — Je le vois à vos habits, mes enfants, car j'ai tra-
« versé la Lorraine il y a deux ans.

« — Ah bien! puisque vous aimez les Lorrains, mon-
« sieur, repartit le conscrit, faites-nous l'amitié qu'on
« ne nous sépare pas de nos cousins et de nos cama-
« rades; qu'on nous laisse tous ensemble, enfants du
« même pays. On aime ça quand on est loin de ses pères
« et mères. »

Trois autres, comme lui vêtus de la même jaquette vert de pré, joignirent leurs instances aux siennes. Je crus pouvoir manquer, sur ce point de peu d'importance, aux instructions qui venaient d'être données, et, disposant mes quatre Lorrains de manière que leur groupe n'attirât pas trop l'attention du commandant, je les fis inscrire dans la même compagnie.

La répartition étant terminée, nos futurs tirailleurs entrèrent dans la caserne, où se trouvaient tout préparés les uniformes qu'ils allaient endosser. Le villageois lorrain qui m'avait parlé, s'étant revêtu de l'habit militaire, n'était plus guère reconnaissable au milieu des autres soldats; je le perdis complètement de vue et ne devais

4.

le trouver qu'une année plus tard et dans une bien triste circonstance.

La métamorphose s'était promptement opérée. Les quinze cents toilettes, dirigées par les sous-officiers, durèrent une heure, et bientôt nous alignâmes aussi bien que possible nos jeunes soldats revêtus de leur élégant uniforme de jeune garde.

A cette époque, l'alliance des trois belles couleurs de notre drapeau donnait un grand éclat aux vêtements militaires; l'écarlate, la plus brillante de toutes les nuances, n'avait pas encore été banni par l'envahissement presque universel de la garance. Je ne veux pas médire des uniformes plus modernes que ceux de 1811; nos soldats sont aujourd'hui très convenablement vêtus pour la guerre; leur tenue est sévère et mieux calculée qu'elle ne l'a jamais été à aucune époque de notre histoire militaire; mais il est permis de me rappeler avec orgueil la beauté du régiment que j'ai vu naître et s'organiser sous mes yeux et avec lequel j'ai fait ma première campagne.

Nous venions d'assister à la formation spontanée de l'un des corps de la jeune garde. Il était là dans toute la splendeur de sa nouvelle parure. Les fusils donnés à ces mains novices, qui bientôt allaient apprendre à les porter dignement, brillaient au soleil et vacillaient dans un port d'armes irrégulièrement facultatif. Nous avions à façonner toute la matière première de deux bataillons. On nous recommandait de nous hâter.

On soupçonnait, dès ce moment, qu'une aussi grande levée d'hommes et ces organisations de nouveaux corps avaient pour but une guerre lointaine. Le bruit public désignait la Russie comme devant en être le but. Hélas! de ces deux bataillons si remplis d'ardeur et de bon vouloir, à peine vingt-cinq ou trente soldats étaient destinés

à revoir le foyer maternel; tout le reste devait être victime des sanglants combats, du rude climat, des privations les plus cruelles, ou bien languir dans une captivité douloureuse, à mille lieues de la terre natale. Les corps formés entièrement, comme le nôtre, d'éléments aussi jeunes, étaient voués d'avance au destin le plus funeste. Il aurait fallu des hommes dans toute la force de l'âge pour résister à une pareille épreuve. Or dans ce régiment, ainsi que je l'ai dit, les officiers supérieurs, les capitaines et tous les sous-officiers et caporaux étaient seuls des hommes faits. Les plus âgés de nos sous-officiers, véritables modèles des qualités de ce grade important, avaient vingt-cinq ans d'âge et quatre ou cinq années de service de guerre, mais quant à tous les autres, quant à nos soldats, nos tirailleurs, nos sapeurs à peine adolescents, quant aux sous-lieutenants sortis de l'École militaire, la plupart avaient à peine vingt ans. Plusieurs de nos tambours amsterdamois ou frisons n'en comptaient pas plus de quinze.

Je ne puis me rappeler sans émotion ces compagnons de jeunesse et de guerre, ceux surtout auxquels la conformité d'âge et de grade donnait le titre de mes camarades, de mes amis d'enfance.

Je raconterai les faits d'armes, les souffrances de ce régiment qui, comme tel, n'a vécu que dix-huit mois. Je dépeindrai l'intrépidité de ceux qui combattirent sous mes yeux, l'héroïque résignation de ceux que j'ai vus terrassés par l'épuisement et la faim et qui tombèrent au milieu des neiges pour ne plus se relever.

CHAPITRE IV

1811-1812

Esprit belliqueux de cette époque. — Victor Lanternier, l'enfant de Paris. — Il s'engage à quatorze ans, et devient tambour dans la jeune garde. — Il est réformé comme trop faible d'apparence. — Son chagrin. — Je le prends à mon service. — Son courage et son dévouement. — Le régiment part pour Calais. — Les corsaires de ce port. — Combat, devant Calais, entre une chaloupe canonnière échouée sur la plage et deux bricks anglais. — Détachement de notre régiment envoyé à son secours. — Les Anglais veulent tenter l'abordage, nous les repoussons. — Départ de Calais. — Séjour à Bruxelles. — Départ pour la Russie. — Marche de notre régiment par Wesel, Brunswick et Kœnigsberg. — Le colonel baron Hennequin. — Tristesse de nos longues journées. — Mon arrivée chez le général comte Delaborde. — Affection que me témoigne le général Delaborde. — Reconnaissance et dévouement qu'il m'inspire. — Séjour à Witebsk. — Bataille de Smolensk. — Notre séjour dans cette ville.

Le pauvre enfant qui va entrer en scène a suivi d'un pas déterminé les quatre cent mille soldats qui ont fait la campagne de Russie en 1812. Il appartenait à une honnête famille ouvrière de Paris. Devançant de six années l'appel de la conscription qui envoya mourir plus tard sous les drapeaux tant de ses contemporains, il fut l'une des victimes de la grande catastrophe, n'étant même pas simple soldat. Volontaire de quatorze ans, ce n'est pas non plus comme tambour qu'il lui fut permis de suivre notre armée. Peu importe, au reste, que ce

premier des échelons militaires ait été refusé à la précoce ardeur de sa vocation guerrière. Victor, l'aventureux, l'imprévoyant enfant de Paris, a voulu faire la campagne de Moscou; aussi bien que tous ceux dont le vingt-neuvième bulletin a dépeint les glorieuses misères, il a donné alors des preuves d'une grande fermeté; *j'ai dû la vie au courage de ce fidèle serviteur,* bien faible pour affronter tant de fatigues et de dangers; il a droit à ma reconnaissance.

C'était au mois de juin 1811, pendant l'été où eut lieu l'apparition de cette comète qui fut, à l'exemple de celle de Jules César, regardée comme le précurseur d'une grande révolution politique. Toute l'Europe se préparait à la lutte colossale où l'on vit, d'une part, les armées de Napoléon suivies de celles de tous les rois du continent européen, de l'autre, la Russie n'ayant que trois alliances : celles de l'Angleterre, de l'Espagne et du redoutable climat du Nord.

A cette époque de l'été de 1811, la même ardeur belliqueuse animait toute la population française. Ce n'était pas encore le temps de découragement et de lassitude, où la nation se plaignait des cruelles exigences d'une guerre toujours renaissante. Les concrits partaient avec joie, beaucoup d'engagements volontaires grossissaient même les rangs d'une innombrable armée.

Rien ne peut donner une idée de l'enthousiasme avec lequel la jeunesse se préparait à cette lointaine expédition. J'avais alors dix-neuf ans; nous étions si confiants dans le succès que, d'après nos calculs d'avancement et d'ambition, nous regardions avec regret cette campagne comme la dernière où l'Empereur eût à tenter la chance des combats pour devenir le maître du monde.

« Quel dommage, disaient mes contemporains, mes camarades sous-lieutenants, quel dommage que nous

« arrivions si tard, après tant de belles victoires, à la fin
« de tout !

« — Rassurez-vous », nous répondait le brave capitaine Théry, le plus ancien de nos officiers des grenadiers de vieille garde, « rassurez-vous, nous ne sommes
« pas au bout ; l'Empereur nous donnera de la besogne,
« *il y en aura pour tout le monde.* »

Un jour de revue, peu de temps après la répartition de nos hommes en huit compagnies, je vis dans la grande cour de Rueil un petit tambour qu'on venait de faire sortir des rangs et qui, assis sur sa caisse, pleurait amèrement.

Je m'approchai de cet enfant dont la figure intelligente, des yeux très vifs, remplis d'expression, un vrai visage de petit Parisien, m'avaient intéressé, et je lui demandai la cause de ses larmes.

« Ah ! monsieur, me dit-il, j'ai bien du chagrin : je
« m'étais engagé dans le 5e de tirailleurs pour faire
« la guerre en Russie, voilà quinze jours que je porte
« l'uniforme de tambour, mais on me renvoie.

« — Eh ! pourquoi donc ?

« — C'est le docteur, M. Poirson, qui vient de me
« réformer, et qui prétend que je ne puis pas être tam-
« bour parce que j'ai l'air trop faible pour faire cam-
« pagne, comme il dit, et puis parce que ce doigt m'em-
« pêchera toujours de tenir une baguette. »

Il me tendit alors sa main droite ; un de ses doigts était en effet un peu courbé.

« C'est, me dit-il, un accident que j'ai eu dans
« mon état de bijoutier ; je me suis percé le doigt avec
« une lime, ça m'empêchera de partir après-demain
« avec le régiment. »

Et le pauvre tambour réformé se remit à pleurer de plus belle.

« Comment t'appelle-t-on? lui dis-je.

« — Victor, monsieur; Victor Lanternier. Mon père « est bijoutier, rue Phélippeaux, à Paris. Voilà dix-huit « mois que je suis moi-même dans le bijou; mais le « bijou ne va plus, l'ouvrage manque, et puis j'aime « bien mieux l'état militaire; je voudrais tant aller en « Russie avec la jeune garde! »

Je dis alors à Victor :

« Écoute, mon enfant, veux-tu venir avec moi, comme domestique?

« — Ah! bien volontiers, monsieur, vous me rendez « un grand service. »

Le marché fut aussitôt conclu, avec beaucoup de légèreté des deux parts, je dois l'avouer; un serviteur de quatorze ans, et qui n'en paraissait pas avoir treize, ne devait pas m'être d'une grande utilité dans cette pénible et périlleuse campagne, mais je voyais alors tout en beau : nous étions au cœur de l'été, devant le front d'un régiment brillant de force et de jeunesse, il faisait un temps magnifique, le soleil des solstices brillait dans tout son éclat, et mes prévisions, mes rêves de gloire étaient bien loin des lugubres réalités de la Bérézina.

Le surlendemain nous partîmes pour Rouen, puis pour Calais. On nous faisait prendre, par prudence peut-être, disions-nous, grands politiques que nous étions, le plus long pour nous diriger sur la route des froides régions du Nord; c'était après tout un bien petit détour qu'un allongement d'une soixantaine de lieues, sur huit cents que nous avions à faire pour arriver au Kremlin.

Victor Lanternier cheminait à côté du régiment; il était rempli de zèle et de cette courageuse et joyeuse bonne humeur parisienne qui est comme la quintessence de la gaieté française. Quand je m'étonnais de voir ses petites jambes arpenter si bravement de très fortes jour-

nées sans murmure ni fatigue apparente, ce fantassin novice me répondait en riant :

« Ah! mon lieutenant, je serais un bien mauvais « soldat si je me plaignais; voyez mes camarades qui « portent leur sac sur le dos, et leur tambour par- « dessus! Ils ne s'aperçoivent pas de la longueur de « l'étape. »

Victor, en effet, bien qu'il n'eût passé que quelques jours dans le peloton de nos tambours, aimait à se regarder comme appartenant encore à la partie militante, ou tout au moins *battante* du régiment; il ne disait jamais que : *mes camarades*, en me parlant de nos soldats.

Nous franchîmes ainsi la Normandie, la Picardie et l'Artois. Je partais souvent dès l'aube du jour pour marcher en avant de la colonne, en ma qualité d'adjudant-major chargé de préparer le logement. Mon fidèle serviteur était auprès de moi, toujours content, toujours dispos, rempli de zèle et charmant parfois les ennuis de la route par les récits enfantins de sa vie d'ouvrier. Le jour où nous devions arriver à Boulogne et voir pour la première fois le rivage de la mer, il me fit une question de véritable badaud de Paris :

« Mon lieutenant, me dit-il, je ne puis pas bien « me figurer ce que c'est que la mer, et pourtant on « m'en a parlé souvent à l'atelier de mon père. Est-ce « vrai ce qu'on m'a dit? est-ce vrai que la mer est aussi « large que la rivière est longue? »

Quelques instants après, nous apercevions effectivement la mer d'un point élevé de la route d'Abbeville à Boulogne. Le ciel était orageux et sombre, de grosses vagues roulaient au loin leur blanche écume, et Victor Lanternier pouvait trouver que la définition qu'il avait retenue, bien qu'exacte à la rigueur, ne lui avait donné qu'une idée bien imparfaite de ce qu'il voyait.

Nous arrivâmes à Calais le surlendemain. Cette garnison était intéressante sous plus d'un rapport pour notre jeune régiment. La guerre n'était pas encore déclarée à la Russie, mais nous avions, dans cette forteresse maritime, le spectacle intéressant et presque quotidien de quelques épisodes de guerre navale. De fréquentes canonnades entre des bâtiments anglais et français étaient comme le prélude des combats auxquels nous nous disposions à prendre part et nous rappelaient que nous n'étions qu'à sept lieues des côtes d'Angleterre. En outre, nous voyions chaque soir les hardis corsaires de Calais préparer leurs légers navires, leurs grappins aigus et leurs armes d'abordage. Ils partaient la nuit et revenaient parfois dès le lendemain avec des prises. Nous apercevions fréquemment le pavillon britannique croiser en vue de la côte; et les forts qui bordaient cette plage lui envoyaient des boulets trop souvent inoffensifs, en raison de la distance et de l'incertitude du tir maritime. Nos jeunes officiers et nos soldats se passionnèrent tous à la vue des corsaires. Plusieurs de mes camarades auraient regardé comme un passe-temps très agréable de faire partie de l'une des nocturnes expéditions de ces audacieux marins. Il va sans dire que ce qui tentait cette jeunesse enthousiaste, ce n'était pas l'espoir d'avoir une part dans le butin, mais bien dans les chances variées et les dangers de ces courses hasardeuses.

Victor Lanternier me dit gaiement, à ce sujet :

« Vraiment, mon lieutenant, si, le jour où le doc-
« teur Poirson n'a pas voulu de moi pour tambour,
« j'avais été à Calais, je me serais fait mousse à bord
« d'un corsaire. Aujourd'hui, cependant, j'aime mieux
« être avec vous. »

Je ne m'attendais pas à ce que mon premier début dans la carrière des armes dût être un combat sur mer.

Je m'applaudis de ce que le hasard de ma destinée m'en ait fourni de si bonne heure l'occasion, et complété ainsi la galerie très variée des tableaux de ma vie militaire. Voici le bulletin de ce combat naval, d'assez petite dimension, il est vrai, puisque deux sous-lieutenants ont été les *généraux en chef* des troupes embarquées.

C'était le 21 novembre 1811 ; les plus anciens habitants de la ville de Calais peuvent certifier l'exactitude de ce que je vais raconter et qui se passa en vue de leur rivage. Douze canonnières françaises, commandées par le capitaine Louvel, devaient se rendre de Boulogne à Ostende. Elles passèrent le détroit, et peu de temps avant d'arriver en vue de notre port, elles furent attaquées par deux bricks anglais, portant chacun vingt-deux canons, que nous eûmes le loisir de compter d'assez près.

Le premier bâtiment de cette escadre française, devançant imprudemment les autres navires, fut capturé par l'ennemi. Dix autres trouvèrent un abri près du port. La douzième de ces canonnières enfin, montée par le chef de l'escadre, et qui suivait de près celle qui était déjà tombée au pouvoir des Anglais, n'échappa au même sort qu'en se jetant à la côte, s'échouant sur le sable et enlevant ainsi aux bricks, qui ont besoin d'une plus grande profondeur d'eau pour naviguer, la possibilité de la poursuivre si près de la terre.

Les deux bâtiments ennemis durent se contenter de lâcher leurs bordées sur cet adversaire immobile, penché sur le flanc et ne pouvant répondre à leur feu qu'avec difficulté. Mais cette canonnière était commandée par l'un de nos plus braves marins, décidé à se défendre à outrance si l'ennemi voulait tenter un abordage.

Une vive canonnade fit retentir alors l'écho des dunes

du rivage, car tous les forts de la côte, le fort Rouge, situé à l'extrémité de la jetée qui s'avance au loin dans la mer, le fort Risban et plusieurs autres répondaient au feu des Anglais. Je me trouvais en ce moment chez le gouverneur de la forteresse (le général Barbazan). J'y avais accompagné le colonel Hennequin, accouru pour prendre des ordres au sujet de la situation périlleuse où se trouvait la canonnière.

Pendant que ces deux chefs discutaient sur ce qu'il y avait à faire, un adjudant de place entra précipitamment tout essoufflé, et dit aussitôt :

« Les Anglais mettent leurs chaloupes à la mer « pour prendre ou brûler le bâtiment échoué; ne faut- « il pas, mon général, envoyer de l'infanterie sur le « rivage, enfin de protéger le débarquement de l'équi- « page? »

Je rapporte ici les paroles textuelles de cet adjudant; elles sont importantes pour la suite de ce que j'ai à raconter. Ainsi, d'après l'aspect du combat, on regardait déjà ce bâtiment comme perdu. Les deux chefs qui entendirent ce rapport en jugèrent ainsi.

« Sans doute il faut aller au secours de ces braves gens », répondit le général Barbazan. Puis s'adressant au colonel Hennequin, il lui ordonna de faire marcher sur-le-champ cinquante hommes et un officier.

« Exécutez cet ordre, reprit mon colonel, le temps « presse. Rendez-vous à la citadelle et envoyez sans tar- « der les cinquante tirailleurs sur la plage. »

Je partis avec toute la promptitude que réclamait la circonstance.

J'avais toute la ville de Calais à traverser avant d'arriver à la citadelle, où nos hommes étaient casernés. J'en choisis cinquante, je leur fis en quelques minutes donner des cartouches; j'avais en même temps, sans

ralentir ma course, fait avertir l'officier qui devait commander ce détachement, mais on vint me dire que mon camarade, le sous-lieutenant désigné par son tour de marche, n'était pas chez lui et que, comme tous les autres jeunes officiers, il était au bout de la jetée, occupé à considérer, plus à son aise et de plus près, l'intéressant spectacle d'un combat sur mer.

Bien que mon grade d'adjudant-major me donnât pour mission d'indiquer les officiers de compagnie qui devaient marcher, et de ne point commander moi-même des détachements, je crus bien faire, en ce cas d'urgence, de me mettre à la tête de ces cinquante hommes. Il était, en effet, impossible d'attendre un autre officier, on n'aurait su où le trouver pour le prévenir; un retard pouvait tout compromettre.

Lorsque nous arrivâmes, au pas de course, près du port, nous fûmes accueillis par des cris de satisfaction et d'impatience : un grand nombre d'habitants y étaient réunis, et cette foule nous criait de toutes parts :

« Arrivez donc! arrivez donc! dépêchez-vous, la ca-
« nonnière va être prise! »

L'ardeur, la vivacité de la course de mes soldats auraient augmenté, s'il eût été possible, pour répondre à ces témoignages d'une juste et patriotique impatience.

Dès que mes cinquante hommes débouchèrent sur la plage, nous pûmes apercevoir combien le danger était pressant. Nos couleurs nationales flottaient encore sur la canonnière, immobile et penchée à quelques toises du bord de la mer, mais ce bâtiment dans une position désavantageuse pour le combat paraissait une proie assurée pour l'ennemi qui le menaçait. Plus au large, voguaient à pleines voiles les deux bricks au rouge pavillon d'Angleterre; leur seule manœuvre consistait à s'éloigner un

instant, puis à revenir, après avoir viré de bord, pour lâcher tour à tour leurs bordées. Nous apercevions, en outre, plusieurs canots et chaloupes chargés d'hommes armés : c'étaient les embarcations que les deux bâtiments anglais avaient déjà lancées à la mer pour pouvoir en franchir les bas-fonds, s'approcher de la canonnière, la prendre ou la brûler.

Heureusement un secours lui arrivait.

En ce moment, les boulets ennemis bondirent autour de nous en ricochant sur le sable du rivage; les Anglais avaient compris qu'il fallait tirer à outrance sur cette infanterie accourant pour leur disputer une victoire trop facile.

Ce fut alors que l'officier que je remplaçais, Charles de Fontenailles, aperçut du bout de la jetée ce détachement qui courait sur la plage. Il frémit à l'idée qu'il n'était pas à son poste, il descendit vivement de la jetée et se trouva bientôt au milieu de nous.

« Comment, mon ami, s'écria-t-il en arrivant, tu ne « m'as pas fait prévenir?

« — On ne t'a pas trouvé, à mon grand regret; les « moments étaient précieux, il fallait se hâter.

« — Mais, c'en était fait de mon honneur, si par « hasard je n'avais pas été sur la jetée.

« — Heureusement, cher ami, que tout est réparé « puisque te voilà arrivé, juste au bon moment.

« — Oui, c'est très bien, mais va-t'en maintenant; « c'est moi qui commande.

« — Sans doute, prends le commandement, mais « moi je ne puis plus partir, puisqu'on a tiré sur nous; « je reste avec toi. »

En parlant ainsi, nous venions d'arriver tout près du rivage. Le capitaine de la chaloupe canonnière nous cria avec son porte-voix :

« Je vous ordonne de venir à mon bord pour dé-
« fendre la canonnière.

« — Quels sont tes ordres? me dit Fontenailles. T'en
« a-t-on donné pour que nous nous embarquions? »

Je lui répétai ce qu'on m'avait dit chez le gouverneur.

« Il me semble, ajoutai-je, que les ordres ont été
« si vagues que tu n'as plus qu'à te décider d'après les
« circonstances.

« — C'est aussi mon avis. »

Le capitaine Louvet nous cria de nouveau :

« Je vous ordonne de venir à mon bord, je suis
« capitaine de vaisseau. Je vous ordonne de venir à mon
« bord. »

Fontenailles était déjà entré dans la mer et marchait au-devant des canots envoyés pour nous porter sur la canonnière. Je suivis mon ami avec le nombre des soldats qui pouvaient trouver place dans ces bateaux; la vague les jetait avec force au-devant de nous. Vingt-huit de nos soldats furent transportés sur la canonnière en péril.

Lorsque ce renfort fut arrivé, le capitaine jugea qu'il était suffisant pour le défendre. Les vingt-deux autres hommes attendirent sur le rivage.

Quant à nous, déjà rangés sur le pont du bâtiment échoué, nous disposâmes nos soldats de façon à repousser l'abordage que les Anglais semblaient encore méditer... Leurs canots armés s'avançaient toujours vers nous. Les deux bricks s'étaient assez rapprochés l'un de l'autre pour pouvoir nous canonner à boulet et à mitraille sans empêcher leurs canots d'avancer dans la direction où leur feu ne portait pas.

En vue d'un combat à l'arme blanche, le capitaine avait fait apporter devant nous les armes si bien calculées dont on se sert à bord des navires.

« Amis, disait-il à Fontenailles et à moi, laissez « dans leurs fourreaux vos jolis petits sabres d'in- « fanterie; je vais vous donner mieux que cela pour « recevoir ces Anglais, si toutefois ils osent approcher. »

Au même moment on nous mettait en main des sabres d'abordage à fortes lames bien tranchantes, à gardes pleines, sans découpures à jour, tout en fer. On étala, en outre, à nos pieds, une rangée de pistolets chargés. On nous donna des cartouches pour en renouveler la charge.

« Il est temps, nous dit bientôt le capitaine, de calmer « par une bonne fusillade ces canots qui s'avancent « toujours. »

Fontenailles ordonna alors à ses soldats de faire feu. Les Anglais comprirent qu'un navire sur lequel se trouvait une si forte garnison d'infanterie ne pouvait être enlevé de vive force par des hommes arrivant dans des canots. Ceux-ci rebroussèrent chemin, et nous les vîmes retourner à leurs bricks respectifs.

Le capitaine Louvel nous dit alors qu'il regardait sa canonnière comme sauvée ; son fils était auprès de lui; ces deux braves marins nous remercièrent avec une franche cordialité.

Pendant le combat, la marée avait monté ; le capitaine nous le fit remarquer, il ajouta :

« D'ici à une heure, ma chaloupe sera remise à flot; « je couperai mes câbles, et nous revoguerons par « ce bon vent vers Ostende, où je trouverai un refuge... « Vous y viendrez avec moi, mes jeunes amis, car il est « possible que les Anglais m'attaquent encore, sinon « cette nuit, du moins demain matin. »

Nous fîmes quelques objections... Je dis que nous n'avions pas même reçu des ordres pour nous embarquer. Fontenailles ajouta que voguer au loin avec un détache-

ment du régiment, et sans l'aveu de notre colonel, lui semblait un peu grave...

« Que craignez-vous? dit le capitaine. Je prends « tout sur moi... Je vous munirai d'une lettre qui vous « justifiera pleinement... C'est moi qui vous ai donné « l'ordre de venir nous secourir. Vous avez dû m'obéir... « Je dirai, d'ailleurs, que, si vous n'étiez pas venus, la « canonnière n° 61 était emmenée en Angleterre, ou « serait brûlée à l'heure qu'il est... Allons, jeunes gens, « tranquillisez-vous ; je vais couper les câbles et laisser « mes ancres dans un sable français, puis nous partons « pour Ostende, car il n'y aurait pas moyen par ce vent « d'ouest d'entrer dans Calais, en présence des bricks « ennemis... Dans peu de temps, la nuit sera sombre, « et, une fois en mer, je ne crains plus leur poursuite. »

Nous n'étions qu'à moitié rassurés sur la façon dont notre colonel prendrait cette affaire; mais il aurait été trop pénible pour nous d'abandonner ceux que nous venions de défendre, et qui nous demandaient de les protéger encore.

La chaloupe canonnière fut remise à flot par la marée montante, et, l'obscurité qui favorisa notre départ nous ayant permis de naviguer toute la nuit, nous entrâmes heureusement le lendemain dans le port d'Ostende.

Nous revînmes par terre à Calais, cinq jours après notre départ; nous étions de plus en plus inquiets de l'accueil que nous ferait notre colonel, dont nous connaissions le rigorisme. Il nous reprocha effectivement d'avoir agi sans ordre précis. J'étais sans doute dans mon tort pour m'être embarqué lorsque mon ami était venu prendre le commandement, mais Fontenailles n'avait fait que son devoir avec discernement et conscience. Je rappelai respectueusement que je n'avais emporté que des instructions assez vagues et qui n'avaient pu être

rendues plus positives; mais que, sous le canon des Anglais, Fontenailles avait reçu des ordres très pressants et très clairs de la bouche d'un capitaine de vaisseau exposé à un grand danger.

J'ajoutai enfin que nous avions pensé qu'une fois en face de l'ennemi, tout chef isolé est souvent obligé de consulter les circonstances et ses inspirations d'homme d'honneur. Le colonel me laissa achever et me dit ensuite :

« Pour ce beau raisonnement-là, monsieur, et sur-
« tout pour vous être embarqué sans ordres et sans néces-
« sité, vous garderez les arrêts de rigueur pendant un
« mois... Quant à M. de Fontenailles, pour avoir con-
« senti à cet embarquement et à ce voyage d'Ostende, il
« gardera quinze jours d'arrêts simples. »

Cette décision fut toutefois accompagnée de quelques paroles consolantes pour le dévouement que nous avions montré et le courage de nos soldats.

Je dus me résigner; avec plus d'expérience, j'aurais compris qu'il ne faut jamais discuter de vive voix avec son chef militaire, et que les lois de la discipline ne sauraient permettre au subordonné d'avoir verbalement raison vis-à-vis de son supérieur; obéir et se taire, réclamer ensuite, s'il y a lieu, dans une lettre respectueuse, tel est le devoir en pareil cas. Je n'avais, au surplus, pour mon compte personnel, aucune réclamation à élever contre une punition un peu forte peut-être cependant; je m'étais mêlé à un combat dans lequel je n'avais plus le droit de figurer dès que le chef légitime était arrivé. Quant à mon ami Fontenailles, il ne méritait que des éloges. Il avait conservé à la France un navire de guerre.

De Calais nous fûmes dirigés sur Bruxelles, où nous passâmes tout l'hiver. Cette opulente et pittoresque ville,

la beauté de son parc et de ses édifices, l'hospitalité cordiale de ses habitants, la richesse et l'élégance de son aristocratie, apparurent à notre régiment comme un séjour enchanté.

Le 5e régiment de voltigeurs, avec lequel nous formions une brigade, s'y trouvait avec nous. La jeunesse du corps d'officiers de ces deux régiments avait apporté des lettres de recommandation pour les principales familles de cette ancienne capitale des Pays-Bas autrichiens. Nous fûmes très bien accueillis dans les maisons, qui, pour la plupart, avaient conservé leur antique splendeur.

Ce fut à Bruxelles, dans les premiers jours d'un printemps froid et pluvieux, que nous nous mîmes en route. A cette époque, les équipements de guerre étaient moins commodes et moins bien entendus que de nos jours. En premier lieu, la tente de toile était regardée comme une surperfluité empruntée, disions-nous dans notre orgueil, aux siècles de mollesse efféminée. Dans les campagnes que j'ai faites sous l'Empire à partir de celle de 1812, je n'ai jamais vu d'autres tentes que celles en coutil rayé de bleu et de blanc que l'on dressait dans le quartier général, l'une pour l'Empereur, l'autre pour son major général.

Nos soldats étaient munis d'assez bonnes capotes, un peu moins amples que celles d'aujourd'hui ; mais quant aux officiers d'infanterie, la plupart n'avaient, pour se garantir contre la bise et la pluie, que de simples redingotes bleues, taillées à peu près comme celles qu'on porte aujourd'hui dans nos villes. On mettait ce vêtement, beaucoup trop léger, par-dessus le petit habit d'uniforme, très écourté, suivant la mode du temps. Par une illusion d'optique qui se renouvelle à chaque changement de costume, l'œil était tellement habitué aux vêtements

étroits et raccourcis, que le frac de petite tenue nous couvrait à peine le creux de l'estomac, et que ses basques ne descendaient que jusqu'à six pouces au-dessus du jarret. La redingote suivait les mêmes lois de coupe exiguë : très peu d'officiers y ajoutaient un petit collet semblable aux manteaux *à la Louis XIII*, et les couvrant à peine jusqu'aux hanches.

On s'étonne que nous ayons, ainsi vêtus, affronté de si rudes températures. On sait, il est vrai, qu'à plusieurs époques du siècle précédent, nos armées royales faisaient campagne avec leur simple uniforme de drap blanc, sans capote ni manteau. Nos fantassins des guerres de la République étaient tout aussi lestement vêtus; mais il faut ajouter que les armées des maréchaux de Saxe et de Belle-Isle traînaient des tentes à leur suite, tandis que celles de Masséna, du premier consul Bonaparte et de l'empereur Napoléon ne connaissaient que le bivouac et l'astre nommé, par ironie sans doute, la *belle étoile*. Les officiers d'infanterie de l'armée de Napoléon cumulaient ainsi les privations des siècles successifs. Nous n'avions ni manteau pour la marche, ni tente pour passer la nuit.

Bien que cheminant à cheval, je fis la route de Bruxelles à Moscou, comme tous mes camarades, avec une mince redingote parisienne. On peut remarquer, du reste, sur les tableaux si scrupuleusement exacts des batailles de cette époque, que ce vêtement, par les temps les plus froids, semblait suffisant à beaucoup de nos généraux. Deux costumes historiques, la *capote grise* de l'empereur Napoléon et celle du maréchal Ney, ont immortalisé cet habillement si peu pittoresque.

Ce fut à Bruxelles que le régiment reçut l'ordre de marcher vers l'Allemagne. Il nous parut enfin décidé que cette guerre de Russie tant annoncée allait effectivement avoir lieu.

A Bruxelles, on s'équipa sérieusement pour faire campagne. Dans l'infanterie de ligne, les adjudants-majors avaient alors le grade de capitaine et faisaient la route à cheval. Dans nos régiments de jeune garde, ces fonctions étaient données à des sous-lieutenants; la monture était cependant de rigueur. Je m'en réjouis comme on peut croire. J'achetai une belle et bonne jument baie, qui se nommait Lucette; et Victor, de valet de chambre qu'il avait été jusque-là, devint palefrenier, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à marcher sur ses jambes comme tout le régiment.

Il faut dire toutefois que le service de cet enfant m'eût été insuffisant, surtout depuis que j'avais un grand cheval normand à panser, si, suivant la coutume, je n'avais eu en outre un soldat pour me servir.

Il eût été sans doute plus élégant et plus *chevaleresque* d'être suivi d'un *écuyer* caracolant derrière son maître. Mais un domestique monté, bien qu'il n'eût que l'âge et la taille d'un groom, eût semblé un luxe exagéré et trop prétentieux pour un officier d'infanterie de grade si inférieur; le service supplémentaire de mon domestique soldat devait me suffire. Somme toute, Victor Lanternier, en mars 1812, partit de Bruxelles à pied comme nos tirailleurs; mais il était déjà aguerri. Il devint peu à peu très bon marcheur et suivit résolument les innombrables fantassins appelés à franchir les huit cents lieues qui nous séparaient de Moscou.

Cette route à travers la France et l'Allemagne, par Wesel, Brunswick, Magdebourg et Kœnigsberg, avec ce régiment, dont presque tous les sous-lieutenants étaient mes amis et mes camarades d'École militaire, restera toujours gravée parmi mes plus chers souvenirs. De nos jours, depuis l'établissement des chemins de fer, qui ont tout simplifié, tout perfectionné, il ne faut guère que

cinq ou six jours pour passer, sans transition, des délices d'une grande ville aux vives émotions des champs de bataille. Autrefois, on avait de longues étapes à franchir, de vastes territoires à traverser, avant de rencontrer l'ennemi. Nous allions cette fois le chercher bien loin, mais nous marchions gaiement au-devant de lui.

Nous étions partis de Bruxelles dès la fin de l'hiver, mais les contingents nombreux et de tous pays, levés pour former la Grande Armée, avaient d'immenses distances à parcourir pour se rassembler. Ils devaient nous arriver de tant de points différents, qu'ils ne purent tous se trouver sur le Niémen aussi promptement qu'il eût été nécessaire pour commencer cette campagne en temps utile et dans la saison la plus convenable. Nous fîmes de fréquents séjours dans les villes principales que nous avions à traverser, nous restâmes ainsi plus d'un mois à Stettin et plusieurs jours à Kœnigsberg; les hommes expérimentés ou clairvoyants par nature regrettaient, avec toute raison, ce temps perdu. L'indécision qui arrêta ensuite l'Empereur à Witebsk fut l'une des causes de notre désastre. L'armée arriva à Moscou deux mois trop tard.

Nous quittâmes Kœnigsberg vers la fin du mois de juin. Cette ville fut la dernière où nous ayons été logés chez les habitants. De nombreuses colonnes convergentes de troupes de toutes armes étaient déjà concentrées sur ce point voisin de la frontière russe. Les maisons des villes et des villages n'auraient plus suffi; les *bivouacs*, c'est-à-dire les couchées en plein air, et la cuisine en plein vent, commencèrent dès ce moment.

Le 23 juin 1812, l'avant-garde de l'armée française passa le grand fleuve qui sépare la Russie de la Prusse orientale. Trois ponts y furent établis; le passage s'effectua avec un ensemble, un ordre admirables, et

sans qu'il nous fût disputé par l'armée russe. C'est toujours une opération très difficile que celle de jeter des ponts de bateaux sur un cours d'eau considérable ; l'armée chargée de s'y opposer a de grands avantages sur son adversaire. Mais nous traînions à notre suite tout l'appareil indispensable pour faire réussir un passage de vive force ; la question n'était pas là. Les hommes habiles qui, dans le camp ennemi, combinèrent alors le système défensif de la Russie, comprirent que la plus énergique résistance, opposée à notre premier élan, ne pouvait produire, dès le début de la campagne, qu'un gigantesque revers, capable de diminuer la confiance du peuple russe ; on vit prévaloir dans les conseils de l'empereur Alexandre le plan de nous céder le terrain et de ne compter que sur le temps, la distance, le climat, ces redoutables auxiliaires d'un immense empire. Les stratégistes de la temporisation avaient fait un calcul dont les événements de 1812 n'ont que trop démontré la justesse.

La garde impériale défila à son tour devant l'Empereur. Le temps était magnifique. Cent soixante mille fusils, les casques et les sabres de quarante mille cavaliers réunis sur ce point, étincelaient au soleil. Les soldats du génie de la garde avaient construit en feuillage, pour l'Empereur, sur ce point élevé du rivage, une cabane, ou plutôt une espèce de tribune couverte d'un parasol carré, à l'ombre duquel le chef de cette immense armée en contemplait le spectacle enivrant. Notre régiment passa tout près de l'Empereur ; nous traversâmes ensuite le fleuve et nous allâmes camper près de Kowno.

Nous suivîmes le mouvement de l'armée qui, après s'être arrêtée quelques jours à Wilna, continua sa route. Nous traversâmes, à partir du Niémen, un pays dont les

villages clairsemés étaient presque entièrement abandonnés de leurs habitants.

C'était alors la coutume des régiments français de tâcher d'oublier la longueur de la marche en passant en revue tout le répertoire des chansons conservées dans la mémoire des soldats et des officiers. Chaque contrée apportait alors son tribut. Ce qui était chanté une ou deux fois était bientôt su par toute la troupe et, d'ordinaire, un ou deux vers étaient chantés en *solo* puis répétés en chœur par le reste de la colonne. Dans notre corps, les chansons languedociennes, provençales ou picardes alternaient avec celles de Paris, du Piémont et des autres parties de l'empire.

Le 5e de tirailleurs, comme les autres corps de l'armée impériale, comptait dans ses rangs des Français de Gênes, d'Amsterdam, de Mayence et d'Erfurt; on y chantait dans toutes les langues et dans tous les patois. Naturellement, les chansons françaises dominaient. En voici une qui avait été composée exprès pour notre corps, et dont je ne citerai que le refrain :

Les tirailleurs sans souci,
Où sont-ils...? les voici.
Où sont-ils...? les voici.

Les couplets étaient, suivant l'usage, répétés en chœur après avoir été chantés par le plus habile ténor de la première compagnie marchant en tête. Cette question, adressée par la forte voix du premier chanteur, et à laquelle répondait deux fois très au loin toute la longue file du bataillon, était empreinte d'une gaieté fort originale.

J'ai revu, en 1828, après un intervalle de seize années, une grande partie de la route de Witebsk à Smolensk,

que j'avais parcourue avec ces compagnons de ma jeunesse. Je me rendais alors directement du nord au midi, de Saint-Pétersbourg à Ismaël, sur le Danube. Arrivé dans un site très reconnaissable, je quittai ma voiture et la fis avancer jusqu'à ce qu'elle fût dérobée à mes regards par un mouvement de terrain. On ne m'accusera pas d'une vaine démonstration de sensibilité; tout le monde comprendra les impressions que ces lieux me firent éprouver, en les revoyant dans des circonstances aussi différentes.

Je reconnaissais les faibles ondulations du terrain verdoyant de la Russie, ces longues allées d'immenses bouleaux, ce gracieux arbre du Nord, au feuillage pâle et léger. Je me rappelais très distinctement avoir vu nos deux bataillons de jeune garde qui gravissaient autrefois, en serpentant, cette succession de collines désertes en ce moment.

Il me semblait que l'écho de ces étroites vallées devait avoir conservé quelque retentissement du chant de tant de voix joyeuses, du chant de ce régiment qui ne pouvait pressentir le sort qui l'attendait.

Mais nul bruit, nul souffle ne s'entendait au loin dans cette solitude. Le plus grand nombre de ces voix si pleines de vie et d'espérance avaient été glacées par la cruelle atteinte du climat de ces contrées, si riantes et si fleuries dans la belle saison, si désertes, si froides, si désolées lorsqu'on les affronte au cœur de l'hiver.

Cette époque de la campagne de Moscou est celle qui m'a laissé les plus mélancoliques souvenirs. J'étais plus triste en allant qu'en revenant au milieu des frimas et des dangers de toute nature. La marche du retour, dès que les grands froids et la famine commencèrent, faisait sans doute naître dans nos cœurs des sentiments toujours croissants d'inquiétude et de pitié; mais, du moins,

à ces cruelles émotions pouvait se joindre la pensée qu'on marchait vers la France : il n'est point de maux que l'espérance n'adoucisse. C'était tout le contraire alors que nous pénétrions, au mois de juillet, dans les solitudes de la Russie ; leur monotonie produisit chez nos jeunes soldats une tristesse profonde, ayant tous les caractères de la nostalgie, et plusieurs cas de suicide eurent lieu dans nos régiments nouveaux.

Le temps était beau pourtant, nous étions au milieu de l'été. Les jours, sous cette latitude, et dans cette saison, durent jusqu'à onze heures et demie du soir ; à minuit, on ne saurait dire si c'est à l'aurore ou au soleil couchant qu'on doit la lumière voilée, mais persistante, qui règne sur le paysage. Je me rappelle avoir vu, vingt ans plus tard, dans de tout autres circonstances, le crépuscule du 21 juin éclairer, dans une des belles maisons de campagne des environs de Saint-Pétersbourg, une partie de whist qui franchit l'heure de minuit sans avoir besoin de la clarté des bougies.

Les marches de notre armée n'étaient point d'une longueur démesurée, et les distributions de vivres avaient lieu assez régulièrement. Mais il me manquait, en raison de mon grade d'adjudant-major, officier qui n'est attaché à aucune compagnie et qui n'a ni capitaine ni soldat, il me manquait, dans la position isolée que m'assignaient les fonctions de ce grade, l'assistance mutuelle, la solidarité du bivouac, les convives quotidiens des simples repas de guerre, où chacun apporte le contingent de sa ration de vivres, le concours de son travail pour couper, dans le taillis voisin, des branches de bouleau ou de sapin qu'on rassemble ensuite pour former un abri, et pour en couvrir la terre où l'on doit reposer. Lorsque le corps de la jeune garde s'était arrêté pour le campement, et que, de toutes parts, s'élevaient à perte de vue, sur une

ligne droite, ces toits de rameaux entrelacés ; lorsque, sur une autre ligne parallèle, les feux s'allumaient et réjouissaient la vue, je me rendais tristement auprès de mon colonel, homme d'ailleurs irréprochable et d'un mérite incontesté, mais d'une inflexibilité rappelant les chefs de légion de l'ancienne Rome. J'aurais eu, à la rigueur, le droit de partager, chaque soir, son souper et son bivouac, mais il s'occupait beaucoup plus des ordres nombreux qu'il avait à me donner, que de mon appétit de vingt ans.

Souvent, lorsque je revenais des missions dont il m'avait chargé et dont je m'acquittais à pied pour épargner une double journée à ma monture, je trouvais le le colonel endormi, le feu éteint et le souper mangé. Le pauvre Victor, qui avait peu d'autorité dans ce bivouac de notre chef, était à jeun, ou peu s'en fallait, comme son maître. Je me rappelle qu'un certain soir, à quelques jours au delà de Wilna, le pauvre enfant, lorsque je revins à onze heures, après avoir fait la ronde des postes avancés, n'eut à m'offrir que deux poignées de pois secs qu'il avait rassemblés à grand'peine : il lui avait fallu grimper sur l'une de ces grandes estacades ou treillages de bois hauts de trente pieds, que les paysans polonais et lithuaniens élèvent derrière leurs granges pour y faire sécher leurs légumes d'hiver. Victor, tout petit qu'il était, allait comme un autre à la maraude, mais, ce jour-là, sa maigre picorée nous fut d'un faible secours. Nous partageâmes nos pois secs, et comme nous n'avions ni feu, ni eau, ni patience pour les faire cuire, nous en mangeâmes une partie tout crus, tels que la nature les avait produits, mûris et desséchés. Je ne recommande à personne le *menu* de mon souper du 26 juillet 1812. Au surplus je devais, avant quelques mois, connaître, avec toute notre armée, des privations plus pénibles encore.

Le colonel, qui dormait si bien pendant que je soupais si mal, était, comme j'aime à le répéter, un très vaillant soldat, un homme instruit et capable; mais, après lui avoir rendu cette justice, je dois ajouter que jamais jeune officier n'a trouvé un chef plus exigeant et que rien en lui ne rachetait, dans l'habitude de la vie, sa rigueur en matière de service et de discipline. Pour me servir de l'un des dictons de la garde impériale, voici comment mes camarades me l'avaient dépeint avant qu'il arrivât au régiment :

« Tu ne seras pas à ton aise avec ce chef-là, mon « pauvre ami; le colonel Hennequin *ne rit que quand il* « *se brûle*. »

C'est à Calais qu'il avait pris le commandement du 5ᵉ de tirailleurs, et, depuis les rives de la Manche, où je dus subir un acte de sévérité un peu outrée, jusqu'au Niémen, que nous venions de franchir, j'avais été, durant toute la route, son adjudant-major, c'est-à-dire son aide de camp de régiment, son confident officiel, son compagnon de chaque jour et de chaque heure.

J'étais fort mal à mon aise sous cette autorité de fer, ce qui ne peut m'empêcher de payer un tribut d'admiration et de respect à ses qualités militaires.

J'ai pu regretter que le hasard ne m'ait pas donné un chef plus affectueux; mais m'en plaindre aujourd'hui impunément, avec amertume, et après cinquante ans, serait à mes yeux un acte d'indiscipline rétrospective que je regarderais comme un tort grave; dans tout le cours de ce récit, je ne parlerai donc plus du baron Hennequin que pour vanter sa ferme attitude au milieu des combats et pour en conclure que sa stoïque rigidité en matière de service n'était, après tout, que l'exagération d'une vertu.

Quelquefois le corps d'armée s'arrêtait plusieurs

jours dans le même campement, et alors je parvenais, comme un autre, à établir ma cabane de feuillage vert et à faire flamber mon feu à quelques pas en avant. Mais j'étais seul sous mon toit de verdure placé à portée de mon chef, et j'enviais le sort des sous-lieutenants de compagnie vivant, comme en famille, sous le même abri que leurs capitaines et leurs lieutenants.

Un soir de ces longues journées d'été, j'étais assez tristement couché dans mon bivouac solitaire. J'écoutais en ce moment, comme unique et mélancolique distraction, le charmant air que les fifres de la jeune garde avaient consacré à l'accompagnement des tambours de la retraite traditionnelle. Cette mélodie, qui vit encore dans mon souvenir, venait de finir, le silence régnait au loin, lorsque je vis s'arrêter devant moi une ordonnance du général de notre division. C'était un chasseur à cheval du 28e régiment, composé en grande partie de Piémontais et de Romains. Celui-ci me demanda en italien :

« *La casa del colonnello del quinto reggimento.* »

Cette *casa* (maison) du colonel, c'est-à-dire sa cabane de feuillage, était à vingt pas de la mienne ; le chasseur m'y suivit, et lorsque le baron Hennequin eut pris connaissance de la lettre qu'on lui apportait, il me dit très froidement :

« Ceci vous regarde, monsieur. »

Il me tendit le papier qu'il avait reçu, et j'y vis que le général comte Delaborde me faisait appeler. Mon chef se figura sans doute que je venais d'être recommandé par quelque puissant protecteur, car il me dit avec assez de mauvaise humeur :

« Rendez-vous sur-le-champ aux ordres du général. »

Il n'eut pas besoin de me le dire une seconde fois. Je

fis à l'instant seller mon cheval et je partis fièrement, suivi de mon cavalier romain.

Je me perdais en conjectures pour deviner ce que le général de division pouvait avoir à me dire. Je pensai alors que ma mère, qui, de Paris, veillait sur ses deux fils cheminant si loin d'elle avec l'armée de Napoléon, avait peut-être trouvé moyen de me recommander. Mais je devais cette marque de l'attention de notre général à une tout autre cause.

J'avais été, en Allemagne, l'interprète de mon colonel. Le jour où nous franchîmes les frontières de Pologne, on nous amena deux paysans du village voisin, devant nous servir de guides pour notre marche en avant. Mon colonel, au moment du départ, m'apostropha ainsi devant tout le corps d'officiers formant le cercle autour de nous. Il s'était en ce moment tourné vers moi, avec le charmant sourire dont un de mes camarades m'avait parlé à Calais, et que je voyais alors pour la première fois :

« Eh bien, monsieur l'adjudant-major, nous ne « sommes plus en Allemagne : il faut que je cherche « un autre interprète. Voici deux paysans polonais qui « doivent être nos guides ; vous n'êtes pas plus avancé « que nous maintenant. »

Je pris alors le ton le plus modeste qu'il me fut possible de trouver et je répondis :

« Je vous prie de m'excuser, mon colonel, je sais « parler le polonais, un peu moins que l'allemand, il « est vrai ; mais je vais cependant faire de mon mieux « pour tâcher de vous être utile. »

Et aussitôt j'adressai à ces paysans en langue polonaise quelques questions, auxquelles ils répondirent. Grand fut l'étonnement de mes camarades ; ceux qui étaient placés dans le cercle de façon à ne pas être vus de notre chef m'adressèrent des regards d'intelligence et de féli-

citation; l'un d'eux, mon collègue adjudant-major, le brave Brisson, fit même, sans être aperçu, le geste de m'applaudir.

On se rappelle peut-être à quel hasard je devais quelques notions d'une langue qu'on apprend si rarement. Mon père m'avait fait enseigner celles qu'il regardait comme les plus utiles; mais à Varsovie, où je l'accompagnai en dernier lieu, ce fut moi qui lui demandai, comme une faveur, un maître de polonais.

« Tant que tu n'auras, mon cher enfant, que de « ces caprices-là, m'avait-il répondu, je te les passerai « volontiers. »

On va voir combien ce *caprice* fut une bonne inspiration du ciel et combien la langue polonaise eut d'influence sur ma destinée pendant cette campagne. Au lieu des relations d'indifférence et d'assez dure discipline que j'avais connues jusqu'alors auprès de mon colonel, j'allais m'attacher à mon nouveau chef par des liens de reconnaissance et de l'affection la mieux motivée.

Le général Delaborde était un homme paraissant déjà avancé en âge. Il ne marchait qu'avec peine, mais il était doué d'un cœur intrépide et d'une ardeur entraînante. Il avait débuté dans la carrière des armes parmi nos héroïques volontaires de 1792. Il savait adresser aux soldats les courtes allocutions empreintes de cette éloquence familière et badine qui convient le mieux à ceux qui commandent une troupe française. Une fois à cheval (je le vois encore en souvenir), il déployait une grande activité sur le front de ses bataillons ou sur le flanc de ses colonnes d'attaque. Le contraste d'un visage vénérable, d'un dos voûté et de tout le feu de la jeunesse, électrisait sa division dont il était adoré.

Son abord était un peu brusque; son langage avait souvent une tournure soldatesque qu'il lui donnait à

dessein ; car le général Delaborde était instruit et même lettré : je l'ai vu parler en très bon latin avec des moines polonais, les Trinitaires d'Antokol, près de Wilna ; mais par-dessus tout, et c'est ce qui fit naître le sentiment qu'il m'inspira tout d'abord, mon brave général avait le cœur affectueux et les plus nobles sentiments.

Quand j'entrai dans le petit château polonais qui lui servait ce soir-là de quartier général, il me dit de sa voix brève et sonore, et de ce ton de plaisanterie qui lui était habituel :

« Eh bien, monsieur *le major*, on dit que vous par-
« lez l'allemand comme le français et le polonais comme
« l'allemand.

« — On me fait trop d'honneur, mon général, en me
« vantant ainsi, répondis-je.

« — Allons, allons, ne vous en défendez pas ; on m'a
« raconté votre réponse au colonel Hennequin quand
« nous sommes entrés en Pologne. Votre auditoire vous
« a applaudi et votre réponse modeste m'a beaucoup
« amusé. J'ai plus besoin d'interprète que lui : je vous
« confisque donc à mon profit et je vais vous mettre
« tout de suite à l'épreuve ; sitôt pris, sitôt pendu.
« Demandez à ce lancier polonais combien nous avons
« de lieues jusqu'au Dniéper ? »

J'obéis et traduisis à l'instant la réponse du lancier.

« Il ne sait pas la distance qui nous sépare de ce
« fleuve.

« — Je ne crois guère, reprit le général, que vous lui
« rendiez la tâche plus facile en lui apprenant que les
« anciens nommaient le Dniéper Borysthène ; mais
« dites-lui de prendre des informations auprès des habi-
« tants de ce château. »

Je transmis cet ordre. Le général me fit faire beaucoup d'autres questions sur la longueur du chemin, sur

la marche présumée des colonnes ennemies ; et, pendant toute cette épreuve, comprenant combien il était important pour moi d'en sortir à mon avantage, je tremblais d'avoir à faire une question pour laquelle mon vocabulaire polonais serait insuffisant ; car, à vrai dire, j'avais appris, à Varsovie, plutôt la langue des salons que celle des renseignements utiles à la guerre. Très heureusement, je m'aperçus bientôt que le lancier polonais parlait aussi allemand ; nous nous comprîmes parfaitement au moyen de ces deux langues. Or le général ne savait pas plus l'une que l'autre ; et m'ayant entendu débiter avec assez de volubilité et d'assurance une trentaine de phrases hérissées de consonnes redoublées et quadruplées, sifflantes et gutturales, il prit toute notre conversation pour de l'excellent polonais, et me dit finalement :

« C'est fort bien ; je vous attache, dès ce moment, « à mon état-major. »

Je me serais fait un cas de conscience de le tromper sur mon degré d'aptitude au rôle de *trucheman polonais*, si je n'avais eu la conviction intime que je lui serais utile, et que, doublé de mon lancier varsovien, je lui donnerais tous les renseignements dont un général a besoin. Je me proposais d'ailleurs de me perfectionner dans cette langue, que je prétendais savoir, sans m'en être pourtant vanté outre mesure et contrairement à la vérité.

Le brave gentilhomme chez lequel nous logions ce jour-là, et auquel je fis part de mon embarras, m'aida sans perdre un instant. Je passai une partie de la nuit à écrire, sous sa dictée, un petit vocabulaire des mots indispensables qui me manquaient et toutes les phrases dont on a besoin pour faire campagne. Pendant la marche du lendemain, mon lancier, qui se nommait Ladislas Gorski, du régiment de Przebendowski, me fut fort

utile; je continuai avec lui la leçon que m'avait donnée mon gentilhomme châtelain, et peu à peu je devins réellement un interprète passable, et, en tout cas, le meilleur qui pût se trouver dans notre division.

Je m'étais transporté avec armes et bagages au quartier général du comte Delaborde. Dès ce moment, ma tristesse et mon découragement cessèrent, car j'étais entouré de gens que j'aimais; dans toutes les positions de la vie, c'est la première condition de contentement. En comparaison de cet avantage moral, c'est à peine si je dois faire mention du bien-être matériel qui succédait pour moi aux privations dont j'avais déjà souffert. Beaucoup de mes jeunes camarades de régiment, de mes amis les plus chers, moins favorisés que moi, et qui ne jouirent pas de ces avantages exceptionnels, arrivèrent exténués à Moscou; leurs forces étaient plus qu'à moitié épuisées : ils ne purent supporter les cruelles épreuves du retour.

Il m'est arrivé parfois de porter à quelques-uns d'entre eux, que je rencontrais blessés ou affaiblis par la faim, quelque chose du superflu que les généraux et leur entourage conservent plus longtemps que le reste de l'armée.

Notre état-major se composait de deux aides de camp : les capitaines Amédée de Brossard et Clerget, et d'un chirurgien : le docteur Jouhanot. La plus franche cordialité régnait entre nous. Amédée de Brossard était un officier aussi distingué par son courage que par son érudition militaire; sa conversation avec notre général, qu'il avait suivi en Espagne et en Portugal, était pour moi d'un grand intérêt.

Mon nouveau chef me prit bientôt en amitié. Quand on lui donna, comme aux autres généraux de division, la carte de Russie gravée tout exprès pour la campagne,

il fallut couper et coller sur toile ces énormes et incommodes rouleaux. Deux douzaines de mouchoirs à carreaux rouges, appartenant à notre général, furent destinées à cet usage. C'est à Witebsk, dans la Russie blanche, pendant un séjour assez long qu'y firent l'Empereur et sa garde, que je me livrai à ce travail manuel de géographe colleur et cartonnier, presque aussi bien qu'on aurait pu le faire dans les ateliers de nos libraires-géographes de Paris.

Le général me sut beaucoup de gré de cette petite dextérité technique.

A Witebsk, l'Empereur eut un moment d'indécision sur les mouvements qu'il devait ordonner. C'est dans cette ville qu'il prit la funeste détermination de marcher sur Moscou dans une saison déjà avancée, au lieu d'attendre l'année suivante et de faire cette guerre en deux campagnes.

Tous les matins, il passait en revue quelques détachements de sa garde, dans une place carrée rapidement établie par nos ingénieurs, devant le petit palais de bois qu'il occupait. De même que les autres généraux présents à Witebsk, le comte Delaborde se rendait souvent à ces espèces de parades. Un jour qu'il y assistait, l'Empereur adressa une très vive allocution à des commissaires des guerres, ainsi qu'à des chirurgiens et docteurs, leur reprochant, en termes très durs, l'insuffisance des vivres et des approvisionnements de tout genre qui se faisait déjà sentir sur quelques points de notre ligne d'opération. La tâche était certes bien difficile pour ceux qui avaient à subvenir à tous les besoins d'une immense armée, conduite dans ces contrées lointaines et dévastées. Notre général, comme la plupart des chefs de cette époque, était assez disposé à fronder les opérations de la guerre ; il commençait d'ailleurs à concevoir des inquié-

tudes sur la possibilité de nourrir, dans ces déserts, la multitude armée qu'on y faisait affluer; aussi nous rapporta-t-il le discours qu'il venait d'entendre, sans beaucoup l'approuver.

« Je n'augure pas bien, nous dit-il, de la mauvaise « humeur que l'Empereur a fait éclater ce matin; « il s'en prend à de pauvres commissaires des vivres « de ce que les troupes commencent, sur quelques « points, à se plaindre d'un dénuement assez visible « déjà; mais Sa Majesté, qui s'impatiente de ne pas « marcher plus vite en avant, devrait concevoir que « dans un pareil pays, brûlé et saccagé par ses habi- « tants, les approvisionnements sont, chaque jour, plus « difficiles à réunir. Il fulminait contre ses commis- « saires pour consoler ses soldats qui étaient présents; « mais nos grenadiers sont aussi fins que nous : ils « avaient l'air moqueur en écoutant cette mercuriale, et « ils lui demanderont bientôt du pain et non des « paroles. »

Le général alors nous cita quelques-unes des expressions de ce discours.

« Vous ne déployez pas assez d'activité, messieurs « les docteurs et commissaires des vivres; je vous ren- « verrai à Paris soigner les habitantes du Palais-Royal. « Vous ne comprenez pas la sainteté de votre mission. « Vous que je charge de veiller aux besoins de nos sol- « dats, vous voulez coucher dans des draps blancs; « c'est en plein air, c'est dans la boue qu'il faut cou- « cher; car la gloire n'est pas dans la mollesse, on ne « la trouve que dans les privations. »

« — Tout cela est magnifique, si l'on veut, mais pas « assez vrai pour faire sensation, ajoutait le général. « Des draps blancs! de la mollesse! il s'agit bien de « cela, vraiment! De pareilles phrases m'ont produit

« l'effet de celles que les historiens classiques mettent,
« après coup, dans la bouche d'Alexandre et d'Annibal.
« Dans le fait, en présence d'auditeurs qui souffrent et
« s'inquiètent, ces belles amplifications ne persuadent
« personne. »

Notre chef, bien qu'il jugeât avec tant d'indépendance les paroles de son souverain, était rempli de dévouement et de courageuse résignation. Mais, dès les premières phases de la campagne de Moscou, les hommes les plus dévoués et les juges les plus compétents s'inquiétaient de cette marche incertaine à la poursuite d'une armée qui imitait, pour se défendre, le système de ses ancêtres, les Scythes dévastateurs.

Peu de jours après, nous partîmes de Witebsk. Le sort en était jeté : nous parlions tous de Moscou. L'armée, dans son ensemble, les Français aussi bien que nos auxiliaires étrangers, était encore remplie d'ardeur et de confiance. Les vieux penseurs, ceux que nous nommions les *songe-creux,* quand c'étaient des officiers, et les *vieux grognards*, quand c'étaient des soldats, murmuraient déjà; mais la jeunesse marchait toujours sans s'inquiéter.

Mes camarades apprirent avec bonheur qu'on allait droit à Moscou; cette grande capitale leur apparaissait de loin comme une terre promise. Lorsque je traversai à cheval un régiment qui sortait de Witebsk, plusieurs sous-lieutenants, qui marchaient ensemble, me dirent en riant :

« Toi qui connais maintenant les secrets de l'État,
« puisque tu dînes chaque jour avec un général de divi-
« sion, tu vas nous dire s'il est vrai que nous marchions
« sur Moscou?

« — Nous en avons tout l'air, répondis-je.

« — Tant mieux », répliqua celui qui me parlait au

nom de cette jeunesse impatiente de combattre; « nous « pouvons espérer en faire autant que nos devan- « ciers. »

Quelques jours après mon arrivée au camp du général Delaborde, il nous donna une preuve de sa rare intrépidité. Nous venions de monter à cheval pour nous mettre en marche avec la division, lorsqu'en passant devant notre parc d'artillerie nous vîmes que les abris de paille établis pour la nuit étaient en feu et que la flamme, poussée par le vent, avait gagné non seulement l'épaisse litière où avaient reposé les chevaux, dans ce campement très abondant en fourrage, mais encore les bottes de paille qu'on avait attachées sur un caisson de munition pour les emporter. Les canonniers effarés, s'attendant à voir, à chaque instant, l'explosion de cette poudre accumulée, fuyaient de tous côtés, au lieu de détacher ces gerbes flamboyantes. Notre général les arrêta par sa parole énergique, les rappela à leur devoir; il fit plus, il se plaça avec tout son état-major à six pas de ce caisson de poudre que le feu entourait de tous côtés.

Les canonniers obéirent à cet exemple plus encore qu'au commandement de cette voix retentissante; ils enlevèrent rapidement toute la paille enflammée; et le sang-froid de cet homme, toujours impassible devant le danger, empêcha, sans nul doute, la désastreuse explosion du parc d'artillerie d'une division.

De Witebsk nous marchâmes sur Smolensk.

De tous les lieux parcourus pendant cette expédition, cette antique forteresse de Smolensk est l'un de ceux qui sont restés le plus profondément empreints dans mon souvenir, en raison de la sublime horreur du spectacle qu'il offrit à nos yeux. L'arrière-garde russe y avait fait une très vigoureuse résistance et ne l'abandonna qu'après l'avoir incendiée.

Quand notre division arriva devant Smolensk, cette ville, jadis polonaise, était embrasée; l'horizon tout entier était en feu. Ce vaste incendie avait produit un nuage si colossal, qu'il avait la dimension de ces nuées d'orage qui envahissent près d'un tiers de la voûte céleste. En avant de ces jets de feu et de ces tourbillons de fumée, se dessinaient les hautes murailles de la ville russe. D'immenses et sombres créneaux de brique rouge en festonnaient toute l'enceinte, et les plus lettrés de mes camarades comparaient cette vieille ville forte dévorée par les flammes à la ville de Troie, telle que se la représentaient leurs classiques souvenirs.

On s'était battu avec acharnement au pied de ces murailles. La terre était jonchée de morts; les Russes et les Français y étaient couchés pêle-mêle. On nous disputait chaque position, chaque buisson, chaque pouce de terrain. Nous ne pénétrions que peu à peu dans les profonds ravins plantés d'arbres fruitiers qui entourent la ville.

Une circonstance bizarre caractérisait ce champ de bataille, le premier dont je voyais se dérouler devant moi le vaste et sanglant tableau. Les Russes, surtout le corps des grenadiers, reconnaissables aux trois grenades de cuivre fixées sur leurs shakos très bas et très évasés, avaient longtemps défendu ces faubourgs et les vergers dont ils étaient parsemés; tous leurs morts n'avaient plus que quelques gouttes d'eau-de-vie dans leurs gourdes; mais leurs poches étaient remplies de pommes vertes. Nos jeunes tirailleurs, qui par la forte chaleur de la saison mouraient de soif et de faim, s'emparaient de cet étrange butin et dévoraient avidement ces fruits que l'ardent soleil du Nord n'avait pas encore mûris. Heureusement, chaque régiment lancé à la poursuite de l'ennemi ne faisait que traverser cette zone de vergers; si nos soldats s'y étaient arrêtés, l'âcreté de ces pommes

vertes de Smolensk aurait été fatale à notre armée comme les raisins de la Champagne le furent, en 1792, à l'armée prussienne de Frédéric-Guillaume II.

L'Empereur resta peu de temps à Smolensk, et lorsque l'armée se porta en avant, ce fut la division Delaborde qui fut, à son grand regret, laissée en garnison dans la ville conquise. Le comte Delaborde, devenu gouverneur de Smolensk, s'installa dans le palais que l'Empereur y avait occupé. Nous y trouvâmes quelques papiers insignifiants, abandonnés en partant; l'un de nous conserva, comme un souvenir, une petite liste de blanchissage du linge personnel de Napoléon.

Je trouvai, pour mon compte, dans la chambre qui m'échut en partage, une grosse liasse d'imprimés. C'étaient tout simplement quelques milliers d'exemplaires d'une chanson à boire du célèbre Désaugiers, faisant peut-être partie des approvionnements jugés nécessaires à notre armée, ou, plus probablement, envoyée de Paris sans commande et par un zèle maladroit.

Cette chanson militaire, composée sur l'air : *Malgré la bataille qu'on livre demain,* avait l'inconvénient d'être très médiocre comme invention et comme poésie; chose bien étonnante de la part de l'auteur de *Paris à cinq heures du matin* et de tant d'autres chefs-d'œuvre d'esprit français et de franche gaieté.

Je ne crois pas devoir rapporter ici, pour les futures éditions de l'illustre prédécesseur de Béranger, ce dithyrambe bachique qui n'existe plus que dans mon souvenir. Il manquait surtout d'à-propos; une chanson *à boire,* dans un pays où le strict nécessaire allait nous manquer, eût paru dérisoire.

On fit preuve de tact en ne la distribuant pas à nos soldats.

CHAPITRE V

Excursion en avant de Smolensk. — Arrivée au bivouac du maréchal Ney. — Description du campement de ce chef illustre. — Wiasma. — Nous arrivons, trois jours après la bataille de la Moskowa, sur ce théâtre d'une lutte acharnée. — Notre division reçoit l'ordre de franchir rapidement cette vaste plaine couverte de morts. — Séjour à Moscou. — Notre installation élégante et même somptueuse. — Plusieurs Français, anciens habitants de Moscou, sont accueillis avec bonté par notre général. — Des peintres, d'anciens précepteurs, des actrices d'un théâtre français sont invités à sa table. — Mesdames André et Anthony, jeune première et soubrette de ce théâtre. — Départ de l'arrière-garde de l'armée.

Avant notre installation dans le palais du gouverneur de Smolensk, et alors que nous n'occupions encore qu'une maison de bois du faubourg, sur les bords du Dniéper, je reçus la visite de mon frère aîné, aide de camp du maréchal Ney.

« Allons!... viens avec moi, me dit-il, nous tra-« verserons le grand champ de bataille de Valoutina, « où nous avons remporté une victoire chèrement « acquise. Le maréchal est campé à trois lieues d'ici, « il faut que tu voies son bivouac.. »

J'acceptai avec empressement, et nous partîmes après avoir obtenu la permission de mon général.

Nous arrivâmes bientôt à une position que les Russes nous avaient longtemps disputée. Les flancs de ces

collines étaient couverts de corps de fantassins portugais, reconnaisables à leurs uniformes bruns.

Mon frère me raconta en marchant plusieurs incidents de cette sanglante journée. Il me désigna entre autres l'endroit où deux colonnes d'infanterie, l'une russe, l'autre française, s'étaient abordées à la baïonnette avec une vive ardeur. Ces deux masses ennemies s'étaient confondues dans toute leur profondeur; entremêlées ainsi, plutôt par hasard que par le commandement de leurs chefs respectifs, elles avaient combattu ensuite corps à corps, s'étaient fusillées à bout portant, à droite, à gauche, en avant, en arrière, par grands et petits détachements, ne pouvant se dépêtrer d'une confusion prolongée. Cette *mêlée*, dans la plus véritable acception du mot, fut l'un des épisodes les plus étranges et les plus meurtriers de nos campagnes de cette époque.

Aù moment le plus vif de cette bataille, un jeune lieutenant d'artillerie du corps du maréchal Ney, Camille de Sainte-Aldegonde, fit acte d'une intelligente et courageuse initiative.

Pendant que les masses russes et françaises s'abordaient et se heurtaient dans ces plis de terrain si obstinément disputés, on vit sur un mamelon très avancé accourir deux petites pièces d'artillerie légère qui foudroyèrent, si à propos et de si près, la colonne russe que, sur ce point, leur feu fut décisif.

Le maréchal Ney, qui commandait les troupes engagées, mesura tout d'abord avec la rapide sûreté de son coup d'œil l'opportunité mais aussi la rare audace de ce mouvement.

Il se porta au galop vers les deux pièces de six, les fit aussitôt rejoindre par une troupe d'infanterie suffisante pour les protéger, félicita leur commandant de son courage et du succès obtenu, mais ne lui dissimula

point qu'en le voyant s'avancer aussi loin, il avait craint un instant que ses deux canons ne fussent compromis.

Mon frère, en me racontant plus tard ce fait d'armes du jeune Sainte-Aldegonde, qui depuis devint l'un de mes meilleurs amis, ajoutait que le maréchal Ney lui avait, somme toute, su bon gré de son action, puisqu'il l'en avait récompensé en se l'attachant quelque temps après comme aide de camp.

C'est à cette même bataille de Valoutina que fut mortellement frappé le général Gudin, l'un de nos chefs les plus habiles et les plus estimés.

Une circonstance toute fortuite, comme beaucoup de ce qui se passe à la guerre, à ce noble jeu de hasard, causa la mort de cet officier tant regretté.

Ayant mis pied à terre pour passer un petit ravin, il se trouva sur le chemin d'un boulet qui ricochait à cet endroit et qui lui fracassa la jambe. Le général Gudin mourut des suites de l'amputation. Il fut enterré dans un angle des remparts de Smolensk.

Nous avions traversé ce vaste champ couvert de débris et nous arrivâmes au bivouac du maréchal Ney. Je vois encore d'ici, après tant d'années, le lieu du campement de cet illustre guerrier. Il était situé sur une hauteur qui dominait au loin l'emplacement occupé par le troisième corps. A cette époque, comme pendant toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire, les bivouacs de nos chefs les plus éminents se distinguaient à peine de ceux des simples officiers. En avant de Valoutina, le maréchal Ney n'avait d'autre luxe d'habitation qu'une cabane de feuillage, excellent abri contre le soleil, mais détestable préservatif contre la pluie. Cette habitation mesurait douze pieds en tous sens. Le maréchal s'y trouvait seul lorsque nous arrivâmes, mon frère et moi.

Au camp de Boulogne, où j'avais fait une excursion

l'année précédente, pendant mon séjour à Calais, je lui avais été présenté; il dînait alors chaque jour avec son état-major. En campagne, il avait pris l'habitude d'une plus grande réserve. On m'expliqua ce goût pour l'isolement, par son désir d'éviter le contact trop fréquent avec ses subordonnés. Il était foncièrement très bon pour son entourage, bienveillant et très serviable pour ceux de ses aides de camp qui se montraient à la guerre courageux, ce qui n'était pas rare, mais surtout infatigables, qualité plus difficile dans les pénibles campagnes qu'on faisait alors. Ceux qui se distinguaient de ces deux manières étaient sûrs d'obtenir par lui un avancement rapide. Il était, vis-à-vis de ses officiers, taciturne et d'une froideur apparente; tous lui étaient cependant profondément attachés; ils lui en ont donné la preuve à l'époque de ses malheurs.

A quelques pas de cette cabane, un repas de vingt-cinq couverts, splendidement servi, était disposé sur le gazon, attendant les nombreux aides de camp et les officiers conviés, comme moi, au nom du maréchal, par son chef d'état-major. Je vis entre autres le général de Bongars et le comte Eugène d'Astorg, aide de camp du duc d'Istrie.

Ce dîner, servi dans une magnifique vaisselle plate, assiettes, grands vases, plats et autres accessoires d'argent, était symétriquement étalé sur la verte pelouse faisant l'office d'une table ovale, autour de laquelle nous nous assîmes, ou plutôt nous nous étendîmes, couchés, appuyés sur nos coudes, comme les invités d'un somptueux festin des grands conquérants de l'ancienne Rome.

Plusieurs officiers des troupes auxiliaires allemandes se trouvaient là avec nous; j'y remarquai celui qui commandait la cavalerie wurtembergeoise formant l'escorte du maréchal. Au milieu de l'innombrable diversité des

uniformes qui m'entouraient, se distinguait celui de ce beau régiment étranger. La crinière de ses casques, au lieu de flotter en arrière comme celle de nos dragons, était rejetée en avant et voilait à moitié le front de ces vieux guerriers.

Je contemplai surtout avec respect et sympathie, dans ce camp du troisième corps, les régiments de la ligne française, composée presqu'en entier de troupes arrivées du camp de Boulogne, où elles avaient été exercées sous les yeux de leur maréchal; je ne retrouvais plus là les jeunes visages de nos régiments de tirailleurs : c'étaient les figures martiales des vieilles bandes dont nous avions à suivre les traces. Dans ces divisions de ligne et d'infanterie légère, aussi bien que dans les corps de cavalerie, chaque régiment avait son caractère distinctif. Il régnait alors beaucoup d'arbitraire dans la coupe et les ornements accessoires de tous ces soldats formés et habillés dans les diverses régions de l'immense empire de Napoléon. Les colonels avaient une grande latitude pour modifier, surtout dans la cavalerie, les uniformes réglementaires. Il en résultait une bigarrure que le rigorisme administratif ne peut approuver, mais qui donnait à chacun de ces divers corps une physionomie à part, qui se gravait dans la mémoire et les faisait reconnaître de loin.

Je fus, dans la soirée, conduit de nouveau sous la tente de feuillage où se trouvait le maréchal Ney. Il me parla avec bonté, se rappela m'avoir vu à Boulogne et me demanda des renseignements sur l'arrière-garde commandée par le général Delaborde, ainsi que sur l'arrivée d'un détachement de cavalerie qu'il attendait.

Je revis plusieurs fois ce maréchal dans le cours de la campagne de Russie, entre autres le jour de la bataille de la Bérézina, où j'eus l'heureuse chance de me trouver

assez longtemps tout près de lui et d'admirer son impassible intrépidité au milieu du fracas des boulets. Je raconterai en son lieu cette scène, l'un des plus beaux souvenirs que j'aie conservés de ces temps héroïques.

La division Delaborde avait d'abord été destinée à former la garnison de Smolensk après le départ de l'armée. Nous étions contrariés de cette mesure qui nous laissait en arrière; mais notre division avait la promesse de rejoindre l'Empereur au bout de quelques jours, et dès que les troupes qui nous suivaient nous auraient remplacés. C'était l'une des nécessités de cette campagne d'échelonner, en marchant en avant, les corps qui arrivaient de France et d'établir, au moyen de ces renforts successifs, des garnisons sur les points intermédiaires, pour y accueillir et garder, d'une part les convois de vivres et de munitions qui arriveraient de France, de l'autre les malades et blessés que l'armée était obligée de laisser en arrière.

De Smolensk, la division Delaborde suivit la Grande Armée qui, en approchant de Moscou, trouvait de fréquentes occasions pour engager avec les Russes des combats d'arrière-garde. Notre jeune troupe exprimait un vif regret de ne point participer à ces affaires quotidiennes. Nous rencontrions les convois de blessés, nous entendions parfois gronder au loin le canon, nous avions le triste spectacle des villages brûlés, des villes presque entièrement détruites par l'incendie; nous traversâmes ainsi successivement Dorogobouje et Wiasma.

Dans cette ville de Wiasma, j'eus la bonne fortune de rencontrer l'un de mes camarades de l'École militaire qui, blessé dans le combat dont cette ville avait été le théâtre, reçut avec bonheur les consolations et les secours de l'amitié. Ce secours put consister en quelques provisions que l'excellent général Delaborde me permit d'ex-

traire de son fourgon pour les porter à mon ami. Ce jeune blessé était Jules Talabot, alors sous-lieutenant d'une compagnie de voltigeurs dans un régiment de ligne et qui, par son courage impétueux et la vivacité de son allure, m'apparaissait comme le véritable type des officiers de cette vaillante et célèbre troupe légère.

Nous traversâmes aussi rapidement que possible ces plaines offrant à perte de vue le hideux tableau de la bataille de la Moskowa; on y pouvait distinguer les places où les bataillons avaient été moissonnés sans quitter le terrain qu'ils avaient occupé; on reconnaissait également les routes jonchées de morts que d'autres colonnes avaient laissés, en marchant pour attaquer de front les positions russes. Un champ de bataille n'apparaît dans toute son horreur que lorsque le tumulte du combat a cessé pour faire place au muet spectacle de la destruction. L'effet de cette vue agissait d'une manière fâcheuse sur le moral de nos régiments, en même temps que cette atmosphère putride affectait dangereusement leurs organes. Bien que nous eussions franchi au pas accéléré, sans nous arrêter, les ondulations de cette plaine et de ces collines, quelques-uns de nos soldats tombèrent subitement et grièvement malades.

Deux jours après, nous rejoignîmes la Grande Armée, qui avait continué de marcher en avant après avoir fait une courte halte et laissé la plus grande partie de ses blessés à Mojaïsk. Le nom de cette petite ville, très rapprochée des plaines où les deux armées s'étaient rencontrées, fut l'un de ceux que reçut la grande bataille qui livra à Napoléon l'ancienne capitale de l'empire de Russie. Les bulletins et les journaux français la nommèrent tour à tour bataille de Mojaïsk ou de la Moskowa; les relations russes l'intitulèrent bataille de Borodino, d'après le nom d'un vaste couvent qui devint

l'un des hôpitaux ouverts aux nombreux blessés de cette journée.

Nous arrivâmes, avec le reste de l'armée, en vue de la ville de Moscou. Lorsque notre division s'arrêta sur la colline dite des *Moineaux*, qui domine l'antique résidence des grands princes et des empereurs de Moskovie, nous fûmes tous frappés de la richesse et de la beauté du spectacle qui s'offrit à nos yeux. L'apparition soudaine de cette ville immense, dont les innombrables églises à coupoles et clochers dorés brillaient au soleil couchant, ouvrit nos cœurs à l'espérance d'un asile et d'un repos si chèrement achetés.

Cette attente devait être cruellement déçue.

La division Delaborde s'avança jusque dans les faubourgs très étendus de la ville; nous devions passer la nuit en plein air, car il avait été défendu, à ce premier moment, de se loger dans les maisons : on craignait de la part de nos soldats isolés les désordres et l'incendie qui en est la conséquence habituelle.

On forma des bivouacs provisoires, ou pour mieux dire, des abris sans nom et de toute nature. Ils étaient composés des matériaux très variés que fournissait la proximité d'habitations dépendantes de cette riche métropole.

Les soldats pénétraient dans tous les bâtiments qui se trouvaient dans le voisinage; ils en rapportaient des planches, des meubles, des tapis qu'ils traînaient vers leur camp improvisé. C'est ainsi que nous vîmes arriver tout à coup au bivouac de notre état-major une collection de grandes caisses en bois de sapin; elles étaient vides et provenaient, nous dit-on, d'une grande fabrique de savon. Nos soldats, pourvoyeurs habituels, dressèrent, entassèrent ces caisses carrées et sans couvercles, comme les assises de quatre murailles de pierre de

taille; le côté ouvert de ces caisses était tourné vers l'intérieur de l'espèce de cabane régulière, mais sans toiture, qui nous fut ainsi construite en moins de dix minutes. Ce *casier*, semblable à celui d'un magasin d'épiceries, fut ensuite rempli, par les mêmes soldats, des vivres et des provisions de toute espèce qu'ils prenaient dans les maisons voisines.

Cette abondance nous fit faire le calcul, bien trompeur, de toutes les ressources que l'armée pourrait trouver dès le lendemain; nos illusions allaient s'évanouir; le feu devait tout anéantir.

L'Empereur et une partie de l'armée entrèrent le 15 au matin dans la ville, abandonnée par ses habitants, mais encore intacte. La division Delaborde resta toute la journée dans le faubourg où elle s'était établie; journée funeste pendant laquelle l'incendie commença, en attaquant d'abord le quartier de l'immense capitale nommé le Bazar ou ville chinoise.

Il renfermait les entrepôts des marchandises de l'Asie, les étoffes précieuses, les armes, les fourrures, les denrées et les provisions de toute nature.

A peine la nuit commença-t-elle à assombrir cet horizon couvert de palais, que nous vîmes briller la lueur sinistre de deux incendies, puis de cinq, puis de vingt, puis de mille gerbes de flammes s'élevant à la fois sur les points les plus éloignés les uns des autres. Au bout de deux heures, tout l'horizon n'était qu'un cercle embrasé.

Nous comprîmes bientôt la signification de ce *langage de feu*, qui nous était adressé par le peuple russe à l'instant de notre arrivée devant sa capitale. C'était la continuation de ce que nous avions pu voir à Smolensk, à Wiasma, à Mojaïsk, dans chaque bourgade, dans chaque village que nous avions dû traverser. Les Russes avaient

reçu l'ordre de tout brûler pour nous affamer; ils obéissaient à cette injonction avec leur persévérance impassible.

Nous nous couchâmes, bien attristés, à la lueur de ce brasier dont l'étendue augmentait d'intensité de minute en minute.

Le lendemain, de très grand matin, je fus éveillé par mon frère.

« A cheval, me dit-il, viens avec moi contempler de « plus près un spectacle dont tu garderas un souve- « nir éternel; on peut encore pénétrer dans quelques « rues de la ville, mais hâtons-nous, car elle sera bien- « tôt inaccessible. »

Nous étions partis aussitôt, et, choisissant les rues encore épargnées par le fléau dévorant, nous pénétrions au galop dans ces rangées de maisons désertes, silencieuses, brûlant à l'une de leurs extrémités et n'ayant plus que quelques minutes à rester debout. On dit que la guerre endurcit les cœurs; nous ne pouvions cependant nous défendre d'un vif mouvement de commisération à la vue de tant de richesses détruites, de tant d'habitations abandonnées par de pauvres familles au désespoir. Nous ne rencontrions, en traversant rapidement ces quartiers paraissant appartenir aux classes riches, que des hommes du peuple fuyant à notre aspect; dans les rues les moins larges, nous étions assaillis par des bouffées de chaleur qui finirent par devenir inquiétantes. Nous n'avions pas d'abord pensé au danger de nous égarer dans cette vaste fournaise, ce dédale enflammé d'une ville inconnue. Le feu qui rugissait enfermé dans l'intérieur des maisons faisait éclater les vitres; le pavé était déjà jonché de leurs débris. L'énorme fragment d'une glace sans tain qui garnissait la fenêtre d'un grand hôtel, tomba avec fracas entre mon frère et moi. Nous

ne tardâmes pas à chercher une issue, mais le hasard seul nous guida pour échapper aux jets de flammes qui nous accueillirent de leurs pointes vacillantes, comme pour défendre la proie qui leur appartenait ; nous sortîmes enfin de la ville au bout de moins d'une heure de course rapide.

A l'issue de nos guerres de l'Empire, après 1815, le gouvernement russe a voulu soutenir devant l'Europe, par d'assez nombreux écrits, la version qu'il avait déjà fait adopter par ses populations, en ce qui concerne les auteurs de l'incendie de Moscou. C'est l'habitude de tout gouvernement en guerre avec un autre d'exciter par tous les moyens possibles l'exaltation patriotique de son peuple et la haine de la nation contre laquelle il combat.

A ce point de vue, l'empereur Alexandre, auquel cette campagne venait de coûter sa *Ville sainte*, était parfaitement en droit de tirer d'un tel sacrifice le parti le plus avantageux. En nous contraignant à une retraite précipitée par la destruction des vivres entassés dans Moscou, il avait atteint son but le plus important : il avait sauvé l'Empire. D'un autre côté, les pertes énormes qu'avait entraînées cette destruction pouvaient créer, pour le gouvernement qui l'avait ordonnée, de dangereuses causes d'impopularité.

L'empereur de Russie résolut d'en rejeter tout l'odieux sur les Français, en les accusant d'avoir mis le feu à la ville dès qu'ils en avaient été maîtres. C'était exciter l'esprit de vengeance de tous ses sujets et augmenter l'ardeur de ses soldats. En agissant ainsi, l'empereur Alexandre fit son devoir ; nous ferons le nôtre en protestant avec énergie contre cette imputation.

Une polémique très vive, très obstinée, ne manqua

pas de s'élever à ce sujet entre les écrivains russes et ceux de la partie adverse : aujourd'hui, les auteurs de ce sacrifice doivent désirer que l'histoire soit pleinement éclairée sur cette question un instant obscurcie. Les considérations politiques qui purent, il y a cinquante ans, nécessiter la propagation d'une opinion n'existent plus ; il ne reste dans les jugements de l'Europe que l'appréciation du sentiment qui conseilla cet holocauste patriotique. En tout cas, il est aujourd'hui nécessaire, dans l'intérêt de l'histoire impartiale, de faire triompher la vérité par des témoignages personnels et concluants.

Voici ce que peuvent certifier tous les témoins oculaires de notre entrée à Moscou.

Lorsque le gros de l'armée de Napoléon arriva en vue de cette ville, les seuls Français qui eussent franchi son enceinte étaient la cavalerie d'avant-garde, commandée par le roi de Naples. Attribuer à cette partie de l'armée l'incendie qui éclata de toutes parts avant l'arrivée d'aucun autre corps, ce serait prétendre que ces cavaliers, poursuivant une armée très redoutable encore, avaient reçu de Napoléon l'ordre de descendre de cheval pour mettre le feu sur tant de points à la fois. Cet ordre eût été si insensé que personne, de bonne foi, ne peut admettre qu'il ait été donné. Le chef d'une grande armée, devant appeler de tous ses vœux des abris et des centres d'approvisionnement, ne pouvait désirer la destruction de cette précieuse réunion de maisons habitables, de magasins de vivres et de vêtements. Resterait la supposition, tout aussi improbable, que c'est l'armée elle-même, ou plutôt ses nuées de fantassins s'aventurant loin de leurs corps, ses soldats isolés et sans chefs, qui ont procédé à cette œuvre immense de destruction. Or, pour cette seconde explication, il faudrait oublier que les *traînards* suivent, mais ne devancent jamais une

armée; il faudrait oublier, bien plus, que l'armée elle-même n'entra dans Moscou que le lendemain et jours suivants de cette irruption simultanée des mille foyers d'incendie dont je viens de décrire le désolant aspect. Lorsque l'empereur Napoléon, sa garde, les légions de son infanterie, pénétrèrent dans tous les quartiers de la ville, nos soldats, au lieu de mettre le feu aux maisons, faisaient d'infructueux efforts pour combattre l'élément destructeur.

Au surplus, j'ai d'autres témoignages décisifs à donner sur les vraies causes de cet incendie. Dès son arrivée dans Moscou, le général Delaborde fut logé dans le palais du comte Rostopchine, gouverneur de la ville. Je puis mentionner, en les décrivant avec la plus exacte précision, les preuves matérielles que nous trouvâmes dans cette demeure; elles établissent avec certitude que le chef civil de Moscou était chargé, par un ordre suprême, de cette mesure d'intérêt national.

Dans le palais Rostopchine nous rencontrâmes bientôt quelques pauvres gens paraissant nous redouter beaucoup. Ils furent toutefois rassurés peu à peu sur nos intentions; quelques-uns d'entre eux nous offrirent même leurs services. Nous avions besoin de ces hommes pour nous renseigner sur une foule de particularités locales; lorsque nous eûmes, entre autres, l'idée d'organiser notre chauffage, ce furent ces *moujiks* (on nomme ainsi les paysans ou citadins barbus revêtus du costume national) qui se chargèrent de nous expliquer le moyen de se servir des immenses poêles suédois établis surtout dans les palais et grands hôtels. Nos moujiks, avant d'apporter le bois de chauffage, retirèrent de l'intérieur de ces poêles et de leurs tuyaux de chaleur tout un assortiment d'espèces de petits barils de bois remplis de matières incendiaires. Je nomme ces

objets des *barils*, parce qu'ils en avaient la forme cylindrique; ils étaient, du reste, d'un seul morceau de bois de sapin, façonné et creusé au tour; leurs deux extrémités étaient arrondies en calotte; ils avaient neuf pouces de long sur près de deux et demi de diamètre.

Telles étaient les fusées ou barils incendiaires qui furent découverts dans notre demeure. L'expression de *fusées*, dont je me sers faute de mieux, est aussi peu exacte que celle de *barils*, car on ne devait pas les lancer au moyen d'une longue baguette; nous fîmes la conjecture qu'ils pouvaient être allumés, puis jetés à la main par les fenêtres ou lucarnes des maisons, sans qu'il fût besoin d'y entrer. Au surplus, la tâche des incendiaires organisés n'avait dû être ni bien difficile, ni bien compliquée; trois ou quatre cents malfaiteurs, comme ceux qui furent surpris par nos soldats au moment où ils mettaient le feu aux maisons, sans autre appareil qu'un simple briquet et une pierre à fusil, avaient pu être répartis dans tous les quartiers et produire ce que nous avons vu de nos yeux : d'innombrables jets de flammes ou de foyers lumineux apparaissant tout à coup sur une ligne de deux lieues d'étendue. Ce qui fut évident pour tous, c'est qu'un pareil ensemble ne pouvait être l'œuvre fortuite du désordre et n'a pu provenir que d'un plan tracé à l'avance, exécuté par ordre et d'après une organisation régulière.

Je ne m'étendrai plus sur ces causes de l'incendie de Moscou; c'est un fait désormais acquis à l'histoire. Ce sacrifice ne réussit que trop bien, et je me rappelle avoir fait, pendant notre séjour, plus d'une lieue à travers la ville et dans plusieurs directions, en ne voyant à droite et à gauche que des décombres noircis, quelques cheminées de briques calcinées, mais restées debout au milieu de monceaux de cendre et de poutres carbonisées ; des quar-

tiers tout entiers ne furent préservés que par hasard.

Parmi ceux que la flamme épargna se trouvèrent, en premier lieu, le Kremlin tout entier, et le quartier nommé Pont des Maréchaux, rempli de palais et d'hôtels. C'est dans ce quartier que se trouvait le palais Rostopchine; nous l'occupâmes dès les premiers jours après notre arrivée.

Ce palais était construit et décoré avec la recherche que j'ai depuis admirée, à une époque plus heureuse, dans les riches demeures des habitants de Saint-Pétersbourg. Le comte Delaborde, ainsi que la plupart des généraux et même des colonels de l'armée, trouvèrent un asile au milieu des habitations, les unes pourvues de tout, les autres faciles à organiser, en raison de la profusion de meubles et d'objets de toute nature qu'on pouvait se procurer. Nos soldats mêmes, avec leur industrie habituelle, s'établirent au milieu de ces décombres enfumés, bien mieux qu'ils n'auraient pu le faire en rase campagne ou même sous l'abri des forêts. Ils trouvaient dans cette grande ville abandonnée, outre beaucoup de provisions de bouche, les ustensiles les plus indispensables; à défaut d'argile, de cuivre et de fer, ils se servaient de riches porcelaines ou de bronze doré. On regrettait, on s'indignait de voir vulgariser et détruire des œuvres d'art et de prix.

Le palais du comte Rostopchine, gouverneur de cette ville, était situé à peu de distance du Kremlin, habité par l'Empereur. Nous y demeurâmes plus d'un mois.

J'étais assez bien installé dans cette splendide habitation, où j'occupais un boudoir charmant et coquet; il était décoré en petit jardin d'hiver; les murailles figuraient des rochers, mais les plantes exotiques en avaient disparu; je les regrettai faiblement. Je me trouvais très bien

campé en comparaison de mes camarades de régiment. Je couchais, il est vrai, comme eux tous, sans draps et tout habillé; mais en temps de guerre on s'habitue aisément à de plus grandes privations.

Le général, dans son beau palais, donnait l'hospitalité à de nombreux et de fort agréables convives. Beaucoup de Français qui, avant l'arrivée de notre armée, résidaient à Moscou, y étaient restés après la fuite des habitants. Quelques-uns logeaient avec nous. Diverses raisons se réunirent pour grossir le nombre des habitants français, allemands et italiens, qui durent ne partir qu'avec notre armée.

J'ai à raconter ici comment il advint que la société de deux femmes, de deux Françaises, vint nous consoler au milieu des épreuves que nous avions encore à subir en traversant ces régions glacées.

Un matin, j'arrivai au déjeuner de mon général peu de temps après qu'on venait de se mettre à table. Nous étions abondamment pourvus de tout l'appareil qui constitue une table princière.

M. Charles Ragot, maître d'hôtel du général, avait les bonnes traditions, les grandes manières et, sinon le costume, la poudre et l'épée à poignée d'acier des majordomes de l'ancien régime, du moins la tenue irréprochable des maitres d'hôtel des bonnes maisons d'aujourd'hui. Notre société ordinaire était de dix à douze personnes, parmi lesquelles je vis avec étonnement, ce jour-là, deux jeunes femmes vêtues avec une recherche du meilleur goût. Des robes de soie me rappelant Paris, et telles que je n'en avais pas vu depuis Kœnigsberg et Wilna, deux cachemires magnifiques, l'un noir, l'autre bleu turquoise, frappèrent d'abord mes regards, qu'avaient déjà charmés des yeux modestements baissés, le plus charmant maintien et la grâce la plus parfaite. Je me demandais d'où

pouvaient être venus tant d'élégance et d'attraits, dans cette ville incendiée. Mon étonnement redoubla lorsque mon général, adressant la parole à sa voisine de droite, la qualifia de *princesse*.

Sans le sourire un peu suspect qui accompagnait des paroles si respectueuses, j'aurais pu me demander quelle infortunée princesse moscovite se trouvait dans ce moment au sein de la capitale dévastée de sa patrie ; j'aurais pu difficilement concevoir quel funeste hasard de la guerre avait fait tomber en notre pouvoir ces illustres captives, traitées avec tant de courtoisie. « Le général, me disais-je, traite d'altesse cette jeune femme, au maintien réservé et presque timide ; quelle est donc cette princesse russe ? Celles qui portent les nobles noms de Troubetzkoï, de Galitzine ou de Dolgorouki sont assurément loin de Moscou dans cet instant. »

Je devinai bientôt le sens de cette énigme ; je compris, après quelques phrases, que mon général, qui d'habitude plaisantait en gardant l'apparence du plus grand sérieux, n'appelait sa voisine *princesse* que parce qu'il l'avait applaudie la veille, au palais du Kremlin, dans le rôle de Junie ou de Bérénice. Les deux jolies artistes étaient, l'une madame André, la jeune première, l'autre madame Anthony, la soubrette du théâtre français de Moscou.

Dès ce moment, et pour tout le temps que nous devions encore passer dans cette ville, elles firent partie de notre société habituelle. Elles se placèrent, ainsi que leurs maris, sous la protection de notre général, et lorsque la retraite commença, elles partirent avec nous.

La jeune garde resta à Moscou cinq jours de plus que le reste de l'armée ; elle fut chargée de former l'arrière-garde. Le maréchal Mortier, duc de Trévise, qui nous commandait, s'enferma dans le Kremlin lorsque l'Em-

pereur fit un mouvement sur Malo-Yaroslawetz, où se livra une sanglante bataille.

Chacun s'équipa de son mieux en vue de la pénible marche de plus de deux cents lieues que nous avions à faire pour sortir de Russie, au milieu du rude hiver auquel nous nous attendions et dont les premières atteintes se faisaient déjà sentir. Un très grand nombre de pelisses fourrées ou de fourrures en ballots avaient été trouvées dans les caves de la ville incendiée, et les soldats les vendaient à des prix assez élevés. Avec la légèreté et l'imprévoyance de la jeunesse, je choisis parmi celles qui me furent offertes, non pas la plus ample et la plus chaude, mais celle qui me parut la plus élégante de forme et de couleur. Au lieu de me déterminer pour les excellentes pelisses en peau d'ours noir, de loup fauve ou blanc qui furent étalées devant moi, et de me munir du vaste manteau fourré que les Russes nomment une *chouba*, j'achetai une très jolie polonaise en drap bleu foncé, richement garnie de gances de soie et doublée d'astrakan noir, c'est-à-dire de ces peaux de mouton à laine fine, courte et frisée qu'on dit provenir des agneaux mort-nés du gouvernement d'Astrakan, ancienne capitale de la Tartarie. Je pensais beaucoup plus en ce moment au plaisir de caracoler à la suite de mon général avec un vêtement élégant en présence de mesdames Anthony et André, qu'à me prémunir contre le vent glacé de ces régions. J'aurais infailliblement péri lors des grands froids que nous eûmes à subir, si le hasard ne m'avait fourni plus tard le moyen de réparer l'imprudence que j'avais commise en choisissant si mal mon manteau d'hiver. Je fus plus sage en achetant la pelisse de mon domestique. Avec une sollicitude que je regardais comme un devoir, je donnai à Victor un excellent witchoura en peau de loup. J'avais ainsi garanti mon

fidèle serviteur contre l'hiver que nous allions affronter. J'eus, en outre, la satisfaction de le munir d'un cheval et de lui donner depuis lors sans ironie le titre de mon *écuyer*.

« Merci, mon lieutenant », me dit mon petit Parisien, « au moins je n'aurai fait à pied que la moitié de « la campagne. »

L'augmentation de *mes écuries* provenait d'un présent de mon frère; le cheval qu'il m'avait donné avait appartenu à l'un de ses camarades, le capitaine Du Breuil, aide de camp du maréchal Ney.

A la bataille de la Moskowa, cet officier avait été emporté par un boulet au moment où le maréchal galopait sur le flanc de nos colonnes avec tout son état-major. Mon frère me racontait qu'à l'instant où Du Breuil fut frappé à quatre pas en arrière de son chef, celui-ci se retourna, et que ne voyant plus qu'un cheval ensanglanté dont le cavalier venait d'être jeté à terre, il ne dit que ces simples paroles : « Pauvre Du Breuil ! » puis il continua sa marche avec un calme impassible.

Mon frère, ayant acheté ce cheval, m'en fit présent, et j'en avais grand besoin. Ma jument était très fatiguée d'une si longue route, et cette monture nouvelle arriva très à propos pour devenir mon coursier de bataille. Il avait le nom de Figaro, que Du Breuil lui avait donné et que je lui laissai.

Avant de quitter le Kremlin et son antique enceinte flanquée de tours et couronnée de créneaux, le général Delaborde voulut faire visiter les immenses caves de ces bâtiments pour savoir s'ils ne contenaient pas de magasins de farine ou d'autres provisions que ses troupes auraient pu emporter. Je fus chargé de cette exploration et passai plusieurs heures dans un labyrinthe souterrain. Je n'y trouvai pas ce que j'y cherchais; mais

seulement des ballots de laine et de coton accumulés avec des meubles, empilés au hasard, et que les habitants avaient probablement cachés en ce lieu lors de notre approche; on y avait emmagasiné, en outre, d'énormes caisses de tabac râpé français (quelque dépôt de contrebande, à ce que je présume) et des tonneaux *d'anis étoilé*, épicerie que je vis au Kremlin pour la première et dernière fois. Tout cela n'avait aucun rapport avec ma mission; je ne rapportai donc rien de ma descente dans ces caves, et j'y fis même une perte regrettable. J'avais, dans l'ardeur de mes perquisitions, placé sur les caisses que je faisais examiner, mon shako de tirailleur brodé d'étoiles d'or. Cet assemblage de voûtes, encombrées de ballots et de caisses, était si obscur et si compliqué que je ne pus retrouver ma coiffure d'uniforme. Dans l'impossibilité de la remplacer à Moscou, je fus obligé d'acheter ce qui se trouva, un *chapeau de chirurgien-major*. Il était garni de son bouton d'uniforme portant l'emblème d'Esculape, le dieu d'Épidaure, un serpent qui se replie sur une patère; aussi, lorsque plus tard, pendant la retraite, enveloppé dans ma pelisse et couvert de mon chapeau à trois cornes, je passais devant des malades ou de pauvres blessés, me suis-je plusieurs fois entendu adresser cette supplication : « Docteur! mon bon docteur, venez à mon secours! »

L'Empereur, d'après les rapports qu'il avait demandés, s'était convaincu de l'impossibilité de passer l'hiver à Moscou : les vivres et surtout les fourrages auraient manqué avant peu. Nous étions bien loin de nos renforts et de nos ressources, tandis que l'armée russe, à quelques lieues de nous, se reformait à loisir. On s'attendait chaque jour à recevoir l'ordre du retour; la prolongation de notre séjour jusqu'à cinq semaines fut la cause de tous nos maux.

Pour se procurer des fourrages, l'armée envoyait au loin des détachements; je reçus de mon général une mission de cette nature; ne trouvant pas ce que je cherchais dans les villages situés sur la rive droite de la Moskowa et occupés déjà par les différents régiments de la cavalerie de la garde, je dus passer cette rivière à quatre lieues en arrière de Moscou; je me trouvai alors avec mes voitures et un détachement de cinquante fantassins dans une contrée où les Français n'avaient pas encore paru.

Arrivé près des premières maisons d'un village de belle apparence, j'étais occupé à faire charger sur les voitures le fourrage, dont j'avais trouvé un amas très considérable; pendant ce temps, un officier qui s'était joint à nous avec quelques soldats d'un autre régiment pénétra très avant dans le village pour y chercher du bétail. Tout à coup j'entendis une assez vive fusillade retentir de ce côté. C'étaient les paysans qui, aidés de quelques soldats russes logés chez eux, défendaient leurs vaches et leurs moutons. Au même instant, le tocsin sonna, et les villages d'alentour répondirent à ce signal.

En franchissant la Moskowa, je m'étais engagé dans un pays abondant en ressources, il est vrai; mais, par contre, je n'avais aucun secours à attendre sur cette rive, et les cantonnements russes s'étendaient à peu de distance de là.

Je fis aussitôt prendre les armes qui avaient été mises en faisceaux. Je traversai une grange pour atteindre la route conduisant au village; arrivé en cet endroit, j'aperçus, tout au bout de cette longue avenue en ligne droite, notre officier qui battait en retraite, suivi de cinq à six de ses soldats, entraînant une vache avec eux. Je leur criai de descendre à droite du chemin, et

je fis feu sur la foule compacte qui les poursuivait : les Russes me répondirent par une salve assez bien nourrie. Un caporal, qui se trouvait près de moi, eut le corps traversé d'une balle et tomba dans mes bras. Je fus couvert du sang de ce malheureux. Nous vîmes alors des paysans armés et des Cosaques à cheval accourir de tous côtés dans la plaine. Il était grandement temps d'opérer notre retraite, nous avions affaire à forte partie. En outre, la nuit s'avançait rapidement et il était urgent de retrouver, sans nous égarer, le pont sur lequel nous avions passé. Je fis placer mon caporal blessé sur une voiture de fourrage et je me mis en route. A peine avions-nous fait cent pas, que le domestique d'un de nos colonels, qui conduisait la voiture où se trouvait le blessé, voulut dételer ses chevaux et laisser là son chariot. Les balles qui sifflaient autour de nous lui avaient inspiré le désir de s'enfuir au plus vite en abandonnant notre malheureux caporal à la vengeance des paysans. Je m'aperçus de son dessein et dus tirer mon sabre pour l'empêcher de l'exécuter.

« Mon officier, me dit-il ingénument, ma vie m'est « trop chère; je ne reste pas ici.

« — Si la vie t'est chère, répondis-je, cesse de « dénouer tes cordes, car si tu continues un instant de « plus, tu ne périras que de ma main. »

Cette menace et ce sabre nu qui brillait à ses yeux, lui paraissant annoncer un danger plus proche et plus certain, déterminèrent ce peureux si naïf; il renoua en tremblant les liens de son attelage et le pauvre blessé ne fut pas abandonné.

Lorsque nous atteignîmes le pont de la Moskowa, la nuit close régnait déjà autour de nous. On nous tira quelques coups de fusil d'une rive à l'autre, et nous crûmes que c'était un détachement russe qui nous cou-

pait la retraite. Mais bientôt, du fond de la nuit sombre, nous entendîmes une voix amie qui nous criait : « Est-ce toi, Mécénas? » C'était le nom de l'officier qui s'était joint à moi. Le chef de la troupe qui venait à notre aide se nommait Moisson; il était adjudant-major du 6e de voltigeurs. Ce nom de Mécénas, de l'opulent protecteur d'Horace, fut, par hasard, dans ce moment périlleux, le cri de ralliement qui nous fit reconnaître entre Français. Nous avançâmes donc vers le détachement envoyé à notre secours par le colonel qui commandait le cantonnement de l'autre rive : il avait entendu le bruit de nos coups de fusil et le tocsin des villages à gauche de la Moskowa, si imprudemment franchie.

Nous rentrâmes le lendemain à Moscou. Notre pauvre caporal était mort pendant la nuit sur la charrette de fourrage qui l'avait transporté jusque-là.

On prévoyait que notre séjour dans la capitale incendiée tirait à sa fin; on s'organisait donc de son mieux pour le retour. On ne savait pas encore par quel chemin l'armée se retirerait; il semblait probable que l'on choisirait une autre route que celle par laquelle nous étions venus, et qui, complètement brûlée et dévastée, menaçait d'une disette absolue les hommes et les chevaux qui la parcourraient de nouveau. La plupart de nos attelages et de nos montures étaient déjà dans un assez mauvais état.

On avait trouvé à Moscou, je l'ai déjà dit, un assez grand nombre de pelisses de formes diverses et de fourrures non confectionnées; les peaux de mouton et les fourrures portées par le peuple russe auraient pu être utilisées, mais aucun ordre général ne fut donné pour rassembler tout ce qui, dans cette ville, aurait pu servir à faire des manteaux ou des préservatifs quelconques contre le froid qu'on prévoyait. En Égypte, notre armée

mit à profit toutes les ressources locales; elle ne trouvait que des draps de couleurs claires ou voyantes en usage chez les Orientaux; l'administration d'alors n'hésita pas à donner aux régiments de ligne des uniformes de toutes les nuances les plus disparates. Moscou aurait fourni un certain nombre de couvertures de laine et beaucoup d'étoffes de toute nature. Qu'importe qu'un esprit frivole pût les trouver étranges d'aspect et de couleur, pourvu qu'elles offrissent un moyen de se garantir du froid? Mais aucun chef de corps ne pensa à mettre en œuvre ces éléments inusités. La bigarrure des costumes du retour ne fut que l'effet de la fantaisie de chacun. On se revêtit à volonté et par exception de pelisses de femme, ou de couvertures, rideaux ou tapisseries mal ajustés; mais la grande majorité partit comme elle était arrivée, avec la simple capote par-dessus l'uniforme. L'un de mes camarades, nommé Deausse, n'ayant pas eu la prévoyance de se pourvoir d'un vêtement fourré, mit à Smolensk, sous son uniforme élargi, six chemises l'une par-dessus l'autre; un grand collet de drap, sa redingote bleue, son mince habit et cette sextuple enveloppe de toile suffirent pour le préserver. Il fut un de ceux qui revirent la France.

CHAPITRE V

Premières phases de la retraite. — Abondance. — Bon espoir. — Consolations mutuelles. — Bataille de Krasnoë. — Dévouement de la jeune garde. — Noble tâche qui lui est confiée. — Comment s'en acquittent nos jeunes soldats. — Deux bataillons de Hessois et deux régiments, l'un de tirailleurs, l'autre de voltigeurs, sont destinés à arrêter l'armée russe sur ce point; ils sont placés sur le ravin de Losmima. — Séjour à Orcha, situé entre Krasnoë et la Bérézina. — Le duc de Reggio annonce la prochaine jonction de son corps à la Grande Armée. — Arrivée de son aide de camp, Achille de Lamarre. — Passage et bataille de la Bérézina. — Combat d'artillerie dans la forêt de Stakoff. — Belle charge de nos cuirassiers. — Combat de Plétchénitzé. — Le duc de Reggio défendu par une trentaine d'hommes contre un corps de partisans. — Je rencontre mon frère retournant à l'arrière-garde, commandée par le maréchal Ney.

Je n'ai, pour mon compte, conservé de la première partie de la retraite aucun souvenir pénible. Nous concevions, il est vrai, quelques inquiétudes sur l'issue d'une marche rétrograde entreprise dans de pareilles conditions; mais nous fûmes, dans le premier moment, assez faiblement poursuivis. Le général Wintzingerode, que nous avions fait prisonnier près du Kremlin, devait commander l'avant-garde destinée à nous harceler lors de notre départ. Son absence inspira de l'hésitation aux troupes qu'il devait diriger. Plus tard, nous eûmes fréquemment des attaques de Cosaques à repousser. Bientôt des combats sérieux succédèrent à ces escarmouches;

mais tant que la désorganisation de l'armée n'eut pas rompu tous les liens de discipline et dispersé complètement les groupes formés par la bonne camaraderie et l'affection, on trouvait des consolations et des encouragements. Favorisé par la Providence, ce ne fut que tout à fait à la fin de nos malheurs que je connus à mon tour l'isolement et presque le désespoir.

Voici de quelle façon, peu de jours avant le départ du corps de Trévise, nos avant-postes avaient fait prisonnier un général russe occupant un rang distingué dans l'armée.

Le général Wintzingerode, Wurtembergeois de naissance, avait le commandement de l'avant-garde chargée de poursuivre notre corps laissé à Moscou dans la forteresse du Kremlin après le départ de l'Empereur. Nous ne devions commencer notre retraite que cinq jours plus tard. Dans cet intervalle, ce général, impatient de savoir si nous faisions des préparatifs de départ, vint rôder, suivi d'un seul aide de camp, autour de notre vieille citadelle; s'étant apparemment égaré dans les rues incendiées et méconnaissables qui y conduisaient, il se trouva tout à coup en arrière d'un poste avancé français qui lui barra le passage. Un officier de nos tirailleurs, commandant cette vingtaine d'hommes (il se nommait Maupertuis), lui cria :

« Qui vive! »

Le général russe, pris au piège, voulut payer d'audace et répondit :

« Aide de camp de l'Empereur.

« — De quel empereur? Je ne vous connais pas », répliqua Maupertuis en s'avançant toujours, et ne pouvant pas juger bien clairement, par l'aspect et le costume de ces deux cavaliers en manteaux fourrés, s'ils étaient Français ou Russes. De plus près, le doute n'était

plus possible. Le général s'était laissé entourer et fut fait prisonnier. L'aide de camp dont il était suivi appartenait à l'une des plus grandes familles de la Russie et se nommait Léon Narichkine. On les conduisit dans le palais du Kremlin, chez le duc de Trévise.

Lorsque, quelques jours après, nous rejoignîmes la Grande Armée, l'Empereur fit venir notre prisonnier, l'apostropha vivement et menaça de le faire fusiller en sa qualité de Wurtembergeois combattant contre l'allié de son pays. Cette menace ne fut pas prise au sérieux. Un très grand nombre de gentilshommes et de princes des maisons souveraines de l'Allemagne servaient alors dans l'armée russe et contre nous, qui avions, dans nos rangs, les légions de toutes les contrées germaniques et, bien plus, des régiments espagnols et portugais. Il eût été peu équitable de se montrer scrupuleux sur les questions de nationalité.

Je ne pense pas que le général Wintzingerode ait osé plaider sa cause de cette façon en présence de notre empereur irrité. Il en fut quitte pour de vifs reproches; puis on le conduisit en voiture, sous escorte, en avant de notre armée. Il eut le bonheur inespéré de rencontrer en route un corps de partisans commandé par le comte Tchernicheff, qui manœuvrait sur nos flancs et traversa la route en avant de notre tête de colonne; le prisonnier fait au Kremlin fut ainsi délivré.

J'aurai bientôt à retracer les cruels spectacles qui vont commencer pour nous tous. Mais, en ne donnant encore aucune sombre couleur aux tableaux que je présente ici, en premier lieu, je reste fidèle aux souvenirs que m'a laissés cette période de la campagne de 1812.

Il ne faut pas croire que l'armée, dans sa retraite, ait eu deux mois entiers et continus de misères croissantes et de dénuement absolu : le cœur humain et celui des

soldats d'aucun pays n'auraient pu les supporter. Les infortunés qui ont péri, hélas! ce sont ceux que leur mauvaise chance, leur imprévoyance ou plutôt celle de leurs officiers, n'avaient munis en partant d'aucun des préservatifs nécessaires dans cette longue route, sous le souffle glacé des vents du nord. Ceux-là, dignes d'une éternelle pitié, partirent de Moscou sans inquiétude; les privations ne les accablèrent que graduellement, et, quand leurs souffrances furent arrivées à leur comble, il ne fallut que peu de jours pour qu'ils fussent terrassés par le froid et l'inanition. Ceux, au contraire, qui se prémunirent contre les atteintes de ces froides régions et se couvrirent de pelisses, *première condition de salut*, les mêmes qui, en outre, trouvèrent dans le hasard de leur position plus élevée des ressources pour franchir la distance, ceux auxquels ne manqua jamais l'aliment quotidien, qui soutient les forces physiques, ni le courage, qui décroît et disparaît presque toujours avec elles, ceux-là purent échapper à l'immense catastrophe.

Nous étions à peu de distance de la ville, lorsque nous entendîmes derrière nous l'explosion de la mine qui avait été établie pour faire sauter le Kremlin. Jamais, depuis, un bruit aussi épouvantable n'a frappé mon oreille; mais nous étions voués alors à toutes les sensations extraordinaires.

En partant, la nuit du 23 au 24 octobre, nous emmenions avec nous un corps formé de tous les cavaliers démontés, agglomération sans cohésion possible. Une innombrable file de canons, fourgons, chariots, calèches et voitures de toutes les espèces précédait, flanquait ou suivait péniblement nos colonnes armées.

Les premiers jours de notre route furent beaux. L'hiver moskovite nous laissait quelque répit pour sévir d'autant mieux trois semaines plus tard. Les vivres ne

manquaient à personne au commencement de cette retraite.

La température était si douce que Victor Lanternier ôta sa bonne pelisse et la lia sur le dos de son cheval, qu'il attacha derrière la voiture du général. L'insouciant enfant, marchant à pied par un assez beau soleil, à quelque distance, perdit de vue sa monture ; elle lui fut volée avec la fourrure qu'elle portrait.

Le voilà donc à pied comme en partant de Paris et, ce qui était pire, réduit à une veste de drap gris pour tout vêtement d'hiver. Madame Anthony, la soubrette du Théâtre-Français, qui suivait l'armée dans une calèche qu'elle avait emmenée de Moscou, eut pitié du pauvre petit compatriote, et trouva dans son bagage, dans sa garde-robe théâtrale, une redingote en drap à triple collet qui lui avait servi dans je ne sais quel rôle à travestissement du répertoire de cette époque. Elle répara donc, autant qu'elle le put, la perte que Victor avait faite.

Nous fîmes, en partant, quelques journées sur une route inconnue, mais nous rejoignîmes ensuite celle qui passe par Smolensk.

C'était aux yeux de nous tous une bien fâcheuse nécessité que celle de retourner par le chemin que nous avions déjà parcouru en venant.

On murmurait hautement en revoyant les villes incendiées de Gjatsk, Wiasma et autres. On a cherché à expliquer depuis ce qui avait motivé cette détermination. On a dit que, sur cette voie, nous allions du moins audevant des renforts qui nous arrivaient de France; que nous y trouverions les magasins qu'on avait établis ; que nous rencontrerions les courriers apportant des nouvelles de France; avantages que nous n'aurions pas eus sur une autre route, d'ailleurs plus longue, totalement

inconnue, mal décrite sur les cartes que possédait l'état-major général.

Il est probable, a-t-on ajouté, que nous aurions vu se renouveler sur un parcours plus méridional ce qui s'était offert à nos yeux sur la route directe : des villes et des villages brûlés et abandonnés par leurs habitants.

Ce système de défense était universellement commandé dans toute la Russie et bien facile à suivre. Notre armée en retraite eût peu gagné sous le rapport des fourrages; en outre, on aurait rencontré plus tôt les forces russes arrivant de Moldavie sur notre flanc gauche, et l'on se serait éloigné des corps français de Reggio, de Bellune et de Tarente, qui avaient manœuvré sur notre flanc droit. Somme toute, il faut conclure que nous étions à Moscou dans une mauvaise situation pour avoir trop tardé à en partir. Le retour ne pouvait être que désastreux; la meilleure route pour revenir était évidemment celle qui se rapprochait le plus de la ligne droite.

Pendant les six semaines que nous avions passées à Moscou, dans le palais du comte Rostopchine, un jeune Russe, resté dans cette ville incendiée pour des raisons demeurées inexplicables, s'était fait notre commensal habituel. Il se nommait Dmitri ***, paraissait appartenir à une famille distinguée et parlait très bien français.

Il nous raconta qu'il n'avait pu fuir avec le reste des habitants, qu'il s'était d'abord caché dans un quartier reculé, que plus tard la faim l'avait chassé de sa retraite. Dès ce moment, enfin, il n'avait plus osé rejoindre les siens, qui auraient pris ombrage de son long séjour au milieu de l'armée ennemie. Comme il était fort aimable, très au courant de toutes choses et qu'il nous servait d'interprète pour la langue russe, le général Delaborde l'admit volontiers à sa table. Nous avions bien quelque-

fois un soupçon que cet étranger ne vivait au milieu de nous que pour rendre compte à ses compatriotes de notre force et de nos projets; malgré cette pensée assez vague, nous lui permettions de passer ses journées dans notre intimité. A la veille de notre départ, il annonça vouloir faire la retraite avec notre général, en disant qu'il se fixerait à Paris; nous pensâmes que peut-être nous l'avions injustement soupçonné. Dmitri se mit effectivement en route avec notre corps d'armée.

Le soir de notre troisième journée de marche après notre départ de Moscou, je veillais encore et me chauffais auprès du grand feu de notre bivouac, tandis que tout dormait autour de moi. Je m'étais lié avec ce jeune étranger pendant ce long séjour; nous avions passé des heures entières à lire dans la riche bibliothèque du comte Rostopchine. Un jour, en parcourant ses rayons, j'avais trouvé l'ouvrage que mon père a publié, en 1787, sous le titre de : *Tableau de l'Espagne moderne*, et j'avais écrit sur une feuille de papier, que je plaçai en tête du premier volume, la phrase que voici :

« Le fils de l'auteur a trouvé avec plaisir, si loin de « sa patrie, un livre écrit par son père. Il regrette que « ce soit la guerre qui l'ait amené dans ce palais. »

Dmitri parut me savoir bon gré de la rédaction de cette espèce de carte de *visite* ou plutôt de *condoléance* laissée dans le palais d'un propriétaire fugitif; ce jeune Russe me prit la main au moment où je venais d'écrire, mais il ne me dit rien qui me fît connaître qu'il m'en savait gré. Ce que je vais raconter m'a cependant prouvé qu'il a voulu me témoigner sa reconnaissance; toujours est-il qu'il me rendit, quelques semaines plus tard, un service signalé que je ne dois oublier de ma vie.

« Monsieur, me dit-il en s'approchant du feu de « sapin qui flambait devant moi, il me semble que

« vous n'avez pas bien chaud ce soir, avec votre petite « fourrure d'astrakan?

« — C'est vrai, lui répliquai-je, j'aurais pu mieux « choisir parmi tant de manteaux qui nous ont été « offerts.

« — Que voulez-vous? reprit-il, vous êtes jeune, « vous avez préféré un vêtement élégant; vous ne con- « naissez pas nos terribles froids de Russie.

« Je vous propose une chose, ajouta-il; je me suis « revêtu de cette grosse fourrure en peau de renard, je « vous engage à troquer avec moi. »

Je voulus me défendre d'accepter; ce qu'il m'offrait avait plus de valeur que ce qu'il eût obtenu en retour. Il insista :

« Croyez-moi, me dit-il, vous ne résisterez pas, ainsi « vêtu, à nos vingt-cinq degrés de froid; vous saurez « ce que c'est d'ici à peu de temps. Moi, je les ai res- « sentis bien souvent déjà; j'ai connu même à Arkhan- « gel les quarante degrés qui font geler le mercure; « ainsi, je vous le conseille, ne refusez pas mon offre. »

Je cédai enfin et j'endossai la pelisse de cet étranger prévoyant et généreux.

A peine eus-je été couvert de ses peaux de renard, que je bénis de bon cœur l'obligeance de mon compagnon de route. Quelle différence de chaleur avec celle de ma légère fourrure d'*agneaux tartares !* Dès ce moment, je me sentis de force à braver les froids qu'on nous prédisait.

Je m'endormis en m'inquiétant un peu, si j'ai bonne mémoire, de ce que ferait le jeune Russe qui, si mal garanti, devait affronter avec nous, pendant la retraite, les rigueurs de l'hiver. Mais j'aurais pu m'épargner cette crainte. A mon réveil, ce bienfaiteur avait disparu; était-il retourné à Moscou?

Quelques-uns de nous crurent alors que son long séjour au milieu de notre état-major, son projet de nous accompagner, de s'expatrier, de se fixer en France, que tout cela n'était qu'un jeu prémédité et qu'il était allé faire un rapport de tout ce qu'il avait observé. On le maudit; quant à moi, je ne croyais pas en avoir le droit.

J'ai réfléchi depuis à cet incident. Il m'a semblé que les soupçons alors conçus ne sont pas suffisamment justifiés; on peut penser avec moi que le rôle d'explorateur secret s'allierait mal avec le noble désintéressement qui avait inspiré à cet étranger, que je ne devais plus revoir, le désir de me prémunir contre les rigueurs d'un fléau redoutable. Son séjour prolongé à Moscou et sa marche de quelques jours au milieu de nous m'ont paru pouvoir être autrement interprétés. Il était resté à Moscou *peut-être* pour tâcher de défendre sa maison contre les chances d'un incendie général; il avait plus tard pensé que, se trouver dans cette ville au moment où les habitants irrités y reviendraient, après notre départ, l'exposerait à des reproches, peut-être même à de graves dangers. Il aurait donc calculé que faire quelques lieues avec l'armée francaise, puis nous quitter pour se rendre dans ses terres ou dans quelque ville de province, c'était pour lui le meilleur moyen de sortir d'une situation étrange et périlleuse; telle est l'explication que ma reconnaissance m'autorise à préférer.

Que pouvait-il apprendre, au surplus, à ceux qui étaient chargés de nous poursuivre? A ce moment, l'armée marchait encore en bon ordre, et toute attaque dirigée contre son arrière-garde eût été vigoureusement repoussée.

L'état-major de notre division n'était guère plus nombreux que ne l'est ordinairement celui d'un général qui n'opère point séparément. J'ai déjà parlé des officiers

quant à nos ordonnances, simples soldats, c'étaient le lancier polonnais Gorski et un canonnier, natif de Berlin, qui s'appelait Preuss (Prussien), comme on se nomme chez nous Picard, Comtois ou Champagne; telle avait été, de Smolensk jusqu'à Moscou, la composition de notre famille militaire. Pour aller chercher du bois et des fourrages, élever des toits de chaume ou de feuillage, pour construire un abri quelconque quand nous passions les nuits en plein champ, quelques fantassins de la division venaient aider nos domestiques.

Au retour, les mêmes officiers suivaient notre chef : mais dès le commencement de la retraite, l'entourage du comte Delaborde était devenu plus nombreux. Son affabilité et son caractère généreux avaient appelé autour de lui, d'abord à sa table du palais Rostopchine, puis autour du foyer hospitalier de son bivouac, lorsque nous eûmes quitté Moscou, un nombre de fugitifs français plus considérable, peut-être, qu'on n'en vit à la suite de nos chefs du grade le plus éminent. Nous eûmes ainsi, à la première couchée en plein air, un surcroît de compagnons et de commensaux. Il se composait de quatre Français et de deux Françaises. Les Français étaient MM. André et Anthony, un peintre nommé Lavaupierre, et un précepteur, savant grammairien, appelé Lardillon. Les deux Françaises étaient, on le sait déjà, la jolie jeune première et la belle soubrette du théâtre français de Moscou.

Au moment d'en arriver au triste spectacle des misères qui bientôt vont commencer pour nous, qu'il me soit permis de dépeindre, comme contraste et diversion, les deux charmantes jeunes femmes que leur destinée condamnait à partager nos souffrances.

Mesdames André et Anthony étaient à peu près les contemporaines des plus jeunes d'entre nous. La pre-

mière n'avait pas plus de vingt-deux ans; elle était de taille moyenne; elle avait les cheveux noirs, les yeux bruns des provinces méridionales de notre France, dont nous étions si loin. Son courage, qui soutenait le nôtre, lui fit longtemps conserver son gracieux enjouement au milieu des dangers et des privations qui redoublaient chaque jour. Nos deux compagnes avaient chacune leur calèche au commencement de notre longue marche; elles n'en descendaient guère que pour venir se réchauffer le soir au feu du bivouac de notre général et partager notre souper; elles retournaient ensuite chercher un gîte au fond de leur voiture. Lorsque, plus tard, comme tant d'autres, elles virent périr les chevaux qui les traînaient, elles durent faire la route à pied; à leur arrivée de chaque soir, ces malheureuses femmes avaient longtemps à chercher, au milieu de l'immense confusion des feux allumés pour la halte, celui du général Delaborde; nous entendions leurs voix, souvent tremblantes d'inquiétude, nous appeler de très loin; elles étaient, du reste, toujours accompagnées alors par l'un d'entre nous qu'elles avaient rencontré en marchant; elles traversaient, ainsi protégées, la foule de ces soldats de tous pays.

Madame Anthony était un peu moins résignée que son amie aux souffrances que nous devions endurer. Elle était venue en Russie avec son mari, directeur du théâtre français de Moscou. Sa taille était plus élancée que celle de madame André. C'était une jeune femme d'une grande distinction d'esprit et de manières, mais d'un caractère doux et timide. Elle pleurait souvent, avec le pressentiment qu'elle ne reverrait pas le France. C'était une brune aux yeux bleus, comme la princesse des Ursins, dont le duc de Saint-Simon nous a dépeint à la fois le charme tout-puissant et le caractère odieux. Notre com-

pagne d'infortune de 1812 était, au contraire, d'une attachante bonté ; j'ai déjà raconté son acte de bienfaisance qui consola le pauvre petit Victor de la perte de sa pelisse.

A cette période de notre retraite de Moscou, ces deux femmes partageant nos misères répandaient une teinte tant soit peu romanesque sur la rude et sévère réalité d'un froid terrible, d'une faim dévorante et de la dure nécessité de marcher péniblement et sans retard, pour échapper à la mort ou à la captivité. Lorsque le matin on se mettait en route, notre groupe de chaque jour se séparait avec le pressentiment, presque la douloureuse certitude de ne plus retrouver réunis le soir tous ceux que l'on quittait. On se mettait en marche et l'on était bientôt séparés au milieu des mille piétons et cavaliers de la colonne. Le général et ceux qui avaient encore des chevaux nous devançaient immédiatement, la voiture et le fourgon s'éloignaient peu après.

Quant à ceux qui en étaient réduits à cheminer à pied, mille causes ne tardaient pas à les disperser. Les plus alertes dépassaient les moins ingambes ou les moins courageux. Les deux maris, remplis sans doute l'un et l'autre de dévouement, s'efforçaient de ne point quitter leurs femmes ; mais ils n'y réussissaient pas toujours. Madame Anthony, surtout, restait malgré elle quelquefois en arrière ; mais elle n'était jamais tout à fait privée de protection. J'ignore si quelqu'un d'entre nous éprouvait pour elle une sympathie que les vingt-cinq degrés Réaumur n'avaient pu empêcher de naître et de se développer, mais personne, je dois ici le déclarer, n'était exclusivement ni de préférence attaché à ses pas. Chacun de nous, si le hasard l'en séparait, était heureux de la retrouver pour raffermir son courage fréquemment ébranlé par de si poignantes épreuves. En ce qui me concerne, je l'ai plusieurs fois rencontrée pour lui servir

d'appui. Un soir, entre autres, je la trouvai plus désespérée que de coutume et n'ayant conservé pour protecteur que Preuss, l'honnête canonnier prussien qui s'était en ce moment dévoué à son service avec autant d'abnégation que de respect. Il lui promettait, lorsque j'arrivai près d'elle, de ne pas l'abandonner et de la conduire le soir même au bivouac du général. Je lui fis la même promesse, je ranimai son courage abattu et j'eus le bonheur de l'installer, une fois de plus, à ce foyer providentiel objet de notre vœu quotidien.

Ni le froid ni la faim ne sévirent contre ces deux femmes, tant qu'elles ne furent point séparées de nous. Mesdames André et Anthony étaient enveloppées de chaudes fourrures, et nous leur donnions chaque soir, avec une galanterie méritoire, la meilleure part du repas que la voiture et le fourgon de notre général permirent de préparer à chaque bivouac, avec une abondance toujours décroissante, il est vrai, jusqu'au moment où la mort des attelages nous enleva toutes nos ressources.

Vers la fin de la retraite, je ne rencontrai plus ces deux jeunes compatriotes ; mais j'ai appris à Paris, quelques mois plus tard, que toutes deux avaient pu revoir la France.

L'expression de journées de Krasnoë conviendrait mieux que celle de bataille. Le 16 novembre, en effet, l'armée française était encore disséminée en quatre corps d'armée séparés les uns des autres. Ces corps étaient partis de Smolensk successivement à un jour d'intervalle; on se battait sur une vaste étendue de plus de dix lieues. Les combats simultanés de ce jour étaient en partie sans liaison les uns avec les autres. Le point principal et décisif de cette lutte était, sans doute, en arrière de Krasnoë, bourg où se trouvait l'Empereur, entouré

de sa garde vieille et jeune. Cette dernière eut la mission glorieuse d'arrêter l'armée de Kutusoff qui, suivant et côtoyant la nôtre, avait porté sa tête de colonne jusqu'à la hauteur de notre avant-garde.

L'Empereur avait séjourné pendant quelques jours à Krasnoë, pour attendre l'arrivée des corps d'armée du vice-roi, de Davout et de Ney, partis l'un après l'autre de Smolensk à un jour d'intervalle. Le vice-roi nous avait rejoints le premier. Le corps du maréchal Davout, qui le suivait, combattit d'abord avec la valeur qu'il avait montrée durant toute la campagne, puis unit ses mouvements aux nôtres en vue de Krasnoë, où il arriva vers le milieu de la journée. Il traversa cette ville, s'arrêta non loin de notre camp et un peu en arrière de la position qu'occupait Napoléon; car, pendant ce temps, l'Empereur, avec sa vieille garde, s'était avancé jusqu'à Liadoui, sur la route du défilé de Zembin, où il était urgent d'arriver avant les Russes. En ce lieu se trouvaient, en effet, une longue étendue de marais et une série de ponts de bois qu'un parti de cinquante cavaliers aurait pu brûler.

Je dois ici, en présence des mouvements si vastes et si compliqués, me borner à raconter ce qui concerne le combat qu'eut à livrer, pour sa part, le corps de la jeune garde, afin d'arrêter l'ennemi et protéger la marche des troupes qui dépassaient Krasnoë.

Dès la veille de l'attaque, que semblait méditer l'armée russe, Napoléon résolut de la surprendre elle-même au milieu de la nuit par un brusque retour offensif.

Un des généraux du corps du duc de Trévise, l'intrépide général Roguet, fut chargé de ce coup de main. Il fit prendre les armes à quatre bataillons, marcha en silence vers le camp russe, tomba à l'improviste sur la ligne de ses feux de bivouac et obtint un succès complet.

Avant le point du jour, il était rentré dans la ligne française, laissant les Russes étonnés de tant d'audace, persuadés que nos troupes étaient encore en force sur ce point et en état de les repousser énergiquement, puisqu'elles prenaient l'offensive. Ce combat de nuit eut une grande importance pour les journées suivantes. Le général en chef Kutusoff, ayant placé sur ce point une force considérable, ne pouvait supposer que le corps de la jeune garde, qui venait de lui porter un coup si hardi, ne comptait pas au delà de six mille hommes, en y comprenant la brigade du prince Émile de Hesse-Darmstadt agissant avec elle.

L'Empereur, au moment de quitter Krasnoë avec sa vieille garde, dit au duc de Trévise :

« Mon cher maréchal, je vous laisse ici avec con-
« fiance. Vous serez attaqué par la tête de colonne de
« l'armée russe; je vous demande de lui résister un
« jour entier. J'ai besoin que vous l'arrêtiez le plus
« longtemps possible. Je vous saurai gré de chaque heure
« que vous gagnerez. »

Le duc de Trévise répondit :

« Sire, j'arrêterai l'armée ennemie toute cette jour-
« née. »

Et il tint parole.

Nous avions pris les armes avant le jour; nous marchâmes au-devant des Russes et occupâmes nos positions. Dès le début du combat, l'un de nos chefs les plus distingués fit une perte douloureuse : le frère du général Berthezène fut mortellement blessé à ses côtés.

Le duc ne Trévise donna à une partie de sa troupe la tâche de soutenir le premier choc. Il choisit avec beaucoup de discernement la position qu'il assigna aux bataillons placés ainsi en première ligne.

Le champ de bataille était une immense plaine cou-

verte de neige et traversée presque parallèlement à notre front de bataille par un long et profond *ravin*, c'est-à-dire un de ces déchirements de terrain qu'on trouve souvent dans ces contrées et qui ressemblent à des lits de larges rivières desséchées. Le ravin de Losmina est parcouru aujourd'hui encore par un étroit cours d'eau qui lui a donné son nom.

C'est sur la rive très abrupte de cet escarpement, s'allongeant à perte de vue, que furent placés, à gauche, une brigade hessoise réduite, en ce moment, à cinq ou six cents hommes; au centre, deux régiments de même force : le 1er de tirailleurs et le 1er de voltigeurs; puis, à notre droite, un bataillon de grenadiers hollandais.

A un quart de lieue environ s'étendit, presque parallèlement à ce ravin, notre ligne, dont la droite s'appuyait à Krasnoë.

Le duc de Trévise, son état-major, son escorte de lanciers rouges de la garde et son escadron de cavalerie portugaise, que commandait le marquis de Loulé, se trouvaient en avant de cette longue et mince ligne d'infanterie dont nous étendions démesurément le front, en plaçant nos hommes sur deux rangs au lieu de trois. Nous présentions ainsi à l'ennemi une ligne de bataille s'allongeant d'un tiers, mais s'affaiblissant dans la même proportion, en cas de lutte rapprochée et corps à corps. L'ennemi ne profita pas, ne se douta même pas, dans tout le cours de la bataille, de notre audacieux stratagème, car il se borna jusqu'au soir à canonner vigoureusement cette ligne amincie qui bordait un horizon lointain. Le général Delaborde et son état-major se joignirent à celui du duc de Trévise.

C'est sous cet aspect que s'offrit à moi la première bataille rangée que j'aie vue bien distinctement. Une très vive canonnade s'engagea tout d'abord. Les boulets et les

obus ennemis, arrivant soit de plein fouet, soit en ricochant sur la neige, faisaient des brèches nombreuses dans nos rangs.

Les Russes, dont les masses noires et profondes se montraient au loin, mirent le matin en batterie trente pièces, et ce nombre fut doublé par des augmentations successives.

C'était la première fois que nos jeunes soldats entendaient le ronflement aigu des boulets et le bruit plus accentué des obus, qui terminent leur course par le fracas d'une explosion. Mon vieux général parcourait lentement le front de bataille en disant :

« Allons, mes enfants, levons le nez, quand nous
« sentons la poudre pour la première fois. »

Des cris de joie et des vivats accueillaient ces paroles.

Le feu des batteries russes devenait plus vif à chaque instant; elles tiraient surtout à outrance sur les trois faibles régiments placés en avant pour nous couvrir et pour disputer le passage du ravin de Losmina. Ils étaient là, suivant l'expression énergique de l'un de nos vieux capitaines, *comme un os que nous placions devant l'ennemi, pour le lui donner à ronger*.

Au plus fort de la bataille, le général partit au galop, traversa la plaine, alla se placer au milieu des Hessois, qui essuyaient en ce moment tout le feu de l'ennemi: nous entendions à notre gauche le canon du maréchal Davout.

Dès le matin, notre chef nous avait annoncé une affaire sérieuse, et je m'y étais préparé. Par un zèle assez mal entendu et fort inutile en tout cas, j'avais ôté pour ce grand jour ma bonne grosse pelisse de renard, et je l'avais confiée au fidèle Victor. Je pensais, en effet, que, destiné à remplir dans cette bataille le beau rôle d'aide de camp, dont l'idée me charmait, je serais plus leste

pour porter les ordres et plus léger pour le cheval que je montais et qu'il m'importait de ménager.

Ce cheval n'était plus celui du pauvre Du Breuil. Figaro m'avait été volé peu de jours auparavant, et j'avais acheté une charmante jument grise, du nom de Grisélidis. Elle provenait d'une capture faite par l'un de nos régiments de hussards.

Grisélidis me porta donc, de son pas rapide, auprès de mon général. Je le suivais au milieu de la brigade du prince Émile de Hesse. A chaque instant, le canon renversait quelques-uns de ces soldats. Le jeune prince, âgé alors de vingt ans et d'une valeur héroïque, était entouré de morts et de blessés. Quand le général Delaborde arriva près de lui, il rendit hommage, entre deux volées de mitraille, à la ferme contenance de cette troupe allemande.

« Je félicite Votre Altesse, dit-il, sur le courage de « ses soldats et la remercie de garder si bien un poste « important.

« — Vous voyez, mon général, répondit le prince, « que je perds beaucoup de monde.

« — Nos troupes françaises sont tout aussi maltraitées « que nos alliés; l'égalité la plus parfaite sur les champs « de bataille est notre constante habitude. A votre droite, « un poste avancé est défendu par deux régiments de « jeune garde.

« — Mon obsevation n'était pas une plainte, mon « général, répliqua noblement le prince Émile; mes « soldats continueront à faire leur devoir.

« — Je n'en doute point, et j'en remercie de nou- « veau Votre Altesse. Au surplus, la journée s'avance; « notre tâche sera bientôt remplie. »

Il était nécessaire de faire connaître à ces soldats alliés que les troupes françaises n'étaient point ména-

gées à leurs dépens. Les Hessois maintinrent leur position pendant tout le cours de cette bataille.

Nous parcourûmes, avec le général Delaborde, la crête du ravin qui marquait notre ligne avancée, et sur laquelle les bataillons dont j'ai parlé résistaient depuis le matin; puis nous regagnâmes notre seconde ligne.

Quatre heures du soir arrivaient, le jour commençait à baisser. C'était un bienfait de la saison que de raccourcir à ce point cette journée d'hiver, dont le duc de Trévise avait le droit de compter chaque minute.

L'armée russe s'était enfin déterminée à marcher en avant. En cet instant de la chute d'un jour blafard, elle attaquait avec fureur l'un des régiments de jeune garde, le 1er de tirailleurs placé près du ravin.

Le duc de Trévise dit alors au général Delaborde :

« Général, ces braves régiments ont assez souffert. « Je ne veux pas les sacrifier en entier. Le jour va « finir. Nous avons rempli les intentions de l'Empereur. « Envoyez un aide de camp pour dire à ce régiment « d'opérer sa retraite. »

Cet ordre fut exécuté; les débris tout sanglants de ce corps se replièrent sur nous; le canon et les charges de cavalerie en avaient détruit les deux tiers.

Mais une destinée plus funeste encore attendait l'autre régiment de jeune garde, le 1er de voltigeurs, qui avait occupé une position plus éloignée. Bientôt nous jugeâmes que les efforts de l'ennemi se concentraient exclusivement sur ce dernier détachement isolé.

D'abord une canonnade retentit à coups pressés; c'est la mitraille qu'on dirige sur lui pour l'ébranler, puis la fusillade éclate en longs roulements. Nous reconnaissons distinctement la voix de nos conscrits de vingt ans, leur cri de guerre habituel, cri de dévouement au Souverain,

se mêlant aux hourras redoublés des assaillants; puis un instant de morne silence...!

« Ont-ils succombé? se demande-t-on avec une douloureuse anxiété.

« — Non, voici qu'ils crient de nouveau tous à la « fois : *Vive l'Empereur!* avec un redoublement d'éner« gie. Ils veulent nous apprendre de si loin qu'ils exis« tent encore, qu'ils viennent de repousser cette nou« velle charge. »

Mais nos chefs se sont émus. Ils pressentent que cette troupe héroïque va être accablée par le nombre.

« Les braves jeunes gens, les pauvres enfants! dit « notre vieux général, ils viennent encore de résister à « l'ennemi.

« — Il est temps de les rappeler, répond le maré« chal Mortier. Hâtez-vous, général, envoyez-leur l'or« dre de se retirer. »

L'officier chargé de cette mission part aussitôt. Il arrive au bord du ravin, il le longe ensuite vers la droite. Une nouvelle charge, une nouvelle canonnade avaient eu lieu pendant qu'il traversait cette vaste plaine. Il se dirige vers un point blanchâtre, où la fumée d'un combat se distingue à peine au milieu de la brume du soir.

Il approche, il était trop tard. Quelques cris, quelques coups de fusil isolés s'entendaient encore faiblement; plusieurs groupes semblaient s'être formés çà et là et résistaient aux Cosaques et aux dragons de Novogorod, dont les escadrons se précipitaient encore sur des hommes, la plupart blessés, qui avaient échappé à la ruine entière de leur régiment. Il demande à un lieutenant de ces soldats qu'il rencontre et qui, blessé à la tête d'un coup de sabre, a le visage tout ensanglanté :

« Où est le 1er de voltigeurs?

« — Il n'existe plus; l'ennemi ne poursuit que quel-

« ques groupes de malheureux fuyards qui se défendent
« contre les cavaliers. »

Les coups de feu qui s'entendaient au loin n'étaient que le bruit de ces derniers efforts du désespoir. Le 1er de voltigeurs venait d'être sacrifié à la nécessité de gagner du temps. Il fallait arrêter l'armée russe au moins un jour dans cette position : le salut de l'armée l'exigeait.

Voici un passage du livre du comte Philippe de Ségur, qui décrit ainsi ce désastreux sacrifice :

« Les Hollandais de la garde perdaient en ce moment,
« avec un tiers des leurs, un poste important qu'ils
« défendaient, et l'ennemi avait couvert aussitôt d'ar-
« tillerie cette position qu'il venait de nous enlever. Ro-
« guet, se sentant écrasé de ces feux, crut pouvoir les
« éteindre. Un régiment, qu'il lança contre la batterie,
« fut repoussé. Un second, le 1er de voltigeurs, parvint
« jusqu'au milieu des Russes. Deux charges de cavalerie
« ne l'ébranlèrent point; il s'avançait encore lorsque,
« tout déchiré par la mitraille, une troisième charge
« l'acheva. »

Nous ne quittâmes qu'à la nuit tombante cette plaine de neige rougie par le sang de la jeune garde. Les Russes, après la retraite des Hessois, le sort funeste des deux régiments français et les pertes essuyées par le bataillon hollandais, qui s'était vaillamment battu à l'extrême droite, avaient enfin passé le grand ravin de Losmina. Leurs masses s'avancèrent dans la plaine, et leur innombrable artillerie, toujours plus rapprochée, fit de grands ravages dans nos rangs.

Philippe de Ségur dépeint ainsi les derniers moments de la bataille de Krasnoë :

« Mortier ordonna alors à ses régiments de se retirer
« pas à pas devant ces forces d'une supériorité écra-
« sante.

« — L'entendez-vous? soldats, s'écrie le général De-
« laborde, le maréchal ordonne le pas ordinaire! Au
« pas ordinaire, soldats! »

« Et cette brave et malheureuse troupe, entraînant
« quelques-uns de ses blessés, sous une grêle de balles
« et de mitraille, se retire lentement de ce champ de
« carnage comme si elle marchait sur un champ de
« manœuvres. »

Dans ce moment, le général Delaborde s'était placé avec son état-major à l'entrée de la ville, afin d'encourager et de diriger ses soldats qui en défendaient l'entrée. Je marchais donc avec les dernières compagnies qui traversaient Krasnoë. Les boulets ennemis, tirés de très près, perçaient les maisons de bois de ce petit bourg et tuaient plusieurs des soldats de notre arrière-garde. Peu de temps après, la fusillade balayait la grande rue, et c'est dans ce moment que je rencontrai Victor, le tambour réformé, exposé au feu le plus vif comme les plus vaillants de nos fantassins. Il m'avait attendu tout ce temps pour me donner ma pelisse qu'il n'avait pas voulu abandonner. Le brave et fidèle enfant marchait à pied avec cette grande fourrure qui lui traînait sur les talons. Il aurait pu partir avec la tête de la colonne, où il n'aurait couru aucun danger; mais, par attachement pour son maître, il avait attendu jusqu'à la fin de cette journée, et il se trouvait volontairement au poste le plus périlleux. Dès qu'il me vit, il poussa un cri de joie et me dit en riant :

« Vite, mon lieutenant, prenez votre pelisse; car
« je ne puis marcher aussi vite que l'arrière-garde, et
« il faut aller bon train pour ne pas rester en arrière.

« — Pauvre enfant! tant d'insouciante gaieté dans
« un pareil moment! »

Aucun lien de discipline, aucun esprit de corps ne

l'avait fait demeurer si longtemps exposé à un feu meurtrier dans cet endroit, d'où il avait vu défiler les derniers bataillons d'arrière-garde conduits par leurs officiers, les derniers groupes de fantassins isolés, se ralliant, s'encourageant et se soutenant les uns les autres, escaladant les clôtures et barrières de bois du faubourg de Krasnoë, en tiraillant contre la cavalerie ennemie.

Notre jeune garde, emportant ses nombreux blessés, venait de passer à l'instant; mais mon fidèle serviteur ne m'avait pas encore vu, et il m'attendait pour me remettre le dépôt que je lui avais confié. Je fus surpris et touché, je l'avoue, lorsqu'au milieu d'une vingtaine de soldats, faisant feu sur des éclaireurs ennemis qui s'étaient avancés à trente pas, je reconnus mon petit Parisien. J'eus à peine le temps de descendre de cheval pour le débarrasser de cette fourrure qui gênait sa marche.

La nuit vint peu à peu mettre un terme à nos combats, et, dès que nous eûmes traversé Krasnoë, nous marchâmes sans être inquiétés. Je remerciai alors Victor de son dévouement.

« Ah bien, oui, ç'aurait été beau à moi de m'enfuir « avec votre pelisse », me répondit-il avec l'accent décidé des enfants de notre grande ville.

Il me raconta ensuite que, de l'endroit où je l'avais rejoint, il avait eu le spectacle de toute la bataille.

« Je vous ai vu courir dans la plaine, en avant du « front de la jeune garde, me dit-il; c'est Grisélidis « qui vous faisait reconnaître de si loin. »

Le soir de cette journée, l'Empereur arriva avec sa vieille garde jusqu'à Liadoui. Notre corps d'armée campa à une lieue en arrière. L'Empereur adressa au duc de Trévise les éloges qu'il avait si bien mérités.

Les combats livrés à Krasnoë avaient prouvé à l'en-

nemi que l'armée qui se retirait devant lui était encore redoutable; mais dès ce moment, chaque jour de marche nous affaiblissait autant par la mort de nos soldats que par la dispersion croissante des régiments.

Tandis que nous cheminions sur ces routes jonchées à chaque pas de victimes nouvelles, les différents corps qui avaient été chargés par l'Empereur d'opérer sur les deux flancs de notre armée redoublaient d'efforts pour arriver aussi rapidement que possible. Notre Empereur calculait surtout avec une vive inquiétude le temps qu'il fallait à l'amiral Tchichagoff pour entrer en ligne avec l'armée rendue disponible dès le mois de mai par la paix, signée à Bucharest, avec la Turquie. Ces troupes aguerries, s'élevant à trente mille hommes, auraient pu contribuer à nous couper la retraite, si ce renfort, que l'armée russe recevait du midi, n'avait été contre-balancé par ceux que nous amenaient le duc de Bellune et le duc de Reggio. Un seul jour de retard dans la marche de nos deux corps d'armée détachés, un seul jour gagné par ces nouveaux assaillants, auraient produit les résultats les plus funestes. A quoi tiennent les chances de la guerre et les destinées du monde!

Les maréchaux qui commandaient les corps que nous attendions trouvaient de grandes difficultés, surtout vers cette fin de la campagne, pour communiquer directement avec leur chef suprême. C'est par un long détour, c'est par la route de Wilna que l'Empereur recevait des nouvelles de ceux de ses lieutenants qui manœuvraient et combattaient à notre droite. Le duc de Tarente opérait vers Riga, sur les rives de la Baltique, en Livonie et en Courlande : il n'avait ni l'ordre ni la possibilité de nous rejoindre; le duc de Bellune et le duc de Reggio se trouvaient en Lithuanie; le général Reynier, le prince de Schwartzenberg enfin, sur notre flanc gauche, étaient

chargés de s'opposer à l'arrivée de l'armée de Tchichagoff. Tous ces chefs agissaient habituellement pour leur compte, sans direction possible, surtout à l'époque où nous étions arrivés. Des aides de camp étaient sans doute envoyés par la route directe, à travers des contrées désertes, mais les plus hardis, ou pour mieux dire les plus heureux, arrivaient seuls au quartier général impérial.

Plus Napoléon approchait de la Bérézina, plus son anxiété devait augmenter. Il passait, chaque soir, des heures entières courbé sur les cartes assez incomplètes qui lui servaient de guide, et cette muette représentation des longues routes qu'il avait à parcourir, des rivières qui barraient son passage, ne lui apprenait rien de la marche des corps de troupes dont il désirait ou redoutait l'arrivée.

Lorsque l'armée s'arrêta deux jours dans la ville d'Orcha, l'inquiétude de Napoléon était à son comble. — Cette ville, assez étendue, offrit quelques abris et de faibles ressources à notre armée.

Orcha, comme la plupart des villes secondaires de ces contrées, se composait de maisons de la plus pauvre apparence. Une grande partie de la population est juive; lorsque nous arrivions dans ce pays six mois auparavant, confiants et redoutables, l'activité mercantile de cette nation avait été très utile aux approvisionnements de l'armée; mais, en ce moment d'affaiblissement visible, les ressources et le bon vouloir s'étaient épuisés en même temps. Cette grande bourgade était insuffisante pour donner asile à la multitude affamée qui affluait successivement. Toutes ses habitations furent encombrées par les premiers arrivés, les soldats de régiments les plus divers. Le quartier général impérial n'était qu'une réunion de chétives maisons construites, suivant l'architec-

ture de ces pays boisés, en poutres équarries, horizontalement superposées; l'une de ces cabanes, de l'aspect le plus misérable, était occupée par le prince de Neuchâtel et ses bureaux; une habitation contiguë, et à peu près semblable, servait d'abri à l'Empereur. C'est là qu'au milieu de la nuit, un aide de camp du duc de Reggio vint lui annoncer la prochaine jonction d'un corps d'armée si impatiemment attendu.

Cet aide de camp était M. Achille de Lamarre. Il eut d'abord une peine infinie à découvrir le quartier général. Les haltes de cette armée désorganisée présentaient une confusion inextricable; le dégel était survenu, et c'était un surcroît de calamité; les rues d'Orcha n'étaient qu'une boue épaisse et noirâtre d'un pied de profondeur; le terrain où nos soldats avaient établi le feu de leurs bivouacs avait été également détrempé par la neige fondue.

Pour nos chefs, qui pensaient aux vastes déserts que nous avions encore à traverser, ce dégel était une funeste complication. En Russie, cette interruption du froid, qui détruit les voies de communication en défonçant les chemins et retardant la congélation des rivières, est regardée comme un malheur. Pour nous, qui n'étions plus qu'à quelques journées de la Bérézina, il eût été d'une grande importance de voir, dès ce moment, tous les cours d'eau grands et petits se mettre à l'unisson de la terre ferme par un froid intense et persévérant. Un proverbe russe exprime ainsi le bienfait que le rude hiver accorde par compensation à ces contrées en établissant vers la fin de novembre, à la Saint-André, le traînage et le passage de toutes ces rivières gelées : « Le grand saint André est non seulement le patron, « mais encore le grand maître des ponts et chaussées de « la vieille Moskovie. » En l'année 1812, ce patron de la

Russie ne la protégea que trop à nos dépens, par ces alternatives funestes de dégel et de froids rigoureux.

L'aide de camp du duc de Reggio fut conduit d'abord chez le prince de Neuchâtel qui lui indiqua le logement de l'Empereur et lui ordonna de l'éveiller pour lui apprendre l'heureuse nouvelle dont il était porteur.

Il traversa la rue et reconnut l'habitation impériale au grenadier placé en sentinelle à la porte de ce réduit obscur. Il dit à ce soldat que sa mission le contraignait à pénétrer sans délai chez l'Empereur; il entra aussitôt, mais il fut surpris de ne trouver personne pour se faire annoncer; par un hasard singulier, aucun aide de camp ni officier quelconque ne se trouvait là, et les domestiques dormaient près du feu des bivouacs d'alentour.

M. de Lamarre se trouva enfin dans une petite pièce éclairée par une seule lumière; il aperçut alors l'Empereur, qui s'était endormi sur une carte de Russie étalée sur une table : la fatigue avait vaincu son inquiétude et ses préoccupations.

Le messager si impatiemment attendu crut de son devoir d'éveiller sur-le-champ son souverain; car la situation était grave, la nécessité d'ordres pressés pouvait naître de la nouvelle qu'il apportait. Il marcha donc avec bruit pour le tirer de cet assoupissement. Il dit même à haute voix qu'il apportait des nouvelles du corps d'armée du duc de Reggio. Les premiers mots de l'Empereur, se redressant vivement, furent :

« Comment passerons-nous? comment passerons-nous? »

Puis, le réveil étant complet, l'Empereur, tout en consultant sa carte, fit ses interrogations et ses calculs, et donna ses ordres avec sa lucidité habituelle.

C'est à Orcha que le prince de la Moskowa put enfin

nous rejoindre; il était parvenu, par son inébranlable fermeté, à se faire jour à travers l'armée ennemie, qui le séparait de nous depuis Smolensk; l'Empereur s'était arrêté pour l'attendre, nous continuâmes ensuite notre marche vers la Bérézina.

A Donbrowna, une avant-garde de Cosaques attaqua, pendant la nuit, les avant-postes du quartier général. Les troupes légères de l'ennemi s'enhardissaient de plus en plus, la colonne était fréquemment harcelée, sa longueur démesurée donnait de grandes facilités aux corps de partisans qui la côtoyaient.

Ce titre éveille de funestes souvenirs. De tous les tableaux que les historiens de la campagne de Moscou ont présentés à leurs lecteurs, il n'en est aucun qui inspire au même degré l'intérêt et la compassion.

Les faits militaires n'offrent point à tous ceux qui combattent les mêmes chances ni les mêmes aspects : tout varie ordinairement suivant le hasard, les heures et les moments, et d'après les positions diverses de ceux qui prennent part aux événements.

La Bérézina, cette rivière marécageuse charriant des glaçons, qui engloutit un si grand nombre de mes compagnons d'armes, ces ponts construits par le brave général Eblée et ses héroïques pontonniers, dont le dévouement sauva l'armée, je ne les ai contemplés que plusieurs heures avant le funeste encombrement qui coûta la vie à tant de milliers de malheureux. Voici les seuls souvenirs personnels que m'ait laissés ce rivage si tristement célèbre.

J'arrivai de bonne heure au point où devait s'effectuer le passage. J'assistai à la démolition complète d'un village nommé Studianka, dont les matériaux servirent à construire trois ponts en quelques heures. Je vis les braves pontonniers, se dévouant pour opérer cette trans-

formation instantanée, entrer jusqu'à la ceinture dans une eau glaciale et bourbeuse, où plusieurs trouvèrent la mort.

Lorsque les ponts furent établis, le mouvement des troupes ne commença pas immédiatement; les régiments n'étaient pas encore prêts à se mettre en marche. A la suite de mon général, je franchis l'un de ces ponts sans obstacle et dans un moment où il était complètement libre.

Plus tard, il se rompait sous le poids d'une masse compacte, composée d'hommes à pied, de cavaliers, de chariots et de leurs conducteurs, fuyant de Moscou avec leurs femmes et leurs enfants, d'une foule éperdue, saisie d'épouvante et foudroyée par les boulets ennemis.

L'armée devait passer successivement sur ces ponts si promptement et si miraculeusement construits. On marcha d'abord avec lenteur et précaution, pour ne pas ébranler et disjoindre les chevalets, les poutres irrégulières et tout le système de cette charpente jetée sur un terrain mouvant. Mais lorsque les Russes purent se rapprocher avec leur artillerie de cette foule confuse, sans chefs, sans direction, n'écoutant à la fin que sa terreur toujours croissante, le désordre et l'encombrement furent à leur comble.

La partie encore valide et régulière de cette armée avait été heureusement renforcée par l'arrivée des corps du duc de Reggio et du duc de Bellune. Cet accroissement avait été bien nécessaire pour compenser les pertes considérables des jours précédents. La jeune garde, pour son compte, avait vu presque entièrement anéantir l'un des régiments de son effectif. Tous les braves du 1er de voltigeurs n'avaient pas, toutefois, trouvé la mort dans leur glorieux combat du 18. Quelques soldats isolés, groupés après la dispersion du carré

envahi, avaient pu nous rejoindre. Quant aux blessés abandonnés sur ce champ de carnage, ils étaient perdus sans ressource. Un combat terminé à l'entrée de la nuit, dans cette solitude de neige, n'avait laissé aux malheureuses victimes aucun espoir d'assistance.

Voici quelle fut notre position lorsque la bataille s'engagea sur l'autre rive de la Bérézina.

Le corps d'armée du duc de Trévise fut placé perpendiculairement à la grande route qui traversait la forêt de Vieliki-Stakoff. Cette route et tout le site que je vais décrire sont profondément gravés dans ma mémoire en raison des guerriers illustres que j'y vis rassemblés et groupés pendant plus d'une heure, sous le feu de l'artillerie ennemie.

Ce large chemin s'élevait en avant et en arrière de nous; notre ligne occupait ainsi le fond d'une vallée faiblement accusée. Sur la hauteur devant laquelle nous nous trouvions, l'artillerie de la garde avait mis quelques pièces en batterie. Sur la hauteur, en face, les Russes en avaient fait autant. Ces deux batteries ennemies, opposées ainsi l'une à l'autre, en travers d'un chemin bordé en ligne droite d'une antique forêt de sapins, se canonnaient vivement. Bien que, par une prédilection très concevable, l'artillerie tire ordinairement sur l'artillerie, les canonniers russes ne dirigeaient pas tous leurs coups par-dessus nos têtes. Leur caprice envoyait à peu près le tiers de leurs boulets dans le bas-fond où se trouvait notre ligne d'infanterie. La route en était à chaque instant labourée.

Vers le milieu du jour, le maréchal Ney vint, suivi de son état-major, se concerter avec le duc de Trévise, et selon sa coutume de s'exposer témérairement et de préférence dans l'endroit le plus dangereux, il se plaça au milieu même de ce grand chemin. Le maréchal Mor-

tier, avec son calme éprouvé dans vingt batailles, ne pouvait faire moins que l'intrépide prince de la Moskowa, et vint se ranger auprès de lui. Tous les généraux de brigade et de division crurent de leur honneur d'imiter cet exemple, et ce fut alors que se trouvèrent réunis sur le même point tous les personnages illustres que je vais nommer.

Outre les deux maréchaux, on y voyait le général Delaborde, le général comte Roguet, le général Berthezène, le général Doumerc, le général hollandais Tindal, le prince Émile de Hesse, le colonel d'Albignac, le marquis de Loulé, commandant notre cavalerie portugaise, et plusieurs autres.

Les Russes, jugeant que ce groupe de cavaliers qu'ils ne voyaient que de loin était composé de chefs et de leurs états-major, dirigèrent bientôt sur ce point la majeure partie de leur feu plongeant et opiniâtre.

J'étais justement en arrière du prince de la Moskowa. Plusieurs de mes camarades firent avec moi la réflexion que, si l'un de nous était emporté par le même boulet qui atteindrait ce héros, il aurait la gloire d'être cité dans le bulletin.

Aucun de nos généraux ne fut frappé dans ce poste si périlleux, et, par un effet du hasard, les projectiles russes portèrent de préférence sur nos cavaliers portugais, qui formaient en ce moment la seule escorte du duc de Trévise.

Il est remarquable que ces chasseurs à cheval, natifs des bords du Tage et qui étaient venus de si loin sur des chevaux amenés de leur pays, aient résisté, eux et leurs montures, plus longtemps que les cavaliers des régions septentrionales aux rigueurs du froid, au manque de vivres et de fourrages.

A droite et à gauche de la route, dans la forêt de

sapins, nos lignes d'infanterie souffrirent également.
Un beau fait d'armes termina, en cet endroit, une bataille marquée sur l'autre bord de la rivière par la mort cruelle de tant de malheureux.

Vers la fin du jour néfaste, la ligne russe enhardie s'avançait avec de grands cris. Une partie de l'infanterie, placée en avant de nous, fut obligée de céder à l'attaque impétueuse de cette force supérieure, mais il suffit souvent d'une troupe de cavalerie peu nombreuse, lancée à propos, pour changer l'aspect et les chances d'une bataille.

Deux escadrons de nos cuirassiers des 4e et 7e régiments, deux cents cavaliers tout au plus, s'avancèrent en ce moment. A droite de la route, le bois où nous étions en bataille était formé de grands sapins séculaires dont les branchages s'élevant très au-dessus du terrain ne gênaient point les mouvements de la cavalerie.

Les cuirassiers, à la tête desquels se trouvait le colonel Ordener, chargèrent contre les masses profondes de l'infanterie russe, et bientôt nous n'entendîmes plus dans cette grande forêt de Stakoff que les cris des fuyards poursuivis au loin, ou tombant sous les coups de nos cuirassiers.

Une demi-heure après, ces deux cents cavaliers ramenaient une longue colonne de prisonniers, la plupart déchirés de coups de sabre. J'étais à côté du duc de Trévise lorsqu'il adressa au colonel Ordener, au moment où il remettait dans le fourreau son sabre victorieux, des félicitations méritées.

Dans chacune des batailles où je me suis trouvé avec les fonctions d'aide de camp, il m'est toujours arrivé, pendant les courses qui m'étaient ordonnées par mon chef, de m'arrêter, quelques courts instants du moins, par une préférence sympathique bien concevable, près

de mon régiment; ce jour-là, j'eus l'occasion de me trouver deux fois devant le front du 5e de tirailleurs, aligné avec les autres corps de la jeune garde,

Deux incidents marquèrent pour lui cette journée : le premier n'a rien de bien saisissant; l'un des boulets ennemis qui traversaient cette forêt coupa une maîtresse branche de l'un de ces arbres gigantesques; cette masse, appesantie par une épaisse couche de neige, s'abattit sur la droite du premier peloton du régiment et ensevelit pendant quelques instants une dizaine de tirailleurs; heureusement que la partie flexible de cette touffe de verdure porta seule sur nos jeunes soldats : aucun d'eux ne fut blessé; ils se relevèrent en riant, secouèrent la neige dont ils étaient couverts, reprirent leurs fusils et leur rang à droite du régiment.

Un second boulet arriva peu de temps après et fut moins inoffensif : il fracassa la tête du cheval de notre colonel, qui était alors en avant de la première compagnie de son régiment. Les officiers et les soldats qui se trouvaient le plus rapprochés de lui, le voyant renversé sur la neige, sortirent du rang, s'élancèrent pour lui porter secours.

« Ah! mon cher colonel! » s'écria Charles de Fontenailles tout ému à la vue de son chef gisant au milieu de ces sanglants débris.

Mais lui, se relevant fièrement, impatient de reprendre son rang de bataille, répondit par ces seuls mots à un témoignage de l'affection de ses subordonnés :

« Je suis à mon poste, messieurs, que chacun reste « au sien. »

Puis il aida ses gens à détacher la selle d'uniforme pour la faire mettre sur un autre cheval. Trouvant alors un morceau de pain dans les fontes de ses pistolets, il le présenta à Fontenailles et aux jeunes soldats, qui,

malgré son ordre, ne s'étaient pas encore éloignés de lui, puis il ajouta :

« Si quelqu'un de vous a plus besoin que moi de ce pain, je le lui donne volontiers! »

La charge victorieuse de nos cuirassiers termina cette journée.

Le lendemain, l'armée se remit en marche, mais elle avait fait des pertes considérables.

Il fallait, à cette époque où augmentait chaque jour la désorganisation de l'armée, que tous les soirs, alors qu'on cheminait à travers ces plaines d'une monotone blancheur, le tambour des régiments fît entendre la marche de nuit qui appartenait en particulier à chacun de ces corps; cet appel, retentissant au loin sous ce ciel obscurci, devenait l'unique signe de reconnaissance et de ralliement. Il était alors en usage d'avoir dans chaque régiment l'un de ces nocturnes signaux, une marche distincte, connue de chaque soldat et qu'il pût écouter dans son anxiété, lorsqu'il se trouvait en arrière ou sur le flanc de la colonne en marche.

Ce battement sourd et lointain de la caisse, les combinaisons convenues des roulements et des coups de baguettes, tour à tour espacés ou pressés, formaient une mélodie cadencée qui se gravait dans la mémoire du fantassin, aussi distinctement que se fixent dans celle de l'habitant des campagnes les sonneries de l'église natale. En temps de guerre, le soldat n'a pas d'autre paroisse que son régiment, d'autre clocher que son drapeau; et lorsque, perdu dans la nuit, exposé à chaque pas à rencontrer les éclaireurs de l'ennemi, ou même à tomber au milieu d'une de ses colonnes, il entend malgré la distance le bruit de son tambour qu'il reconnaît, c'est comme s'il écoutait une voix amie qui viendrait l'encourager à travers l'ombre et l'espace. Il ranime

alors ses forces abattues, il relève son fusil, sur lequel il s'est quelque temps appuyé, et il se dirige vers le point de l'horizon d'où parviennent jusqu'à son oreille cet appel du devoir et cet encouragement fraternel de ses compagnons d'armes.

A partir du moment que je décris, les souffrances et les privations s'aggravèrent à chaque journée de marche. Les corps qui nous rejoignaient subissaient promptement l'exemple contagieux de notre désorganisation.

On conçoit qu'à l'époque où les bataillons formaient encore un campement distinct, il fût possible aux hommes isolés de retrouver, à force d'informations et d'appels à haute voix, les camarades qu'ils cherchaient. Ces cris étaient proférés dans toutes les langues pendant des heures entières; mais chaque jour la difficulté de se rejoindre était plus grande. Les hommes isolés devenaient plus nombreux. Ceux qui avaient allumé leur feu repoussaient violemment les traînards inconnus qui voulaient s'en approcher; le *chacun pour soi* était la pensée de tous ces cœurs endurcis par la souffrance. C'est à peine si l'on répondait à ceux qui s'informaient de l'emplacement occupé par leur régiment.

Victor, dont les forces diminuaiant graduellement, nous rejoignait chaque jour une demi-heure plus tard. Je l'attendais avec inquiétude; enfin j'entendais une voix grêle qui criait au loin : « Le général Delaborde! le « général Delaborde! »

C'était ce malheureux enfant que ses parents m'avaient confié à Paris. Il atteignait enfin le campement irrégulier de notre armée. Je me dirigeais alors du côté de cette voix, et, quand je retrouvais ce courageux marcheur enveloppé de son mince manteau marron à collets écourtés, je remerciais du fond de mon cœur la Providence qui m'avait jusque-là conservé un serviteur si

fidèle. Car, au milieu de tant de privations et de dangers de mort, les bons sentiments s'exaltaient autant que les mauvaises passions d'égoïsme et de dureté.

Je conduisais Victor auprès de notre grand feu; il se réchauffait alors et ranimait un peu ses membres engourdis. Mais le lendemain matin, il fallait, comme tout le monde, qu'il se remît en route, qu'il marchât toute la journée, souvent isolé, car il était à peu près impossible, au milieu de cet immense pêle-mêle, de se suivre comme on aurait voulu le faire.

Dès cette époque, je reconnus moi-même la tristesse d'une marche solitaire. Il fallait, vu la brièveté des jours, partir avant l'aurore tardive et ne s'arrêter qu'à la nuit close. Je rejoignais, j'appelais alors à mon tour, longtemps en vain : « Le général Delaborde ! » Un jour enfin, arrivé le dernier de tous ceux qui formaient son entourage, je m'étais couché, lorsque je fus tiré du sommeil qui commençait à me gagner par ces mots : « Mon lieutenant, mon lieutenant ! »

C'était mon pauvre petit domestique qui venait d'atteindre son gîte à une heure déjà avancée de ces longues nuits.

« J'arrange votre pelisse sur vos pieds, mon lieute-
« nant, me disait-il.

Il rabattait effectivement sur mes pieds cette pelisse qu'il m'avait conservée et qui, sans nul doute, m'a sauvé la vie au milieu de ces froids rigoureux. Je me levai, je le remerciai, je l'encourageai, je le consolai de mon mieux.

« Rejoins-nous toujours chaque soir, lui disais-je,
« pauvre enfant, nous serons bientôt hors de ce pays
« dévasté, et, une fois en Allemagne, tu es sauvé.

« — Ah ! mon lieutenant, me répondit-il ce jour-
« là, je suis réduit à la dernière misère. Je n'ai plus

« beaucoup de forces, je marche tant que je puis; mais « je crois que je n'irai plus bien loin. »

Ses pressentiments ne le trompaient point. Cette nuit fut la dernière de celles où il parvint à nous rejoindre.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en marche. Vers midi, il me perdit de vue. Arrivé au bivouac à la fin de cette journée, je l'attendis vainement jusqu'à une heure avancée de la nuit : vainement je prêtai l'oreille... je n'entendis plus sa voix qui, de si loin, me le faisait reconnaître... je ne l'ai jamais revu!...

Sans doute il aura eu le sort de la plupart de ceux qui, restés en arrière, moururent de froid, de désespoir et de faim. Sans doute il a péri comme tant d'autres, loin de tout secours et de toute consolation. Son nom modeste ne méritait pas, peut-être, de se voir cité au milieu de si nombreuses et de si glorieuses victimes. Le nom du tambour d'Arcole passera à la postérité; celui de ce malheureux enfant de Paris ne fut inscrit que huit jours seulement sur les rôles de la Grande Armée. Ni l'ordre d'un chef, ni l'ambition militaire ne le dirigeaient, alors qu'il attendait toute une journée dans le poste le plus périlleux et se plaçait de lui-même, au moment suprême d'une sanglante bataille, parmi les derniers fantassins d'une arrière-garde écrasée par la mitraille; il n'a droit qu'à la reconnaissance de celui pour lequel il s'exposait ainsi. Mais alors que son bon cœur et son attachement lui inspiraient ce courage intrépide, le pauvre Victor n'avait plus que quelques jours à vivre et à souffrir, et il a paru devant Dieu après s'être dévoué pour une bonne action.

Peu de jours après la bataille de la Bérézina, le duc de Reggio, transporté blessé en avant de l'armée, fut attaqué par un détachement de cavalerie ennemie.

Voici les détails positifs de ce fait d'armes. Ils m'ont

été racontés par mon frère aîné, qui se trouvait parmi les combattants de cette journée, comparée, par les historiens, à la défense de Charles XII dans son quartier général de Bender, en Bessarabie.

Le duc de Reggio, blessé d'une balle dans le côté, était transporté par ses soldats sur un brancard; il ne pouvait supporter le mouvement d'une voiture. Son état-major se composait de son fils, M. Victor Oudinot, du colonel Jacqueminot, de MM. Achille de Lamarre, Letellier, de Thermes, de Bourcet, Masséna, Louis de Cramayel, de Crillon et de la Chaise; plusieurs officiers s'étaient réunis à eux, soit pendant la marche, soit au moment du danger.

Le maréchal avait franchi avec son entourage une partie de la route que l'armée en retraite avait à parcourir; il arriva ainsi au petit bourg de Plétchénitzé. Il n'y trouva guère que des convois de blessés, des bagages devançant notre armée en retraite et quelques soldats isolés appartenant à différents corps; il s'établit dans l'une des maisons en bois qui bordaient la route. Les soldats attachés depuis le commencement de la campagne à son quartier général, et une escorte de six chasseurs à cheval du 24e régiment, formaient, avec une quinzaine d'officiers, un ensemble de trente hommes irrégulièrement armés.

Tout à coup on annonça l'apparition d'un détachement de Cosaques, traînant avec eux deux pièces d'artillerie. Quelques coups de feu retentirent à ce moment : c'était l'ennemi qui attaquait. L'escorte du maréchal fit bonne contenance et soutint vaillamment le premier choc. Il fut toutefois reconnu, dès ce moment, que cette *izba* située à l'extrémité de la ville, adossée à un bois de sapins, et qui n'avait ni cour ni clôture, était impossible à défendre contre une force supérieure. On évaluait l'en-

nemi à deux cent cinquante ou trois cents cavaliers. On continua néanmoins à faire feu sur les éclaireurs qui se montraient de temps en temps.

Le duc de Reggio, qui n'avait pu quitter son lit de douleur, fit mettre ses pistolets à côté de lui et se revêtit de son cordon de la Légion d'honneur; il ne voulait pas, dit-il, tomber vivant dans les mains de l'ennemi.

Plusieurs attaques se succédèrent; les défenseurs du maréchal, obligés de ménager leur feu, ne tiraient qu'à coup sûr et de très près; les aides de camp et les officiers qui s'étaient joints à eux mirent le sabre à la main pour repousser les plus hardis des assaillants; on échangea ainsi des coups de lance, de sabre et de baïonnette. Cette résistance, éprouvée à l'entrée même de la ville, fit supposer que celle-ci était occupée par une force suffisante pour résister longtemps. Cette persuasion engagea les chefs ennemis à s'éloigner pour revenir avec des renforts. Le fidèle entourage de l'illustre blessé saisit ce moment pour le transporter dans une maison plus vaste, entourée de palissades, que l'on avait signalée et reconnue propre à organiser une défense vigoureuse.

Le maréchal fut placé sur son cheval; deux de ses aides de camp, MM. Jacqueminot et Letellier, également à cheval, étaient à ses côtés et le soutenaient dans ce pénible trajet. Ils traversèrent ainsi la place carrée de Plétchénitzé; mais, à peine avait-on eu le temps de s'installer dans le nouveau réduit crénelé à la hâte et barricadé au moyen de charrettes renversées, que la cavalerie ennemie arriva par la rue que l'on venait de quitter. Le combat devint alors plus sérieux et plus acharné. On défendit d'abord la rue où la cavalerie ennemie voulait déboucher; mais cette poignée d'hommes, chargée par une troupe nombreuse armée de lances, fut bientôt repoussée jusqu'à la maison où devaient se con-

centrer tous ses efforts. La pénurie des munitions était la partie la plus grave de cette défense héroïque; on ne trouva de cartouches qu'en nombre assez restreint dans les gibernes des six chasseurs de l'escorte et des fantassins rassemblés par le hasard; on répartit ces précieux moyens de défense; on ne donna les armes chargées qu'aux meilleurs tireurs; il fallait que chaque coup portât : le salut de la troupe, si inférieure en nombre, était à ce prix; le maréchal lui-même, un pistolet à la main, se traîna jusqu'à une lucarne donnant sur le théâtre du combat, et dans ce moment, il fut blessé par un éclat de bois qu'un boulet ennemi tiré sur sa maison venait de faire voler d'une poutre fracassée. Un autre boulet tua les deux chevaux de sa voiture. Les Cosaques, en effet, avaient mis en batterie leurs deux canons et tiraient à outrance sur cette chétive forteresse.

La résistance opiniâtre continuait; tout à coup on croit voir de l'hésitation dans les mouvements de l'ennemi : le canon se tait; au même moment, en dirigeant ses regards sur les hauteurs qui dominent la ville, on aperçoit une troupe nombreuse; à la couleur foncée de ses vêtements, on croit reconnaître les Russes. M. Achille de Lamarre se dévoue pour voir de près cette masse inconnue. Il court à cheval au-devant d'elle et constate avec bonheur que c'est un secours qui arrive au moment le plus critique. C'était une troupe westphalienne commandée par le duc d'Abrantès. Peu d'instants après, les Cosaques s'étaient éloignés, et nos alliés allemands entraient dans la ville aux cris de : *Vive l'Empereur!*

J'en étais arrivé comme le plus grand nombre à faire la route à pied. La difficulté de nourrir les chevaux augmentait de jour en jour. Nos montures et nos attelages tombaient d'épuisement sur un pied de neige cou-

vrant le sol et l'herbe desséchée qu'ils auraient pu brouter encore.

Le 5 décembre, vers midi, je fis une rencontre consolante et inespérée. Au milieu de cette foule marchant comme moi en silence et le frond courbé vers la terre, j'aperçus un officier monté sur un cheval de très bonne apparence et suivi d'un cavalier conduisant un second cheval de main. On regardait avec étonnement ce groupe qui marchait en sens inverse de notre colonne de retraite. En levant les yeux, j'eus le bonheur de reconnaître mon frère sous le grand colback de hussard qui lui servait de coiffure.

Nous nous embrassâmes avec effusion; je lui demandai comment il se faisait qu'il retournât en arrière.

Il me dit alors que, depuis la dispersion du 4e régiment de chasseurs à cheval, où il avait été placé depuis Moscou avec avancement, il cheminait isolément; que la veille il avait pris part au combat livré à Plétchénitzé, pour défendre la maison du duc de Reggio; qu'à la suite de ce combat, il avait entendu dire à un aide de camp blessé, arrivé de l'arrière-garde commandée par le prince de la Moskowa, que ce maréchal n'avait plus personne autour de lui, tous ses aides de camp ayant été démontés ou blessés.

« Ce récit, ajouta-t-il, m'a sur-le-champ inspiré
« l'idée d'aller lui offrir mes services. J'ai acheté à mon
« ami, le brave colonel Jacqueminot, ces trois chevaux,
« encore fringants parce qu'ils n'ont pas fait avec nous
« une pénible campage depuis Moscou; j'ai trouvé
« avec quelque peine une ordonnance de bonne volonté,
« et je vais marcher jusqu'à ce que j'arrive auprès de mon
« ancien chef. »

Je le félicitai de cette énergie au milieu d'un abattement si général.

« Je te remercie, me dit-il, de ce suffrage fraternel, « mais j'ai recueilli, il y a une demi-heure à peine, des « félicitations plus précieuses encore. Je viens de ren- « contrer notre empereur, à cheval, au milieu de la « route, entouré du roi de Naples, du prince de Neu- « châtel, des généraux Sébastiani, de Grouchy et de plu- « sieurs autres.

« La rencontre de ma cavalcade a fixé l'attention de « Sa Majesté, qui m'a appelé et m'a dit :

« — Où vas-tu comme cela? »

« Je lui ai répondu alors ce que je viens de te dire. « L'Empereur m'a beaucoup questionné; il m'a de- « mandé avec intérêt des nouvelles de la blessure du « duc de Reggio, et lorsque j'en suis arrivé au récit de « la part que le maréchal voulut prendre, à coups « de pistolet, au combat livré par ses défenseurs, Sa « Majesté s'est écriée avec émotion :

« — Brave Oudinot, brave Oudinot! toujours le « même! »

« Notre empereur alors m'a fait ses adieux et m'a « dit :

« — Allons, poursuis ta route, c'est bien, c'est très « bien; du moins, toi, tu ne perds pas courage. »

J'embrassai de nouveau mon frère en le quittant; je le laissai continuer sa marche si noblement rétrograde, et ce fut avec une vive émotion, je puis l'avouer, que je le suivis du regard lorsqu'il s'éloigna et disparut dans la foule confuse de notre colonne en retraite.

C'est le soir même de cette rencontre que je parvins à rejoindre assez péniblement à Smorgoni le quartier général où déjà le comte Delaborde était arrivé. L'armée devait apprendre, en quittant cette ville, la nouvelle d'une grave détermination prise par l'Empereur.

CHAPITRE VII

Départ de l'Empereur pour la France. — Les trois voitures. — Le traîneau précurseur. — L'escorte de chasseurs à cheval. — Trajet de Smorgoni à Oszmiana. — L'Empereur arrive au relais d'Oszmiana. — Cette ville vient d'être attaquée par un corps ennemi. — L'Empereur continue sa route malgré les conseils que lui donnent ses généraux. — Il repart à deux heures du matin. — Trajet d'Oszmiana à Rownopole. — Suite du voyage de l'Empereur. — De Rownopole à Miedniki. — Informations données par les bulletins russes sur les colonnes mobiles répandues alors dans ces régions. — Sentiment de l'armée en apprenant le départ de l'Empereur. — Contenance et langage de nos maréchaux. — Arrivée de l'Empereur à Miedniki. — Le duc de Bassano, venu de Wilna au-devant de lui, prend place dans sa voiture. — De Miedniki à Wilna, de Wilna au Niémen. — Danger couru par l'Empereur à Kowno, dernière ville de Russie. — Arrivée à Varsovie. — Entrevue avec l'abbé de Pradt, son ambassadeur en Pologne. — Arrivée à Dresde. — Entrevue avec le roi de Saxe Frédéric-Auguste. — Départ de Dresde à huit heures du matin — Arrivée à Leipzig. — Entretien avec le consul de France de cette ville. — Mouvement populaire promptement apaisé dans la petite ville de Vach. — Arrivée de l'Empereur à Mayence. — Entrevue avec le duc de Valmy, gouverneur de cette forteresse. — Passage par Verdun. — Arrivée aux Tuileries.

Smorgoni est une petite ville lithuanienne du palatinat de Wilna, devenue célèbre aujourd'hui, parce que c'est de là que l'empereur Napoléon quitta l'armée pour se rendre à Paris, où sa présence était devenue nécessaire. La pensée politique dut l'emporter dans cette

circonstance sur les considérations qui auraient pu le retenir à la tête de ses troupes. Ce qui importait le plus dans l'intérêt même du salut de notre armée, c'était de se montrer vivant et redoutable encore, malgré ce revers.

Il fallait se présenter à l'Allemagne déjà chancelante dans ses dispositions et en partie dégoûtée de son alliance avec l'Empereur; il fallait, sans tarder et de nouveau, lui faire subir l'ascendant de sa présence. Il fallait faire connaître à la France inquiète et sourdement agitée, il fallait apprendre aux amis douteux, aussi bien qu'aux ennemis secrets, que Napoléon n'avait point succombé dans le terrible désastre qui venait de frapper ses légions.

La dispersion des régiments était complète dans les premiers jours de décembre 1812 : une partie de nos corps d'élite campait encore le soir par fractions de bataillons ou de pelotons graduellement diminués ; mais pendant la journée, la majorité de cette multitude de soldats, français et alliés, marchait sans ordre ni discipline. Depuis quelques jours, cependant, nous étions entrés dans les régions lithuaniennes, où le dénuement était un peu moins affreux que dans les contrées que nous avions traversées en partant de Moscou.

Le 5 décembre, nous venions d'arriver, après une marche pénible, sur la place de Smorgoni, où se trouvait la maison devenue quartier général impérial.

Ce soir-là, le général Delaborde entra chez l'Empereur avec le duc de Trévise ; tous deux en ressortirent peu de temps après. Ils avaient sans doute déjà reçu l'avis d'un départ, ou du moins ils l'avaient pressenti ; mais aucune trace d'inquiétude ne se montrait sur leur visage. Ces deux hommes, dont je vénère et chéris la mémoire, étaient de ceux qu'aucun revers, aucune souffrance ne découragent, qu'aucune prévision n'intimide.

En sortant de la maison occupée par l'Empereur, et autour de laquelle on remarquait une grande activité, ces deux chefs s'entretinrent quelque temps avant de se séparer; le maréchal annonça un ordre important qui serait donné dans la soirée aux principaux chefs de l'armée. J'entendis aussi le général prononcer ces paroles :

« Il va se passer un fait bien inattendu, mais, selon « moi, nécessaire; résignons-nous et ne nous découra- « geons pas. »

Nous vîmes passer en ce moment un certain nombre de petits chevaux polonais conduits par des paysans; il est probable qu'ils étaient achetés pour les voitures de l'Empereur. Ces chevaux, trouvés dans le pays, étaient en bien meilleur état qu'aucun de ceux qui avaient subi avec nous les fatigues et les privations de la retraite.

Voici de quelle façon je fus témoin du départ de l'Empereur. On avait décidé qu'il aurait lieu la nuit, et les personnes indispensables avaient seules été prévenues. Traverser ce pays, où les batteurs d'estrade de l'armée russe s'étaient déjà répandus, semblait, aux plus hardis, une entreprise pleine de périls que la prudence conseillait de tenir secrète.

Je vis partir les voitures qui emportaient l'Empereur, marchant naguère encore à la tête de soldats innombrables. C'était un fait très grave pour chacun de nous; mais, comme il arrive souvent, les témoins du dernier acte de ce drame funeste n'en furent pas aussi frappés que ceux qui lisaient, à distance, le détail de nos maux. Quant à nous, ce départ ne nous causa ni surprise, ni inquiétude, et il ne me laissa d'autre souvenir que celui du spectacle curieux d'un grand événement historique.

Nous venions d'entrer dans l'*izba* ou petite maison en bois que nous devions occuper cette nuit-là, pour nous remettre en marche dès les premiers rayons du jour.

Arrivé dans ce modeste réduit, le général me parla d'une façon qui ne se ressentait nullement de la triste gravité des circonstances :

« Eh bien ! me dit-il, on m'annonce que l'Empereur « va envoyer aux généraux de division un ordre impor- « tant et pressé. Je ne sais comment je pourrai le lire ; « la provision de bougies de ma voiture est épuisée, et « je ne vois à notre portée aucun feu de bivouac dont la « clarté puisse y suppléer. Chargez-vous, en consé- « quence, d'entretenir la seule lumière dont nous dis- « posions ici. »

Il me montrait, en me parlant ainsi, le matériel primitif dont la population lithuanienne se sert pour éclairer l'intérieur de ses chaumières, c'est-à-dire de longues et minces planchettes résineuses de sapin, d'une longueur de trois ou quatre pieds, nommées en langue polonaise *luczziwa*. On plante ordinairement ces lattes gigantesques debout ou inclinées dans un bloc de bois servant de chandelier.

« Je vous recommande, ajouta le général, de ne « pas laisser éteindre votre feu. Veillez pendant que « je vais dormir. Vous le voyez, mon ami, c'est une « occupation de vestale que je vous donne là ; rappelez- « vous que c'est pour lire un ordre de l'Empereur que « vous allez entretenir le feu sacré. Il veut, dit-on, par- « ler ce soir à plusieurs de ses généraux ; le bruit court « qu'il songe à partir pour la France ; peut-être va-t-il « me faire appeler auprès de lui. Il faut que je puisse « lire son ordre sur-le-champ ; je ne voudrais pas être « en retard d'un seul instant dans une circonstance « pareille. »

J'obéis avec empressement.

J'entretins la lumière avec soin. Chacune des grandes planchettes de sapin brûlait pendant cinq minutes envi-

ron; dès qu'elle approchait de sa fin, je la remplaçais par une autre.

J'avais accompli plusieurs fois cette opération et le général était déjà profondément endormi, lorsque mes regards se portèrent vers la fenêtre qui donnait sur la rue; notre *izba*, située à droite de la route parcourue par l'armée, était l'une des dernières de la ville. Mon attention fut attirée par la vue de deux chasseurs à cheval de la vieille garde, de cette troupe célèbre formée à l'époque de l'expédition d'Égypte, et nommée dans le principe régiment des Guides. Ils étaient reconnaissables, dans cette nuit brumeuse, à leurs manteaux vert foncé se détachant sur un fond de neige, et à leurs immenses kolbacks d'ourson noir, que leurs successeurs actuels (1) ont eu raison de conserver comme un glorieux souvenir. Ces deux cavaliers, cette avant-garde, ces éclaireurs d'une marche aventureuse, pressaient bravement l'allure de leurs chevaux épuisés. Ils se hâtaient autant que le permettaient la neige et le verglas dont la route était couverte. L'un d'eux fit un faux pas tout près de la fenêtre d'où je le regardais avec tant de sympathie; je le vis tomber et presque s'abattre sous mes yeux. Je compris immédiatement ce que signifiaient ces deux cavaliers se pressant ainsi, à cette heure, et dans une pareille nuit. « Ils devancent l'Empereur! » m'écriai-je. Peu d'instants après, je voyais défiler un traîneau, puis trois voitures de formes diverses, parmi lesquelles je distinguai le coupé de l'Empereur que nous connaissions si bien; les deux dernières voitures étaient, selon l'usage de ces contrées, irrégulièrement attelées de plusieurs chevaux, grands et petits.

(1) Le baron de Bourgoing a écrit ses Souvenirs sous le règne de l'empereur Napoléon III.

Un peloton fermait la marche. Dès que j'eus aperçu les premiers cavaliers de cette escorte, j'éveillai à la hâte le général, couché dans la pièce voisine; mais les voitures avaient passé si rapidement qu'il ne put arriver à temps pour les voir. Il jugea comme moi, d'après la description que je lui fis, que c'était l'Empereur qui mettait à exécution le projet annoncé.

Le général Delaborde me dit alors, avec son bon sens ordinaire :

« Il a raison, il n'a plus rien à faire ici; c'est en « France que son devoir l'appelle sans tarder; il a, « comme Empereur, à Paris, dix fois plus de valeur « qu'au milieu de nous, près d'une armée marchant en « désordre. »

Nous avions, en effet, déjà reçu la nouvelle de la conspiration de Malet qui, dans la nuit du 2 au 3 octobre, avait, pendant quelques heures, présenté à Paris des chances de réussite : nous comprenions, en outre, la profonde sensation que, dès ce moment, devait produire, en France et dans toute l'Europe, le récit du désastre dont nous étions les témoins.

L'Empereur, décidé à franchir, en pays ennemi, la distance qui le séparait du Niémen, dut penser à s'entourer d'une élite d'hommes courageux, résolus à payer de leur personne.

Les plaines de la Lithuanie, qu'il fallait traverser, sont habitées en partie, surtout dans la région du Nord, par une population qui parle un idiome particulier. La langue polonaise est toutefois d'un usage général dans les villes et dans les maisons de poste; dans la plupart des villages, on la comprend à l'égal du lithuanien; un interprète était nécessaire. L'Empereur désigna à cet effet un jeune Polonais, le comte Dunin Wonsowicz, son officier d'ordonnance. Cet officier, aussi courageux

qu'intelligent et dévoué, a écrit sous le titre de *Pamientniki* (Souvenirs) une relation inédite qui m'a fourni les principaux éléments du récit qui va suivre.

L'Empereur était arrivé à Smorgoni le 5 décembre, à deux heures après midi. Il avait couché la veille au château de Bieliça, appartenant au comte Zoçal. Vers le soir, il fit appeler son officier d'ordonnance et lui demanda tout d'abord, et sans entrer dans aucun détail, s'il était bien prémuni contre le froid. Celui-ci ayant répondu qu'il n'avait pris aucune précaution de cette nature, l'Empereur lui dit :

« Je vais vous faire donner des bottes fourrées et « une pelisse d'ours; puis vous partirez sur-le-champ « pour Wilna avec Caulaincourt. Mais dépêchez-vous, « et ne parlez à qui que ce soit de ce projet. »

Le départ eut lieu à huit heures du soir. Le convoi se composait de trois voitures et d'un traîneau. Dans la première voiture, un coupé de voyage, se trouvaient l'Empereur et le général de Caulaincourt, duc de Vicence; le mamelouk Roustan était assis sur le siège. Dans la seconde se placèrent le maréchal Duroc et le comte de Lobau; dans la troisième, le lieutenant général comte Lefebvre-Desnouettes, colonel des chasseurs à cheval de la garde, un valet de chambre et deux valets de pied. Dans le traîneau, enfin, l'Empereur fit entrer le comte Wonsowicz et un piqueur nommé Amodru. Ce fut ce dernier qui, dès le commencement du trajet, apprit à l'officier polonais que leur destination était, non point Wilna, mais Paris. Un peloton de trente chasseurs à cheval de la garde, choisis par le général Lefebvre-Desnouettes, parmi les plus valides et les mieux montés de ce régiment, servait d'escorte.

Le traîneau prit la tête du convoi, et comme il avançait plus facilement que les voitures, il arriva une heure

plus tôt au premier relais, nommé Oszmiana. Dès ce moment, on comprit combien l'entreprise de devancer l'armée était périlleuse. En arrivant à Oszmiana, au milieu de la nuit, le comte Wonsowicz fut surpris de trouver le commandant de cette place à la tête des troupes de la garnison. Ce commandant était un général wurtembergeois; il avait sous ses ordres la garnison, composée de troupes françaises, polonaises et allemandes; un bataillon était sous les armes, l'on s'attendait à être attaqué. On voyait, en outre, près de l'infanterie, trois escadrons de lanciers. Cette attitude de la garnison d'une petite ville située à huit lieues en avant de la tête de notre colonne en retraite s'expliquait par les mouvements de l'ennemi.

Les corps de l'armée russe qui nous suivaient directement ne pouvaient sans doute le faire qu'avec une extrême difficulté; ils marchaient sur une route complètement dévastée. Il en était tout autrement des détachements de cavalerie légère, qui, abandonnant nos traces, se dirigeaient parallèlement aux flancs de notre colonne; ils s'avançaient dans les contrées dont la guerre n'avait point détruit les ressources. Les habitants leur fournissaient tous les renseignements nécessaires pour faciliter leur marche en avant; aussi ces corps traversaient-ils parfois la route qu'ils longeaient habituellement. Les voitures qui portaient l'Empereur couraient à chaque pas le danger de rencontrer l'un de ces corps ennemis.

Ce jour-là, deux détachements de notre cavalerie polonaise, l'un de chevau-légers (lanciers de la garde), l'autre du 7ᵉ régiment de lanciers de la Vistule, venaient d'arriver parmi les renforts envoyés à notre armée. Toute cette troupe était en bataille sur la place de la petite ville d'Oszmiana. L'officier d'ordonnance de l'Empereur fut frappé de la bonne tenue et de la vigueur de

ces soldats qui, arrivant sans avoir jusque-là manqué de vivres, et conservant leur organisation régulière, faisaient un si grand contraste avec nos fantassins et nos cavaliers, exténués par la fatigue et de longues privations.

Le général wurtembergeois fut vivement étonné lorsqu'il sut que l'Empereur avait l'intention de passer outre. Il dit que le nombre des ennemis qui devançaient notre armée grossissait chaque jour.

Ces nouvelles inspirèrent quelque inquiétude, et l'on attendait l'Empereur avec impatience; on présumait qu'il s'arrêterait un jour à Oszmiana, mais on calculait que, d'autre part, si le lendemain il voulait continuer sa route, il retrouverait, en avant de lui, les détachements russes, peut-être instruits déjà de son passage. Un pareil secret, en effet, ne pouvait être longtemps gardé.

Pendant que l'on dissertait ainsi sur les chances périlleuses de l'entreprise, l'Empereur arriva; il dormait profondément dans sa voiture. Le comte Wonsowicz l'éveilla et lui fit part de ce qu'il venait d'apprendre. L'Empereur s'en émut faiblement; il avait d'avance prévu tous ces dangers; il s'y exposait volontairement. Il demanda tout d'abord s'il aurait une escorte de cavalerie; on lui annonça qu'il trouverait deux cent soixante-six lanciers,

« C'est fort bien », dit-il; puis il descendit de voiture pour parler au général commandant la place.

Napoléon demanda sa carte de Lithuanie et l'examina très attentivement. Tous ses généraux lui conseillèrent de ne point s'exposer à un péril si évident; quelques-uns d'entre eux le supplièrent d'attendre au moins le matin. Il repoussa ces avis. Se mettre en route en plein jour lui semblait le plus dangereux de tous les partis à prendre. Somme toute, il ne tint aucun compte des

observations qui lui furent faites. Après avoir réfléchi quelques instants, il dit à son officier d'ordonnance :

« Les lanciers polonais sont-ils prêts?

« — Oui, sire; ils étaient tous là avant notre arrivée.

« — Qu'ils montent à cheval. Il faut disposer l'escorte « autour des voitures. Nous allons partir sur-le-champ; « la nuit est suffisamment obscure pour que les Russes ne « nous voient pas. D'ailleurs, il faut toujours compter « sur sa fortune, sur le bonheur; sans cela on n'arrive « jamais à rien. »

Il demanda ensuite, pendant qu'on attelait, combien de lanciers de sa garde polonaise marcheraient avec lui.

« Nous sommes cent », répondit l'officier qui les commandait, et la présence de cette troupe d'élite rassura complètement l'Empereur,

« Eh bien! dit-il, si nous sommes attaqués, les Polo- « nais sont braves, nous saurons bien nous dé- « fendre. »

Puis il monta résolument en voiture.

Cependant, avant de donner le signal du départ, il appela encore une fois l'officier d'ordonnance, prit dans son coupé une paire de pistolets et les lui remit, en lui recommandant de se placer sur le siège avec le général Lefebvre-Desnouettes, dont la bravoure lui était garantie par de nombreux faits d'armes; le mamelouk Roustan entra dans un traîneau qui suivait immédiatement la voiture de l'Empereur, et le colonel Stoïkowski, commandant de l'escorte, reçut l'ordre de se tenir près de la portière.

Voici les paroles à jamais mémorables qu'après tous ces préparatifs l'Empereur adressa à ceux qui l'entouraient :

« Je compte sur vous tous, marchons! Observez bien « à droite et à gauche de la route. »

Puis se tournant vers les hommes dévoués et sans peur auxquels il avait remis ses pistolets, il ajouta :

« Dans le cas d'un danger certain, tuez-moi plutôt « que de me laisser prendre. »

Le comte Wonsowicz, profondément ému d'un ordre auquel on n'eût obéi que dans les siècles d'un paganisme barbare, dit alors :

« Votre Majesté permet-elle que je traduise à nos « Polonais ce que je viens d'entendre?

« — Oui, faites-leur connaître ce que j'ai dit. »

Ces paroles furent répétées en langue polonaise, et les lanciers s'écrièrent tous d'une voix : « Nous nous « laisserons plutôt hacher que de souffrir qu'on vous « approche. »

C'est au milieu de ces cris d'enthousiasme et de dévouement que le convoi se mit en marche.

Ce fut le 6 décembre, à deux heures du matin, dans une saison et sous une latitude où les nuits durent dix-sept heures, que Napoléon voulut affronter de tels dangers! Le brouillard sur lequel on avait compté n'était pas également intense dans toutes les directions; à peine sortis d'Oszmiana, on put s'assurer, par la vue des feux nombreux qui bordaient irrégulièrement l'horizon, qu'on avait à traverser les campements ennemis. Les troupes russes, qui venaient d'attaquer cette ville, s'étaient retirées à peu de distance; c'était surtout à gauche de la route, dans la direction de Nowosiadi, que leurs masses principales s'étaient arrêtées. L'entourage de l'Empereur lui avait conseillé de ne se mettre en route qu'avec le jour, mais la décision la plus téméraire, en apparence, celle de partir sur-le-champ, était en réalité la plus sage.

Le point du jour est ordinairement, à la guerre, l'instant d'un surcroît de vigilance; les sentinelles redou-

blent d'attention, les vedettes avancées prêtent l'oreille au moindre bruit. Le chefs les plus actifs se lèvent, s'avancent dans la direction d'où peut venir l'ennemi; ils interrogent les premières lueurs du matin...

Au contraire, pendant les nuits cruelles et interminables de ces froides régions, cette vigilance monotone épuise les plus courageux efforts. L'attention la plus persistante, la vigueur la plus énergique en arrivent à se lasser.

L'Empereur avait donc raison de partir à l'instant même, contrairement à l'avis de son état-major, et de choisir la nuit pour quitter Oszmiana. Dès le matin de la seconde journée de marche, les événements donnèrent gain de cause à cet excès apparent de témérité. On a su depuis que, suivant les prévisions du général wurtembergeois, la ville fut de nouveau attaquée au point du jour.

Lorsque l'Empereur sortit d'Oszmiana, après s'y être arrêté environ une heure, le ciel était voilé, mais le blanc linceul qui couvrait la plaine répandait assez de clarté pour que les voitures et les deux cent soixante-six cavaliers qui les suivaient en partant ne se perdissent pas de vue. Cette escorte réussit donc à marcher en file continue et dans la même direction. Ce cortège silencieux pouvait entendre la voix des sentinelles ennemies, apercevoir les feux de ses bivouacs qui brillaient dans le lointain; mais de pareilles clartés sont visibles au milieu de la nuit à de très grandes distances, souvent à plusieurs lieues; tandis que la ligne noire de la troupe en marche ne se dessinait pas assez distinctement pour que les Cosaques, placés en vedettes ou rôdant en patrouilles, se rendissent un compte exact de ce qu'ils voyaient, s'ils voyaient quelque chose.

Si le ciel eût été limpide, étoilé, comme dans les nuits

précédentes, sans nul doute ce corps eût été attaqué. Si, au contraire, ce ciel de la Russie avait fait tomber en ce moment l'un de ces redoutables chasse-neige si fréquents dans cette saison, les voitures et leur escorte se seraient infailliblement égarées et dispersées. Tous les hasards se réunirent donc pour protéger la marche de l'Empereur.

Quant au froid, devenu si intense depuis quelques jours, sa rigueur fut moins désavantageuse aux voyageurs qu'à leurs ennemis. Les lanciers polonais, il est vrai, ne purent pas tous suivre celui auquel ils venaient d'offrir leur vie; pour un grand nombre d'entre eux, hélas! ce noble sacrifice fut consommé. A quelques lieues d'Oszmiana, leur nombre était réduit à cinquante au plus. En revanche, ce froid meurtrier, qui terrassait les chevaux ou faisait tomber les cavaliers sans aucune possibilité de secours, retenait nos ennemis près de leurs feux et sous l'abri des forêts qui bordaient la plaine.

Il faut une grande résolution pour s'arracher à ces foyers réparateurs, une rare audace pour aller attaquer, sur la neige, dans la nuit, un convoi suivi d'une escorte dont on ignore la force.

Dans la position où se trouvaient réciproquement les deux troupes armées, le courage agressif se glaçait dans les cœurs bien avant le sentiment de la défense. Les deux hommes énergiques que leur souverain avait placés sur le siège de sa voiture veillaient, le pistolet au poing, dans les passages les plus périlleux, tandis qu'à peu de distance, les Cosaques, aussi épuisés que leurs adversaires, dormaient dans leurs fourrures ou restaient indécis au milieu de la brume et des ténèbres.

Dans cette nuit du 6 décembre, beaucoup des cavaliers qui formèrent les escortes successives d'un relais à l'autre périrent victimes de leur dévouement. Au point du

jour, quand on atteignit la poste de Rownopole, les Polonais n'étaient plus que trente-six!...

Dans le détachement de la garde à cheval napolitaine qui les remplaça au relais suivant, le duc de Rocca-Romana, qui commandait, eut les mains gelées : le thermomètre descendit jusqu'à — 28 degrés Réaumur!

Telle fut, d'après un récit authentique, cette première et terrible nuit d'un voyage si diversement jugé, mais dont les détails circonstanciés n'ont jusqu'ici été connus et racontés par aucun historien russe ni français.

Mais le péril qui menaçait une grande destinée diminuait à chaque pas. On franchissait rapidement les cours d'eau, les marais glacés et ces vastes solitudes interrompues à de longues distances par de sombres forêts. A chaque village, on recueillait des informations sur la marche des partisans ennemis : sur quelques points de la route, ils avaient attaqué les colonnes qui venaient au-devant de l'armée; ici, les Cosaques avaient paru la veille; plus loin, on reconnaissait les traces récentes de leurs pas empreintes sur la neige; mais nulle part leur apparition fortuite ne vint arrêter la voiture de Napoléon, qui, parfois séparée de celles de ses campagnons de route et souvent privée de toute escorte, n'était plus qu'un point imperceptible, isolé, perdu dans une étendue sans limites.

Lorsque le jour parut, on recueillit, pendant quelques heures du moins, le bénéfice de cette marche hardie. On venait de mettre en défaut la vigilance d'un corps nombreux : on atteignit une route complètement déserte. Le combat de la veille, la canonnade de l'attaque d'Oszmiana avaient attiré et concentré sur ce point toutes les troupes ennemies qui se trouvaient à portée; l'Empereur arriva donc sans obstacles au troisième relais, à la ville de Miedniki.

Il m'a semblé intéressant, depuis que les informations bien garanties qui précèdent m'ont été fournies, de rechercher, d'autre part, quels furent exactement l'étendue des dangers et le nombre des ennemis auxquels l'Empereur eut le bonheur d'échapper en sortant d'Oszmiana.

J'avais parcouru de nouveau pacifiquement, en 1828, une partie de ces contrées. Une année après, pendant ma mission à Saint-Pétersbourg, j'ai revu plusieurs des généraux et officiers de ces troupes légères, et, entre autres, le prince Tchernicheff, devenu ministre de la guerre de l'empereur Nicolas. Nous avions amicalement parlé de l'époque où nous nous trouvions comme ennemis en face l'un de l'autre. J'ai plus tard interrogé les documents militaires français, russes et allemands, relatifs à toutes les opérations de cette campagne. Ce que j'ai trouvé de plus précis est contenu dans un rapport fait à l'empereur Alexandre et inséré dans la *Gazette de Lemberg* du 19 janvier 1813.

L'un des corps de troupes qui opéraient en ce moment dans ces contrées appartenait à l'armée que l'amiral Tchichagoff avait amenée de Moldavie jusqu'à la Bérézina et que nous avions combattue huit jours auparavant. Il paraîtrait qu'une partie de ces troupes avait passé cette rivière sur un autre point que l'armée française, probablement dans des endroits guéables indiqués par les habitants. L'attaque d'Oszmiana aurait été commandée par le colonel Seslavine; son détachement se composait de Cosaques, de cavalerie régulière et d'artillerie légère portée sur des traîneaux. D'après ce rapport, la garnison d'Oszmiana se serait élevée à neuf bataillons et mille cavaliers. Cette évaluation de nos troupes rassemblées sur ce point diffère de la relation du comte Wonsowicz et paraît inexacte, surtout en ce qui concerne la cava-

lerie. Selon cette version russe, le colonel Seslavine aurait attaqué la ville à la nuit tombante. Cette avant-garde, composée de hussards des régiments d'Aktirka et d'Isioum, y aurait pénétré inopinément et aurait fait éprouver de grandes pertes à l'infanterie de la garnison, surprise au moment où elle ne s'y attendait pas. Le bulletin russe raconte que les magasins furent incendiés, et que le commandant de la place fut contraint de sortir d'Oszmiana, poursuivi par la cavalerie victorieuse. Il est certain, cependant, qu'à une heure du matin environ, le général wurtembergeois était au milieu de la ville, à la tête de sa troupe en fort bon ordre, et que ce fut cet officier qui instruisit l'Empereur de ce qui venait de se passer. En définitive, ce combat de nuit paraît avoir été l'une de ces affaires compliquées et confuses que chacun raconte d'une façon différente, parce que personne n'a pu, au milieu de l'obscurité, bien voir ce qui se passait.

Lorsque, dans les deux jours suivants, l'armée en retraite traversa Oszmiana, nous vîmes bien, sans doute, plusieurs bâtiments récemment brûlés et les sanglants vestiges d'un combat qui s'était renouvelé autour de cette ville, le lendemain du passage de l'Empereur. Des cadavres de Cosaques et de hussards russes s'apercevaient au bord de la route, mais ce spectacle et celui de l'incendie des villes et des villages nous étaient si habituels que nous y fîmes peu d'attention. Nos généraux apprirent, ce qui pour nous était l'essentiel, que Napoléon avait passé sans obstacle et sans retard; on leur dit qu'immédiatement après son départ, effectué avec une escorte de lanciers polonais, aucune fusillade n'avait été entendue dans la direction qu'il avait suivie; on en concluait qu'il avait traversé les campements ennemis sans être attaqué. On peut affirmer cependant, d'après des rapports nombreux et tous d'accord sur les faits géné

raux, qu'à l'époque de son rapide passage sur la route de Smorgoni à Wilna, un grand nombre de forts détachements ennemis nous y avaient devancés; les uns avaient passé la nuit du 5 au 6 décembre tout près d'Oszmiana, les autres se trouvaient disséminés à droite et à gauche de cette ville. Je me contenterai de citer, toujours d'après les bulletins russes, le nom des chefs des troupes diverses qui opéraient dans ces régions. C'étaient les Cosaques de Platoff, plusieurs régiments de cavalerie de ligne, entre autres celui des lanciers de Volhynie, enfin les détachements commandés par les généraux Lasnkoï, Nikitine, Kaïssaroff, Ourourk et autres.

En suivant attentivement sur la carte les indications contenues dans ces rapports multipliés, et en comparant les dates, on reconnaît la justesse de la relation du comte Wonsowicz.

C'est en cheminant de Smorgoni à Oszmiana que l'armée apprit la nouvelle du départ de l'Empereur; elle fut accueillie diversement dans les régiments et dans les états-majors, suivant le caractère de chacun.

L'Empereur, en partant de Smorgoni, avait désigné ceux de ses officiers d'ordonnance qui lui seraient successivement expédiés pour lui apporter les nouvelles de l'armée. Par son ordre, le duc de Vicence, avant de partir, les avait rassemblés pour leur annoncer cette détermination. Les courriers et les messagers militaires étaient si exposés à se voir arrêtés sur la route, qu'il était nécessaire d'en multiplier le nombre. Le grand écuyer avait réglé ce service important; chacun de ces officiers fut informé d'avance de son point de départ. Déjà M. Anatole de Montesquiou avait été envoyé à l'impératrice Marie-Louise immédiatement après le passage de la Bérézina. Il était porteur des lettres qui annonçaient que le plus grand des dangers courus par notre armée

avait été conjuré, grâce aux habiles dispositions stratégiques de l'Empereur et à l'heureuse coopération de ses lieutenants.

MM. Gourgaud, de Mortemart, de Christen, et plusieurs autres officiers, partirent à un jour d'intervalle. M. de Mortemart reçut dès Smorgoni l'avis qu'il se mettrait en route pour Paris le jour où l'armée aurait atteint Wilna. Il marcha donc avec nous pendant plusieurs journées.

Il s'entretint avec le prince d'Eckmühl, dont l'inébranlable femeté de langage et d'action ne se démentait point. Il rencontra sur sa route la plupart de nos maréchaux; chacun d'eux le chargea de renseignements qu'il devait, de leur part, répéter à l'Empereur : ils avaient sous les yeux le douloureux spectacle d'une armée mourante; mais, tous, ils exprimaient le désir de prendre leur revanche dans une autre campagne, et même l'espérance d'arrêter bientôt l'armée ennemie.

Le maréchal Lefevre, duc de Dantzick, ce vaillant chef de l'infanterie de la vieille garde, mit dans ses paroles la rude franchise dont il avait l'habitude. Après avoir écouté à peu près tout ce que les autres maréchaux faisaient dire à l'Empereur :

« Tout cela est bel et bien, s'écria-t-il; mais vous « ajouterez de la part du duc de Dantzick qu'il n'y a « qu'une muraille de pain qui puisse faire faire halte « à tous ces soldats affamés. »

M. de Mortemart, en arrivant aux Tuileries, s'acquitta de sa commission, en répétant textuellement ces paroles.

On rencontra quelques renforts marchant au-devant de nous, et quelques rares convois de vivres; mais c'étaient là d'assez faibles ressources.

L'armée ne souffrait pas seulement de la faim; elle avait encore de douloureuses, de rudes épreuves, de bien

cruelles privations à subir avant d'arriver au terme désiré; ce n'est qu'au delà de la frontière et dans les petites villes de la Prusse orientale, Insterbourg et Gumbinen, que devait cesser pour nous le spectacle du dénuement et de la désorganisation. Ce n'est qu'au delà du Niémen que nous pouvions retrouver des régiments entiers, leur ferme contenance, et voir se reformer la puissante armée dont le succès, dans les premiers mois de 1813, devaient encore faire battre nos cœurs d'orgueil et d'espérance.

Dans la petite ville de Miedniki, siège de l'évêché de Samogitie, l'Empereur trouva son ministre des affaires étrangères qui, parti la veille de Wilna, était venu à sa rencontre. Ce ministre remplaça le duc de Vicence dans la voiture impériale.

L'Empereur oubliait en ce moment tous les périls personnels qui le menaçaient encore, pour concentrer sa pensée sur les informations que lui apportait son habile et fidèle ministre. Cette conversation, qui pouvait être à chaque instant interrompue par l'apparition d'une troupe ennemie, le mit complètement au courant de la situation de l'Europe et de la disposition des esprits dans les contrées qu'il avait à traverser.

Le duc de Bassano avait été installé à Wilna avec l'élite de ses bureaux depuis le mois de juillet. Une partie du corps diplomatique étranger accrédité à Paris l'avait suivi, en profitant d'un malentendu et contrairement au désir de l'Empereur qui, pressentant un contrôle continuel et peut-être hostile de ses opérations de guerre, voyait dans ce voisinage plus d'inconvénients que de profit. Ces organes politiques, correspondants toujours si actifs par devoir et par coutume, se trouvant transportés si loin de leur résidence habituelle, avaient en ce moment une tâche nouvelle et fort délicate à

remplir ; ils étaient en relations suivies avec le ministre des affaires étrangères, comme s'ils eussent résidé à Paris. L'hospitalité la plus recherchée et les fêtes données à la noblesse lithuanienne avaient continué pendant la campagne de Moscou. Tous ces ministres ou chargés d'affaires étrangers, excepté ceux du Danemark et des États-Unis, parlaient au nom des souverains dont les troupes combattaient pour nous en Russie. Le duc de Bassano était donc entouré à Wilna des représentants de nos alliés, parmi lesquels l'Autriche d'une part, la Prusse de l'autre, s'étaient montrées jusque-là, pendant toute cette guerre de 1812, d'une fidélité irréprochable, bien qu'il fût très loin de leurs intérêts et de leurs sentiments de faire des vœux pour nos succès contre les Russes.

Quelles que fussent au fond les dispositions personnelles que le duc de Bassano avait pu pressentir parmi quelques-uns des membres du corps diplomatique rassemblé à Wilna, il se trouvait à la source des informations quotidiennes, comme s'il n'eût pas quitté l'hôtel des affaires étrangères ; il fut donc en mesure d'exposer à l'Empereur, aussi complètement que possible, une situation politique très compliquée.

Nous sommes si éloignés de cette époque, tant d'événements inattendus se sont succédé dans cet intervalle de cinquante et une années, tant d'amitiés jugées improbables, tant d'inimitiés réputées impossibles, tant d'ingratitudes prédites à l'avance, sont venues étonner le monde politique ; tant de promesses fallacieuses et de transactions illusoires ont été enregistrées dans les annales diplomatiques, qu'on peut aujourd'hui, sans étonner ni froisser personne, rappeler la nuance, les degrés et les causes finales du refroidissement progressif et de la rupture de nos alliances de 1813.

Rendons d'abord, d'après les souvenirs irrécusables et sacrés du champ de bataille, entière justice à la conduite des troupes auxiliaires des nations si diverses qui suivirent, en 1812, les aigles de Napoléon. L'honneur et la discipline militaire sont des liens si puissants, le prestige de l'Empereur était si entraînant, que les soldats des pays les moins favorables et même les plus hostiles à sa cause eurent, pendant plusieurs années, la noble ambition de se distinguer sous ses yeux.

Je puis citer à cet égard plusieurs exemples bien remarquables. Nous soutenions alors dans la péninsule Ibérique une guerre acharnée, regrettable dans son principe et dans ses résultats, et cependant un corps espagnol, le régiment de Joseph Napoléon, placé sous les ordres du comte de Bourmont, combattit vaillamment à nos côtés. La loyauté et le courage castillans ne se démentirent point. Il en fut de même de toute une légion portugaise, composée d'infanterie et de cavalerie. Elle se fit remarquer par sa bravoure et son élan à la bataille de Valoutina, où elle éprouva des pertes considérables. Cette légion prit part à tous les combats de cette campagne et fit retraite avec nous, à travers les neiges.

Quant au contingent prussien, il se sépara de nous le 30 décembre. Mais, durant toute cette campagne de 1812, il avait rivalisé d'ardeur et de courage avec les troupes françaises et polonaises qui se trouvaient devant Riga ; et, selon l'expression du duc de Tarente, contenue dans une lettre que j'ai sous les yeux, il s'y couvrit de gloire.

La nation prussienne n'en était pas moins hostile à Napoléon. Dans le reste de l'Allemagne, les armées étaient encore attachées à notre cause, bien que ce grand revers nous eût enlevé beaucoup de partisans. Dans les

villes, l'opposition du parti national allemand faisait d'immenses progrès. Les ordres de Berlin maintinrent alors et pendant quatre mois encore cette sourde agitation dans les limites du murmure et du mauvais vouloir; car le roi de Prusse était, à cette époque d'intrigues anglaises et d'incertitude continentale, personnellement très indécis; les malheurs accablants de notre armée ne lui paraissaient pas encore un motif suffisant pour changer de politique.

Il faut ajouter ici que la détermination prise par le général prussien York de quitter le corps du duc de Tarente n'avait pas encore eu lieu à cette époque de la conversation de l'Empereur avec le duc de Bassano. Cet événement d'ailleurs s'effectua contrairement à la volonté du roi Frédéric-Guillaume III.

L'appréciation générale de cette situation des esprits en Allemagne dut tracer la route à suivre pour arriver en France. Il n'y avait sans doute pas de dangers personnels à craindre en traversant ces contrées; mais l'Empereur, d'après le tableau que lui présentait son ministre, voulut éviter de se trouver, dans des circonstances aussi délicates, en présence du roi Frédéric-Guillaume III. Un regard jeté sur la carte prouve que le détour qu'il fit était presque insignifiant. L'intention de recueillir en route des informations sur toutes les faces de la question politique du moment devait beaucoup influer sur le tracé de son itinéraire, et, à cet égard, il avait intérêt à passer par Varsovie plutôt que par Berlin.

C'est à Smorgoni qu'il avait calculé toutes les chances, pesé les avantages et les inconvénients de la détermination qu'il allait prendre. Il pouvait, à ce moment, continuer sa marche au milieu de son armée et arriver jusqu'au Niémen, que nous atteignîmes sans combat sérieux, quoique suivis, mais de loin, par l'armée russe.

S'il eût marché au milieu de nos colonnes en retraite, son arrivée à Paris n'eût été retardée que de cinq jours au plus; mais cinq jours perdus dans des moments si graves pouvaient avoir de fâcheuses conséquences.

Le trajet de Miedniki à Wilna s'exécuta sans qu'on eût rencontré les partisans ennemis. Il est à présumer que la température meurtrière qui continuait à sévir écartait, pour le moment, les détachements des corps divers rôdant aux environs et se réfugiant la nuit dans les villages, assez éloignés de la grande route pour n'avoir pas été dévastés.

L'Empereur, depuis son départ, avait souvent dû voyager sans aucune escorte; lorsqu'il approcha de Wilna, on décida que, pour conserver son *incognito,* il ne traverserait pas cette ancienne capitale du grand-duché de Lithuanie. Il en fit le tour et s'arrêta quelques heures, avec le duc de Bassano, dans une maison de campagne à moitié brûlée du faubourg. Il eût été facile, sans doute, de trouver parmi la noblesse polonaise ou lithuanienne des cavaliers heureux d'entourer sa voiture dans les derniers moments de sa course hasardeuse; mais l'avantage incertain d'avoir près de soi, au commencement de chaque relais de poste, quelques hommes dévoués, contraints probablement, par l'état des chemins, de se voir bientôt distancés et laissés en arrière, était plus que compensé par la crainte d'éveiller les soupçons d'une ville dans laquelle nos ennemis avaient conservé de nombreuses intelligences.

Tout danger n'était pas encore passé; loin de là : à Kowno, près du Niémen, pendant la courte halte qu'on fut forcé de faire pour changer de chevaux, des cris et quelques coups de feu se firent entendre dans la direction de la porte par laquelle on venait de passer peu d'instants auparavant. — En prêtant l'oreille, on recon-

nut distinctement les cris habituels que poussent les Cosaques lorsqu'ils attaquent ou menacent leur ennemi. Un de leurs détachements venait d'affronter, dans une reconnaissance, les coups de fusil des soldats français préposés à la garde de cette porte. — Une demi-heure plus tôt, ce détachement, l'un de ceux qui erraient au hasard dans le pays, eût rencontré en rase campagne la voiture, isolée et sans défense, qui n'avait plus que quelques pas à faire pour être à l'abri de tout danger. L'Empereur, au moment de se remettre en route, dit en riant à ses compagnons de voyage :

« Les entendez-vous? Avouez que cette fois nous « l'avons échappé belle. »

Bientôt sa voiture passait ce Niémen que, six mois auparavant, la plus puissante armée des temps modernes avait franchi sous ses yeux. Ce fleuve, alors glacé, n'était plus une barrière pour les incursions ennemies. Les Cosaques de l'hetmann Platoff l'avaient récemment traversé plusieurs fois; mais chaque lieue parcourue au delà de cette frontière voyait diminuer la chance de les rencontrer. La route, à partir de la ville de Kowno, s'éloignait perpendiculairement au fleuve; puis, faisant un coude vers le midi, elle se dirigeait à travers une population polonaise.

Au relais de Gragow, on s'aperçut que le coupé de l'Empereur, en raison de la neige épaisse qui couvrait la route, n'avançait plus qu'avec la plus grande difficulté : on dut penser à le remplacer par un traîneau. L'Empereur ordonna en conséquence au comte Wonsowicz d'y pourvoir. Le maître de poste dit alors que le seigneur du lieu avait fait construire pour sa fille, qui venait de se marier, une berline très commode, montée sur patins de traîneau. Ce seigneur polonais refusa d'abord de la vendre, quelque prix qu'on lui en offrît;

il ne se rendit aux instances réitérées qui lui furent faites qu'en apprenant que cette voiture était destinée à l'Empereur; il ne demanda pour récompense que de lui être présenté. L'Empereur y consentit, mais ne voulut pas accepter ce cadeau et lui fit donner 1,000 ducats ou 10,000 francs.

La berline fut attelée sans tarder, l'Empereur y entra avec le duc de Vicence et le comte Wonsowicz; le mamelouk fut placé sur le siège; la suite, n'étant pas encore arrivée, fut laissée en arrière et ne rejoignit qu'à Paris. Le général Lefebvre-Desnouettes seul put suivre dans un petit traîneau qu'il se procura sur-le-champ.

Le voyage jusqu'à Varsovie s'effectua rapidement sans aucun incident remarquable.

C'est à Wilna que l'Empereur avait annoncé qu'il passerait par cette capitale et par Dresde :

« J'ai, dit-il, toute confiance dans la population polo-
« naise; en outre, je serai heureux de voir mon ami le
« roi de Saxe. »

Ce monarque, dont le règne de cinquante-neuf ans offrit le modèle de toutes les vertus publiques et privées, se montra toujours digne de ce nom d'*ami* que Napoléon lui donnait dans de pareilles circonstances. L'année suivante, l'Allemagne tout entière se détacha de notre alliance; mais le roi Frédéric-Auguste conserva, jusqu'au dernier moment, les sentiments tout personnels que Napoléon lui avait inspirés.

Dès que l'Empereur eut franchi le pont de Praga, il descendit de voiture pour entrer dans Varsovie et voulut se rendre à pied à l'*Hôtel d'Angleterre,* où un logement lui avait été préparé. Il demanda qu'on le conduisît à l'hôtel par le faubourg de Cracovie, la plus large rue de Varsovie à cette époque.

« J'aimerai à me retrouver dans cette rue, dit-il,

« parce que j'y ai passé autrefois une grande revue. »

Après cinq années, les souvenirs que lui rappelaient les champs de bataille de Pultusk et de Golymine, qu'il venait de parcourir, et la vue de cette ville où il rassembla son armée, étaient chers à son cœur. Dans la revue dont il venait de parler figuraient les troupes qui allaient faire les glorieuses campagnes d'Eylau et de Friedland, suivies du traité de Tilsitt, brillant apogée de sa prospérité et de sa puissance. Il aimait à se reporter vers cette époque où sa fortune n'avait encore reçu aucune atteinte; mais les circonstances avaient bien changé!

Il traversa toute la ville; le faubourg de Cracovie était en ce moment couvert de promeneurs. Il arriva, par la porte Trambacka, au logement qu'on lui avait indiqué; ni lui ni le comte Wonsowicz, qui lui servait de guide, n'éveillèrent l'attention. Deux autres personnes de sa suite marchaient à quelque distance. L'Empereur portait de larges bottes fourrées; il était vêtu d'une magnifique pelisse recouverte d'un velours vert à brandebourgs d'or; il portait, en outre, un capuchon également en velours vert; son visage était presque entièrement caché; il ne fut donc reconnu de personne. On ne sut que le lendemain la nouvelle de son passage.

L'Empereur, à peine installé dans son logement, fit appeler l'abbé de Pradt, archevêque de Malines, son ambassadeur en Pologne. Il voulut voir également le comte palatin Stanislas Potocki, l'homme le plus considérable du grand-duché; il s'entretint avec lui ainsi qu'avec les principaux membres du conseil général de la confédération polonaise. Ce conseil, composé de dix membres, avait été pendant toute cette guerre investi d'une grande autorité.

L'archevêque de Malines se rendit en toute hâte auprès de son souverain; mais la façon dont il a rendu compte

de cette entrevue, dans le livre odieux publié depuis sous le titre d'*Histoire de l'ambassade de Varsovie*, prouve qu'il venait alors guidé plutôt par la malveillante curiosité d'un fonctionnaire inquiet sur son propre sort et d'un vaniteux désappointé, que par les sentiments d'un cœur patriotique ému à la nouvelle de ces premiers revers succédant à tant de prospérité.

L'auteur de l'*Histoire de l'ambassade de Varsovie* rapporte, comme l'aurait fait en pleine guerre l'un des ennemis que nous combattions alors, chacune des paroles, chacun des gestes du souverain qui l'avait fait appeler pour lui parler avec une entière confiance. Tout ce qu'il apprend dans l'intimité de cet entretien devra plus tard être divulgué avec des commentaires remplis d'amertume et d'ironie. — Au lieu de donner en ce moment un souvenir de sympathie à cette brave armée qui lutte encore contre la faim et les éléments meurtriers, il se complaît à lire dans les regards de l'Empereur la profonde douleur qui l'oppresse. Un jour, quand ce colosse de gloire sera tombé, il usera dans un esprit de vengeance de chacune des paroles qu'il a soigneusement recueillies; ces paroles, cependant, n'avaient été prononcées devant lui que parce qu'il était revêtu des hautes fonctions qui imposent, comme un devoir sacré, le dévouement et la discrétion! Détournons nos regards d'un pareil spectacle.

L'Empereur quitta Varsovie le 10 décembre, à sept heures du soir. Il suivit la ligne directe de Lenczicza, Glogau et Bautzen.

La fatigue de la route avait tellement éprouvé ses compagnons de voyage, affaiblis déjà par les privations de la retraite, que pendant qu'il interrogeait le gouverneur de Glogau sur la situation de cette forteresse, le comte Wonsowicz, assis à table, s'endormit et tomba de

sa chaise sur le parquet du salon. L'Empereur ne le fit éveiller qu'au moment du départ.

On arriva à Dresde le 14, à deux heures du matin. Napoléon y descendit chez son ministre, le baron de Serra. C'était dans le même hôtel de la rue de Pirna qu'avait occupé mon père de 1807 à 1811. Cette arrivée était inattendue pour tout le monde. L'Empereur recommanda de ne pas en répandre la nouvelle. Le comte Wonzowicz fut toutefois envoyé sur-le-champ au palais du Roi pour annoncer cette visite. Le séjour à Dresde devait être aussi court que possible.

Il fut très difficile de pénétrer dans l'intérieur du château, et plus difficile encore, à une heure aussi avancée de la nuit, de faire parvenir ce message au Roi. Par une circonstance heureuse, l'aide de camp de service était un officier polonais, naturellement bien disposé en faveur de son compatriote. Le comte Wonsowicz insista si vivement qu'on l'introduisit jusque dans la chambre à coucher du roi Frédéric-Auguste. Ce prince, réveillé en sursaut, contempla d'abord, du fond de son lit, avec surprise et un peu de méfiance, cet inconnu qui s'annonçait de la part de l'empereur Napoléon et dont le costume richement brodé, mais délabré par une longue route, était pourtant la preuve ou tout au moins la fidèle image de ce qu'il racontait.

Le monarque saxon, dont le cœur était accessible à tous les bons sentiments, s'émut vivement au récit de pareils désastres. Il dit au comte Wonsowicz qu'il ne voulait pas que l'Empereur, fatigué d'un tel voyage, se dérangeât pour venir au palais. Il ajouta qu'il allait se lever pour se rendre auprès de son allié.

Comme les écuries étaient assez éloignées, et comme les voitures de la cour ne pouvaient pas être prêtes en un instant, le Roi prit à la hâte l'une des chaises à por-

teurs de louage qui se trouvaient dans le voisinage, et partit pour le logement indiqué.

Cet événement nocturne, si étrange, jeta le trouble dans l'antique résidence électorale, soumise à l'étiquette la plus méthodique, au calme le plus uniforme. Le Roi se levant, au milieu de la nuit, à la requête d'un inconnu armé et vêtu d'un costume singulier, le Roi disparaissant en chaise de louage sans dire à aucune des personnes de sa cour où il allait, c'en était assez pour donner lieu à tous les commentaires, aux plus vives inquiétudes. La reine de Saxe, sœur du roi Maximilien de Bavière, princesse déjà avancée en âge, fut effrayée au point d'avoir une attaque de nerfs. Les aides de camp et les autres personnes de l'intimité accoururent au palais et s'interrogèrent avec effroi. Les bruits les plus sinistres se répandirent jusqu'au moment où l'on apprit que le Roi s'était rendu rue de Pirna, chez le ministre de France. On commença dès lors à se rassurer. On eut toutefois beaucoup de peine à calmer les vives inquiétudes de la Reine; elle ne pouvait comprendre quel pouvait être ce voyageur mystérieux dont les instances avaient déterminé le Roi à une démarche si éloignée de ses habitudes. Toute pensée de violence disparut pourtant peu à peu; mais il s'écoula quelque temps avant qu'on eût deviné que cet officier était un messager de l'empereur Napoléon.

On savait d'ailleurs que l'*inconnu* avait été accompagné, d'après l'ordre du Roi, par un lieutenant de ses gardes. On était donc certain qu'il n'y avait eu ni enlèvement ni contrainte. Toutefois, on ne fut complètement rassuré que lorsque les porteurs de la chaise revinrent, avec l'ordre de faire préparer une voiture de la cour, pour ramener au palais le souverain vénéré.

Frédéric-Auguste Ier était petit-fils du roi de Pologne

Auguste III. Ce prince avait vu son électorat de Saxe, augmenté du cercle de Cotbus en Lusace, érigé en royaume par le traité de Posen, du 11 décembre 1806. Il adhéra par ce traité à la confédération du Rhin, le 12 juillet de la même année. Le traité de Tilsitt, conclu les 7 et 9 juillet 1807, lui conféra le grand-duché de Varsovie, renouant ainsi les liens qui avaient uni à la Pologne l'ancienne et illustre maison de Saxe.

Ce premier roi de Saxe fut, de tous les princes allemands devenus alliés de la France, celui auquel cette alliance procura les plus grands avantages. Il s'en montra toujours reconnaissant.

L'entrevue des deux souverains fut très affectueuse. L'Empereur raconta à cet ami fidèle les circonstances principales de la malheureuse expédition. Napoléon ne dissimula aucune des fautes d'un passé aussi récent, mais il montra une ferme confiance en parlant de ce qui allait advenir, et de ce qu'il ferait à son arrivée en France. Il annonça son prochain retour avec une armée formidable.

Les nouvelles reçues de l'armée avaient déjà répandu en Allemagne une certaine inquiétude; mais on ne s'attendait pas à d'aussi grands désastres.

Après ces premières paroles, dites devant sa suite, l'Empereur causa sans témoins, avec le roi de Saxe, pendant une heure, puis il vint se mettre à table et soupa en sa présence.

Pendant ce temps, on avait fait des préparatifs de départ. Il fallait en effet se hâter; on désirait n'être attendu sur aucun point de la route.

Comme le traîneau qui avait servi jusqu'alors à l'Empereur ne pouvait pas aller plus loin, il fut remplacé par une voiture de la cour, très solidement établie sur des patins de traînage; cette voiture fut approvisionnée par les caves et les cuisines du château.

L'Empereur et sa suite, de plus en plus diminuée, se remirent en route à huit heures du matin. Le roi de Saxe, qu'on avait réveillé à trois heures, était resté pendant tout ce temps auprès de lui, et ne retourna au palais qu'après son départ.

Huit mois après, à Dresde, pendant la campagne de 1813, j'ai revu le baron de Serra. Il m'a parlé alors de la profonde émotion qu'il avait éprouvée en voyant arriver chez lui notre Empereur, à peine échappé à ces dangers de mort ou de captivité. Ce ministre était Génois de naissance. Sa ville natale avait donné à l'Empire plusieurs fonctionnaires distingués.

L'abbé de Pradt, au mois de décembre 1812, quittait l'ambassade de Varsovie, en méditant son libelle; à la même époque, le ministre de l'Empereur à Dresde consacrait son talent de poète et d'auteur latin à perpétuer le souvenir du séjour que Napoléon venait de faire dans sa maison. On peut, aujourd'hui que les lettres classiques jouissent peut-être d'un peu moins de faveur et de vogue, sourire à cette manifestation d'un dévouement sincère; mais, en me reportant à l'esprit de cette époque, j'ai pensé devoir citer cette pièce historique.

AD DOMUM SUAM
QUUM DRESDAM NEC OPINATO ADVENTANS STATIM POST IDUSDECEMBRIS
IMP. CÆS. AUG. NAPOLEO
DE TERTIA NOCTIS VIGILIA HOSPES EO DIVERTERET.

SIS QUAMVIS HUMILIS NITEANT NEC MARMORE POSTES
AST FIDEI SEDES NON CARITURA DEO
JAM NON INVIDEAS REGUM PENETRALIBUS UNA
HOSPITIO LICUIT CÆSARIS ESSE SACRAM.

(Le baron de Serra, ministre de France à Dresde (1).

(1) « A ma maison, dans laquelle l'empereur César-Auguste Napoléon, arrivant inopinément à Dresde, la troisième heure de la

Lorsque la voiture de l'Empereur partit de Dresde, elle fut suivie par un traîneau dans lequel le roi de Saxe avait fait placer, comme escorte, deux maréchaux des logis de sa garde. Cette précaution était superflue sans doute, mais c'était une preuve d'amicale sollicitude.

Il parut convenable de rester quelques heures à Leipzig pour recueillir des informations certaines. A mesure qu'on avançait vers Paris, les nouvelles acquéraient un surcroît d'intérêt. Les journaux étrangers et français nouveaux, et ceux arriérés d'une huitaine de jours, furent apportés à l'Empereur. Il fit, en outre, acheter quelques livres de littérature frivole. En voyage, cet homme, d'ailleurs si prodigieusement occupé de choses utiles, ne lisait guère que des romans.

L'Empereur s'était arrêté dans l'auberge qui existe encore aujourd'hui à Leipzig sous le nom d'*Hôtel de Prusse*. Le consul de France dans cette ville, M. Théremin, reçut aussitôt l'invitation de se rendre auprès du duc de Vicence, qui désirait lui parler; il s'empressa d'obéir et se trouva en présence de l'Empereur qu'il reconnut à l'instant. M. Théremin, cependant, homme de tact et de précaution, comprit sur-le-champ qu'il devait respecter l'incognito gardé par l'Empereur. Il lui répondit donc comme s'il parlait au duc de Vicence, en l'appelant « mon général ». L'Empereur lui en sut bon gré et s'aperçut, dès les premières questions qu'il lui adressa, que son consul à Leipzig était intelligent, très

nuit qui suit les Ides de décembre, daigna s'arrêter et devenir mon hôte.

« Bien que le marbre ne décore point tes modestes lambris, n'envie rien aux palais des rois ni aux temples divins : tu fus le siège de la fidélité, et César t'a rendue sacrée en reposant sous tes portiques

« Le baron DE SERRA. »

au courant des affaires politiques et commerciales de l'Allemagne. Il se plut, en conséquence, à l'interroger longuement. Il se mit à table avec sa suite et s'entretint avec lui pendant tout le dîner. M. Thérémin a rédigé, le jour même, les traits les plus saillants de cette conversation.

En voici la relation fidèlement reproduite.

L'Empereur demanda en premier lieu quel était l'esprit de l'Allemagne.

Le consul répondit que les dispositions de ce pays se ressentaient des nouvelles reçues de l'armée.

Allant toujours droit au fait, l'Empereur posa cette question plus positive :

« Mais, enfin, que dit-on? »

M. Thérémin s'exprima alors ainsi :

« J'ai vu tout récemment à Leipzig des lettres d'offi-
« ciers du contingent saxon qui a fait avec notre
« armée la campagne de Russie; ces officiers racontent
« qu'ils ont perdu leurs bagages personnels, et ils en
« concluent naturellement avec beaucoup de mauvaise
« humeur que tout est perdu. »

L'Empereur, à cette réponse, sourit et regarda le duc de Vicence, qui était assis à table vis-à-vis de lui; mais cette première information, adroitement mitigée, ne pouvait lui suffire; il devint plus pressant et posa très nettement l'interrogation suivante :

« Aime-t-on les Français, en Saxe?

« — Les Saxons savent bien, mon général, que sans
« les Français le royaume de Saxe serait perdu. »

L'Empereur, assez satisfait de cette appréciation, justifiée depuis par le congrès de Vienne, qui enleva au royaume de Saxe une portion de son territoire, abandonna un instant la politique pour aborder d'autres sujets.

Il demanda quelle influence la guerre avait eue sur le commerce de Leipzig. Le consul, se sentant sur un terrain moins embarrassant pour lui, devint plus explicite.

« La guerre actuelle n'a pu être que profitable aux « négociants et aux banquiers de cette ville, dit-il. « Leipzig ne souffre point du séjour des troupes, puis- « qu'il est exempté des logements militaires; les four- « nitures de guerre, les achats faits par les corps qui « passent dans les environs et par les officiers qui « viennent en ville, tout ce mouvement profite au com- « merce de détail et aux banquiers. »

L'Empereur écouta avec intérêt ce qui lui était dit au sujet de Leipzig. Il avait toujours eu pour ses habitants industrieux et lettrés une considération et une affection particulières. Parmi les mesures ou décrets étrangers à la politique ou à la guerre qu'il data de Moscou, on remarque un ordre adressé, le 23 septembre, aux autorités compétentes, pour que l'exemption qu'il avait accordée à la ville saxonne, relative au logement obligatoire des troupes de passage, fût scrupuleusement maintenue.

Napoléon comprenait, peut-être par un pressentiment instinctif, l'importance de l'un des centres principaux du journalisme et de la librairie; il connaissait l'influence que ses écrivains exercent sur l'esprit public de l'Allemagne; il prévoyait déjà que l'expédition de Russie, première campagne défavorable à ses armes, allait donner lieu à de violentes diatribes.

Il continua ainsi l'entretien au sujet du commerce de Leipzig :

« Je m'intéresse beaucoup à cette ville; il faut que « vous ayez des égards tout particuliers pour ses habi- « tants. Il faut que vous leur donniez souvent à dîner.

« — *Soignez les Leipzigois, je vous le recommande.* »

Telle fut l'expression dont il se servit. Je la trouve citée dans la relation du comte Wonsowicz, qui assistait à cette conversation, mais n'en rapporte que quelques parties.

L'Empereur, toujours avide de renseignements détaillés, traita ensuite longuement, avec le consul, plusieurs questions de finance et de commerce. Il demanda, entre autres choses, si l'entrepôt de la foire de Leipzig était réel ou fictif, c'est-à-dire si les marchandises y restaient d'une foire à l'autre dans les magasins, ou si elles n'étaient que mentionnées dans les livres de commerce.

Napoléon parla sur cette question toute technique avec la précision et l'aptitude qu'il déployait à propos des sujets les plus divers. Il fut satisfait des réponses du consul.

Le thème politique fut repris de nouveau. Napoléon s'enquit de l'esprit et des sentiments de la célèbre université de Leipzig :

« Combien compte-t-elle d'étudiants? demanda-
« t-il.

« — Neuf cents, à peu près, mon général.

« — Existe-t-il beaucoup d'idéologues, parmi ces neuf
« cents étudiants?

« — Il y en avait bien un certain nombre, mon géné-
« ral, mais ils sont partis, m'a-t-on assuré. »

On sait que par ce mot d'*idéologues*, très fréquemment employé par Napoléon, il désignait toute la partie des érudits, écrivains, étudiants et professeurs allemands, qu'il accusait de s'occuper dans ce temps-là beaucoup plus de politique que de métaphysique, de philologie et de philosophie. Il voulait parler de tous ceux, parmi les lettrés, qu'il regardait comme ses ennemis secrets ou déclarés; de tous ceux, en un mot, qu'il accusait

d'exalter les idées. A partir de 1806, ces idées germaniques grandirent et donnèrent lieu finalement au mouvement national des derniers mois de 1813. Comme il n'existe aucun motif pour révoquer en doute la parfaite sincérité de cette réponse du consul de France à Leipzig, on peut admettre que ces idéologues, c'est-à-dire nos adversaires les plus actifs, dont il annonçait le *départ* ou le *renvoi*, avaient été éloignés de l'Université par ordre du gouvernement, qui, se considérant encore comme notre allié, s'opposait, en cette qualité, aux menées qui nous étaient hostiles. En Prusse et en Autriche, l'expression de ces sentiments avait dès cette époque un plus libre cours.

A cette information demandée sur les idéologues de Leipzig, l'Empereur ajouta une question qu'il n'articula qu'en riant :

« Le gouverneur de Leipzig est-il bien méchant? Fait-« il enfermer beaucoup de monde?

« — Non, mon général, il ne sévit que contre ceux « qui le méritent.

« — Avez-vous ici un censeur pour la librairie et les « journaux? Ce censeur fait-il bien son métier?

« — Je puis dire que récemment une brochure écrite « par un officier prussien, M. de Massenbach, libelle « très violemment hostile à la France, a été offerte à « plusieurs libraires-éditeurs de cette ville; tous ont « refusé de se charger de l'impression; ce qui prouve « qu'ils ne professent pas les mêmes opinions que l'au-« teur, ou qu'il ne leur est pas permis d'exprimer ici « leurs sentiments. »

La conversation se termina par un malentendu qui provoqua d'abord l'étonnement de l'Empereur, mais ne dura qu'un instant. Il avait demandé si le roi Frédéric-Auguste était aimé de ses sujets.

« Oui, sans doute, avait répondu le consul, le roi « de Saxe est adoré et le mérite bien; ce long règne a « été heureux pour la Saxe, et ses sujets le recon- « naissent.

« — A-t-il une maison, un palais à Leipzig?

« — Oui, mon général; ce palais est situé sur la « grande place.

« — Et le Roi l'habite-t-il souvent?

« — Seulement dans les grandes occasions.

« — Dans quelles occasions?

« — Il l'habiterait, par exemple, dans le cas où il « irait au-devant l'Empereur.

« — Comment, de l'Empereur? » s'écria vivement Napoléon, ne sachant pas si le consul parlait de lui ou de l'empereur Alexandre.

« — Sans doute, mon général, au-devant de l'em- « pereur des Français.

« — A la bonne heure! » reprit Napoléon en riant très franchement lui-même de sa méprise et regardant de nouveau le duc de Vicence.

M. Théremin ajoute au récit de cet entretien quelques détails sur l'Empereur et sa suite. La voiture impériale n'était accompagnée que de deux traîneaux, dans l'un desquels se trouvaient les deux sous-officiers saxons. Les compagnons de voyage de l'Empereur semblaient harassés de fatigue; le froid, qui continuait à être d'une rigueur excessive, avait hâlé et rougi leurs visages; l'Empereur, seul, ne paraissait pas avoir souffert et conservait son teint habituel. Il se remit en route à sept heures du soir et se dirigea sur Weimar. Il y fut reçu par son ministre près de cette cour : le baron de Serra avait fait prévenir son collègue de cette arrivée imprévue, tout en annonçant que l'Empereur ne voulait pas être connu et voyageait sous le nom du duc de Vicence. Le

ministre, qui vint au-devant de lui jusqu'à la frontière du grand-duché de Saxe-Weimar, était le comte de Saint-Aignan, son écuyer, pour lequel il avait beaucoup d'estime et d'affection ; il le chargea de l'excuser auprès du grand-duc de ce qu'il ne s'arrêtait pas pour le voir ; il fit, en outre, parvenir ses hommages à la grande-duchesse Marie Paulowna, sœur de l'empereur Alexandre, princesse qu'il avait pu apprécier trois années auparavant, lors du congrès d'Erfurt. Il regretta sans doute alors, du fond de son cœur, d'avoir fait succéder une si fatale inimitié à l'expansive sympathie que lui avait témoignée l'empereur Alexandre. Le comte de Saint-Aignan accompagna son souverain jusqu'à Erfurt, ville appartenant alors à l'empire français, bien que située au milieu de territoires allemands.

Je vois, dans la relation dont j'extrais tous ces détails, qu'au delà d'Erfurt, à Vach, petite ville du duché de Saxe-Weimar, des symptômes de mauvaises dispositions populaires se manifestèrent pour la première fois.

L'Empereur et sa suite s'étaient arrêtés pour déjeuner dans cette ville. En entrant dans le salon du maître de poste, il y trouva une jeune femme d'une beauté très remarquable et qui, assise devant un clavecin, exécutait une vieille sonate aussi brillamment qu'il lui était possible.

L'Empereur, avec cette galanterie qui ne l'abandonnait que lorsque les affaires graves lui en enlevaient le loisir, s'approcha d'elle et lui exprima son admiration beaucoup plus sincère pour ce qu'il voyait que pour ce qu'il venait d'entendre.

Je lis toutefois dans mon manuscrit que, comme la maîtresse de poste ne parlait pas français, et que son auguste admirateur ne savait pas un mot d'allemand, la conversation ne put s'engager. L'Empereur fut, du reste,

interrompu dans cette tentative de conquête par une rumeur toujours croissante qui se faisait entendre au dehors.

Le maître de poste, maussade et irascible, à ce qu'il paraît, avait en ce moment une très vive altercation avec le mamelouk Roustan. Cette querelle était au fond de peu d'importance : il s'agissait tout simplement d'un refus de donner sur-le-champ des chevaux fatigués, ou de quelque autre sujet de dissentiment avec les postillons. La discussion s'envenimait; cette population n'avait point reconnu l'Empereur, mais elle assistait à une querelle entre un habitant du pays et des militaires français! C'en était assez pour passionner la foule. On pouvait craindre une rixe dangereuse. Le duc de Vicence était déjà intervenu, mais inutilement; cette affaire, en un mot, prenait un caractère très sérieux. La maîtresse de poste, entendant les cris d'alarme et de colère de son mari, engagea l'Empereur, que, du reste, elle ne reconnaissait pas, à faire cesser le tumulte. Il eut alors l'idée de lui offrir son bras et de s'avancer avec elle au-devant de la foule irritée. Il fit signe à cette belle conciliatrice de lui servir d'interprète pour calmer les plus mutins. Cette démarche n'eut aucun succès et le fidèle entourage de l'Empereur commençait à perdre patience, lorsque, très heureusement, le plus efficace des remèdes connus pour apaiser, dès son principe, l'effervescence populaire, la simple apparition de la force armée, réta blit l'ordre et dispersa l'attroupement.

Cette force armée était un détachement de notre gen darmerie; car, à cette époque, dans toutes les villes placées sur la route du passage habituel de nos troupes, il existait un commandant de place français et des gendarmes, en nombre suffisant pour maintenir l'ordre et la bonne harmonie.

Jusqu'à Mayence, il ne se représenta rien de remarquable. Le grand écuyer avait envoyé en avant un piqueur de la maison de l'Empereur, afin de se procurer une barque pour passer le Rhin; car, dans cette saison, le pont de bateaux avait été enlevé.

Le piqueur, en s'adressant aux autorités, ne parlait pas au nom de l'Empereur, mais au nom du duc de Vicence. Il trouva sur le rivage de Cassel, petit bourg situé en face de Mayence, un jeune officier d'ordonnance: c'était le comte Anatole de Montesquiou. Cet officier ne voulut pas céder la barque qu'il avait retenue. Il donna pour raison qu'il avait une mission importante, pressée, et qu'il était chargé de lettres pour l'impératrice Marie-Louise. Mais en ce moment l'Empereur lui-même s'approcha, sans être vu d'abord, car il faisait nuit close, prit affectueusement la main de M. de Montesquiou et lui dit :

« Allons, allons, ne vous fâchez pas; nous pouvons « passer ensemble. »

Le jeune officier, étonné de cette apparition inattendue, s'excusa de n'avoir pu aller plus vite; mais Napoléon, au lieu de lui en savoir mauvais gré, se félicita d'arriver aux Tuileries sans être attendu.

La barque traversa donc le Rhin. Il était dix heures du soir lorsqu'on descendit à l'hôtel de la poste. Le duc de Vicence expédia sur-le-champ une estafette dans la direction de Paris pour préparer les chevaux sur toute la route. L'Empereur envoya ensuite son officier d'ordonnance chez le maréchal Kellermann, duc de Valmy, l'une des grandes illustrations de nos premières guerres, qui commandait cette forteresse et veillait, en l'absence du souverain, sur tout l'est de la France.

En raison des nouvelles incertaines de la Grande Armée, on était sur ses gardes et dans une inquiétude

continuelle. La récente conspiration du 2 octobre et la fausse nouvelle, répandue alors à Paris, de la mort de l'Empereur, avaient donné l'éveil; on pouvait craindre de l'extérieur quelque tentative audacieusement criminelle. Cette appréhension, alors générale, peut expliquer la scène qui allait se passer dans le palais du gouverneur. Lorsque l'officier polonais arriva chez le maréchal, il trouva ses appartements splendidement éclairés : toute la société de Mayence y était rassemblée pour un grand bal. Le maréchal Kellermann fut appelé; mais il reçut très durement celui qui se disait envoyé par l'Empereur. Il le prit d'abord pour un porteur de fausses nouvelles.

« Je ne vous connais pas, lui dit-il, et je vais vous « faire fusiller comme un imposteur.

« — Vous en aurez toujours le temps, monsieur le « maréchal, répondit sans s'émouvoir l'officier polo- « nais; mais, avant d'en venir là, veuillez vous assurer « de la vérité de ce que je vous annonce.

« — Comment, reprit le maréchal, comment est-il « possible que l'Empereur soit à Mayence, et que je n'aie « pas été prévenu de son arrivée?

« — Veuillez aller le lui demander, monsieur le « maréchal; moi, je ne suis chargé que de vous annoncer « son passage. »

Le costume très en désordre de l'envoyé impérial avait, au premier abord, indisposé le gouverneur. Il n'y voyait qu'un déguisement pour le tromper. Il se rendit enfin et partit pour aller trouver l'Empereur, tout en faisant garder à vue le comte Wonsowicz, ne lui permettant de communiquer avec personne, et l'emmenant avec lui flanqué de deux gendarmes; mais cet incident et cette méprise furent de courte durée.

L'Empereur, voyant le duc de Valmy, lui dit, après quelques phrases affectueuses :

« Mon armée est perdue en grande partie; mais, « soyez tranquille, d'ici à quelques mois, j'aurai sous « mes ordres huit cent mille baïonnettes et je prou- « verai à mes ennemis que les éléments seuls peuvent « nous vaincre. J'ai eu tort, je l'avoue, d'exposer mes « pauvres soldats à un climat pareil. Mais, qui ne fait « pas de fautes en ce monde? Quand on les reconnaît, « il faut tâcher de les réparer. »

Il donna ensuite, avec sa promptitude et sa précision habituelles, des ordres très détaillés pour le passage des troupes; il désigna les approvisionnements qu'il fallait rassembler à Mayence, puis il se remit en route.

Le voyage fut alors continué avec un redoublement de vitesse. On n'avait été reconnu nulle part; on ne s'arrêta que pour les repas, à Saint-Avold, puis à Verdun.

Dans cette dernière ville, l'Empereur ayant vu, des fenêtres de l'auberge où il dînait, son mamelouk Roustan traverser la rue pour acheter des dragées et des anis chez un confiseur célèbre, ordonna qu'on en achetât aussi pour l'Impératrice et le roi de Rome, afin, dit-il, de leur apporter deux produits vantés de la ville de Verdun.

Le 18 décembre, jour de son arrivée, il dîna à Château-Thierry. Il fit alors une grande toilette, afin de se présenter convenablement à l'Impératrice; il revêtit l'uniforme des grenadiers à pied de sa garde, qu'il portait habituellement à Paris; le frac vert des guides ou chasseurs à cheval était son habit de guerre. Comme le froid était très intense, la célèbre redingote grise était remplacée par la pelisse fourrée emportée de Moscou; il calculait qu'il arriverait chez l'Impératrice au milieu de la nuit.

Un accident de voiture, qui survint de nouveau, — et

dans une course aussi précipitée il devait s'en présenter fréquemment, — força l'Empereur à prendre, pour arriver à Paris, l'une de ces disgracieuses voitures de voyage à deux immenses roues et à brancard, ancien modèle, qu'on nommait alors, depuis deux cents ans, une *chaise de poste*. C'est dans cet affreux équipage que l'Empereur devait faire son entrée dans sa capitale. Personne sur son passage ne pouvait deviner qui arrivait ainsi par la route d'Allemagne. A Meaux, pour payer les dernières dépenses du voyage, tous les fonds étaient épuisés. L'Empereur, le duc de Vicence, le comte Wonsowicz et le mamelouk Roustan voulurent se cotiser, mais ne trouvèrent pas, à eux quatre, un total de quatre-vingts francs. Le duc de Vicence dut demander un crédit, qui ne lui fut pas refusé.

C'est le 18 décembre, la veille du jour de naissance de l'impératrice Marie-Louise, à une heure et demie de la nuit, que l'Empereur arriva devant la grille du Carrousel. Le grenadier de la vieille garde qui était en sentinelle à la porte d'entrée, voyant s'arrêter cette chaise de poste, refusa de la laisser passer, en disant qu'il avait l'ordre de ne faire ouvrir qu'aux voitures de la cour. Le comte Wonsowicz s'empressa de descendre pour faire connaître que cet équipage contenait l'Empereur en personne.

« Vous vous moquez de moi! répondit le soldat, « vous vous moquez de moi, ce ne peut être l'Empereur; « j'ai lu hier, dans le *Moniteur*, qu'il était encore à « Smolensk. »

Le comte Wonsowicz insista et demanda à voir l'officier de garde, qui fit d'abord, en termes plus modérés, les mêmes objections, mais qui, conduit près de la chaise de poste, reconnut son souverain et s'inclina avec une vive émotion · la grille s'ouvrit alors.

On peut se figurer quelle sensation produisit, dans le palais des Tuileries, cette arrivée inespérée. L'Empereur, une fois entré dans le château, défendit expressément qu'on fît aucun bruit qui pût éveiller l'Impératrice; il se rendit sur-le-champ à son appartement.

Le voyage, depuis Smorgoni jusqu'à Paris, durait depuis douze jours. De graves dangers avaient menacé l'Empereur, surtout en sortant d'Oszmiana. Des cavaliers ennemis, faciles à reconnaître par leurs cris de guerre habituels, avaient en outre été distinctement entendus, à peu de distance, aux portes de Kowno. Dans cette dernière journée du 7 décembre surtout, où il n'était accompagné que de six personnes, la rencontre fortuite d'un peloton ou d'une simple patrouille de ces milliers de Cosaques qui longeaient et traversaient la route parcourue par Napoléon, aurait suffi pour changer la face du monde.

J'ai accompli, dans le récit qui précède, relativement à ce voyage de Smorgoni à Paris, la tâche que je m'étais prescrite, en racontant quelques détails inconnus, rectifiant des erreurs accréditées, et en ajoutant des renseignements militaires précis aux divers écrits historiques dans lesquels ont été retracés les événements de 1812. Plusieurs écrivains français, russes et allemands, — je ne parle que de ceux qui interrogent l'histoire avec l'impartiale équité qu'elle réclame, — ont laissé indécise la question de savoir si Napoléon devait rester à la tête de son armée désorganisée, ou bien se hâter d'arriver, afin de raffermir les dispositions ébranlées de ses alliés et de rassembler, sans retard, les forces nécessaires pour tout réparer. Les succès immédiats de la première partie de la campagne de 1813, qui rétablirent, pour un temps du moins, sa puissance et son ascendant en Europe, répondent à cette question. Quant

à l'étrange reproche de découragement personnel qu'on osa lui adresser, toute une série de faits concluants peut servir à le repousser.

Il faut reconnaître aujourd'hui qu'au lieu de s'éloigner du péril, il s'y exposa de sa personne plus qu'aucun de ceux qu'il laissait en arrière. Nous étions à peine poursuivis par la grande armée de Kutusoff. Toute la partie la plus énergique, la plus valide des troupes russes, nous avait devancés; et c'est en traversant sans hésiter, de part en part, ce corps d'avant-garde, que l'empereur exécuta le projet qu'il avait conçu. Les informations authentiques présentées ici démontrent que l'empereur Napoléon, dans ce rapide voyage, affronta avec clairvoyance, et en parfaite connaissance de cause, l'un des plus grands dangers qu'il ait bravés dans tout le cours de sa vie guerrière.

CHAPITRE VIII

Marche de l'armée après le départ de l'Empereur. — Circonstance étrange qui me permet de parcourir rapidement en traîneau les douze lieues qui séparent Smorgoni de Rownopole. — Entrée à Wilna. — J'y rejoins le général Delaborde. — Sa voiture, et même son traîneau, n'ont pu arriver jusque-là. — Il est contraint de monter à cheval malgré l'épuisement de ses forces. — A une demi-lieue de la ville, je suis de nouveau séparé de lui. — Dernier jour de souffrance. — Cruels effets de la gelée. — Ressource imprévue. — Cinq minutes de trajet à cheval. — Menace pour menace. — Un traîneau!... un sauveur! — Passage du Niémen. — Arrivée en Allemagne. — Gumbinen, Kœnigsberg. — Départ du général Delaborde. — Le duc de Tarente. — Nouvelle et funeste mission que reçoit mon frère.

Après le départ de Napoléon, la désorganisation fit de grands progrès; c'était une suite naturelle des privations qu'on endurait et des éléments qu'on avait à combattre, bien plus que de l'impression produite par ce départ. Au point où nous en étions tous arrivés, ces causes matérielles directes et personnelles agissaient plus puissamment sur les cœurs que les causes morales d'espérance ou de découragement.

Le général Delaborde, infirme, très éprouvé par les fatigues de cette guerre, et n'ayant conservé d'autre vigueur que celle de son mâle courage, était, à cette époque de la retraite, contraint à voyager parfois dans sa voiture. Il ne cédait à cette nécessité qu'à regret, le

moins possible, et ne montait à cheval, surtout dans ces derniers temps, que soutenu par ses aides de camp. Il partit de Smorgoni en même temps que le quartier général, dès le matin qui suivit cette nuit du 5 décembre. Il prévoyait le moment où son lourd coupé de voyage ne pourrait plus être traîné par ses chevaux exténués; il résolut donc d'acheter dans cette ville, qui n'était pas sans ressource, un rustique traîneau de bois de sapin, comme on en voyait en assez grand nombre; l'attelage devait être de deux ou trois des infatigables petits chevaux du pays. Cette idée de mon général produisit une série de scènes d'un tout autre caractère que celui des graves événements que je viens de dépeindre.

La commission d'acheter le traîneau, de le munir de paille, de cordes et d'outils pour les réparations urgentes, fut confiée à l'un des cantiniers les plus expérimentés de notre corps d'armée. C'était un homme d'une force athlétique, d'une inépuisable activité, enfin d'une rudesse d'organe et de langage qui lui donnait une grande autorité parmi ses égaux; son avidité lui faisait accepter, dans l'espoir d'un bon bénéfice, les commandes les plus pénibles et les plus difficiles à remplir. Le général lui avait donné, par antiphrase apparemment, le surnom de *Probus*. Ce *vivandier,* comme on n'en voit plus heureusement, avait été le pourvoyeur principal de notre état-major pendant toute la campagne, et notamment à Moscou. Ce jour-là, notre général lui avait avancé la moitié de la somme nécessaire pour les achats dont il le chargeait. Il me dit, le matin de son départ :

« Je vous donne aujourd'hui, mon cher Paul, une « commission qui m'intéresse personnellement; je viens « de confier à Probus beaucoup plus d'argent qu'il « ne vaut, car je lui ai donné la moitié du prix qu'il « faut mettre à trois petits chevaux polonais et un traî-

« neau de sapin; il est convenu que je lui payerai l'autre
« moitié dès qu'il m'amènera mon véhicule complet. Il
« est assez riche pour faire l'avance du surplus. Je le
« laisse ici avec l'ordre de me rejoindre ce soir à la pro-
« chaine étape. Je vous prie de rester avec lui, d'abord
« pour le surveiller, ensuite pour le protéger, surtout
« pour l'empêcher de maltraiter les pauvres habitants
« avec lesquels il va faire ses marchés. C'est un terrible,
« mais habile gaillard, que ce *Marcus Probus;* il a
« besoin d'être tenu en bride. Surtout ne le perdez pas
« de vue : qu'il ne puisse pas m'abandonner. »

Je répondis que je remplirais avec bonheur cette commission qui procurait un moyen assuré de transport au chef auquel je devais tant de reconnaissance.

Le général Delaborde partit alors.

Probus déploya dans les premières heures, et jusqu'à midi, son activité habituelle et tout son savoir-faire; mais, dès qu'il fut certain d'avoir rassemblé, çà et là, les objets principaux de sa commande, c'est-à-dire les chevaux, le traîneau et les vivres, je pus reconnaître, sans beaucoup de peine, qu'il cherchait à gaguer du temps, et que pour tout le reste de l'organisation de l'équipage il suscitait mille difficultés, mille causes de retard. Sous un prétexte quelconque, il m'échappa plusieurs fois à travers les granges du faubourg, ou les maisons de ses divers pourvoyeurs. Comme il ne parlait pas un polonais plus compliqué ni plus recherché que le mien et que, quant à l'allemand dont nous nous servions pour nous entendre avec les maquignons et les marchands juifs, le sens d'aucune parole prononcée devant moi ne m'échappait, j'acquis bientôt, à n'en pas douter, la certitude qu'il avait à dessein amené tous ces détails. Je dus, en conséquence, lui parler très durement et le menacer de la colère du général. Il me répondit alors avec

une impudence si comique que j'eus beaucoup de peine à conserver mon sérieux.

« Comment, mon lieutenant, me dit-il, vous avez
« l'ingratitude de me reprocher d'avoir employé exac-
« tement le temps qu'il faut pour mettre sur pied et
« raccommoder ce traîneau, et vous amener trois che-
« vaux avec leurs bricoles, leur avoine pour quatre
« jours et tout le reste! Voilà qu'il va être quatre heures,
« et nous ne pouvons plus partir pour voyager la nuit.
« Si nous nous étions mis en route plus tôt, comme
« vous le vouliez, nous aurions rejoint le comte Dela-
« borde ce soir, et vous auriez dû recommencer à mar-
« cher demain matin. Vous seriez bien avancé mainte-
« nant! Avec ça, mon pauvre lieutenant, que, comme
« tout le monde, vous avez bien de la peine à faire, à
« pied, d'aussi grandes journées dans ce désert mau-
« dit. »

Je voulus objecter les ordres précis du général.

« Eh! mon lieutenant, le général! le général! il
« voyage dans son bon coupé, tandis que vous et moi
« nous le rejoindrons demain soir au lieu d'aujourd'hui,
« dans ce traîneau, en faisant faire deux journées au lieu
« d'une à nos jolis petits chevaux polonais. Vous aurez
« ainsi fait, sans vous fatiguer, deux journées au lieu
« d'une. Gagner deux journées! avoir une avance de
« douze lieues dans ces neiges, savez-vous ce que c'est?
« Eh! mon lieutenant, c'est peut-être moi qui vous
« aurai sauvé la vie. »

J'aurais voulu me fâcher, me révolter contre cette logique du cantinier *Probus,* mais ma rigueur n'eût servi de rien; il était bien évident que je ne pouvais pas remédier à ce qui était fait. Il était bien réellement quatre heures du soir, et nous ne pouvions pas nous remettre en chemin, alors que toute la colonne allait s'ar-

rêter : nous aurions été complètement isolés sur la grande route. Je me résignai donc à attendre le lendemain matin : ma conscience ne me reprochait rien; j'avais fait très sincèrement tous mes efforts pour exécuter les ordres donnés, et c'était malgré moi que j'avais obtenu l'avantage de franchir le lendemain, en traîneau, douze lieues au lieu de six.

J'ordonnai donc le départ dès que le jour parut. Probus était excellent cocher, et avec nos chevaux vigoureux et bien nourris nous eûmes bientôt devancé tous les attelages qui nous précédaient. Mon effronté compagnon de voyage usa même, au premier encombrement de voitures, de canons et de traîneaux qui s'offrit, d'un moyen que je ne parvins à lui interdire qu'en me fâchant tout de bon. Lorsqu'un défilé vint nous embarrasser, il fouetta ses chevaux à outrance et les conduisit, avec une merveilleuse dextérité, dans tous les intervalles qu'il pouvait découvrir entre les voitures cheminant devant nous. Pour qu'on lui fît place parmi toute cette foule de cavaliers et de piétons, le drôle, malgré ma défense, criait à tue-tête :

« Laissez passer deux officiers blessés !

« — Taisez-vous, lui disais-je ; pourquoi faire de nous « deux officiers blessés ?

« — Cela fait bien, mon lieutenant, répondit- « il, voyez comme on se dérange pour nous laisser « passer. »

Puis il reprenait :

« Laissez passer deux malheureux officiers d'artillerie « blessés.

« — Voulez-vous bien vous taire, impudent que vous êtes ! criai-je à mon tour.

« — Voyez, mon lieutenant, c'est exprès que je fais « de nous des officiers d'artillerie; voyez comme ces

« bons canonniers s'empressent de se déranger pour « nous ! »

Cette étrange méthode pour nous faire livrer passage devint inutile quand nous eûmes dépassé la queue de la colonne, et nous rejoignîmes le général à la chute du jour.

Nous fîmes à moitié chemin la halte de rigueur; les chevaux mangèrent l'avoine que *Probus* avait eu la précaution d'emporter. Quand nous arrivâmes, le général, auquel je crus devoir raconter toute l'aventure, fut d'abord un peu contrarié de ce que ses chevaux avaient fait, à leur début, deux journées au lieu d'une; mais comme ils ne paraissaient pas en avoir souffert et que, somme toute, cet important achat et celui du traîneau avaient été opérés dans les meilleures conditions, il ne tança point outre mesure le cantinier peu délicat. Il me dit même le lendemain matin, avec bonté :

« Je crois que *Probus* disait vrai, lorsqu'il se van« tait de vous rendre un grand service en vous épar« gnant, par son expédient audacieux, douze ou tout « aux moins six lieues de marche pénible. Avancer « d'autant, c'est une immense chance de salut, au « milieu de notre désastre. »

Un peu reposé par ces deux journées de trajet facile, pendant lesquelles rien ne m'avait manqué, je repris mon pénible pèlerinage. Le général Delaborde nous avait devancés, et je ne le vis plus pendant plusieurs jours.

Voici une anecdote de cette période de notre retraite; elle peut servir à dépeindre à quel point d'égoïsme et de dureté en étaient arrivés un grand nombre d'entre nous.

Le comte Maximilien de Rayneval, qui, pendant la campagne de Russie, avait été attaché au quartier général de l'Empereur, arriva vers le soir de l'une de nos

désastreuses journées dans une grande chaumière appartenant à un paysan polonais. La chambre était si remplie d'officiers de tous grades que M. de Rayneval ne trouva d'autre place, pour y passer la nuit, que le dessous de l'un de ces grands bancs de bois qui règnent autour de la pièce principale de ces sortes d'habitations. Il s'y établit, sur un peu de paille, en se couvrant de son manteau fourré. Il eut quelque peine à s'endormir, car le paysan, propriétaire de la maison, avait un enfant malade dont les plaintes et les gémissements ne cessaient pas. C'était un malheur et un grand ennui, sans doute, mais le bon sens et l'humanité commandaient de s'y résigner.

Un de nos généraux, que M. de Rayneval n'a jamais voulu nommer, ne fut pas de cet avis. Il se leva tout en colère et s'écria en jurant :

« C'est à n'y pas tenir. Je vais prendre le paysan, la « paysanne et leur enfant, et les jeter dehors. »

Ce propos cruel révolta M. de Rayneval, qui dit, sans quitter la position où il s'était blotti :

« Nous ne souffrirons pas cette barbarie. Nous « sommes ici chez les Polonais, nos alliés; c'est bien « assez que nous vivions à leurs dépens, sans vouloir « encore jeter leurs enfants sur la neige, dans ces nuits « glacées. »

Le général anonyme répliqua :

« *Qui est-ce qui pérore, là-bas, dans son coin?* « *Est-ce qu'il y a un philosophe sous ce banc?*

« — Non, général, ce n'est pas un *philosophe*, mais « simplement un honnête homme comme tous ceux qui « nous écoutent ici. Aucun de nous ne permettra que « l'on commette une pareille cruauté. »

Ces paroles eurent de l'écho dans cette assemblée formée au hasard, et dans laquelle le général n'avait

aucune autorité, car les liens de la discipline existaient à peine parmi tant d'hommes séparés de leurs régiments et de leurs chefs habituels.

« Nous ne voulons pas qu'on mette dehors cet en-« fant », dirent une foule de voix.

Cet avis dut prévaloir, et le pauvre petit Polonais exerça librement son droit de crier dans la maison de sa mère, jusqu'à ce que la fatigue et le sommeil l'eussent fait taire.

Wilna qui, de même que Smolensk, devait offrir à l'armée un point d'arrêt et de résistance, un asile, de vastes magasins de vivres, ne fut pour nous que l'objet de la plus amère déception.

L'empressement d'y pénétrer produisit parmi les voitures, fourgons et chariots de toute espèce, une confusion, un encombrement si inextricables que la majeure partie des bagages dut rester en dehors de l'entrée de la ville et devint la proie de l'ennemi.

Je franchis, non sans peine, cette longue file de canons, de caissons, de voitures dételées et abandonnées, cet amas confus des dernières ressources d'une armée en retraite.

Je retrouvai le général Delaborde établi dans une des maisons de la ville; ni sa voiture ni son traîneau n'avaient pu pénétrer dans Wilna. Son état-major était réuni autour de lui; Amédée de Brossard, le capitaine Clerget et le docteur Jouannot étaient déjà arrivés. On ne savait pas encore précisément ce qu'il serait possible de faire. Rester sur le point où l'armée était parvenue fut reconnu impossible. La plupart des régiments étaient complètement dispersés; la vieille garde avait perdu une grande partie de ses soldats, mais le reste de ce corps d'élite marchait encore réuni; l'avant-garde ennemie arrivait en même temps que nous en vue de la ville.

Je me rendis vers le soir, par ordre du général, à un

magasin de fourrages qui était hors des faubourgs. Un cavalier inconnu que personne ne remarquait se trouvait au milieu de la foule se pressant en cet endroit; après nous avoir contemplés quelques instants, il partit subitement au grand galop; on jugea avec raison que c'était un officier d'état-major russe envoyé pour reconnaître les lieux. On lui tira de loin quelques coups de fusil qui ne l'atteignirent pas, et, dix minutes après, il reparut à la tête d'un détachement de Cosaques. Ces éclaireurs si empressés furent repoussés par une fusillade que je dirigeai contre eux. Lorsque je fus revenu auprès du général Delaborde, il nous dit :

« L'évacuation de la ville est décidée; je viens d'en « recevoir l'avis certain; l'armée ennemie entrera très « prochainement dans Wilna; nous partirons donc avant « le point du jour; je serai à cheval au milieu de vous. « Je suis heureux de voir à ces derniers moments tous « mes fidèles autour de moi; vous me suivrez, mes amis, « tâchons de rester ensemble; l'autorité ou plutôt le « simple aspect de votre vieux général peut encore vous « être utile au milieu de cette armée sans frein ni disci- « pline; je n'ai plus de voiture pour y charger tout ce que « nous pourrions trouver ici; je conseille donc à mes « aides de camp de se munir de ce qui peut se porter en « fait de vivres, car nous avons vingt lieues à faire jus- « qu'au Niémen, et Dieu sait ce que nous trouverons en « route. »

Chacun de nous choisit parmi les provisions qui avaient été rassemblées à la hâte dans ce logement; sur le conseil du général, je me chargeai d'un pain, auquel il me recommanda de joindre une livre de *thé de caravane*, provision bien précieuse sous un très petit volume, me dit mon chef, toujours calme et résigné au milieu de pareilles conjonctures.

Nous nous mîmes ensuite en route, peu de temps avant le point du jour. Arrivé à la montée tristement célèbre située à une lieue de Wilna, et dont le verglas rendait le passage si difficile aux voitures que l'on avait pu amener jusque-là, je gravis de mon mieux cet escarpement qui fut fatal à tant des nôtres; je voyais le général comte Delaborde me précédant, je m'efforçais de le rejoindre, lorsque le maudit petit cheval d'une cantinière s'abattit à quelques pas de moi; il m'entraîna dans sa chute sur cette pente rapide et glissante, je fus séparé du groupe dont la vue soutenait mes forces presque épuisées, et, dès ce moment, je me trouvai entièrement abandonné à moi-même.

Je marchai pendant vingt-quatre heures sans rencontrer aucun visage ami.

Mon pain fut promptement dévoré; lorsque je me remis en route, le lendemain de cette journée de marche isolée, il ne me restait plus que ma livre de thé vert, de *première qualité*, il est vrai, mais dont je ne savais que faire.

J'étais déjà très affaibli, mes pieds n'avaient pas encore été frappés par la gelée, qui ne pardonne pas; mais ces derniers jours d'une marche pénible les avaient déjà entamés.

Je regrettais surtout en ce moment la présence d'un compagnon de route; souffrir seul et sans se plaindre, c'est souffrir doublement. Je déplorais du fond de mon cœur ma séparation de mon brave général; cet homme si bon, si amical et si courageux, avait jusqu'ici soutenu, augmenté l'énergie de tout ce qui l'entourait.

Vers le soir de cette journée, j'arrivai très affamé près d'une grange immense dans laquelle la foule s'était déjà entassée; une grande multitude en assiégeait les portes et l'entourait de toutes parts.

Il faisait un froid si intense, la perspective d'une nuit passée en plein air me paraissait si affreuse, que je pris la ferme résolution de pénétrer, à tout prix, dans cet asile si bien chauffé par les grands feux allumés à l'intérieur. « Après tout, me dis-je, une fois entré au milieu de cette foule qui se dispute un espace insuffisant, je serai exactement dans la même position que ceux que j'entends crier et jurer jusqu'à ce qu'ils se soient couchés ou assis dans les rares intervalles qu'ils peuvent découvrir; le tout est de payer d'audace..... Ayons-en donc! »

Je me mis aussitôt en mouvement, et me lançant dans ce pêle-mêle de soldats et d'officiers français, bavarois, polonais, espagnols, croates et napolitains, je m'avançai sans rien écouter et fis heureusement un trajet d'une trentaine de pas au milieu d'imprécations de toutes les nuances et dans tous les idiomes. — Je sautais par-dessus les hommes endormis, je répondais rudement aux plus impatients, et je parlais très poliment aux bonnes gens qui se rencontrent, en très petite minorité, il est vrai, dans toutes les foules rassemblées au hasard.

Je m'aperçus enfin que toutes les parties de la grange n'étaient pas remplies au même degré, et que, surtout autour des feux et dans le voisinage des charrettes, voitures et traîneaux qui étaient entrés les premiers, un homme isolé et peu exigeant trouverait encore quelques pieds carrés pour y passer la nuit. Je m'applaudis alors de ne pas m'être découragé et d'avoir tenté la chance difficile de conquérir un gîte.

Je m'établis donc, bien assuré de pouvoir me reposer, mais très inquiet à l'égard du souper que je ferais après n'avoir rien mangé de tout le jour.

La Providence vint encore cette fois à mon secours.

Je m'étais placé près d'un chariot d'assez belle apparence. Trois chevaux très bien conservés et semblant plutôt sortir d'une écurie de Wilna qu'avoir fait la retraite avec nous, mangeaient tranquillement de l'avoine et du foin véritables, singularités que j'avais bien rarement vues depuis quelques semaines. Le propriétaire de cet équipage, un homme d'assez bonne mine, était enveloppé, comme presque tous les privilégiés du sort, dans d'épaisses fourrures, et je ne pouvais reconnaître à quelle condition il appartenait; peut-être faisait-il partie de quelque administration dépendante de l'armée. A côté de lui se trouvait une jeune femme à l'air doux et craintif, il lui parlait en allemand assez médiocre, et tâchait de la consoler et de la rassurer. Elle paraissait beaucoup souffrir de la fumée et du bruit qui régnait autour d'elle; tout à coup elle pâlit et parut sur le point de s'évanouir. Son mari, très inquiet, éleva alors la voix et dit avec l'accent du désespoir à cette foule inconnue :

« Mes amis, mes chers camarades, qui de vous a quel-
« ques gouttes d'eau-de-vie pour ranimer ma pauvre
« femme qui se meurt? »

La fugitive de Wilna était pâle et sans mouvement. On tendit en ce moment au mari une gourde d'eau-de-vie, qu'il fit plutôt respirer que boire à sa compagne. Lorsqu'elle fut un peu ranimée, je crus pouvoir dire :

« J'ai par hasard, monsieur, à vous offrir quelque
« chose qui semble venir à propos. »

Je présentai alors à ces deux époux la livre de thé que le général m'avait donné à porter, en les invitant à en prendre ce qu'ils voudraient. Ils acceptèrent mon offre avec reconnaissance, et, pour me le prouver, ils m'invitèrent, à leur tour, à partager le souper qu'on préparait auprès d'eux; il ne consistait qu'en pain et viande grillée

dans une poêle, mais je m'estimai heureux d'avoir trouvé cette ressource dans les derniers instants de souffrance et de privation que j'eusse à supporter.

Je m'endormis bientôt exténué de fatigue; mais quelques heures avant le jour, je fus réveillé par de grands cris et un tumulte effroyable : le feu venait de prendre à l'une des extrémités de la grange, le plus grand nombre de ceux qu'elle avait abrités s'enfuyaient remplis de terreur. Je savais qu'en pareille circonstance, l'homme trop pressé de fuir le danger le plus apparent court au-devant de celui de se faire étouffer ou écraser. Je ne bougeai donc pas, et j'engageai le mari hospitalier et la bonne petite dame allemande à en faire autant. Le feu avait éclaté à plus de cent pas de nous. Bientôt la voix d'un soldat domina tous les cris de terreur, et nous entendîmes distinctement ces mots prononcés avec l'accent le plus jovial :

« Camarades, là-bas, ne vous pressez pas encore,
« le feu ne sera pas dangereux avant une bonne demi-
« heure. »

La grange était si vaste que ce soldat avait raison. Tous ceux qui se trouvaient du côté où l'incendie s'était déclaré sortirent successivement; mais on quittait si à regret ce refuge contre le froid redoutable d'une nuit obscure, que les hommes placés près de nous restèrent là aussi longtemps que possible, sans se déranger. Je ne sortis que lorsque les flammes commencèrent à courir au-dessus de nos têtes dans la charpente de la toiture.

Une fois dehors, je regrettai amèrement l'asile que le feu dévorait devant nous. Je me retrouvai de nouveau en proie au froid le plus aigu. Tant que la grange brûla, une foule compacte entoura cet immense foyer pour s'y chauffer. Je pris ma part de cette chaleur, dont

j'aurais voulu pouvoir faire provision, et je ne me remis en route que lorsqu'un point du jour terne et mélancolique vint éclairer nos misères et me montra la longue route que j'avais à parcourir. Il fallut continuer à marcher seul, et presque découragé cette fois.

Même froid que la veille. Un isolement plus grand encore; pas un visage de connaissance, pas même au moment du départ, parmi tous ceux que je voyais autour de moi.

Le spectacle que présentait la retraite, arrivée à cette période, était celui d'une longue traînée d'hommes, de chevaux et de quelques chariots se dessinant en noir à perte de vue sur l'uniformité d'une plaine de neige; chacun marchait pour soi, silencieux, presque anéanti sous le poids de ses réflexions et de ses angoisses.

Voici quel était mon costume, — il n'était ni le plus bizarre ni le plus mal combiné de tous ceux résultant d'une fatale nécessité : — une grande pelisse de renard couverte en casimir gris noir était fixée autour de ma taille par une belle ceinture de soie bariolée. Cette ceinture, achetée à Moscou, était de fabrique persane. Par-dessus ma pelisse, j'avais mis mon sabre d'infanterie ostensiblement soutenu par une large bandoulière de cuir noir que nous portions d'ordinaire sous nos uniformes. Cette arme, que le capitaine de la canonnière du combat de Calais avait qualifiée de *joli petit sabre*, était ainsi très en vue; il fallait en effet ne pas laisser ignorer aux passants que cette bonne fourrure qui pourrait les tenter appartenait à quelqu'un qui la défendrait à outrance et comme sa vie, *unguibus et rostro*. J'avais de grandes bottes à l'écuyère, délivrées de leurs éperons, qui ne faisaient qu'embarrasser mes pas; j'étais sans gants; les larges manches de ma pelisse me servaient de manchon; mes mains étaient ainsi très bien préser-

vées, mais lorsqu'elles quittaient un instant cette chaude enveloppe, elles étaient saisies par une sensation de froid aussi vive que celle du feu d'une fournaise. La partie la plus étrange de mon habillement était le grand collet de ma fourrure que j'avais relevé le long de mes oreilles et de mes tempes; il était si élevé que j'avais pu le lacer au-dessus de ma tête avec un cordon passé dans des trous faits à son bord supérieur. Mon chapeau à trois cornes était affermi et fixé tant bien que mal sur l'ouverture allongée qui régnait au-dessus de cette imparfaite jonction d'un collet de fourrure. J'avais trouvé le seul moyen de mettre d'accord mon enveloppe et ma coiffure; si j'avais laissé exister un intervalle entre mon fameux chapeau de docteur et mon collet de peau de renard, j'aurais eu infailliblement le visage gelé.

On va juger de l'aspect des malheureux que le climat du Nord avait atteints de son souffle mortel. C'est un de nos sous-officiers nommé Puissant qui m'offrit, à mon entrée dans Wilna, ce douloureux spectacle. Ce jeune sergent, l'un des plus accomplis d'un cadre d'élite, ce vaillant soldat que j'aimais beaucoup, vint au-devant de moi et dut me dire son nom, car je ne le reconnaissais pas. La gelée produit le même effet que la brûlure; elle soulève la peau de la même façon que le feu produit une ampoule : le visage livide et gonflé de cet infortuné l'avait rendu méconnaissable.

J'avais, la veille, rencontré l'officier payeur de notre régiment, nommé Fouché; c'étaient ses mains que le fléau glacial avait frappées d'immobilité et de torpeur; il me les montra : ses doigts, à leur extrémité durcis et complètement décolorés, avaient l'apparence d'autant de billes d'ivoire. La vue des souffrances de cet ami si cruellement atteint, et que je ne pouvais secourir, m'arracha des larmes et des cris de désespoir et de pitié.

Le hasard qui m'avait donné une fourrure me préserva de ces mortelles impressions du froid. Des rencontres, des ressources également fortuites se renouvelant chaque jour, me permirent d'échapper aussi à la faim, à l'inanition qui faisait tomber autour de moi tant d'hommes courageux. Dans les journées précédentes, j'avais tranché à coups de sabre et fait griller au bout d'une branche de sapin des lambeaux de chair de cheval; au dernier jour de ma pénible marche, voici le secours inattendu que le ciel m'envoya.

En cheminant au bord de la route, j'aperçus un cheval couvert d'une selle de dragon et qui marchait seul, sans guide.

Je criai : « A qui ce cheval? Arrêtez-le! »

Mais aucun des nombreux passants ne fit attention à mes paroles. Le maître de ce coursier vagabond était bien loin probablement. Je saisis la bride et renouvelai ma demande à plusieurs de ceux qui marchaient sans me répondre. Comme personne ne réclamait, je crus pouvoir m'emparer de cette monture, me proposant, bien naturellement, de la rendre au propriétaire légitime dès que je le rencontrerais.

Un fusil de dragon était attaché à l'arçon de la selle. Je montai sur ce cheval en pensant que j'y trouverais quelque avantage, mais je m'aperçus bientôt du contraire. Ma monture glissait à chaque pas; en outre, j'étais plus exposé au froid, me trouvant placé si haut, immobile et contraint de tenir les brides, sous ma pelisse entr'ouverte, avec des mains sans gants. A peine avais-je fait quelques centaines de pas que je renonçai à cette allure; ayant trouvé sur la gauche de la route un bivouac de cavaliers parmi lesquels je vis quelques dragons, je m'approchai d'eux et leur proposai ma récente trouvaille. L'un d'eux m'offrit en troc un mouchoir bleu contenant

deux poignées de biscuit de mer, de l'espèce de celui qu'on avait distribué à l'armée dans les magasins de Wilna. Je conclus sur-le-champ ce marché. Je ne pense pas que le casuiste le plus sévère puisse me reprocher d'avoir, pour quelques minutes, monté ce cheval sans maître et de l'avoir échangé, bien qu'il ne m'appartînt que comme la chose abandonnée et sans maître dont on s'institue le dépositaire, avec la sincère intention de la restituer à qui de droit.

Je dévorai sur-le-champ mes deux poignées de biscuit, car il s'était déjà passé plus de dix-huit heures depuis le souper de la jeune dame allemande. Je me disais bien qu'il serait beaucoup plus sage de ménager ces dernières provisions : j'avais à faire encore au moins douze lieues qui nous séparaient du Niémen, ce grand fleuve au delà duquel nous espérions être sauvés. Il fallait jusque-là garder des vivres, mais je succombai à la tentation toujours renaissante. On doit en conclure que la faim arrivée à ce degré fait taire la raison.

Je continuai à marcher jusque vers la fin du jour. A l'heure où la lumière commençait à pâlir, c'est-à-dire à trois heures et demie du soir, j'étais tellement fatigué de la route et de la position courbée que je prenais en marchant, que je voulus m'asseoir sur le bord du chemin, à un endroit où une élévation du terrain me permettait de m'étendre un instant. Cette position, que j'avais prise avec une complète connaissance de ce que je faisais, et sans aucun affaiblissement de ma volonté, me donna, aux yeux de plusieurs passants, l'apparence de l'un des nombreux mourants ou désespérés qui jonchaient les bords du chemin. Les uns, les meilleurs d'entre ces soldats isolés qui passaient devant moi, m'adressaient des paroles d'amical encouragement.

« Allons, mon officier, me dit un canonnier de

« la vieille garde, du courage, ne vous laissez pas « engourdir par le froid. »

D'autres plus endurcis, irrités par leurs propres souffrances, m'adressaient des railleries ou parlaient entre eux de me prendre ma pelisse.

L'un d'eux dit même :

« En voilà un qui n'ira pas loin; j'ai envie de lui « prendre ce qui le gêne. »

A cette parole, je bondis sur mes pieds, tout malades qu'ils étaient, et je lui criai :

« Arrive ici, tu trouveras à qui parler. »

J'accompagnai ma phrase d'un juron très énergique. A la guerre et dans de pareils moments, les gros mots font légitimement partie de la rhétorique usuelle; sans eux, point de persuasion.

Je venais de m'exposer à des dangers de plus d'un genre en me couchant sur le bord du chemin. J'allais donc continuer à marcher encore une heure, si je le pouvais, lorsque je vis venir de loin, au milieu de notre irrégulière colonne de marche, un traîneau dont je ne dois jamais de ma vie oublier l'aspect.

Ce traîneau était attelé d'un vigoureux cheval isabelle lancé au grand trot; un dragon au casque de cuivre et au manteau blanc le conduisait. Un officier, dont je n'apercevais que le colback de hussard, était assis sur le devant, mais il était tourné de l'autre côté. Cet officier, c'était mon frère! Il venait de passer à dix pas de moi, et je ne l'avais pas reconnu!...

Heureusement que sur l'arrière de ce traîneau, qui déjà s'éloignait rapidement, j'aperçus un de mes parents, Auguste de Tamnay, que je n'avais pas revu depuis mon enfance. Ce qui par bonheur attira mes regards dans cet instant qui devait décider de mon sort, ce furent les grands revers jaunes de son régiment de dragons, le

23ᵉ. Je savais que ce régiment, arrivé d'Italie à notre armée, portait seul cet uniforme : de ces revers d'une couleur si voyante, mes yeux se portèrent vers un visage que je reconnus à temps, car, à vingt pas plus loin, il eût disparu dans la foule, ou se fût effacé dans le brouillard nocturne qui commençait à nous envahir. J'appelai cet ami que le hasard m'envoyait comme un sauveur, et je ne pense pas que jamais un cri d'espérance et de détresse ait été articulé d'une voix plus retentissante. Mon frère et mon cousin avaient reconnu cette voix, car je vis tout à coup s'arrêter le traîneau, et tous deux s'élancèrent vers moi.

Cette rencontre vraiment miraculeuse fut mon salut. Le froid était vif et piquant : il gelait à 25 degrés. Il est bien certain que je n'aurais pu, dans l'état d'affaiblissement où je me trouvais, franchir la distance qui me séparait des frontières russes. Nous nous embrassâmes en nous félicitant d'être enfin réunis, et le plaisir de nous retrouver nous attendrissait quelque peu, lorsque soudain mon frère s'écria :

« — Ne pleurons point, il gèle bien trop fort pour « ça ! »

A ces paroles, un rire bruyant vint succéder à nos fraternelles émotions. On m'installa sur le traîneau. On ne me donna à manger que peu à peu : on voulut me traiter comme l'un de ces naufragés arrachés à la mort après une longue famine ; mais je protestai contre cette précaution superflue, je n'en étais pas encore là.

Nous reprîmes sans tarder notre course, en ménageant, autant que possible, le grand cheval, qui avait dès ce moment quatre personnes à traîner. A mesure que nous avancions, les chances de salut augmentaient ; nous calculions que chaque lieue parcourue rendait plus improbable la rencontre des partisans ennemis, qui nous auraient

fait retourner en arrière comme prisonniers. Nous voyagions de conserve avec un autre traîneau, chargé comme le nôtre de trois officiers et d'un soldat faisant fonction de cocher. L'un de ces officiers était M. de Suremain, que je n'avais pas vu depuis mon voyage de Copenhague et que je n'ai jamais rencontré depuis.

Nous avions tous nos sabres et, de plus, deux fusils par traîneau. Mon frère y avait joint une paire de pistolets. Ce petit arsenal était jugé nécessaire en cas de rencontre ennemie. Quant aux munitions de guerre, on s'en était facilement procuré au milieu des victimes et des débris qui couvraient la terre; les cartouches étaient beaucoup moins recherchées que les provisions de bouche. On trouvait fréquemment des gibernes remplies; nous avions plusieurs paquets de cartouches sous la paille de nos deux traîneaux.

Il était d'autant plus nécessaire de se mettre en état de se défendre que nous nous écartions chaque soir de la route battue, lorsque nous apercevions à l'horizon un village ou une ferme pouvant nous servir d'abri. A cette période de la retraite, nous n'avions plus que rarement le spectacle désolant d'habitations incendiées, ou pillées de fond en comble, n'offrant aucune espèce de ressources. Nous trouvions, au contraire, dans les fermes lithuaniennes des provisions suffisantes. Une inquiétude subsistait encore : nous pensions avec raison que les détachements de cavalerie légère ennemie qui s'étaient déjà étendus bien au delà du point où nous étions arrivés chercheraient, comme nous, à s'abriter chaque nuit dans les villages ou maisons pourvus des nécessités de la vie, dont nous avions été privés jusque-là; le hasard nous préserva de pareilles rencontres.

Au delà de Kowno, où s'effectua, en allant comme en revenant, notre passage du Niémen, l'armée trouva une

montée couverte de verglas, que les convois avaient beaucoup de peine à gravir. Nous vîmes plusieurs caissons abandonnés, entre autres ceux qu'on nous dit avoir appartenu au trésor. Ces caissons naguère chargés de tant de richesses étaient vides et renversés. On nous assura que l'intérieur avait été partiellement pillé par une foule indisciplinée.

Dès que nous eûmes passé ce Niémen tant désiré, nous nous étions crus sauvés, et notre espérance croissante se manifesta par des chants joyeux, répétés d'un traîneau à l'autre : avec l'insouciante mobilité de notre âge, nous aimions à nous rappeler, après tant de souffrances, jusqu'aux airs de vaudeville de ce cher Paris qu'enfin nous espérions revoir.

Bientôt se présentèrent à nos yeux ravis les localités prussiennes situées près de la frontière : Wirballen, Gumbinen, Insterburg. C'est à Gumbinen qu'eut lieu notre première *couchée* véritablement digne de ce nom. Depuis six mois nous avions eu constamment sous les yeux le spectacle de la guerre, de ses horreurs, de ses privations : c'était un plaisir bien vif que la vue d'une ville paisible, dont les habitants vaquaient tranquillement à leurs affaires et dans laquelle nous voyions étalées toutes les superfluités de la vie. Nous étions heureux de retrouver l'architecture urbaine de ces heureuses contrées, ces maisons bourgeoises aux pignons gris de lin, jaune clair ou couleur de rose, quadrillés de poutres brunes et dont les petits rideaux blancs, les fenêtres éclairées et les foyers étincelants souriaient à nous autres, pauvres passants affamés et morfondus.

Nous retrouvions les habitudes laborieuses des samedis de la bonne Allemagne, les servantes éclaircissant les carreaux de vitre, les brillantes garnitures de cuivre des portes et des rampes extérieures. Bientôt l'une de ces

maisons, pour laquelle nous avions un billet de logement, s'ouvrit devant nous, et nous fûmes accueillis par les habitantes, non point comme des inconnus suppliants, mais comme des malheureux échappés à une castastrophe inouïe, et comme nous aurions pu être reçus dans notre famille.

Nos hôtesses de Gumbinen étaient deux vieilles sœurs et leur vieille cousine, habitant seules avec leurs servantes une jolie maisonnette bourgeoise. Elles vinrent au-devant de nous en gémissant de compassion. Mon frère et Auguste de Tamnay, tous deux ingambes et joyeux, sautèrent à bas du traîneau; moi, le plus jeune et le plus maltraité par la gelée, et surtout par une marche pénible, je ne pouvais plus marcher ni me mouvoir sans assistance. Je fus en conséquence l'objet exclusif des soins de ces femmes charitables. On m'aida à descendre du traîneau, et l'on me porta dans l'intérieur de la maison. Là, il fut décidé en grand conseil que mes pieds enflés par la fatigue nécessitaient le sacrifice de mes bottes à l'écuyère, qu'il eût été impossible de tirer. Elles furent en conséquence coupées du haut en bas, et nos compatissantes hôtesses me soignèrent comme auraient pu le faire des Sœurs de charité.

Il fallait continuer notre marche, car on ne trouvait nulle part des ordres, ni des dispositions d'organisation nouvelle. Il était nécessaire d'arriver dans de grandes villes pour y rencontrer des généraux faisant halte et s'acquittant du soin de rallier tous ces débris de régiments pour les diriger sur divers points. Nous avions fait notre entrée à Kœnigsberg sur notre traîneau, et, dès lors, la retraite avait été considérée par nous comme complètement terminée.

J'étais impatient d'avoir des nouvelles de mon général, que je n'avais pas vu depuis le matin de notre départ

de Wilna. J'appris qu'il était arrivé peu de jours avant moi, mais qu'il avait reçu l'ordre de se rendre immédiatement à Paris, où l'Empereur avait voulu rassembler les généraux qui devaient être compris dans l'organisation de la nouvelle armée.

En mars 1815, le général Delaborde, dont je ne prononce le nom qu'avec respect et reconnaissance, commandait à Toulouse la 10e division militaire et fut l'un des chefs qui se prononcèrent en faveur de l'empereur Napoléon. Le 4 avril, il répondit au prince d'Eckmühl, nouveau ministre de la guerre, qui lui avait transmis de Paris des ordres et des proclamations, « qu'il avait de « son propre mouvement fait arborer sur les édifices de « Toulouse le drapeau tricolore ».

Il fut placé, après le retour du roi Louis XVIII, sur la liste de ceux dont le procès devait être jugé. Condamné à mort, il dut son salut à une faute d'impression ou une erreur d'information judiciaire, qu'on fut heureux de pouvoir interpréter favorablement quand les passions eurent perdu de leur première violence. Il put prouver que le nom de comte *de la Borde* que portait l'ordonnance de mise en accusation n'était pas le sien, et qu'il avait toujours été écrit *Delaborde,* en un seul mot. Il dut toutefois quitter la France et fixa sa résidence à Augsbourg.

Me trouvant, trois ans après cette époque de regrettable réaction politique, secrétaire de la légation du roi Louis XVIII en Bavière, je reçus de mon ancien général une lettre dans laquelle il implorait ce qu'il appelait la *protection* de son officier d'ordonnance, auprès du ministre de France sous les ordres duquel je me trouvais. Il désirait obtenir un passeport pour se rendre en Italie pendant l'hiver.

On peut juger avec quel sentiment, avec quelle vive

émotion je reçus un appel fait à ces anciens souvenirs par un homme auquel j'avais tant d'obligations; je m'empressai de porter cette lettre à mon ministre. Le comte de la Garde avait suivi le Roi dans l'émigration; mais il était du nombre des hommes de cette époque les plus disposés à la modération. Il pensait que l'esprit conciliant, l'oubli des dissensions civiles pouvaient seuls consolider le gouvernement de la Restauration. Il accueillit donc avec bonté les instances de ce vétéran de nos gloires nationales, et je pus envoyer à mon ancien général le passeport qu'il avait demandé.

Le maréchal Macdonald, duc de Tarente, ne tarda pas à arriver comme nous à Kœnigsberg; il fut, comme le plus grand nombre des autres chefs principaux, immédiatement dirigé sur Paris. La prompte création d'une armée nouvelle exigeait la réunion en France des hommes dont l'intelligente activité pouvait seconder l'Empereur dans son projet de rapide organisation.

A l'époque (six mois auparavant) où la grande armée de Napoléon pénétrait jusqu'à la capitale de la Russie, plusieurs corps agissaient sur d'autres points de cet empire; leur mission consistait surtout à protéger les flancs de l'armée principale, à s'opposer aux tentatives qu'auraient pu faire les Russes de se porter sur notre ligne d'opération et de couper nos communications par un mouvement latéral. Les forces que l'empereur Alexandre avait rassemblées dans les provinces baltiques, et notamment en Livonie et en Courlande, avaient nécessité de notre part cette disposition stratégique.

L'empereur Napoléon, sentant toute l'importance de l'expédition qu'il avait ordonnée de diriger contre Riga, avait confié ce commandement au maréchal Macdonald, l'un de ses lieutenants dans lequel il plaçait le plus de confiance.

Ce chef se montra digne d'un pareil choix; son corps, qui attaquait cette capitale de la Livonie et semblait menacer Saint-Pétersbourg, se signala dans plusieurs occasions; les combats qu'il livra dans les régions éloignées du principal théâtre de nos opérations attirèrent sur ce point et loin de nous une portion considérable des forces de l'ennemi. La route que ce corps d'armée avait à parcourir, lors de la retraite, n'était point dévastée comme celle que nous devions traverser en partant de Moscou, mais les froids étaient excessifs dans ces régions. Le duc de Tarente, aux approches de l'hiver, eut soin de prémunir ses troupes contre cette rigueur des éléments, qu'il fallait affronter en se retirant; des fourrures de peau de mouton furent données aux soldats, des mesures efficaces furent prises pour assurer la marche des convois et la conservation des chevaux, qui furent ferrés à glace. Aussi le 10e corps repassa-t-il le Niémen sans avoir laissé en arrière ni un canon, ni un caisson de munitions. Il ramena même jusqu'à Dantzig le parc de grosse artillerie qui avait été destiné pour le siège de la forteresse de Riga.

Nous avions pu rester quelques jours à Kœnigsberg pour goûter un peu de repos après tant de privations. Mais mon frère, après m'avoir sauvé la vie, devait, par un destin funeste, être ramené dans les contrées dont nous venions d'affronter ensemble le climat meurtrier. Il m'avait raconté à loisir, pendant notre voyage dans son *traîneau armé,* qu'il avait, après m'avoir quitté sur la route de Smorgoni, rencontré son maréchal à dix lieues de là. Le prince de la Moskowa, avec trois cents hommes parmi lesquels se trouvaient en majorité les débris d'une brigade badoise, soutenait vigoureusement la retraite.

Ce maréchal était arrivé en même temps que nous à Kœnigsberg; de cette ville, il donna à mon frère une

dernière mission pour retourner en arrière. Il s'agissait de suivre le général Heudelet, arrivé de France avec une division d'infanterie et chargé de surveiller les mouvements de l'armée russe que l'on supposait devoir passer le Niémen en ce moment.

Ainsi un officier qui venait de payer si largement sa dette à la patrie, devait rétrograder de nouveau vers le nord avec un renfort récemment arrivé. Il remplit ce devoir sans hésiter!

Au retour de sa mission, il voyagea à cheval toute la nuit pour apporter des informations qu'il regardait comme importantes et pressées; un dégel inopiné avait fondu les neiges qui couvraient la Prégel; son cheval s'abattit, il fut mouillé de la tête aux pieds. Arrivé à Kœnigsberg, après s'être acquitté de sa mission, il en repartit en traîneau pour suivre son maréchal qui retournait en France; mais, par une cruelle fatalité, la fièvre qui devait frapper, sans exception aucune, tous ceux qui venaient d'échapper aux dangers et aux privations de cette guerre, le saisit à Marienbourg, ville prussienne située sur la Vistule; il perdit connaissance et fut porté dans une maison du voisinage; il y fut soigné avec dévouement, mais lorsqu'il revint à lui, au bout d'un mois, cette partie de la Prusse étant déjà envahie par l'armée ennemie, un soldat russe était assis au chevet de son lit; mon frère était prisonnier!

J'étais parti quelques jours avant cette marche de la division du général Heudelet, avec les officiers et le peu de soldats valides qui restaient de la jeune garde, dirigée sur Posen. Les officiers et sous-officiers reçurent dans cette ville l'ordre de retourner en poste à Paris pour y procéder sans délai à l'organisation de nouveaux régiments de leur arme. Je me mis en route, mais l'épidémie qui causait une si grande mortalité dans

l'armée revenant de Moscou devait m'atteindre à mon tour avant ma rentrée en France. Arrivé à Weimar, je quittai la voiture publique pour chercher un gîte. Comme je traversais péniblement, en chancelant, la petite place de Weimar, je rencontrai le ministre de France, M. le comte de Saint-Aignan; il me demanda mon nom et s'intéressa vivement à moi. Deux marchands français habitant cette ville saxonne que mon père avait obligés quelques années auparavant, MM. Desportes et de Saint-Cyprien, établis sur cette place depuis l'émigration, me recueillirent dans leur maison. Par un hasard singulier, je fus installé dans le même appartement que mon père avait occupé pendant le congrès d'Erfurt et dans lequel il avait reçu le poète Wieland. Plus heureux que mon frère, je n'avais été atteint par cette fièvre inévitable que dans une ville amie, et que l'ennemi n'avait pas encore occupée.

Lorsque je repris reconnaissance, au bout de quelques semaines, j'appris que le grand-duc de Saxe-Weimar m'avait envoyé son médecin, et que M. de Saint-Aignan m'avait donné tous les témoignages d'une vive sollicitude.

Je ne revins à Paris que vers le mois de mars; j'y trouvai les débris de mon régiment.

L'Empereur, dans son 29e bulletin, après avoir dépeint les maux qui accablaient l'armée, s'exprimait en ces termes :

« Les hommes que la nature n'a pas *trempés assez*
« *fortement* pour être au-dessus de toutes les chances
« du sort et de la fortune, parurent ébranlés. »

Assez fortement trempés !

Au nom de nos infortunés compagnons d'armes victimes de la campagne de Moscou, n'acceptons pas ce magnifique éloge de notre Empereur; ne l'acceptons

pas exclusivement pour ceux qui purent résister à cet excès de maux. Sans doute, il fallut de l'énergie et du dévouement pour en triompher, mais ceux qui ne périrent pas ou ne furent point traînés dans une lointaine captivité, ne durent leur salut et leur bonheur de revoir leur patrie qu'à un concours, à une série persistante de circonstances fortuites qui leur vinrent en aide.

Le courage le plus héroïque, la plus inébranlable fermeté ne pouvaient rien, hélas! contre le dénuement absolu, le souffle glacé de ce climat, les blessures qui, presque toutes, furent autant d'arrêts de mort. La France accordera donc sa commisération à chacun des soldats qui participèrent à ce grand désastre; mais qu'elle réserve la meilleure part de sa reconnaissance et de sa douloureuse sympathie pour ceux de ses enfants qui moururent courageusement loin d'elle en invoquant son nom!

CHAPITRE IX

Napoléon passe la revue de la garde revenue de Russie. — Le reste de mon régiment est rangé devant le petit Trianon. — Reprise des hostilités en août 1813. — Marche rapide de la garde impériale pour arriver à Dresde, que les alliés veulent prendre. — Bataille de Dresde. — Passage des ponts. — Un mot du colonel Bardin. — Sortie de la jeune garde. — Elle emporte à la baïonnette les positions ennemies. — Épisodes de la bataille de Leipzig. — Tableau d'après nature d'un combat de tirailleurs avec le corps d'armée de Klenau. — Le petit chasseur. — Charge de cavalerie contre le grand carré d'infanterie du duc de Trévise. — « Enfants ! ne criez plus, laissez crier l'ennemi... » — Marche de l'armée française après la bataille de Leipzig. — Le corps du général Bertrand et celui du duc de Trévise sont désignés pour former l'arrière-garde. — L'armée coalisée, malgré son succès, nous poursuit à peine. — Nous traversons l'armée austro-bavaroise, venue à Hanau, sur notre flanc gauche, pour nous barrer le passage.

Avant de présenter pour 1813, comme je viens de le faire pour la campagne de 1812, les simples récits épisodiques servant de complément aux grandes pages de nos historiens nationaux, je dois faire connaître la première occasion que j'eus de parler à l'Empereur.

Napoléon passait, ce jour-là, en revue tout ce qui lui restait de sa garde, vieille et jeune. Nous étions rangés en partie dans l'allée qui se trouve devant le palais du petit Trianon. Quand il arriva devant le front de mon régiment, il s'arrêta. C'était l'un de ceux qui avaient le

plus souffert. Le colonel, quelques officiers et sous-officiers et un petit tambour, voilà tout ce qui était revenu des cadres d'un régiment de quinze cents hommes; nous avions laissé à Posen une vingtaine de soldats et de caporaux, les autres avaient péri en Russie ou y étaient prisonniers. Ajoutons, pour rester dans le vrai, qu'heureusement tous ces absents n'étaient pas à jamais perdus. Nous pouvions espérer revoir ceux que leur destinée retenait en Allemagne et en Russie. J'eus le bonheur de retrouver, deux années plus tard, plusieurs de mes amis, entre autres Fontenailles, l'un de ceux dont la disparition m'avait le plus affecté.

L'Empereur se montra très affectueux envers nous; il parla à plusieurs officiers, en souriant de son plus gracieux sourire. En passant devant moi, il me demanda mon âge.

« Vingt et un ans, Sire, répondis-je.

« — Tout le régiment était de cet âge, dit le « colonel Hennequin, et les jeunes gens surtout ont « souffert. »

Le visage de l'Empereur se rembrunit pendant un instant rapide comme l'éclair. Il sembla qu'il donnait une pensée à tous ces jeunes conscrits qui venaient de succomber à des souffrances inouïes. Cette impression s'effaça bientôt; il reprit toute sa sérénité. Il paraissait décidé à nous encourager plutôt qu'à nous rappeler des souvenirs pénibles pour lui comme pour tous les hommes dévoués.

J'eus alors, comme tant d'autres de mes camarades, une pensée ambitieuse et le courage de l'exprimer :

« Sire, dis-je à l'Empereur, je viens de faire la « campagne de Russie; je me sens en état de com- « mander une compagnie et je demande à être capi- « taine. »

« — Accordé, dit l'Empereur, prenez son nom. » Déjà un général qui l'accompagnait m'avait inscrit sur un petit livret de maroquin rouge que je vois encore d'ici et qui, pour moi, s'était alors ouvert comme le livre du destin : mais pendant que le général écrivait, mon colonel dit avec un peu d'humeur :

« Sire, il n'y a que trois mois qu'il est devenu lieu-« tenant.

« — Comment! s'écria l'Empereur en souriant; on « ne monte pas ainsi les escaliers quatre à quatre! »

Puis il ajouta :

« Allons, mon ami, il faut faire encore une cam-« pagne pour être capitaine.

« — Ils sont tous comme cela, murmura le géné-« ral en effaçant mon nom; ils n'en ont jamais assez. »

Puis le livre du destin se referma, et je ne fus effectivement capitaine que six mois après, à la fin de la campagne de cette même année de 1813.

On s'occupait en ce moment avec une grande activité de la réorganisation de l'armée. L'Empereur résolut, dès son retour à Paris, d'augmenter le nombre des régiments de la jeune garde; elle devait être encore accrue l'année suivante. Je fus, lors de cette nouvelle organisation, placé dans le 9[e] de tirailleurs. Le colonel de ce régiment était le baron Bardin, qui fut depuis l'auteur d'un dictionnaire militaire très estimé et le plus complet qui ait existé jusqu'alors. J'ai conservé les meilleurs souvenirs de ce chef distingué à tous égards. Je m'efforçai de mériter sa confiance et son amitié.

Le 9[e] régiment fut créé à Versailles d'éléments nouveaux, comme le 5[e] l'avait été à Rueil une année auparavant. On nous fit partir au commencement de juin pour la Grande Armée, après l'armistice de Pleisswitz, du 4 juin.

J'ai rapporté de cette campagne en Saxe et dans l'occident de l'Allemagne des souvenirs moins étendus que ceux que m'a fournis l'année 1812. Il fallut organiser et instruire ce régiment entièrement composé de recrues. Il ne fut prêt et rendu à l'armée que pour la reprise des hostilités. Je n'assistai donc ni à la victoire de Lützen, ni à celle de Bautzen. On ne peut être invité par le sort capricieux de la guerre à toutes ses bonnes fêtes carillonnées. Nous étions cependant arrivés à temps pour prendre part aux batailles de Dresde, Leipzig et Hanau.

La guerre allait recommencer avec plus de fureur que jamais et des chances plus défavorables pour la France. Une partie des armées allemandes combattait encore pour sa cause, mais l'Autriche venait de se déclarer contre nous, et ses forces rendaient la lutte numériquement bien inégale. Ni la partie française, ni les Polonais de notre armée, n'avaient pourtant encore vu naître la tiédeur et le découragement. Partout où Napoléon commandait en personne, nous nous sentions invincibles, et les premiers coups portés par sa main puissante rappelèrent les succès qu'il avait obtenus en Saxe, au début de cette campagne de 1813.

Son armée avait manœuvré en Lusace et en Silésie, depuis la rupture d'un armistice dont nos ennemis avaient profité pour se rapprocher de la ville de Dresde avec l'espoir de s'en emparer. C'eût été pour nous une perte d'une grande importance, pour eux une conquête facile, car aucune fortification régulière continue ne protégeait cette capitale, autour de laquelle on avait élevé seulement quelques redoutes.

Parmi les officiers du génie qui avaient été chargés d'ajouter à la ville de Dresde et à son faubourg de Neustadt de nombreux ouvrages de fortification passagère, se distinguait le lieutenant Vaillant, élève de

l'École polytechnique, sorti ensuite avec le premier rang de l'École d'application d'artillerie et du génie, et qui parvint à la dignité de maréchal de l'Empire.

Déjà les armées russe et autrichienne étaient sur le point de diriger une attaque qui pouvait être décisive : des masses profondes se concentraient à cet effet, et la faible garnison se préparait à une défense énergique. Les habitants de Dresde étaient très vivement alarmés du sort qui menaçait leur ville. Une prise de vive force eût été un grand malheur pour cette capitale. L'Empereur arriva de sa personne dans la matinée du 26 août, et sa présence fit espérer que l'ennemi serait repoussé. Nos colonnes le suivirent de près.

Des hauteurs qui couronnent l'horizon de cette vallée de l'Elbe, un magnifique spectacle s'offrit à nos regards. Les deux armées coalisées couvraient la plaine et déployaient leurs longues lignes d'infanterie; nous pouvions distinguer la marche des bataillons que nous allions avoir à combattre; mais nous aussi, nous accourions avec de nombreux soldats. Les grenadiers de la garde impériale descendaient avec nous ces escarpements de la rive droite de l'Elbe ; nous allions aborder l'ennemi avec enthousiasme et confiance.

Lorsque nos colonnes arrivèrent au bas de cette côte, dans les premières maisons du faubourg de Dresde, on nous fit faire halte, pour attendre ceux qui nous suivaient et pour prendre toutes les dispositions d'une vigoureuse attaque sur l'autre rive du fleuve. D'ailleurs, notre infanterie, après avoir fait plus de trente lieues en trois jours, avait besoin d'un peu de repos. On nous accorda aussi quelques instants, afin de nous faire *beaux pour la bataille* qui se préparait.

Notre régiment, pour faire cette toilette de combat, avait été placé dans les jardins et les cours d'un lieu de

plaisance très aimé des habitants de Dresde, les bains de Link. L'un de mes camarades les plus estimés, qui se nommait Dolmery, fit alors une plaisanterie qui prit depuis dans nos souvenirs le caractère d'un pressentiment. — C'était le plus bel officier du régiment; ce jour-là, après s'être rasé et paré de son mieux, il me dit en riant :

« Au moins, si ce soir on me ramasse sur le « champ de bataille, on dira : C'était un bien bel « homme! »

Deux heures plus tard. Il était emporté par un boulet russe.

Huit années après, je passai par Valenciennes, la ville natale de mon pauvre camarade. Je n'étais pas connu de sa famille, je traversais cette ville au milieu de la nuit et sans pouvoir m'arrêter : mais je crus devoir donner à sa mémoire un témoignage de sympathie. J'écrivis quelques lignes, que je priai le maître de poste de faire parvenir le lendemain à ses parents. Ce papier contenait, au nom du 9e de tirailleurs, l'expression des regrets unanimes que nous avait causés la mort de l'un de nos plus braves officiers.

Nous avions été dirigés vers l'un des trois ponts établis sur le fleuve, que nous allions passer sous le feu des batteries russes.

La tête de notre colonne, étant arrivée à un endroit resserré de ce faubourg, fut un instant arrêtée par un encombrement de voitures et de chariots; c'était un train d'artillerie dont le chef disputait très vivement le passage à un convoi chargé de pain : mais le commandant de notre colonne d'infanterie, le colonel Bardin, termina la querelle.

Il fit passer l'artillerie promptement et reculer les munitions de bouche en disant :

« Avancez, canonniers, devancez ce convoi de pain;
« en ce moment, c'est la mort qui a le pas sur la vie! »

Lorsque nous fûmes de l'autre côté du pont, un ordre de l'Empereur nous embusqua dans une rue où nous devions attendre le moment propice pour fondre sur l'ennemi. Les projectiles étaient dirigés sur ce quartier de la ville et faisaient voler en éclats les tuiles des maisons qui nous abritaient. Cette rue, que j'ai revue depuis, se nommait la Ziegelstrasse. J'étais à cheval à la droite du régiment et me trouvais ainsi à la hauteur d'un premier peu élevé où gémissait toute une pacifique famille saxonne, très effrayée en ce moment du tumulte qui grondait au loin et du fracas, plus rapproché, que produisait le feu de l'artillerie ennemie. Je tâchai de les rassurer et leur dis en allemand :

« Ne craignez plus rien; nous allons sortir dans « un instant et nous vous aurons bientôt délivrés de ces « canons importuns. »

La mère de famille, tenant à la main la plus petite de ses filles, s'approcha alors de la croisée, et la conversation s'engagea. Elle me demanda ce qui allait arriver; si nous laisserions prendre la ville. Je répondis :

« Nous saurons bien l'empêcher.

« — Etes-vous de Dresde, monsieur?

« — Non, je suis un Français heureux de me trouver « aujourd'hui parmi les défenseurs de votre bonne ville, « que ma famille a habitée pendant plusieurs années. »

Ce fut dans ce moment que nous reçûmes l'ordre de marcher pour entrer en ligne.

« Dans dix minutes, madame, dis-je alors, je vais « me trouver en moins aimable compagnie. Si j'en « reviens, ajoutai-je, je vous demande la permission de « continuer la connaissance que je viens de faire.

« — Nous comptons sur votre promesse, me répondit-

« on, et si vous y manquiez, nous craindrions que vous « ayez péri.

« — Oui, revenez nous voir, s'écrièrent les enfants.

« — Que Dieu vous protège, mon jeune monsieur », dit enfin la bonne mère de famille, presque aussi attendrie qu'elle était effrayée quelques instants auparavant.

Dix minutes après, nous nous trouvions au milieu de l'un des feux les plus vifs de canon et de mousqueterie que j'aie jamais entendus.

La jeune garde avait pour tâche de déboucher par les portes de Dresde les plus rapprochées de l'Elbe et de fondre sur l'ennemi qui menaçait la ville. Ces sorties impétueuses de nos régiments se succédaient rapidement. La nuit seule arrêta notre élan. Nous avions repoussé loin de Dresde l'ennemi qui s'était montré si menaçant. Il s'était arrêté à peu de distance, et quand survint la nuit, ces deux armées n'étaient séparées que par quelques centaines de pas. Notre 9e régiment fit halte sur la lisière du bois où l'infanterie russe s'était retirée. On reçut en ce moment, par un officier d'ordonnance de l'Empereur, l'ordre de ne point allumer de feux et de camper en bataillons carrés, de façon à ne pas être surpris par une attaque nocturne. Pendant que nos soldats, accablés de fatigue, s'arrangeaient de leur mieux pour dormir dans cette position, je plaçai la chaîne des sentinelles. Après avoir accompli ce devoir, je retournai auprès du régiment. Plusieurs officiers étaient restés debout, causant ensemble non loin de notre carré. Dans ce groupe se trouvaient le capitaine Rivals et le capitaine Riccardi. Ce dernier, Piémontais de naissance, est devenu depuis général dans l'armée du roi de Sardaigne, Charles-Albert. Notre conversation fut interrompue par ces mots retentissant tout à coup dans la nuit obscure :

« Bonsoir, messieurs! »

Cette politesse fut immédiatement suivie d'un coup de pistolet tiré à quarante pas de nous, mais qui ne fit de mal à personne. On entendit ensuite le pas d'un cheval qui s'éloignait au grand galop. On présuma qu'un officier de l'armée ennemie s'était ainsi approché pour reconnaître notre position; mais comme ce singulier *bonsoir* avait été articulé sans aucun accent étranger, nous n'avons jamais su si ce hardi cavalier était Russe ou Autrichien; dès le point du jour, en effet, nous avions à combattre des soldats de ces deux nations.

Parmi les blessés de cette journée, j'avais fait relever et soigner sur le champ de bataille un jeune sous-officier de notre régiment, M. Marrast, qui depuis est devenu chef de bataillon. Il était frère d'Armand Marrast. Il a bien voulu, dans ces derniers temps, me remercier, après quarante-cinq années, d'un service rendu; ce n'était qu'un devoir que je fus heureux d'accomplir.

Le lendemain, dès le point du jour, la bataille recommença. Je fus envoyé à droite du bois sur la route de Pirna. Un combat de tirailleurs, prélude ordinaire d'une bataille, s'était déjà engagé entre plusieurs de nos régiments et l'infanterie russe.

Je trouvai au milieu des combattants un de mes cousins, Richard de Soultrait. La veille, au moment de la sortie de la jeune garde, son régiment, le 4ᵉ de tirailleurs, défilant dans la Ziegelstrasse pour sortir à son rang de numéro, par la porte de Pirna, passa devant le 9ᵉ; nous nous étions serré la main en nous souhaitant de bonnes chances : je le retrouvai en ce moment en ligne, sain et sauf; je le quittai, et cinq minutes après il était blessé.

Vers huit heures du matin, mon régiment reçut l'ordre de traverser le bois où les Russes s'étaient retirés. Il

avait été complètement évacué pendant la nuit, mais quand nos bataillons débouchèrent dans la plaine, ils furent accueillis par le feu des Autrichiens. Le corps du duc de Trévise contribua puissamment dans ces deux journées au succès de cette victoire, l'une des plus glorieuses que Napoléon ait remportées.

Je me suis attaché à ne présenter jusqu'ici dans mes récits que le tableau des scènes que j'ai vues de mes yeux. J'ai laissé à d'autres la tâche plus méritoire de décrire les manœuvres d'ensemble, les grands mouvements stratégiques; j'en agirai de même en ce qui concerne la bataille de Leipzig.

Elle fut la plus considérable qui ait été livrée de nos jours et peut-être dans la succession des siècles. Plusieurs de celles dont l'antiquité nous a transmis les relations ont donné lieu à des évaluations exagérées. Le dénombrement de ces multitudes mises en ligne par les historiens ne leur parvenait en général que par des traditions bien incertaines. En outre, beaucoup de ces gigantesques champs de carnage de l'antiquité étaient des chocs de peuples entiers : hommes de tout âge, femmes et enfants, dont le plus grand nombre, ne prenant aucune part aux combats, restait dans les chariots, sous les tentes, ou était chargé de la garde des troupeaux. A Leipzig se heurtèrent et se déchirèrent avec acharnement de nombreux escadrons, d'innombrables bataillons arrivés de toutes les contrées de l'Europe et traînant à leur suite plus de trois mille bouches à feu.

J'ai entendu dans ma vie d'assez vives canonnades, entre autres celle d'un combat naval dans lequel, comme de coutume, chaque vaisseau de ligne apporte dans un espace très resserré le contingent d'une centaine de pièces de gros calibre; mais je ne me rappelle pas avoir jamais prêté l'oreille, comme le 16 et le 18 octobre

1813, à un feu roulant de canons aussi précipité; il était aussi continu que celui produit ordinairement par la fusillade la plus vive.

Cette bataille eut lieu sur un si grand développement de terrain, elle dura si longtemps (quatre jours) qu'elle dut, sur les points divers de ce vaste théâtre, aux différentes heures de ces quatre journées, donner lieu aux spectacles les plus variés, aux retours de fortune les plus contradictoires. C'est ainsi que le corps du duc de Trévise, qui entra en ligne le 16 octobre vers huit heures du matin et qui, dès les premiers coups de canon, se portant vivement en avant, enleva la position qu'il avait reçu l'ordre d'occuper, puis se maintint, inébranlable, malgré les vives attaques de l'ennemi, put croire la bataille gagnée jusqu'au milieu de la nuit du 16 au 17.

On sait que, le premier jour, l'armée française avait si bien combattu dans le cercle de feu dont on cherchait à l'entourer de toutes parts, qu'il fut possible à Napoléon d'annoncer le gain de la bataille et de faire sonner les cloches de Leipzig en signe de triomphe. Notre Empereur n'en agissait ainsi, sans doute, que par un stratagème souvent employé à la guerre et dans le but d'exalter encore davantage le courage de ses vaillants soldats. Il devait savoir que cette première journée n'avait été qu'indécise et que l'armée étrangère grossissait à chaque instant, par l'arrivée successive des corps qui n'avaient pas encore combattu et notamment par le corps d'armée dont les Suédois faisaient partie.

Voici comment le corps d'armée de la jeune garde fut amené à voir, sous un aspect favorable, toute une première journée, dont le funeste surlendemain allait décider du sort de l'Europe.

Nous avions bivouaqué près du faubourg du Kohl-

garten. Dès le matin du 16, nous avions pris notre rang de bataille dans la direction de Lieberwolkowitz. Nous voyions devant nous de grandes masses d'infanterie; c'était le corps autrichien de Klenau.

A la droite de cette ligne autrichienne s'élevait un mamelon dominant la plaine; nous apercevions de grands chariots couverts en toile blanche gravissant cette hauteur, la seule qui rompît l'uniformité de cet immense champ de bataille. Cette position élevée avait déjà été occupée par Gustave-Adolphe pendant la guerre de Trente ans; elle porte depuis ce temps le nom de *Redoute suédoise*.

Une canonnade s'établit bientôt entre nous et les Autrichiens. Pendant que les boulets faisaient leurs ravages dans nos rangs, un officier d'ordonnance de Napoléon nous apporta l'ordre de marcher en avant. Toutes nos colonnes d'attaque s'avancèrent alors, précédées d'une nuée de tirailleurs.

On aborda ensuite à la baïonnette les régiments qui étaient devant nous; on les fit rentrer dans le bois auquel ils étaient adossés. Ce bois était une dépendance de celui auquel on avait donné, dans des temps plus paisibles, le nom de *bois de l'Université*. Il nous fut vivement disputé, mais enfin nous parvînmes à en chasser l'ennemi, non sans avoir vu tomber, dans cette guerre de buissons, la plus meurtrière de toutes, un très grand nombre de nos soldats.

Voici l'un des incidents de ce rude combat de tirailleurs. A cette époque, l'infanterie française n'avait pas une seule carabine rayée. Nos tirailleurs étaient armés comme tous nos autres fantassins. Les Autrichiens, munis *en partie* d'armes de précision, avaient sous ce rapport de grands avantages; mais la plupart des ennemis que nous combattions, en ce moment, n'étaient armés,

comme nous, que de simples fusils d'infanterie. Nous avancions pas à pas à travers le taillis; nos hommes s'embusquaient, pour tirer à coup sûr, soit par groupes, soit isolément; l'ennemi obéissait à la même tactique, tout en se retirant : quelquefois nous recevions cinq ou six coups de fusil, partant ensemble d'un massif d'arbrisseaux touffus. On reconnut bientôt que les coups les mieux ajustés nous arrivaient de derrière les plus gros troncs d'arbre servant à cacher un tireur d'élite. Ce long combat de tirailleurs, quelque cruel qu'il fût, provoquait des deux parts, faut-il l'avouer à la honte du cœur humain, les mêmes cris joyeux ou railleurs qu'on entend parfois dans une partie de chasse.

Parmi les Autrichiens dont les balles nous firent éprouver les pertes les plus sensibles, nous avions remarqué, depuis le matin, un très jeune chef qui ne portait pas de fusil, mais qui saisissait fréquemment celui de l'un de ses soldats et s'embusquait dans un endroit favorable pour choisir le moment de faire feu. Il tua ou blessa successivement de cette façon quatre des nôtres. Pendant deux heures que dura cette persistance acharnée, nous le vîmes tour à tour disparaître et se montrer de nouveau.

Nos soldats, justement irrités, résolurent de se débarrasser d'un ennemi aussi dangereux. Plusieurs de nos meilleurs tireurs réservèrent leur coup et se tinrent prêts à venger leurs camarades. Ils se disaient entre eux que sans doute ce jeune homme, si bien exercé au tir, était le fils de quelque seigneur habitué à chasser sur ses terres le renard et le sanglier. Aussi chaque fois qu'après avoir fait feu il courait lestement d'un buisson à l'autre, il était poursuivi par ce cri partant de tous les côtés : « *Le petit chasseur! le petit chasseur!* » et dans le même instant on dirigeait sur lui de nombreux coups de

fusil. Tirés trop précipitamment, ils ne l'atteignaient pas. L'un des sous-officiers, sorti de notre armée d'Espagne, l'ajusta enfin avec plus de calme. On vit alors rouler sur le gazon celui qui nous avait fait tant de mal dans ce bois tout jonché de morts et de blessés.

Peu de temps après, nous avions fait, malgré une résistance opiniâtre, reculer la ligne de tirailleurs ennemis. Se trouvant maîtres du terrain où ce hardi tireur venait de succomber, nos soldats entourèrent son corps et le contemplèrent avec une curiosité mêlée de la pitié qu'ils ne pouvaient refuser à sa jeunesse. Il paraissait avoir de seize à dix-sept ans; il portait l'uniforme blanc et le pantalon bleu de ciel d'un corps dont nous ne savions pas le nom; nous avions affaire à deux autres corps que nos prisonniers nous dirent se nommer les régiments de Jérôme et de Joseph Colloredo. Nos conjectures seules nous firent penser que le *petit chasseur* avait le grade de cornette ou de cadet, que les jeunes gens de famille obtiennent de très bonne heure dans l'armée autrichienne.

Une scène de tout autre nature succéda à celle que je viens de décrire. On avait fait beaucoup de prisonniers, en s'emparant de ce bois, et il fallait les envoyer, sous escorte, un peu en arrière de notre ligne. On chargea de ce soin une douzaine de nos soldats, dont quelques-uns furent choisis parmi les plus fatigués; les bien portants reçurent l'ordre de revenir au régiment dès qu'ils auraient remis les prisonniers sous bonne garde.

Ce détachement partit dans la direction de Leipzig; il était à peine éloigné de cinq cents pas, que nos tirailleurs amenèrent un nouveau prisonnier. On devait l'envoyer rejoindre ceux qu'on venait de mettre en marche, mais notre colonel regrettait d'être encore obligé de priver son régiment de l'un de ses soldats. Le chef de bataillon

Dambly en aperçut alors un très visiblement malade et que le docteur venait d'autoriser à retourner en arrière comme incapable de combattre. Le chef de bataillon lui dit :

« Allons, mon garçon, arme ton fusil, tu auras « assez de force pour faire marcher ton prisonnier à cinq « pas en avant ; s'il veut se jeter sur toi, préviens-le par « un bon coup de fusil. »

Ces paroles produisirent un singulier effet sur le pauvre conscrit, que la fièvre semblait avoir miné depuis quelque temps. Il fixa des yeux effarés et très inquiets sur celui qu'on voulait confier à sa garde. C'était un grenadier hongrois à formes herculéennes, grandes moustaches retroussées, et d'une apparence très martiale.

Le chef de bataillon dit alors en riant :

« Gare à toi, conscrit ; si tu prends vis-à-vis de ton « prisonnier cet air piteux et désolé, tu ne seras pas « plus tôt loin de nous qu'il t'arrachera ton fusil et te « mettra ta propre baïonnette dans le ventre. »

D'après cette réflexion, exprimée sans trop de ménagements, mais parfaitement judicieuse, le commandant Dambly changea ses premières dispositions : le pauvre conscrit fiévreux fut dispensé de cette corvée périlleuse ; il partit seul pour l'ambulance et nous gardâmes notre Hongrois, en attendant un autre convoi de prisonniers.

Le combat dans le taillis de chênes retentissait encore, lorsque nous vîmes, à quelque distance de ce bois dont nous bordions la lisière, un grand mouvement dans l'armée ennemie. D'épaisses lignes de cavalerie russe et autrichienne apparaissaient à l'horizon ; il était évident qu'une charge de belle dimension se préparait. Nous distinguions déjà les cuirasses noires des escadrons qui traversaient la plaine, afin de se masser ; mais, d'autre part, le duc de Trévise disposait son infanterie de ma-

nière à faire une réception convenable à cette force menaçante. J'avais, pendant toute cette journée, circulé à cheval sur le champ de bataille, soit à la suite des généraux Berthezène et Marquet, soit chargé par eux de quelque mission ou reconnaissance.

Peu d'instants auparavant, ayant eu un ordre à porter, je traversais cette plaine couverte à perte de vue de combattants de toutes nations; rencontrant le duc de Trévise au milieu de son état-major, je l'avais salué, et il m'avait adressé quelques paroles amicales. En ce moment, je le reconnaissais de loin, parcourant au galop, avec son escorte de lanciers rouges, le front de bataille de son infanterie, et la formant en un vaste carré composé de quatre bataillons des 7e et 8e de tirailleurs. (Près de trois mille hommes étaient ainsi réunis.)

Au même moment, le 9e régiment, tout en continuant contre l'infanterie autrichienne un combat où il avait été déjà considérablement diminué par cette fusillade prolongée, s'étendait en avant de la lisière du taillis, et nos chefs en destinaient une partie à faire pleuvoir ses balles sur le flanc des escadrons autrichiens ou russes qui, d'après leurs prévisions, allaient peut-être passer à portée de nos fusils.

C'était le commandant Dambly qui s'occupait à organiser ce feu latéral, pendant que plus des neuf dixièmes du régiment continuaient à combattre dans le bois.

Ce chef était l'un des anciens officiers de la vieille garde auxquels on avait confié le commandement de nos légions novices, mais si dévouées. Le commandant Dambly, aimé de ses soldats pour son courage autant que pour sa bonté, avait commencé sa carrière dès le début des guerres de la Révolution et de l'Empire. Il s'était particulièrement distingué dans les campagnes d'Italie. Au passage du Mincio, il avait, à la tête d'une troupe

choisie, passé ce fleuve à la nage. — Le premier Consul lui avait, en vertu de la loi du 4 nivôse an VII, accordé un sabre d'honneur. Plus tard, lorsque la noblesse impériale fut instituée, il reçut le titre de chevalier de l'Empire, avec les armoiries significatives d'un sabre courbé jeté comme un pont en travers d'un fleuve.

Pour surveiller les mouvements de cette cavalerie que nous voyions s'agiter au loin, nos chefs se portaient de temps en temps à cheval dans cette direction.

Nous allions assister, du point où nous nous étions avancés, au plus beau des spectacles dont on puisse jouir en un jour de bataille, celui d'une grande charge de cavalerie se ruant hardiment sur le front impassible d'une ligne d'infanterie hérissée de baïonnettes; le courage ardent, l'élan impétueux aux prises avec la fermeté inébranlable, l'imposante immobilité!

Tout dépend, dans de pareils moments, du sang-froid de la ligne d'infanterie. — Les fusiliers expérimentés, les vieilles bandes qui ont l'habitude de cette lutte entre deux armes rivales, savent que le bataillon doit garder en réserve le feu qui fait toute sa force, et que c'est une faute grave de tirer de loin sur cette cavalerie qui accourt presque toujours avec des cris étourdissants. Quant aux jeunes fantassins, ils sont instinctivement disposés à répondre par un feu précipité à ces clameurs lointaines et furieuses. Ils cèdent trop souvent à cette tentation, s'ils ne sont pas contenus par des chefs exerçant sur eux l'ascendant d'un caractère éprouvé, et des autres qualités qui établissent la popularité des chefs de guerre.

Voici comment l'un des officiers qui se trouvaient avec le duc de Trévise dans le grand carré de la jeune garde, mon ami le capitaine Gillet de Kervéguen, aide de camp du général Roguet, m'a raconté ce qui se passa sur ce

point assez éloigné de nous pour ne présenter, par moments, à nos regards, qu'une masse confuse voilée par la fumée de la fusillade.

Le maréchal donna une forme allongée au carré, dont il tourna l'un des grands côtés en face de la cavalerie ennemie : sa troupe était placée sur trois rangs.

Ce chef entra alors, suivant l'ordonnance, dans l'intérieur de cette forteresse vivante. Je vis de loin ce carré de notre jeune garde qui, au moment de l'arrivée de son chef, poussait les cris habituels de : *Vive l'Empereur!* devenir tout à coup silencieux.

En cet instant, nous pouvions reconnaître et suivre du regard la marche du duc de Trévise; les fanions flottants des lanciers de son escorte, s'élevant au-dessus des rangs intérieurs du carré, nous indiquaient qu'il longeait au pas celle des faces qui attendait la cavalerie ennemie déjà lancée au galop.

On nous rapporta depuis la simple, mais énergique allocution qu'il adressa à ses soldats :

« Enfants, ne criez plus! laissez crier l'ennemi...
« Ne tirez pas... silence. — Ne faites feu qu'au com-
« mandement! »

Cette voix aimée, cette voix claire et vibrante fut écoutée. La face du carré resta l'arme haute; cette jeune infanterie demeura calme, immobile, attentive au commandement qui lui était promis.

Ce qui arrive le plus souvent en présence d'une troupe de si fière contenance se renouvela cette fois encore. Il est presque inouï que l'effort de la cavalerie, lorsque le boulet ou la mitraille n'a point préparé son attaque par de larges brèches, entame ou même affronte de près une ligne pareille; le sabre, même celui du cuirassier, n'a pas assez de longueur pour atteindre le fantassin protégé par son fusil armé d'une baïonnette.

Les lanciers pourraient y parvenir; mais, par une vieille habitude, c'est toujours à la grosse cavalerie que cette tâche est confiée. Elle réussit très rarement à l'accomplir.

L'effet moral de la vue d'une troupe ainsi préparée, pouvant à chaque instant faire un feu d'ensemble, salve meurtrière dont le résultat sera plus terrible à mesure qu'on approche, cet effet moral agit presque toujours, même sur la cavalerie la plus déterminée.

Celle que nous voyions accourir en ce moment sembla hésiter, quand elle fut à cent pas de la ligne française; à cinquante pas, son impétueux mouvement s'arrêta tout à fait. Au même instant, les fusils de la jeune garde s'abaissèrent, la salve retentit, et cette longue ligne de cavalerie rétrograda, en abandonnant le terrain couvert de cavaliers, de chevaux morts ou blessés.

Ces escadrons aguerris se rallièrent sans tarder; leurs chefs les reconduisirent bravement dans la même direction, mais le carré du duc de Trévise ne fut pas entamé. La cavalerie des alliés fit sur d'autres points, avec plus ou moins de succès, des efforts analogues. Plusieurs de nos brigades, entre autres celle des voltigeurs, commandée par le général Pelet, la repoussèrent également.

C'est sur les plans qui m'ont été communiqués récemment par cet écrivain militaire, que j'ai pu reconnaître les localités ici mentionnées et y placer avec précision les grands souvenirs que j'évoque.

Sur la partie du champ de bataille de Leipzig que je pus embrasser du regard, dans cette journée du 16 octobre, nous voyions de tous côtés avancer la ligne française : à notre droite, le corps du duc de Reggio; à gauche, ceux du duc de Tarente, et à côté de nous le général Lauriston.

La division de la jeune garde du général Charpentier,

dans laquelle était comprise la brigade du prince Émile de Hesse, avait emporté à la baïonnette la redoute suédoise.

Nous regardions la bataille comme gagnée ; mais nous n'apercevions qu'une bien faible partie du sanglant tableau qui se déroulait alors sur une étendue immense. Une canonnade pressée, opiniâtre, sans trêve ni temps d'arrêt, retentissait de toutes parts. Tandis que notre corps d'armée n'avait eu, jusque-là, que des succès enivrants, tandis que nous avions toujours marché en avant, gardé les positions conquises et fait des prisonniers, d'autres corps, moins favorisés par le sort, avaient éprouvé des défaites ; car dans cette rencontre d'armées arrivées de toutes les directions, le hasard, bien plus que les prévisions savantes d'un plan d'ensemble, amena, sur beaucoup de points, des succès ou des revers inattendus ; mais chaque heure augmentait chez nos adversaires leur grande supériorité numérique !

Vers onze heures du soir, la jeune garde, déjà mise en mouvement, vit passer près d'elle l'Empereur traversant la plaine. Deux chasseurs à cheval de la garde portaient des torches en avant de lui pour l'éclairer dans cette nuit ténébreuse.

Peu après, nous reçûmes l'ordre de traverser le faubourg occidental de Leipzig : la direction rétrograde donnée à nos colonnes, au delà de l'Elster, sur la route de Lützen, nous fit juger que nous n'avions eu, dans cette première journée du 16, qu'un succès partiel et local, et que la supériorité des forces ennemies, sans avoir vaincu la Grande Armée, la contraignait à songer à une retraite. La sinistre explosion de plusieurs caissons de munitions abandonnés, éclairant subitement le champ de bataille que nous traversions, confirma cette conjecture.

Vers neuf heures du soir, nous avions reçu de l'Empereur l'ordre d'entretenir tous nos feux en y ajoutant du bois nouveau ; il était facile de comprendre que nous devions abandonner cette position, tout en laissant croire à l'ennemi que nous n'avions fait aucun mouvement de retraite ou de concentration.

Le 18 et le 19, les corps du général Bertrand et celui du maréchal Mortier étaient chargés de garder la ligne de retraite au delà du défilé de Lindenau; nous ne savions rien des funestes résultats de ces deux journées, ni de la rupture du pont de l'Elster, ni de ses conséquences désastreuses.

Ce n'est que plusieurs années après ces événements que je pus contempler, avec une profonde tristesse, les rives encaissées de cette petite rivière, au passage de laquelle périt l'héroïque prince Joseph Poniatowski.

La faculté laissée à la plus grande partie de l'armée de Napoléon d'opérer sa retraite après la grande bataille de Leipzig, décidée, dans le dernier jour, en faveur des armées étrangères, s'explique par des causes toutes morales, faciles à définir.

Le 16, l'armée française avait obtenu d'incontestables avantages; elle avait conservé sa position; mais le 18, après une interruption presque absolue d'hostilités, les chances avaient tourné contre nous. Les forces étrangères, se composant de celles de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, que venaient d'augmenter les corps suédois et saxon, avaient obtenu, dans cette troisième journée, des succès matériels considérables, insuffisants néanmoins pour inspirer aux vainqueurs une grande confiance en eux-mêmes.

De nombreux prisonniers avaient été faits de part et d'autre à la suite de cette colossale mêlée. Une partie de notre matériel était restée au delà de l'Elster après

la destruction du pont de cette petite rivière qui coule à l'occident de Leipzig; mais, en revanche, l'interruption de ce moyen de communication avait tout d'abord empêché une avant-garde ennemie de courir directement sur nos traces. Une journée de marche fut gagnée par l'armée en retraite ; or, un jour bien employé peut être décisif dans de pareils moments. Le défaut de résolution, inconvénient inséparable de l'agglomération de tant de nations différentes, avait ensuite frappé d'immobilité partielle ou d'hésitation cette armée coalisée : son grand succès avait enflé son orgueil beaucoup plus qu'il n'avait excité son ardeur.

Les souverains et leurs généraux, à leur tour maîtres du champ de bataille, pouvaient se dire que l'effet politique de notre retraite leur suffisait pour le moment : ils prévoyaient déjà que toute la Confédération du Rhin allait suivre l'exemple donné, quitter nos aigles, et mettre plus ou moins de précipitation dans cet abandon. Venait ensuite, dans le conseil des souverains, le calcul des chances à affronter, pour celui ou ceux des corps d'armée qui seraient investis de la rude tâche de poursuivre Napoléon.

Cette formidable et quadruple armée était, heureusement pour nous, toute meurtrie des coups terribles que nous venions de lui porter. On se rappelait que le premier jour, le 16 octobre, les Français avaient encore balancé le destin si capricieux des combats : sur beaucoup de points du champ de bataille, nos ennemis avaient pu croire qu'un retour de fortune préparait à notre Empereur de nouvelles journées de Lützen et de Dresde. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse ne devaient pas avoir oublié que, ce jour-là, vers quatre heures, notre cavalerie, dans l'élan rapide de l'une de ses attaques auprès de Güldengossa, avait failli les entourer

et faire tomber leurs personnes en notre pouvoir. Somme toute, il existait dans le quartier général de la coalition mille causes de retenue et de temporisation.

Et cependant les généraux alliés n'avaient pas tardé à apprendre que le maréchal de Wrède et l'armée austro-bavaroise marchaient sur notre flanc gauche et se proposaient de se placer entre nous et le Rhin, pour nous couper la retraite. Dans quelle position nous serions-nous trouvés si une pareille réunion de forces s'était mise en mouvement avec ensemble et résolution, derrière nous, à portée de nous attaquer, au moment où une nouvelle armée tenta, mais vainement, de nous barrer le passage?

Les combats de Weissenfels et de Gotha ne furent que des affaires d'arrière-garde; c'est une poursuite générale et immédiate que les généraux alliés auraient dû diriger contre nous, après la bataille de Leipzig.

En approchant de Hanau, le corps du duc de Trévise avait pour arrière-garde les 9e et 10e régiments de tirailleurs, qui étaient finalement suivis par un détachement de soixante hommes placés sous mon commandement. Ces deux régiments, avant de pénétrer dans un défilé, avaient pris position sur une colline qui en domine l'entrée. Lorsqu'ils s'y engagèrent, mon extrême arrière-garde resta seule sur cette hauteur, tirailla pendant quelque temps avec les cavaliers prussiens et les Cosaques, qui ne tardèrent pas à se montrer, puis se disposa, suivant l'ordre reçu, à opérer sa retraite aussi lentement que possible. Je fis alors marcher mes soixante tirailleurs sur les pas de nos deux régiments, et dans le moment où je passai avec eux le pont qui traverse, en ce lieu, la petite rivière nommée la Horsel, le feu des cavaliers ennemis redoubla d'intensité, puis une très légère pièce de canon, de l'espèce de ceux que les Co

saques traînaient avec eux, nous envoya quelques boulets mal pointés. En ce moment, les malheureux habitants du village de Sættelstedt, au milieu duquel nous nous trouvions, s'enfuyaient épouvantés. L'aubergiste dont la demeure était en face du pont, fermait ses minces volets de sapin comme pour garantir sa maison et les siens contre ces coups de carabine et de canon.

« Ce que tu fais là ne te servira pas à grand'-
« chose, mon pauvre ami, lui dis-je; place-toi plutôt
« tranquillement derrière ce bâtiment, et surtout em-
« pêche ta femme et tes enfants de rester derrière ces
« volets.

« — Ah! mon officier, me répondit-il, c'est bien
« vrai ce que vous me dites; mais ce qui m'effraye plus
« que tout, c'est l'arrivée de cette armée ennemie; je
« ne croyais pas, mon Dieu! qu'ils viendraient jus-
« qu'ici. »

Je regrette d'avoir à mettre ici en scène un simple lieutenant et ses soixante fantassins; cette escarmouche était sans doute bien peu de chose. Je n'en fais mention que parce qu'en ces moments décisifs, cette poignée d'hommes était opposée à une avant-garde ennemie qui représentait à elle seule, sur la route directe, tous les efforts de l'une des plus grandes armées de notre époque, d'une armée venant de remporter un avantage d'une importance européenne; en effet, il n'existait entre cette extrême arrière-garde et le gros de l'armée de Napoléon, combattant à vingt lieues de distance, aucune force ennemie.

Qu'aurions-nous vu, si, au lieu de n'envoyer à notre poursuite que ce peloton de cavaliers dont les carabines et le petit canon n'eurent d'autre effet que celui d'effrayer un aubergiste de village, la nombreuse armée coalisée avait, dès le lendemain de la bataille de Leipzig,

marché sans relâche sur nos traces et nous avait poursuivis seulement, à la distance d'une journée, pour arriver à temps à Hanau et seconder ses alliés, qui retardèrent de vingt-quatre heures le passage de Napoléon? Nos troupes, marchant en bon ordre sur ce point, se trouvaient, en effet, réduites, d'après les calculs les plus modérés des historiens, de trente à quarante mille hommes. Il arriva dans cette circonstance ce que l'on voit si souvent à la guerre, c'est que l'ignorance absolue des forces ennemies fit perdre à nos adversaires d'immenses avantages.

Le maréchal de Schwartzenberg dirigea sans doute, de Leipzig, des corps d'armée dans différentes directions; des combats sérieux eurent lieu sur la Saale, la cavalerie ennemie se répandit sur nos flancs et fit beaucoup de prisonniers parmi les innombrables traînards de notre armée; mais à partir des défilés de la Thuringe, la poursuite directe diminua et finit par se réduire à de faibles corps d'éclaireurs.

La victoire remportée à Hanau n'en fut pas moins ardemment disputée. Le but de l'Empereur était d'écraser ou de tout dissiper devant lui, pour passer vivement. Aussi, lorsque, après avoir percé la ligne qui lui fermait le chemin, il se fut dirigé sur Francfort, les Bavarois et les Autrichiens revinrent-ils dans la position d'où ils avaient été repoussés. La ville de Hanau, qui barre la route conduisant au Rhin, retomba en leur pouvoir. Notre arrière-garde, commandée par le duc de Trévise, était ainsi coupée, séparée de la Grande Armée.

Nous allons voir comment les dispositions de ce maréchal, sa connaissance des localités qu'il avait autrefois parcourues pendant la campagne de 1796, lui permirent de dérober sa marche à un ennemi occupant en force la grande route. Nous allons voir comment, après

avoir marché par une nuit obscure et pluvieuse, la jeune garde rejoignit, à travers champs ou par des chemins de traverse à peine reconnaissables, l'armée de l'Empereur, dont ensuite elle continua à couvrir la retraite jusqu'au passage du Rhin.

CHAPITRE X

La jeune garde poursuit sa marche. — Danger couru par nos dernières colonnes arrivant successivement sur cette route interceptée de nouveau, et à leur insu. — Formation du troisième bataillon du 9e de tirailleurs. — Séjour à Courbevoie, puis à Compiègne. — Départ pour l'armée avec ce nouveau renfort. — Nous rencontrons l'armée ennemie à Fère-Champenoise. — Bataille de Paris. — Retraite de l'armée sur Essonnes.

Les nombreuses relations de la bataille de Hanau ont raconté les détails de l'action principale. Voici les faits qui se passèrent à l'arrière-garde de l'armée de Napoléon. Le corps du duc de Trévise se replia lentement, marchant dans la direction de la canonnade de cette journée.

S'il eût été en vue d'une force considérable de la grande armée alliée, il aurait eu pour tâche de la tenir en échec aussi longtemps que possible; mais nous n'avions aperçu alors, comme les jours précédents, que les troupes légères qui nous avaient harcelés depuis les vallées de la Thuringe. Il était évident que l'armée ennemie était encore très loin de nous. Elle avançait pourtant, mais avec une extrême lenteur. Notre brigade, qui fermait la marche de l'armée, arriva le soir de la seconde journée de la bataille de Hanau jusqu'à Langenseebold.

Lorsque la nuit approcha, le duc de Trévise nous fit parvenir l'ordre de nous mettre en marche pour suivre

le mouvement général. Nous avancions, par une nuit déjà sombre, sur la grande route directe. Nos chefs, à côté desquels je cheminais, à cheval, en tête de la colonne, ne s'expliquaient point le but de cette marche nocturne. Nous obéissions sans nous rendre compte de ce mouvement. A la fin du jour, le canon avait cessé de tonner; mais lorsque, sortant de la forêt de Lamboï, qui redoublait l'obscurité du terrain, notre troupe déboucha dans la plaine, dans la rase campagne, nous fûmes surpris de ne voir au loin, devant nous, aucun feu de campement nous annonçant la présence de Napoléon. Nous avions pensé cependant que nous le rejoindrions en cet endroit. — On continua néanmoins à marcher dans les ténèbres et par la pluie. Le chef de notre brigade, le général Marquet, avait l'ordre de suivre sa route jusqu'à ce qu'on l'arrêtât.

Tout à coup on entendit crier devant nous, du fond de cette obscurité, les mots de : « *Qui vive?* » auxquels notre chef répondit, suivant l'usage, par celui de : « *France!* »

Un aide de camp du duc de Trévise, le colonel de Choisy, parut alors; notre général avait fait quelques pas au-devant de lui : notre colonel, le chef de bataillon et moi, les seuls cavaliers qui fussions en tête de cette colonne d'infanterie, l'avions accompagné.

L'aide de camp nous dit, en baissant la voix pour ne pas être entendu des soldats :

« La ville de Hanau a été reprise par les Autri-
« chiens et les Bavarois; toute l'armée de l'Empereur a
« continué sa marche vers le Rhin : n'avancez donc
« plus sur cette route; elle conduit droit à Hanau; à
« cinq cents pas d'ici, vous trouveriez l'ennemi en force
« considérable.

« — Quelle direction m'indiquerez-vous?

« — Je dois, mon général, vous conduire à droite « par les chemins de traverse; ils m'ont été montrés à « la chute du jour, et j'espère les reconnaître. Vous « devez tourner autour de Hanau; mais nous passerons « assez près de la ligne des sentinelles de l'armée enne- « mie.

« — Marchons donc, répondit le général.

« — J'ai encore, reprit l'aide de camp, un ordre im- « portant à vous transmettre. — Un officier doit être « laissé ici même, au point où nous allons quitter la « grande route pour nous jeter dans les terres. Cet « officier attendra la colonne qui va suivre; il la diri- « gera sur nos pas pour l'empêcher de tomber, si elle « continuait à marcher droit devant elle, au pouvoir de « l'ennemi!

« Le duc de Trévise, ajouta l'aide de camp, a dit « que cet officier répondra sur sa tête de l'exécution de « cet ordre. »

Le général Marquet me désigna pour remplir, auprès du bataillon d'arrière-garde qui nous suivait, cet office important.

« — Vous avez entendu les paroles de l'aide de camp « de M. le duc de Trévise? me dit-il.

« — J'obéirai, mon général, répondis-je.

La colonne alors reprit sa marche dans la direction indiquée. Les commandements se faisaient à voix basse, et le plus profond silence était recommandé. Dix-huit cents hommes environ défilèrent ainsi devant moi. Près de six cents devaient les suivre après moins d'une demi-heure d'intervalle, me dit-on. Bientôt la colonne tout entière eut quitté la route; elle disparut dans l'ombre et je me trouvai seul.

Je prêtai l'oreille, tour à tour dans la direction de Hanau et du côté d'où je devais attendre la venue des Fran-

çais. Les minutes s'écoulaient, je n'entendais rien. Tout à coup le bruit d'une troupe de cavalerie au galop retentit au loin, sur la route de la ville ennemie; des cavaliers accouraient... s'arrêtaient... puis reprenaient leur course en se rapprochant.

Je cherchai en moi l'inspiration de ce que je devais faire. Quitter le poste qui m'était confié, nul n'en aurait eu la pensée : le sort de toute une colonne, ma responsabilité, mon honneur dépendaient de ce que j'allais faire. D'autre part, me laisser prendre maladroitement eût été tout aussi fatal à la colonne que j'attendais et dont j'avais à guider les pas; je crus bien faire en prenant la détermination que voici :

La route sur laquelle j'avais été placé avait une teinte un peu plus claire que les champs qui la bordaient; cette route était donc reconnaissable à une soixantaine de pas; je m'en éloignai à cette distance sans la perdre de vue et courir le risque de m'égarer. Je m'arrêtai alors au milieu d'un terrain parsemé de broussailles et de touffes de genêt; la couleur de mon manteau et celle de mon cheval m'y rendaient complètement invisible; une faible pluie, qui continuait, ajoutait à l'obscurité de la nuit.

Je distinguais pourtant les deux chevau-légers bavarois arrivés en avant du peloton qui les suivait et s'avançant alors sur la route.

La forme des casques de ces cavaliers que je connaissais depuis la campagne de Russie se dessinait en noir sur la faible clarté du ciel. Ils parlaient allemand; j'entendis quelques mots de ce qu'ils disaient, je ne sais du reste s'ils étaient officiers ou soldats; en tout cas, ils venaient là pour reconnaître l'approche de nos colonnes. Au bout de quelques instants, je les vis brusquement retourner en arrière, puis j'entendis toute la troupe

qu'ils avaient précédée reprendre au galop le chemin de Hanau. Je retrouvai alors la place que j'avais dû leur céder un moment. Peut-être avaient-ils eu à l'instant même l'indice de l'approche de notre arrière-garde ; car peu après leur départ, j'entendis, dans le silence profond de cette nuit, un bruissement léger, mais déjà assez rapproché : celui que fait une troupe dont les fusils se balancent en marchant.

Je poussai alors à mon tour le cri retentissant de : « *Qui vive ?* » Et ce fut pour moi une satisfaction indicible d'entendre celui de : « *France !* » répondre à mon interrogation de guerre.

Cette dernière colonne fut donc aussi détournée de la route qu'elle allait suivre et qui l'eût conduite au milieu de nos ennemis. Un officier me remplaça dans le poste que je venais d'occuper ; il devait, à son tour, diriger à droite les derniers détachements de notre colonne. Nous tournâmes ensuite, comme la troupe qui nous avait précédés, autour de la ville de Hanau.

De distance en distance, nous trouvions des officiers ou des sous-officiers, placés, dès la veille au soir, comme guides ou jalons, afin de diriger les colonnes retardataires arrivant à la suite l'une de l'autre. Ces dispositions, si bien calculées à l'avance par le duc de Trévise, eurent le succès désiré.

Une marche de nuit aussi prolongée est l'une des opérations de guerre les plus difficiles et les plus pénibles. Nos tirailleurs étaient exténués de fatigue par les journées précédentes ; chez beaucoup d'entre eux, le sommeil, cet ennemi qui souvent triomphe des plus vigoureuses organisations, prenait tellement le dessus, que ces soldats de dix-neuf ans se laissaient tomber sur la terre détrempée par la pluie et s'y endormaient, sans que ni les ordres, ni les menaces, ni la certitude d'être

prisonniers à leur réveil les remissent debout. Les officiers eux-mêmes résistaient à peine; car le grade et la ferme volonté ne prémunissent pas complètement contre cette torpeur envahissante, mêlée de rêves confus, qui s'acharne et persévère, soit que l'on reste à cheval, soit que l'on espère lutter avec plus d'avantage en cheminant à pied, la bride à la main. Il est certain que je ne succombai point dans ce combat contre le sommeil, et que je n'eus pas la chance funeste de passer la nuit couché dans les boues de Hanau, pour me réveiller sous la lance des uhlans autrichiens. Le souvenir de cette nuit n'en devra pas moins compter parmi les plus pénibles de ceux que j'aie conservés.

Richard de Soultrait, bien qu'il portât encore le bras en écharpe, avait rejoint son régiment et assisté à la bataille de Leipzig. Je le rencontrai vers minuit pendant cette marche accablante; nous nous encourageâmes réciproquement, je lui prêtai mon cheval à plusieurs reprises. Lorsque l'ordre de faire halte nous fut enfin donné, cette arrière-garde avait accompli la tâche qui lui était prescrite.

Au point du jour, la colonne s'ébranla de nouveau; le duc de Trévise était à cheval à l'issue du chemin de traverse qui nous avait été si favorable et par lequel nous allions déboucher sur la grande route de Francfort, au delà de Hanau.

« J'avais hier soir, dit-il à notre général, retrouvé « sur mes cartes ce chemin qui nous a tirés d'affaire; je « le salue en ce moment comme une ancienne connais- « sance de mes premières campagnes d'Allemagne, « avec l'armée de Moreau. »

Le corps du duc de Trévise continua, dès ce moment, sa marche vers le Rhin; nous eûmes plusieurs combats d'arrière-garde à soutenir. Le détachemeat qui nous

poursuivit avec le plus d'ardeur fut celui composé des troupes légères prussiennes et russes qui, à plusieurs reprises, avaient paru sur nos flancs.

Dans l'une de nos haltes, on vit inopinément cette troupe hardie accourir au galop, se mettre en batterie tout près de nous, interrompre notre frugal déjeuner en nous envoyant une salve de mitraille, puis, plus tard, en s'éloignant, quelques coups de canon à boulet. Le soir de ce même jour, notre arrière-garde campa sur les coteaux couverts de vigne qui dominent la ville de Francfort-sur-le-Mein : cette même artillerie légère vint au milieu de la nuit se mettre en batterie au bas des collines que nous occupions; ses canons furent pointés à loisir sur les feux de notre campement nocturne, l'un des boulets tomba juste au milieu du brasier près duquel je m'étais couché; mais il passa en ricochet par-dessus nos hommes étendus autour de ce foyer; ils en furent quittes pour se réveiller tout couverts de cendres et de charbons. Je fus moi-même tiré d'un profond sommeil par ce brutal réveille-matin. L'arrière-garde, harcelée ainsi jour et nuit, repassa le Rhin à Mayence, le 4 novembre; elle eut à Wickert, en vue de cette ville, un dernier combat avec un détachement faisant partie de l'armée austro-bavaroise.

Nos régiments avaient perdu un nombre considérable de leurs hommes dans cette campagne de 1813. Le 9e de tirailleurs, après avoir repassé le Rhin, dut être à peu près complètement reconstitué. Le jour où il arriva à Mayence, les habitants de cette ville furent frappés de la diminution d'un corps qu'ils avaient vu passer cinq mois auparavant. Comme nous traversions une rue des faubourgs pour nous rendre dans nos cantonnements, je marchais avec une compagnie dont l'effectif était très réduit, commandée par le capitaine Rivals, assez petit

de taille, mais doué d'une rare énergie. Il avait été la veille blessé, devant Wickert, d'un coup de fusil, et cheminait le front entouré d'un bandeau sanglant. Nous entendîmes une jeune fille qui se trouvait sur notre passage, à la fenêtre d'un rez-de-chaussée, dire à sa famille :

« Je reconnais ce petit capitaine : voilà trois fois « que je le vois passer ; il mène ses soldats au delà du « Rhin pour les faire tuer, et puis il revient toujours « sain et sauf. »

Ce mot était caractéristique ; mais la belle Mayençaise se trompait doublement : elle ne voyait passer le capitaine Rivals que pour la seconde fois, et celui-ci ne revenait pas sain et sauf ; il emportait un noble témoignage de la part qu'il avait prise aux funestes, mais glorieux combats de l'année 1813.

De Mayence, notre division fut envoyée dans les régions d'Anvers, où de nouvelles recrues la complétèrent. On dirigea ensuite immédiatement vers la Hollande quelques forces rassemblées sur ce point. Nous en formions l'avant-garde. Arrivés en vue de la forteresse hollandaise de Bréda, nos officiers furent surpris d'apercevoir un drapeau qui leur était inconnu, arboré sur tous les clochers de cette ville. Je dis alors à mes camarades :

« Ce pavillon de couleur orange nous annonce la « révolte de ce pays en faveur de la maison de Nas- « sau... Vous allez voir. »

On continua à s'avancer, mais bientôt quelques coups de canon vinrent justifier mon assertion. Il parut nécessaire de rétrograder jusqu'en Belgique.

Vers la fin de 1813, l'Empereur, très satisfait des services qu'avait rendus la jeune garde et du dévouement de ce corps, résolut d'augmenter non seulement le nombre de ses régiments, mais encore d'ajouter un

3e bataillon aux plus anciens d'entre eux. Je fus désigné pour présider à la formation du 3e bataillon du 9e et immédiatement dirigé sur Paris.

Justifiant les paroles que l'Empereur m'avait adressées dans la revue de Trianon, je venais, après une nouvelle campagne, d'être nommé capitaine dans cette même année de 1813. A cette époque de rapide réorganisation de corps presque entièrement détruits, deux grades obtenus en huit mois n'avaient rien que de très ordinaire. De Paris, j'avais été envoyé à Courbevoie, où affluaient les nouvelles levées d'infanterie. Mes huit cents conscrits arrivèrent, tambour battant, dans la cour de la caserne. Je les classai et les fis habiller, comme dix-huit mois auparavant, mes chers compagnons d'armes du 5e régiment. Je restai quinze jours à Courbevoie. J'y commandai ce bataillon détaché, un capitaine plus ancien que moi, M. de Carrère-Vantal, et le chef de bataillon Taillan n'étant pas encorre arrivés.

Dans cette même caserne nous rejoignit un vaillant et beau capitaine de la même arme, pour faire partie du 3e bataillon du 4e régiment. Cet officier sortait du 66e de ligne : il s'était distingué dans les guerres d'Espagne, en y déployant la bravoure et les autres qualités militaires qui lui ont valu, depuis, une brillante carrière, l'honneur de contribuer à l'organisation de l'armée belge, et enfin le bâton de maréchal de l'Empire; ce capitaine était mon excellent et fidèle ami le maréchal Magnan.

Nous avions, à cette époque malheureuse, une si nombreuse armée coalisée à combattre, et la population militaire de la France se trouvait tellement diminuée par suite des guerres continuelles, qu'on avait demandé au gouverneur des Invalides de faire marcher tous ceux de ses soldats mutilés qui, *à la rigueur*, pourraient ser-

vir encore. Pour ma part, je comptais dans mon bataillon deux sergents ayant perdu chacun un bras. Ces deux vétérans étaient cités parmi les meilleurs et les plus actifs de nos sous-officiers.

Nous fûmes envoyés à Compiègne pour y séjourner six semaines; sans doute que lors du départ il manquait beaucoup à l'éducation militaire de ces soldats improvisés. Ils s'alignaient et marchaient tant bien que mal, ils savaient charger leur arme et faire feu. Nous verrons bientôt qu'en si peu de temps ces jeunes conscrits de la veille avaient appris du moins à combattre vaillamment. On nous dirigea vers l'armée active; nous avions ordre de nous hâter, car l'Empereur avait un urgent besoin de renforts.

En chevauchant à la tête de mes fantassins, j'aperçus, vers la fin de l'étape, un cavalier à casque d'or brillant au soleil et qui venait à nous. C'était un grand jeune homme, portant l'uniforme à revers écarlate des chevau-légers lanciers et qui avait le bras en écharpe. Tant que je ne pus distinguer ses traits, je me bornai à le plaindre et à l'admirer tout à la fois d'avoir, à peine adolescent, déjà versé son sang sur un champ de bataille; mais quand il fut à dix pas, d'autres sentiments vinrent se joindre à ceux qu'avait fait naître sa première vue. Cet officier de lanciers, frappé d'une balle ennemie, était le plus jeune de mes frères.

Je ne l'avais pas vu depuis deux ans. J'avais quitté à Saint-Cloud, avant de partir pour Moscou, un petit page de l'Empereur; je retrouvais un jeune guerrier qui, à dix-sept ans, venait de payer sa première dette à la France.

De Compiègne, mon bataillon rejoignit le duc de Trévise. Il était à Soissons, aux prises avec l'avant-garde de l'armée d'invasion.

Il venait de perdre la plupart de ses officiers, et il rem-

plit la promesse qu'il m'avait faite, depuis longtemps, de me prendre pour aide de camp.

Cet engagement avait eu pour origine un souvenir datant du champ de bataille de Krasnoë. Le soir de cette sanglante journée, il avait demandé à son entourage le nom de l'adjudant-major de tirailleurs qu'il avait envoyé deux fois au ravin de Losmina. Pour me remercier de cette mission un peu chanceuse, il m'avait invité à souper le lendemain dans son quartier général de Dombrowna. Depuis cette époque, il me traitait, à chaque rencontre, avec une bienveillance qui m'autorisa à lui demander la faveur enviée de faire partie de son état-major.

Parmi mes prédécesseurs auprès de ce maréchal, on me nomma le marquis de Beaumetz, chef d'escadron, appartenant à l'une des premières familles de la Flandre française. Il avait remplacé son frère aîné, tué à la bataille de Dresde.

Peu de jours avant mon arrivée à Soissons, Beaumetz, envoyé en mission, était tombé au pouvoir d'un parti de Cosaques irréguliers. Le premier de ces cavaliers qui put s'approcher de lui le dépouilla; il lui prit son cheval, son épaulette, son aiguillette d'or, sa montre et sa bourse, ce qui est parfaitement, sinon dans les convenances, du moins dans les usages et coutumes de la guerre. Un second Cosaque du Don survint et voulut partager les *dépouilles opimes* de l'officier français. Le premier Cosaque s'y refusa et prétendit garder le cheval, le butin et la bourse de sept cents francs en napoléons d'or. Alors le second de ces enfants du Tanaïs se servit d'un argument assez bizarre.

« Partage avec moi tout l'argent de la bourse, « dit-il à son camarade, sans quoi, je tue ce Français » ; et en parlant ainsi il mit son pistolet sur la tempe de Beaumetz.

Par un hasard très heureux, le premier Cosaque était plus humain et plus généreux que le second, et, pour sauver son prisonnier, il partagea les sept cents francs qu'il venait de lui prendre.

Beaumetz nous raconta depuis cette anecdote :

« Ma vie, nous disait-il, a coûté juste trois cent « cinquante francs à ce bon Cosaque irrégulier. »

Lorsque notre bataillon arriva à Soissons, l'armée avait vu ranimer son espérance par les succès inouïs obtenus par Napoléon à Montmirail, à Vauchamps, à Montereau. On citait les traits d'héroïsme et de dévouement de cette armée qui suppléait au nombre par la rapidité de ses mouvements.

A la bataille de Montmirail se trouvait le régiment des flanqueurs de la garde, commandé par le colonel Rouillard de Beauval. Ce brave officier eut l'avant-bras fracassé par un coup de mitraille. Pendant qu'on l'emportait du champ de bataille, il passa tout près de l'Empereur qui, d'un point élevé du chemin, contemplait avec bonheur les succès de ses troupes.

Notre beau colonel, porté sur un brancard, se redressa fièrement, soutint de sa main gauche encore valide son bras droit sanglant et déchiré, l'éleva au-dessus de sa tête en s'écriant : « Vive l'Empereur! » Napoléon ne lui répondit que par ces mots :

« Merci, baron. »

Ce titre lui fut conféré peu après.

Arrivé à l'ambulance, le colonel des flanqueurs dut entendre de la bouche du chirurgien l'arrêt suivant :

« Ce bras doit être coupé.

« — Quoi, sans rémission?

« — Oui, mon colonel; la nature de votre blessure « est tellement grave que, sans un miracle et sans les « soins les plus assidus, qu'on ne peut espérer dans nos

« ambulances encombrées, vos jours seraient en danger.
« — S'il ne faut que des soins assidus, j'espère ce « miracle, repartit le colonel ; je suis en droit de l'at- « tendre et veux en courir la chance. »

Il s'était, en effet, marié depuis quelques mois, et il plaçait toute confiance dans le dévouement conjugal. Les chirurgiens, très inquiets, posèrent leur appareil, dont ils n'espéraient rien de bon ; mais la confiance du blessé fut justifiée. Sa jeune épouse, bravant les dangers de la guerre, vint au-devant de lui. Il fut transporté en lieu sûr, si bien soigné, que cette main vaillante fut conservée au pays et put, en 1815, combattre encore pour sa défense.

Quand je quittai Soissons avec l'état-major du duc de Trévise, le corps de ce maréchal agissait, depuis le 19 mars, de concert avec celui du duc de Raguse. Ce dernier, dans ses Mémoires, publiés il y a quelques années, adresse à son collègue une série d'attaques sans fondement.

Étant aujourd'hui le seul survivant des aides de camp du duc de Trévise, je regarde comme un devoir sacré de ne pas laisser s'accréditer dans l'histoire ces reproches qui lui sont adressés par un écrivain d'une si grande autorité. Ma réponse ne sortira pas des limites d'une défensive consciencieuse.

Lorsqu'à la guerre deux corps d'armée agissent ensemble, mais sous le commandement de deux chefs de grade égal, on peut presque toujours prédire que, si ces deux généraux rédigent chacun un bulletin, publient une relation, un chapitre d'histoire, relatifs à l'opération commune, ces deux récits différeront essentiellement ; on peut même prévoir le plus ordinairement que l'aile droite de cette expédition *fraternelle* s'exaltera aux dépens de l'aile gauche, et réciproquement.

Je me hâte d'ajouter, comme témoin oculaire, que tout ce que le maréchal Marmont raconte du courage déployé, en cette occasion, par ses troupes est de la plus exacte vérité; on ne saurait trop louer l'élan et la fermeté déployés par ce corps et par son chef; d'autre part, néanmoins, j'ai à réclamer les mêmes éloges pour le duc de Trévise, pour les généraux et les soldats qui combattirent sous ses ordres dans les deux dernières semaines de cette campagne.

Vers la fin de mars, les deux corps, offrant un effectif de moins de quinze mille hommes, se trouvaient seuls opposés aux deux tiers de la grande armée alliée. Celle-ci, abandonnant la trace de l'empereur Napoléon, était en pleine marche sur Paris. C'est à ce moment que l'Empereur avait eu la pensée de se diriger sur Saint-Dizier, en arrière de l'ennemi, d'appeler à lui toutes les garnisons des forteresses de la Lorraine et de l'Alsace et, avec ce renfort de cinquante mille hommes, d'attaquer à revers cette grande armée ; il n'aurait fallu, pour exécuter un pareil projet, qu'une chose : que Paris fût en état de résister quelques jours.

En ce qui concerne la bataille de Fère-Champenoise, voici le récit du duc de Raguse. Il raconte que, le soir du 24 mars, il se trouva inopinément en présence, ou plutôt au milieu de deux armées alliées réunies; c'est-à-dire, d'après son évaluation, de près de cent quatre-vingt mille hommes. Ce chiffre est à peine exagéré, si l'on compte tout ce qui était à portée, convergeait vers ce point et pouvait y arriver le lendemain ou le jour même. La nuit venue, il aperçut, dit-il, des feux qui embrassaient un horizon de plusieurs lieues. Il fit faire alors des reconnaissances, pour savoir si les troupes appartenaient toutes à l'ennemi; ce n'est qu'après le retour de ses officiers qu'il en acquit la certitude, tant

était grande notre ignorance de la marche et de la position de nos adversaires.

Cette rencontre *imprévue* d'une force aussi considérable inspira au duc de Raguse le regret *subit* de la séparation des deux corps d'armée et lui fournit l'occasion de déverser le blâme sur les opérations de son collègue. Nous allons prouver l'injustice et l'étrangeté de ce reproche. Le duc de Raguse, auquel le commandement des deux corps d'armée avait été donné, prétend que, le matin du 24, les deux maréchaux étaient *positivement* convenus de camper ce jour-là ensemble à Soudé-Sainte-Croix; mais que le duc de Trévise n'avait tenu aucun compte de cet engagement. Cette assertion est une erreur manifeste : aucune convention *précise* n'avait eu lieu à ce sujet. Nous lisons, il est vrai, quelques pages plus haut, un raisonnement, une dissertation stratégique faits avec beaucoup d'art (après quarante ans de souvenirs effacés) et tendant à prouver que Soudé-Sainte-Croix était le *point capital* qu'il était urgent d'occuper *à un moment donné*. Or, ce petit château inconnu ne nous révéla son existence que lorsque la grande armée alliée et le 6e corps s'y rencontrèrent *par hasard*, le 24 au soir, pour commencer à s'y battre le 25 au matin. Si ce nom de Soudé-Sainte-Croix a été prononcé entre les deux maréchaux, il n'avait pu être désigné que comme le point *convenable* de leur prochaine réunion, sans spécifier le jour, ni l'heure surtout. Voici maintenant comment les choses se passèrent. Le maréchal Marmont partit le premier; il arriva à Soudé-Sainte-Croix vers cinq heures. La jeune garde se mit en marche un peu plus tard, suivit une autre route et campa à moitié chemin de Soudé; notre cavalerie poussa jusqu'à Dammartin, non loin de ce château. Quant au maréchal Mortier, il marcha de sa personne

toute la nuit et rejoignit son collègue au point du jour.

En définitive, j'affirme de nouveau qu'aucune convention positive n'avait eu lieu. Jamais, dans tout le cours de sa carrière, le duc de Trévise n'a apporté dans l'exécution d'un ordre ou d'une promesse l'hésitation qui, chez les chefs de corps, est trop fréquemment le résultat de l'indiscipline ou d'une jalouse rivalité.

Les militaires qui ont servi avec ce maréchal, toujours prêt à remplir son devoir envers ses compagnons d'armes, peuvent certifier que, si le duc de Raguse eût, comme il le dit, prévu dès la veille qu'il était urgent, pour les deux corps d'armée, de marcher réunis; que s'il eût démontré à son collègue la nécessité de se masser, dès ce moment, pour camper *ensemble* dans la nuit du 24 au 25 et faire face à une attaque prochaine, si le moment et le lieu de la réunion avaient été formellement indiqués, aucune considération n'aurait empêché, à l'heure dite, le corps de la jeune garde d'entrer en ligne auprès du 6e corps. Leur séparation ne fut, au surplus, que de très courte durée.

Le duc de Raguse nous dépeint de cette façon le commencement de la bataille de Fère-Champenoise :

« Je fis prendre les armes à nos troupes de grand « matin et je les établis sur le plateau de Soudé, dans « une belle position. A peine formées, je vis déboucher « à l'horizon d'énormes masses de troupes venant dans « ma direction. C'était toute l'armée ennemie. Plus de « vingt mille chevaux, formés en différentes colonnes « parallèles, et avec la facilité qu'offraient ces plaines « désertes où pas un seul obstacle ne s'opposait à leur « marche, précédaient l'infanterie. Je restai en position « jusqu'à ce que l'avant-garde ennemie fût en présence, « mais une fois à portée de mon canon, je commençai

« mon mouvement rétrograde qui, prévu et préparé, se « fit avec ensemble et sans désordre. »

A ce tableau de l'apparition des premières colonnes ennemies, le matin de la bataille de Fère-Champenoise, j'opposerai le récit du véritable commencement de cette bataille, et je rappellerai un fait précis et très détaillé que tous les témoins qui existent encore peuvent certifier avec moi.

Le duc de Trévise, ainsi que nous l'avons vu, loin de montrer de l'hésitation ou de la lenteur, était de sa personne auprès de son collègue, dès la pointe du jour. Le péril paraissait si peu menaçant que le chef du 6ᵉ corps reçut celui de la jeune garde dans le petit château de Soudé-Sainte-Croix et lui offrit à déjeuner, ainsi qu'aux deux états-majors réunis. Nous étions à table depuis quelque temps, lorsque retentirent des coups de fusil. Le duc de Raguse envoya un aide de camp s'informer de ce qui se passait; cet officier revint peu après et lui dit que c'étaient quelques soldats isolés, quelques traînards qui tiraient sur les pigeons du château.

A peine ce rapport avait-il été articulé que deux boulets ennemis traversèrent la toiture d'ardoise du quartier général qui nous offrait, en ce moment, une intempestive hospitalité; c'était l'artillerie légère de l'avant-garde des armées alliées qui nous attaquait.

On partit alors en toute hâte : l'étroite cour du château fut un instant encombrée par la confusion qui provient toujours d'une attaque imprévue. Les cantines du maréchal, ses chevaux de bât disputaient le passage aux deux chefs et à leur aides de camp, tous impatients de se trouver à la tête des troupes. On put sortir enfin et gravir au galop les hauteurs qui entourent Soudé-Sainte-Croix. Ce fut alors que nos deux chefs aperçurent bien effectivement, mais *l'un et l'autre déjà réunis*, les innombrables

masses de cavalerie russe, prussienne et wurtembergeoise. Le chef du 6e corps aurait sans doute alors désiré que les deux corps fussent restés en masse compacte, mais il ne devait s'en prendre qu'à lui-même de ne pas avoir donné des ordres précis à ce sujet.

Le duc de Trévise m'envoya alors pour presser l'arrivée de notre corps d'armée. Laissant à distance mon lancier d'ordonnance qui m'eût fait reconnaître, je parvins à traverser, après une course d'une lieue et demie, cette campagne où quelques chemins creux bordés de haies me permettaient de galoper en me cachant, par intervalles, aux troupes légères de l'armée russe. De temps à autre, cependant, ces rideaux protecteurs s'abaissaient, en raison des mouvements du terrain; il fallait franchir des champs entièrement découverts. Les Cosaques remarquèrent enfin ce cavalier isolé se dirigeant, à toute bride, vers un corps d'armée français. Une nuée de ces cavaliers rapides se lança à ma poursuite, en poussant mille *hourras;* d'autres s'efforcèrent de courir en avant pour me couper le chemin.

Dans ces péripéties habituelles de la vie d'aide de camp, tout dépend de la vitesse des chevaux; ces courses à travers la campagne sont des *steeple-chases* qui décident parfois du destin d'une bataille. Ma mission n'avait pas une pareille importance; l'ordre de se hâter d'accourir au secours du corps de Raguse, que j'avais à transmettre à l'avant-garde de celui de Trévise, le canon qui grondait au loin l'exprimait assez haut; sa voix eût suppléé à la mienne, si les lances cosaques m'avaient arrêté en chemin. Heureusement, je montais un admirable cheval polonais, et j'arrivai près de la tête de la colonne du général Charpentier avant ceux qui me poursuivaient ou s'efforçaient de me devancer.

J'annonçai à ce général, que je connaissais depuis le

champ de bataille de Leipzig, comment nous venions d'être attaqués par une masse de cavalerie et d'artillerie légère bigarrée d'escadrons de toutes couleurs. J'ajoutai que nos deux maréchaux jugeaient, par la variété de ces échantillons et aussi par l'épaisseur des masses qu'on apercevait, dans les profondeurs de l'horizon, que nous avions affaire à la grande armée des alliés.

« Je le conçois parbleu bien, me répondit le gé-
« néral Charpentier : une canonnade comme celle que
« nous entendons ne peut venir d'un corps d'avant-
« garde. »

Les troupes marchaient en toute hâte, et bientôt elles rejoignirent les divisions engagées dans ce combat si inégal. Vers quatre heures du soir, il advint sur ce champ de bataille un fait étrange et que nous eûmes, en ce premier moment, de la peine à nous expliquer.

Bien en arrière de ces sombres lignes de cavalerie qui formaient au loin un demi-cercle menaçant, nous apercevions très distinctement, des hauteurs où nous avions pris position, les nuages arrondis d'une épaisse fumée blanchâtre. La direction du vent ou la disposition du terrain ne nous permettait pas d'entendre le canon, mais il était évident qu'une affaire très vive s'engageait en arrière des lignes ennemies.

« Est-ce l'avant-garde de l'Empereur qui les atta-
« que?... Revient-il sur Paris?... Allons-nous prendre
« l'armée alliée entre deux feux?... »

Telles étaient les questions que s'adressaient nos chefs. Leur espoir fut de courte durée, car bientôt cette fumée se dissipa sans se renouveler; et chacun de nous comprit, au redoublement de la vigueur des attaques, que l'ennemi était délivré de l'inquiétude qui, pour quelques heures, l'avait contraint à diviser ses forces et à modérer l'impétuosité de ses mouvements. Cette diver-

sion momentanée suffit pour éviter aux faibles corps qui se retiraient le danger certain d'être enveloppés de tous côtés.

Ce fut plus tard que nos maréchaux eurent l'explication de cette autre bataille engagée à leur insu, en arrière de la ligne ennemie. Un corps de troupes, quatre mille huit cents hommes environ, soldats de ligne et gardes nationaux, commandés par le général Pacthod, étaient partis de Paris pour rejoindre l'armée de Napoléon; mais, au lieu de pouvoir se réunir, sur leur passage, à nos deux corps isolés, ce détachement avait donné en plein dans le flanc de la grande armée ennemie occupée à nous poursuivre. Les corps les plus à portée s'étaient tournés contre ces régiments qui, après une vigoureuse défense, criblés de mitraille et entourés par une cavalerie innombrable, avaient été détruits ou faits prisonniers.

La résistance énergique de cette poignée d'hommes fut l'un des plus honorables faits d'armes de cette campagne.

Dans la journée, je fus envoyé par mon maréchal sur les divers points du champ de bataille. Je me retrouvai plusieurs fois auprès de mon bataillon de Compiègne. Cette phalange novice, qui subissait pour la première fois l'épreuve du feu, soutenait les charges réitérées de la cavalerie ennemie. Ces jeunes soldats étaient commandés par l'un de ces hommes dont la race ne s'éteindra jamais dans notre armée : le chef de bataillon Taillan nous était venu des grenadiers de la vieille garde. Il avait été, comme simple soldat, l'une des pierres angulaires de ces colonnes de granit que nos bulletins ont immortalisées.

Ce bataillon âgé de *deux mois* avait eu le temps d'apprendre le maniement d'armes; mais, en fait de tactique,

son éducation n'avait pas été jusqu'à la consolidation symétrique du carré. Son chef avait dû renoncer à lui donner cette forme régulière. Les soldats avaient fini par se masser les uns contre les autres, ne laissant à leur centre aucun vide où le chef à cheval pût, suivant l'ordonnance réglementaire, trouver un abri présentant de tous côtés la pointe des baïonnettes. Notre chef de bataillon de vieille garde tournait autour de ses hommes ainsi groupés, et leur criait avec une éloquence familière, mise à la portée de ses soldats récemment enlevés à la charrue :

« Allons, mes petits amis, pelotonnez-vous comme « un troupeau de moutons. Ne tirez que de près, jetez-en « beaucoup à bas et toute cette cavalerie ne pourra « vous entamer. »

C'est dans cette position que les braves conscrits de ce bataillon, d'abord entourés de toutes parts, puis entamés par le feu de l'artillerie légère, repoussèrent toutes les charges lancées contre eux et remplirent leur tâche jusqu'à la fin de la journée. Après avoir vu tomber le tiers de ses hommes, M. de Carrère-Vantal, leur capitaine, fut renversé au milieu de sa troupe irrégulièrement groupée et entassée : son manteau roulé en bandoulière amortit le coup du biscaïen qui le frappa; il se releva et continua à commander sa compagnie.

Au milieu de cette retraite, notre cavalerie put trouver l'occasion de charger vigoureusement les escadrons ennemis qui s'étaient le plus avancés; nos dragons ramenèrent quelques prisonniers. Lorsqu'ils passèrent devant notre état-major, le duc de Trévise remarqua un jeune officier de hussards blessé à la tête d'un coup de sabre; son dolman gris de fer et argent me fit reconnaître qu'il appartenait au régiment russe d'Isioum, que je me rappelais avoir vu dans la campagne de Moscou. Sa jeunesse

et sa blessure intéressèrent le maréchal, qui l'engagea à nous suivre. Comme on ne lui avait pas enlevé son cheval en le faisant prisonnier, il chemina amicalement avec nous le reste de la journée en prenant, de très bonne grâce, sa part des coups de canon qui ne cessaient de nous accompagner. Le chirurgien du maréchal lui donna ses soins. Ce jeune homme était un comte de Rode, appartenant à une famille distinguée du Hanovre. Le prisonnier du duc de Trévise resta avec nous et s'assit chaque soir à notre foyer, jusqu'à notre arrivée à Paris.

Nos deux maréchaux n'y trouvèrent que des forces bien insuffisantes; mais si, à cette époque, l'enceinte eût été fortifiée, l'armée de l'Europe coalisée eût payé cher sa témérité, car Napoléon s'approchait en toute hâte.

En 1840, à l'époque où nos Chambres discutaient la grande question des fortifications de Paris, M. Thiers chercha à faire valoir tous les arguments propres à prouver l'utilité très réelle de mettre le siège du gouvernement à l'abri d'une invasion. Deux années avant cette époque, j'avais, dans ma correspondance diplomatique du poste que j'occupais, écrit sur cette matière. J'étais, en raison de mes souvenirs de 1814, très ardent partisan des fortifications de Paris. Dans mes dépêches, je m'étais surtout appuyé sur l'opinion que j'entendais discuter, chaque jour, parmi les officiers étrangers. J'avais terminé mes raisonnements par ce conseil un peu vif, mais qui n'était que l'expression fidèle de mes convictions militaires et de mon sentiment patriotique :

« *Fortifions donc Paris, car les étrangers se sont*
« *émus de fureur et de crainte à la pensée que nous*
« *allions joindre ce surcroît important à notre puis-*
« *sance défensive.* »

Cette phrase n'était pas destinée à voir le jour; c'était tout simplement un épanchement énergique de diplo-

matie confidentielle; mais il est tout naturel que mes collègues étrangers, et les ministres de diverses nations, avec lesquels j'agitais ce sujet, aient été surpris de la force des termes dont je m'étais servi en écrivant à mon gouvernement. Un de mes collègues, le comte Colloredo, ministre d'Autriche, qui depuis a signé la paix de Zurich, ayant lu la relation de la séance de la Chambre, me dit dans son très grand étonnement :

« Comment, cher ami, c'est sur ce ton que vous « écrivez vos dépêches? Vous qui nous paraissez tou- « jours si calme et si mesuré !

« — Sans doute, répondis-je, le calme et la me- « sure sont dans les habitudes et les devoirs de notre « métier; mais je ne suis jamais calme quand il s'agit « de la puissance militaire et de la défense de mon « pays. »

Nous étions arrivés à Charenton le 29 mars au soir; nos maréchaux avaient pris aussitôt leurs dispositions sur le terrain; ils entrèrent ensuite dans Paris pour se concerter avec le ministre de la guerre. Le maréchal Mortier donna l'ordre aux officiers de son état-major de venir le joindre dès la pointe du jour à son hôtel de la rue de Lille, 88.

Je me rendis alors chez ma mère, qui occupait un appartement dans les bâtiments dépendant du couvent de l'Abbaye-aux-Bois. Accablé de fatigue par la marche et les combats de la campagne que je venais de faire, je me couchai dans la même chambre que mon frère blessé.

Bien avant l'aube du jour, je fus réveillé par la voix du jeune cavalier qui me criait :

« Debout, fantassin, voici tes tambours qui bat- « tent. »

Je me levai. Je prêtai l'oreille. La générale battait

dans plusieurs directions pour appeler la garde nationale parisienne à la défense de la ville menacée. Je descendis à la hâte; mes chevaux, d'après mon ordre, m'attendaient déjà dans la rue de Sèvres. Le jour n'apparaissait pas encore.

Ayant à parler à mon frère, j'envoyai en avant mes gens et mon lancier d'ordonnance. Je rentrai alors pour un instant à l'Abbaye-aux-Bois. Je ne vois jamais la grille de cette sainte maison sans y reconnaître le cinquième barreau à droite où fut, ce jour-là, attaché mon cheval de bataille.

Je rencontrai le maréchal Mortier au pont Royal. En se rendant à son poste de défenseur de Paris, ce maréchal était agité de pensées diverses, mais toutes inspirées par le sentiment du devoir. Il nous disait, pendant que nous parcourions avec lui la grande rue de la Chapelle :

« Nous n'avons pas assez de troupes pour résister « longtemps aux forces considérables que nous avons « combattues ces jours derniers, et qui vont encore « s'accroître à chaque instant; mais aujourd'hui, mes- « sieurs, plus que jamais, nous combattons pour l'hon- « neur; pensons avant tout à la ville de Paris, ne l'ex- « posons pas à être brûlée par l'artillerie ennemie; « prenons une position aussi éloignée que possible, « battons-nous en plaine, loin des murailles, et résis- « tons à l'ennemi aussi longtemps que nous le pour- « rons. »

Je suis heureux d'avoir à faire connaître aux Parisiens ces simples paroles d'un homme de cœur. — Ses actes répondirent à son langage.

Le maréchal sortit de Paris. Je me rendis avec lui dans un redan, élevé en terre, et à l'angle duquel se trouvait un gros canon de 24, directement en face de la grande route bordée d'ormes. Le duc de Trévise avait

mis pied à terre, et, tenant en main une longue-vue, il regardait du côté du Bourget.

« Je vois une reconnaissance de cavaliers ennemis, « à ce qu'il me semble. Qu'en pensez-vous ? » me dit-il. Et il me tendit sa longue lunette.

« Oui, monsieur le maréchal ; j'aperçois une ving- « taine de cavaliers, Cosaques et autres ; je distingue « parfaitement des lances très longues et sans fanions. Il « faudrait leur envoyer un boulet », ajoutai-je.

« — Ainsi soit-il », reprit le maréchal.

Puis s'adressant aux artilleurs, il leur dit :

« Canonniers, voyons un peu si cette grosse pièce « ne s'est pas enrhumée cette nuit. Faites cadeau d'un « boulet de 24 à ces beaux cavaliers là-bas. »

Les canonniers firent feu, leur boulet bondit au loin sur le pavé de la route du Bourget ; je dis alors au duc de Trévise en le saluant :

« Monsieur le maréchal, vous venez de faire retentir « le premier coup de canon qui ait été tiré contre les « étrangers et pour la défense de Paris, depuis le roi « Charles VII. »

Bientôt, de toutes parts, le feu s'engagea, la bataille devint vive et animée ; je n'en raconterai pas les grandes dispositions et les mouvements généraux ; ils ont été mille fois décrits ; qu'il me soit seulement permis de rapporter ce que, dix ans après, j'entendais dire à Berlin par les officiers des gardes prussiennes : que jamais peut-être canonnade plus meurtrière n'avait été essuyée par aucune troupe, dans le cours de cette longue guerre. Nos positions étaient en effet aussi favorables que possible : de nombreuses pièces de gros calibre traversèrent des bataillons d'infanterie s'avançant en colonnes serrées ; ces boulets, plongeant surtout en avant de la position de Saint-Chaumont, de plein fouet, dans ces masses épaisses,

tuaient ou mutilaient jusqu'à dix hommes d'un seul coup. La prise de Paris, malgré notre infériorité numérique, a coûté, ce jour-là, bien cher à l'armée coalisée !

Mais il fallut céder au nombre ; l'Empereur n'arrivait pas et ne pouvait être attendu ce jour-là. Les alliés déployaient des colonnes innombrables. Les deux maréchaux comprirent qu'une plus longue résistance était inutile. Vingt-cinq à trente mille hommes, disséminés sur l'enceinte qui règne depuis la Seine jusqu'à Charenton, ne pouvaient lutter contre cent cinquante mille ennemis entrant successivement en ligne, et suivis sans relâche de réserves puissantes. Des combats prolongés jusqu'aux faubourgs de Paris pouvaient exposer inutilement cette ville à l'incendie et au pillage. Les maréchaux, sur l'ordre du roi Joseph, se décidèrent à entrer en pourparlers. Le duc de Trévise me désigna pour m'avancer sur ce point, dans la plaine Saint-Denis, entre les deux armées, afin de faire cesser le feu. Dans une autre direction plus à gauche, le général Déjean était envoyé à l'empereur Alexandre. Je pris avec moi un très jeune trompette de dragons qui servait d'ordonnance au comte d'Ornano, et que ce général voulut bien mettre à ma disposition. Dès que j'approchai de la ligne de nos tirailleurs, je plaçai mon mouchoir au bout de mon sabre ; j'eus longtemps une peine infinie à faire cesser les coups de fusil de notre ligne française, nos soldats étaient acharnés. Je me trouvai, suivi de mon trompette, dans cette vaste plaine en avant de Montmartre ; dans cet endroit, tiraillaient des fantassins de différents régiments. Sur le point de la ligne que je traversai pour m'avancer, des pupilles de la garde faisaient face aux tirailleurs russes. C'étaient des enfants de douze à seize ans que l'on avait exercés pour en faire des soldats, même avant l'âge de la conscription, dans

la grande pénurie d'alors. Les plus âgés de ce corps d'instruction avaient déjà été choisis et envoyés à l'armée active, comme l'avaient été les deux invalides incorporés dans mon bataillon.

L'un des plus petits de ces pupilles, qui se trouvait là en avant de tous les autres, ne voulait pas absolument cesser le feu : il était Hollandais; et quand je lui commandai de se retirer, il vint auprès de moi et me dit, dans sa langue, en riant :

« *Nog een scheut, kapitein!* (Encore un coup, mon capitaine!) »

En disant ces mots, il mit en joue et tira un coup de fusil contre la troupe qui nous était opposée.

Je compris alors que j'aurais de la peine à pacifier et à calmer de tels soldats, et je dus m'avancer jusqu'à la ligne des tirailleurs ennemis. Mon trompette fit entendre sa fanfare de parlementaire; moi j'agitai au-dessus de ma tête le mouchoir que j'avais placé au bout de mon sabre.

Cette ligne ennemie se composait de chasseurs à pied russes, vêtus d'uniformes vert foncé à buffleteries noires, croisées. J'élevais autant que possible mon pacifique insigne de parlementaire, mais il ne tenait qu'imparfaitement au bout du sabre et, glissant le long de la lame qui l'avait percé, il retombait toujours sur ma main. Les chasseurs russes n'en tiraient que davantage, en me prenant pour point de mire; car il est à remarquer que le fusilier s'anime au feu, s'enivre du bruit et de la fumée, prend plaisir au terrible jeu des batailles, et que c'est surtout un passe-temps fort agréable que de tirer sur un cavalier qui se présente à bonne portée. Il fallait à toute force aller au-devant de ces chasseurs obstinés. Je lançai donc mon cheval au galop.

On doit toujours éprouver quelque répugnance,

lorsqu'on fait un récit de guerre, à dire en parlant de soi : « Je m'avançai alors sous une grêle de balles. » Une phrase aussi personnelle n'a cependant rien que de fort simple, lorsqu'on la réduit à sa juste valeur. *S'avancer sous une grêle de balles*, c'est souvent partager le sort de quelques milliers d'hommes qui en font autant, tout naturellement et sans penser à en tirer vanité aucune. En cette occasion, franchir au galop l'espace compris entre deux lignes d'infanterie faisant feu l'une sur l'autre, ce n'était qu'affronter, pendant quelques minutes, ce que bravaient depuis le matin tous ces vaillants jeunes soldats, parmi lesquels les enfants n'étaient pas les moins animés. — Je voudrais pouvoir citer ici le nom de ce petit Hollandais qui, bien que sa terre natale fût déjà en pleine insurrection, défendait Paris avec un courage si désintéressé.

Je devançai cette rangée de nos combattants déterminés et me trouvai à vingt pas, puis à trois pas de la ligne russe. Arrivés là, mon trompette et moi cessâmes d'entendre siffler autour de nous les balles ennemies qui nous avaient accompagnés sans interruption.

Pendant ce temps, un de mes anciens camarades, un de mes bons amis du 5e de tirailleurs, nommé Tilly, me regardait du point où il commandait ses soldats; il m'avait reconnu de loin galopant à travers la fumée, et il s'était dit, à ce qu'il m'a raconté depuis :

« Le pauvre garçon ! il va la descendre tout à l'heure ;
« comme on tire sur lui ! Je crois qu'il va tomber ! Ma
« foi, non, il avance toujours. Le voilà près des fantas-
« sins russes, il n'a plus rien à craindre. »

J'étais effectivement arrivé au milieu de la ligne ennemie.

Ni mon trompette ni moi n'avions été touchés !

J'ai lu depuis dans les *Mémoires* du duc de Raguse qu'un de ses aides de camp, M. Charles de Labédoyère, chargé au même instant d'une mission analogue, vit tomber mort le trompette qui l'accompagnait et eut son cheval tué sous lui.

Un vieux sergent des chasseurs ennemis vint en ce moment se placer auprès de moi, écarta ses soldats qui accouraient, encore menaçants; il me protégea contre eux, et dès lors le plus difficile de ma tâche de parlementaire était rempli. Je n'avais plus qu'à m'expliquer vis-à-vis des généraux étrangers pour achever mon œuvre d'une bien triste conciliation.

Mon vieux sergent me conduisit auprès du général de Gneisenau, qui commandait sur ce point et que je trouvai entouré d'une très nombreuse affluence d'officiers de tous grades et de tous pays. Cette réunion pouvait être regardée comme l'un des principaux fragments de l'état-major général de la coalition européenne. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse se trouvaient plus à gauche de l'armée ennemie, et quant à l'empereur François et l'armée autrichienne, ils étaient encore en arrière dans les environs de Troyes, puis de Dijon. Le point où je m'étais avancé était celui où l'armée russe, formant l'aile droite, se joignait à l'armée prussienne, placée à l'aile gauche devant Saint-Chaumont. Dans la plaine de Saint-Denis, je n'ai vu que des troupes russes. A côté du général de Gneisenau se trouvaient les généraux prussiens Grollman et Müfling, en outre, des généraux autrichiens et russes, et parmi eux un très courtois général de cavalerie dont je ne savais pas le nom.

Le sergent qui me servait de guide était de Riga et parlait allemand; j'avais pu, dès mon arrivée, m'expliquer avec lui et avec un cavalier prussien du régiment

des hussards noirs de la mort, qui s'était empressé d'accourir auprès de moi.

L'état-major, où se trouvaient tous les uniformes de la coalition européenne, forma un immense cercle que je dois évaluer à soixante ou quatre-vingts personnages, généraux inconnus et officiers de tous grades. Les plus marquants parmi ces officiers me parlèrent avec beaucoup de convenance.

Ce fut au général de Gneisenau que je m'adressai d'abord. Parmi les officiers de distinction dont je fis la connaissance sur ce champ de bataille, et que je revis depuis à Berlin, se trouvait, portant l'uniforme d'aide de camp, un jeune officier de la famille souveraine allemande des comtes de Reuss.

Tout à côté de cet état-major général était placée une batterie d'artillerie russe, au milieu de laquelle se trouvaient mêlés quelques obusiers, que les étrangers désignent sous le nom de *licornes*. Cette batterie continuait à lancer devant moi des boulets et des obus sur la ligne française, qui ne se lassait pas de lui répondre. Ainsi, pendant que je venais apporter des paroles pacifiques, nos boulets me donnaient un démenti, en passant au-dessus de ces officiers ennemis qui étaient là impatients de m'écouter.

Je dis au général Gneisenau :

« Général, je suis envoyé par le duc de Trévise qui « commande en face de vous, pour vous dire de faire « cesser le feu de vos pièces et celui de votre infante-« rie; nous reconnaissons l'inutilité d'une plus longue « résistance contre des forces supérieures : nos maré-« chaux ne veulent pas exposer Paris à être pris de vive « force. Le duc de Trévise demande à entrer en négo-« ciations. »

Ma phrase fut interrompue, ou plutôt accompagnée,

par un obus qui ricocha tout auprès de notre cercle, et que je remerciai du regard comme un compatriote qui voulait faire son devoir jusqu'au dernier moment. Ce projectile creux était probablement envoyé en réponse au feu opiniâtre des *licornes* russes; il ne fit explosion qu'à trois cents pas plus loin.

« Mais, monsieur l'aide de camp, me dit le géné-
« ral prussien, vous voyez bien que les Français tirent
« encore; comment voulez-vous que je fasse cesser mon
« feu?

« — Si vous tirez parce que nous tirons, répondis-
« je, nous tirerons parce que vous aurez tiré, et cela
« n'aura pas de fin. »

Cette réponse produisit dans mon auditoire ce que depuis on a nommé, en style parlementaire, *un mouvement d'hilarité*. La batterie russe reçut l'ordre de cesser le feu.

On se mit alors à m'interroger. Le général Gneisenau me traita avec beaucoup de politesse et d'égards. Les officiers m'offrirent du pain, de l'eau-de-vie et une pomme, ce que j'acceptai volontiers, n'ayant rien mangé depuis le point du jour. Mon petit trompette participa à cette hospitalité du champ de bataille.

Mais parmi ce grand nombre d'officiers, tous ne se montrèrent pas aussi convenables dans leur langage; l'un des plus jeunes me demanda tout haut :

« Monsieur, que vont dire les dames de Paris en voyant leur ville prise?

« — Les dames de Paris, monsieur, répondis-je,
« se consoleront avec celles de Vienne, de Berlin, de
« Naples, de Lisbonne et de Moscou. »

Ma réponse parut étonner ce cercle d'étrangers, mais ne fut point désapprouvée. Un des généraux réprimanda assez vertement le jeune fanfaron qui m'avait parlé.

Quelques mois plus tard, je racontais cette scène à mon frère aîné, qui, après la conclusion de la paix, était revenu de sa captivité du fond de la Russie. Lorsque, après lui avoir décrit cet investissement de Paris par l'Europe entière conjurée contre nous, le douloureux spectacle de ces innombrables bataillons de toutes nations marchant dans la plaine de Saint-Denis en convergeant vers Montmartre, lorsque, après la peinture de cette journée qui pèse encore à mon souvenir, de cette batterie russe qui à dix pas de moi tirait sur nos Français, j'en arrivai au récit de ma conversation de parlementaire avec le général en chef étranger; lorsque je lui dépeignis ce cercle d'officiers ennemis m'entourant, et si fiers d'être à la veille de franchir nos barrières, mon frère s'écria, dans un mouvement de patriotique indignation :

« N'est-il pas vrai que, dans ce moment, tu aurais « voulu, toi-même, être obus pour éclater au milieu « d'eux?... »

Le feu ayant cessé, et ma tâche étant accomplie, je me préparais à regagner les lignes françaises, lorsqu'un jeune officier russe me dit tout haut et sans aucun mystère, mais avec beaucoup d'égards et de déférence pour ma qualité de parlementaire :

« Voudriez-vous, monsieur, avoir l'obligeance de « vous charger de faire remettre ces lettres à leur « adresse, lors de votre retour dans Paris? Elles sont « écrites par des officiers français servant dans l'armée « russe, et qui donnent de leurs nouvelles à leurs « familles. »

Il me tendit alors une dizaine de lettres liées ensemble. A cette époque, nous n'avions encore, dans l'armée de Napoléon (je parle ici en général), aucune idée, aucun pressentiment du retour des princes de la maison de Bourbon. Les officiers dont les familles pouvaient avoir

des liens avec l'ancien régime, sans en excepter ceux qui portaient les plus grands noms de la monarchie, les Mortemart, les Noailles, les Rohan, les Périgord et autres, songeaient uniquement à combattre.

On n'avait aucune idée de ce qui pourrait résulter de l'entrée des armées étrangères à Paris. Je dois, du moins, constater comme un fait historique que ce paquet de lettres fut pour moi une révélation presque imprévue, le premier indice du mouvement qui se préparait.

J'étais, il faut le croire, malgré ma nouvelle qualité d'aide de camp d'un maréchal de l'Empire, très peu initié aux inquiétudes que pouvait avoir, sous ce rapport, le gouvernement impérial : je n'en compris pas moins, à l'instant, de quelle façon je devais accueillir une pareille ouverture, faite sur le champ de bataille, et je répondis à cet officier russe, à la fois si serviable et si poli :

« Je ne demande pas mieux, monsieur, que de « rassurer ces familles parisiennes sur le sort de leurs « parents, exposés aux chances d'une journée sanglante « comme celle-ci, mais vous devez comprendre que de « semblables lettres ne peuvent parvenir à leur destina- « tion qu'en passant par les mains de mon chef. Je les « lui remettrai, c'est mon devoir et mon intention; je « dois vous en prévenir avant de les accepter. Veuillez « les reprendre, si ma déclaration ne vous convient pas.

« — Vous avez parfaitement raison, me répondit l'of- « ficier russe. Quant à moi, je n'insiste pas pour que « vous vous chargiez de cette commission. »

En définitive, je lui rendis toutes les lettres, ne voulant ni les faire parvenir en secret à leur destination, ni les livrer à l'autorité.

Je quittai alors l'état-major des alliés, accompagné par deux officiers, l'un russe, l'autre prussien ; je regagnai l'armée française.

Une nombreuse infanterie étrangère serrée en colonnes d'attaque, pressées l'une contre l'autre, gravissait déjà les pentes du versant septentrional de la butte Montmartre. Je remarquai, en traversant l'armée ennemie, que tous ces soldats de pays divers portaient au bras gauche, comme signe de ralliement, un mouchoir blanc formant *brassard*.

J'éprouvai, ce jour-là, le plus grand chagrin que j'eusse connu jusqu'alors. Paris, notre belle capitale, allait être occupé par une armée ennemie !

En montant les escarpements de Montmatre, au milieu de ces cavaliers cosaques et prussiens, je reconnus une fontaine où j'étais venu souvent, dans mes promenades d'écolier ; mon cœur fut douloureusement oppressé par ce rapprochement.

Il se passa, quelques instants plus tard, une scène qui mérite d'être rapportée. Pendant que les pourparlers se prolongeaient entre nos maréchaux et les délégués des souverains étrangers, les combats avaient continué sur quelques points éloignés, et la plupart des mouvements de troupes n'avaient été interrompus ni d'un côté ni de l'autre. Le commandant Taillan, qui s'était battu tout le jour entre Clichy et Aubervilliers, se repliait pour suivre notre marche de retraite. Lorsqu'il fut arrivé près de la muraille d'enceinte de Paris, il aperçut un peloton de trente Cosaques environ se rangeant sur le boulevard neuf. Cette vue irrita notre chef de bataillon. Il ne commandait plus que soixante-dix hommes ; le reste de notre bataillon de Compiègne avait été tué, blessé ou dispersé dans les plaines de Fère-Champenoise et de Saint-Denis. Il s'indigna de voir l'ennemi se placer entre Paris et lui comme pour lui couper la retraite. Il s'écria donc :

« Si l'officier qui vous commande comprend le fran-

« çais, je lui déclare qu'il n'a pas le droit de se placer « entre Paris et moi, pendant qu'on parlemente. S'il ne « fait pas à l'instant retirer cette cavalerie, je vais « faire feu sur son peloton. »

Ne recevant aucune réponse, il ajouta :

« Puisque vous ne comprenez pas le français, vous « comprendrez du moins la signification de ce que vous « allez voir! »

En parlant ainsi, il fit le commandement de : « Apprêtez armes! » et le geste qui, pour tous les peuples de la terre, signifie : « Allez-vous-en! »

Un officier d'état-major commandant ce détachement, qui avait fort bien entendu l'avertissement donné en langue française et ne pouvait, en tout cas, méconnaître le sens d'une pantomime aussi expressive, jugea qu'il était dans son tort; il s'approcha de notre énergique commandant, lui annonçant qu'il allait se retirer : ce qu'il fit en effet.

En descendant de Montmartre, je rejoignis le duc de Trévise et le duc de Raguse dans la grande salle d'une auberge du faubourg de Paris, où ils étaient en conférence avec les plénipotentiaires de la coalition. Ce cabaret avait pour enseigne : *Au petit Jardinet*. C'était la troisième maison à gauche sur le boulevard extérieur, en sortant de la barrière Saint-Denis.

Parmi ces négociateurs étrangers se trouvait le comte Alexis Orloff, que nous avons vu depuis en 1856, comme signataire de la paix de Paris; j'y remarquai en outre un homme de petite taille, mais d'un extérieur fort distingué et d'une physionomie vive et spirituelle. Il n'avait pas de costume militaire et portait un bonnet de martre zibeline; c'était le comte de Nesselrode, alors ministre des affaires étrangères, et qui fut depuis chancelier de l'empire de Russie.

De 1830 à 1832, j'ai traité à Saint-Pétersbourg, comme ministre plénipotentiaire de France, avec cet habile homme d'État des questions d'un grave intérêt; mais ce jour-là, le 30 mars 1814, entre quatre et cinq heures, mes fonctions se réduisaient au rôle de simple messager de paix, accourant entre les deux armées pour faire taire le canon, après vingt-deux ans de guerre européenne. Je regardai depuis cette mission d'aide de camp comme mon premier pas dans la carrière des négociations internationales. Je disais donc au comte de Nesselrode, en 1830, que j'avais fait sa connaissance lors de mon début dans la carrière diplomatique, « car, « ajoutai-je, un parlementaire est un ambassadeur à « cheval, n'ayant qu'un trompette pour attaché d'am- « bassade ».

Le duc de Trévise me donna en ce moment même un ordre important. Il quitta les plénipotentiaires alliés, me prit à part et me dit :

« Ces étrangers connaissent la grande supériorité « de leurs forces. Ils ont parlé de faire prisonniers nos « deux corps d'armée; j'ai répondu avec indignation « que, grâce à Dieu, ils ne nous tenaient pas encore; « que des troupes qui se sont battues comme nous « venons de le faire ne se rendent pas, et qu'après avoir « si bien canonné leurs colonnes, nous avons notre « retraite assurée pour rejoindre l'Empereur.

« Cependant, ajouta le duc de Trévise, il nous faut « du temps pour traverser Paris, où l'ennemi n'osera « pas s'engager aujourd'hui : nous devons emmener « tout ce que nous pourrons faire suivre. Pendant que « nous gagnerons du temps ici, rendez-vous en toute « hâte au Champ de Mars, et dirigez l'artillerie qui s'y « trouve sur la route de Fontainebleau »

Je m'acquittai de cette mission avec la promptitude

qu'elle réclamait. Pendant la nuit, le duc de Trévise et son état-major se mirent en marche pour suivre le corps d'armée sur la route désignée d'Essonnes et de Fontainebleau.

CHAPITRE XI

1814-1815

L'École polytechnique formée en batterie d'artillerie pour la défense de Paris. — Sa position sur la route de Vincennes. — Conclusion de l'armistice. — La jeune garde et le 6e corps d'armée prennent position aux environs d'Essonnes. — J'apporte à l'Empereur l'assurance de la fidélité de notre corps d'armée. — Paroles de l'Empereur. — Ses adieux et ses remerciements dont il me charge pour le duc de Trévise et la jeune garde. — Le duc de Tarente à Fontainebleau, ses adieux à Napoléon. — Retour à Paris après la campagne de 1814. — Débarquement de l'île d'Elbe. — Arrivée du roi Louis XVIII à Lille. — Il y est reçu par le duc de Trévise. — Proposition que fait le maréchal. — Son langage à ses aides de camp.

Dans ses jours de malheur, dans ses jours de dangers, notre patrie trouva de la part de tous ses enfants autant de dévouement et de courage qu'à l'époque des succès les plus resplendissants.

A la nouvelle de l'envahissement du territoire français, dès les premiers jours de janvier 1814, l'École polytechnique, dans un noble et patriotique élan, avait voulu marcher sur-le-champ contre l'ennemi. Une députation demanda que le personnel de l'École, qui comptait trois cents élèves, fût formé en batterie d'artillerie. L'Empereur fit à cette proposition une réponse aussi spirituelle qu'elle était honorable pour cette intelligente

élite de la jeunesse française, l'une de nos gloires les plus enviées par les étrangers.

« Je ne veux pas, dit-il, envoyer à l'armée, exposer « comme simples canonniers, ces jeunes gens qui doi- « vent devenir de bons officiers d'artillerie et du génie; « *ce serait tuer la poule aux œufs d'or.* »

On récompensa du moins un zèle si noblement manifesté en donnant à l'École le titre d'artillerie de la garde nationale, et on lui envoya, dès ce moment, six pièces de canon pour apprendre la pratique de son métier.

Lorsqu'à la fin de mars l'armée de la coalition menaça Paris, les généraux chargés de sa défense s'affranchirent du scrupule qui avait dicté la réponse de l'Empereur. Il fut décidé que cette jeunesse enthousiaste entrerait en ligne. Le poste qu'on lui assigna, dès le 29 mars au soir, fut l'extrême droite de l'armée.

Comme les élèves n'avaient aucune expérience du service de campagne, on attacha à chacune de leurs pièces un canonnier expérimenté faisant office de pointeur, fonction essentielle. On leur avait donné six bouches à feu pour s'exercer; on leur en confia trente le jour où ils durent combattre l'ennemi.

Par une imprudence qu'on peut qualifier d'heureuse audace, puisqu'il n'en résulta d'autre mal que celui qui fut fait à l'ennemi, les pièces servies par les élèves de l'École polytechnique s'avancèrent sur la route qui va en ligne droite de la barrière du Trône à Vincennes. Elles se mirent en batterie de façon à être tournées vers Bagnolet et Montreuil, pouvant battre toute la plaine par laquelle la gauche de l'armée ennemie devait s'avancer.

Cette ligne d'artillerie était ainsi placée, non point parallèlement, mais perpendiculairement à l'enceinte de Paris qu'elle avait à défendre; mais elle prolongeait

à peu près en ligne droite le front de bataille de notre armée.

Ce qui augmentait le danger de cette position, c'est que le nombre restreint des troupes d'infanterie rassemblées à Paris n'avait pas permis de placer cette rangée de bouches à feu sous la protection, ou du moins à portée de quelques corps d'infanterie. Sa gauche s'appuyait à la barrière du Trône, sa droite s'étendait sur la route de Vincennes.

Cette ligne d'artillerie, d'une longueur si étendue, ne fut soutenue pendant plus de deux heures que par une vingtaine de gardes nationaux parisiens et par huit gendarmes à cheval, qui furent employés à reconnaître l'ennemi. Disons cependant qu'une position aussi imprudemment choisie était en quelque sorte justifiée, ou du moins expliquée par la configuration du terrain. A cette époque, la grande route de Paris à Vincennes était une chaussée élevée de deux mètres environ au-dessus du terrain adjacent; elle était soutenue par un revêtement en maçonnerie. Du côté de Bagnolet, la plaine était battue par les boulets de nos artilleurs improvisés : mais leur flanc droit n'était défendu que par deux pièces placées en travers de la route et tournées dans la direction de Saint-Mandé; c'est de cette espèce de *forteresse* incomplète et démesurément allongée, qu'abandonnés à eux-mêmes, sans autre protection que celle de leurs canons, ils foudroyèrent l'ennemi pendant plusieurs heures et repoussèrent même la charge d'un détachement de cavalerie.

Au milieu de ces élèves de l'École polytechnique devenus, pour un jour, de si parfaits canonniers, se trouvait un ancien soldat des campagnes d'Égypte nommé Rostang, ayant le grade d'adjudant, chargé de la surveillance de l'École. Sa réputation de bravoure et les

récits de guerre qu'il se plaisait à répéter devant cette jeunesse excitaient un vif intérêt. On racontait de lui que, lors de l'assaut de Saint-Jean d'Acre, arrivé le premier sur la muraille de la forteresse et se trouvant tout seul au milieu des rangs de la foule des Turcs qui en bordaient la crête, il n'avait rien trouvé de mieux à faire que de saisir l'un d'eux à bras-le-corps et à se jeter avec lui, du haut en bas de la muraille. Ayant dans sa chute tué cet ennemi, par le poids de son corps, sans se faire aucun mal (disait-on), il s'était relevé pour monter une seconde fois à l'assaut.

On citait de lui dans l'École un mot heureux.

« Que sentiez-vous, mon brave Rostang, lorsque « la fusillade faisait tomber les fantassins alignés à côté « de vous? lui demandaient un jour les élèves.

« — Vous me demandez ce que je sentais? Suivant « l'ordonnance, je sentais les coudes à droite. »

Rostang fut blessé à la tête, dans cette batterie des élèves de l'École polytechnique.

Les corps d'armée des ducs de Raguse et de Trévise, ayant à soutenir les efforts de l'ennemi depuis Charenton jusqu'à Clichy, ne pouvaient disposer de leurs troupes pour les envoyer sur la route de Vincennes, mais l'armée étrangère, s'avançant sur tant de colonnes à la fois, devait, dans le cours de cette journée, attaquer Paris aussi dans cette direction.

L'avant-garde du corps de cavalerie légère du comte Palhen parut sur la droite de la batterie de l'École polytechnique vers midi.

Si les généraux étrangers avaient pu se douter que cette ligne de bouches à feu si meurtrière n'était point gardée par de l'infanterie, elle eût été promptement enlevée par les colonnes qui affluaient incessamment de tant de points de l'horizon du nord et de l'est. Mais ce

grand développement d'un front d'artillerie fit longtemps supposer que, d'après toutes les probabilités, une division entière, pour le moins, était à portée pour sa défense. Cette pensée fit hésiter les assaillants. Ils lancèrent en premier lieu un escadron de hussards russes contre le flanc droit; ce détachement fut repoussé par les volées de mitraille des deux pièces placées en potence. Des lanciers russes renouvelèrent cette attaque et forcèrent enfin ces défenseurs d'une position si avancée à rentrer dans Paris. Le corps du duc de Raguse put enfin détacher cinquante cuirassiers qui chargèrent contre ces cavaliers et protégèrent une retraite devenue nécessaire.

Vers cinq heures, la nouvelle de l'armistice se répandit sur toute la ligne française. Ce fut une vive douleur pour les cœurs énergiques et dévoués; mais les défenseurs de Paris avaient pu voir l'immense affluence des légions qui s'avançaient de toutes parts. Ceux qui avaient combattu se retirèrent donc avec la conscience d'avoir fait leur devoir. Les élèves de l'École polytechnique y avaient noblement contribué. Beaucoup d'entre eux rejoignirent l'Empereur à Fontainebleau.

L'armée se retira par la route du Midi. L'Empereur arrivait en toute hâte, mais trop tard.

Il retourna à Fontainebleau, et nos deux corps d'armée prirent position aux environs d'Essonnes : le duc de Raguse en première ligne, faisant face à l'ennemi; le duc de Trévise à Mennecy, à une demi-lieue en arrière d'Essonnes.

Le reste est connu. Voici ce que je puis ajouter :

Quelques jours après l'occupation de Paris, le 4 avril au soir, le duc de Trévise partit de Mennecy avec son état-major, pour conférer avec le duc de Raguse qui occupait le château de M. Oberkampf à Essonnes.

Les avant-postes ennemis étaient sur l'autre rive de la Juine, petit cours d'eau qui prend le nom de rivière d'Essonnes, lorsqu'il traverse la ville de ce nom. Un régiment de hussards hongrois avait placé ses vedettes sur le pont même de cette rivière.

Mon maréchal me dit :

« Je vous laisse ici, au quartier du 6e corps; vous « êtes mon représentant auprès du corps du duc de « Raguse. Si les troupes font un mouvement, demandez-« en compte et venez m'avertir. »

Le duc de Trévise partit alors, et je restai à Essonnes. A une heure très avancée de la nuit, il pouvait être de deux à trois heures du matin, je fus réveillé par le bruit qui se faisait autour de moi. J'appris que les troupes allaient se mettre en marche. Je demandai à parler au duc de Raguse.

« Il est parti », me répondit-on.

Je m'adressai alors successivement à plusieurs des généraux qui commandaient le mouvement, ils firent beaucoup de difficultés pour s'expliquer ; j'insistai énergiquement en invoquant ma qualité d'aide de camp d'un maréchal ayant le droit d'être tenu au courant ; la réponse de ces généraux ne me laissa alors aucun doute sur leurs intentions ; mes instances près d'eux pour savoir la vérité avaient été très vives ; je compris que, si je restais plus longtemps, ils pourraient vouloir m'empêcher de rejoindre mon chef. Je les quittai donc brusquement et partis à toute bride dans la direction de Mennecy.

J'y arrivai au moment où le duc de Trévise, qui avait soupé chez l'Empereur à Fontainebleau, descendait de voiture; je lui racontai ce que je venais de voir et d'entendre.

« Courez sur-le-champ en rendre compte à l'Em-« pereur, me dit-il; assurez-le de ma fidélité iné-

« branlable, du dévouement absolu de la jeune garde : « nous lui sommes dévoués à la vie et à la mort. »

Je repartis à l'instant même. Je laissai mon cheval à Ponthierry, d'où je continuai à franc étrier ma route pour me rendre à Fontainebleau.

J'ai vu dans plusieurs publications que d'autres officiers ont apporté à l'Empereur la même nouvelle; sans attacher assurément aujourd'hui aucune importance à avoir été, par hasard, le premier de ces messagers de malheur, je dois croire, en calculant les heures et les distances, que personne n'a pu arriver avant moi d'Essonnes à Fontainebleau. J'étais parti pendant que les troupes se mettaient en mouvement; j'avais fait rapidement le trajet d'Essonnes à Mennecy, je ne m'étais arrêté dans ce petit château que le temps strictement nécessaire pour raconter brièvement un fait dont je venais d'être témoin; j'étais donc à Fontainebleau vers six heures et demie du matin.

Je mis pied à terre au bas du grand escalier extérieur, et cette arrivée éveilla vivement l'attention. Tout le monde m'entoura pour avoir des nouvelles de Paris. Je n'en donnai aucune : je demandai à voir l'Empereur. On me conduisit d'abord dans le salon des aides de camp et officiers d'ordonnance. Je me rapelle y avoir parlé, entre autres, au prince Théodore de Beaufremont, aide de camp du major général. J'avais rencontré, dans la grande cour du palais, quelques amis du régiment, des vieux grenadiers de la garde; ils espéraient tous qu'on marcherait sur Paris. Le même désir, le même espoir se manifestaient dans toute la garde impériale. Bientôt on m'introduisit près de l'Empereur. Il venait de sortir de ses appartements et se trouvait avec le prince de Neuchâtel dans la galerie de Diane.

Lorsqu'on annonça un aide de camp du duc de Tré-

vise, l'Empereur, qui était à une certaine distance de l'entrée, comprit apparemment que j'apportais une importante nouvelle, car mon maréchal l'avait quitté fort tard dans la nuit précédente; il vint à moi avec un vif empressement.

« Qu'y a-t-il de nouveau? s'écria-t-il, quand il fut « à dix pas de moi.

« — Sire, je suis chargé d'un bien triste message.

« — Au fait! point de préambule!

« — Le 6ᵉ corps vient de quitter la cause de Votre « Majesté; tout ce corps s'est mis en marche sur Paris. »

Je ne parlai point de Versailles, ignorant alors que les troupes avaient suivi cette direction,

L'Empereur me saisit l'avant-bras et me serrant avec force :

« C'est une nouvelle affreuse que vous me donnez « là, jeune homme! dit-il. En êtes-vous bien sûr?

« — Sire, j'étais moi-même, cette nuit, à Essonnes; « j'ai vu de mes yeux les troupes prendre les armes et « marcher dans la direction des lignes ennemies.

« — Les troupes savaient-elles où on les conduisait?

« — Non, sans doute; suivant leur coutume, elles « ont obéi en silence.

« — Ah! dit Napoléon, il faut tromper mes soldats, « pour me les enlever. »

Puis se retournant vers moi, il ajouta :

« Avez-vous vu le duc de Raguse au moment de la « marche des troupes ?

« — Non, Sire, il n'était pas à son quartier général, « lorsque les troupes ont fait leur mouvement; je ne l'ai « vu qu'hier soir quand je suis arrivé à Essonnes avec « le duc de Trévise; ce sont les généraux qui m'ont fait « connaître le but de cette marche. J'ai dû les quitter

« brusquement, craignant qu'ils ne voulussent m'em-
« pêcher de rejoindre mon maréchal.

« — Et la cavalerie a-t-elle suivi ce mouvement ?

« — Oui, Sire; infanterie, cavalerie, artillerie, tout « s'est mis en marche dans la même direction.

« — Il paraît, interrompit en ce moment le prince « de Neuchâtel, qu'ils sont partis en masse. »

Cette réflexion impatienta l'Empereur, qui répéta avec humeur :

« En masse ! en masse ! »

Puis il continua à m'interroger.

« Que fait Mortier?

« — Sire, il m'envoie auprès de vous, pour assurer « Votre Majesté de son dévouement absolu. Il attend vos « ordres pour marcher. — « Nous sommes dévoués à « l'Empereur à la vie à la mort », a-t-il dit.

« — Ah ! je le reconnais bien là et je sais que je dois « compter sur lui ! — Et ses troupes, et ma jeune « garde, ajouta-t-il tristement en jetant les yeux sur « mon shako de tirailleur, pense-t-elle aussi à m'aban- « donner? »

A cette question, à ce doute si douloureux pour celui qui l'exprimait, je sentis qu'une vive émotion s'emparait de moi. Je répondis :

« Sire, la jeune garde et toute la jeunesse de « France sont prêtes à mourir pour vous. »

L'Empereur se plaça alors tout près de moi, me regarda en face et, par un caprice gracieusement amical, passa sa main sous les franges de mon épaulette de capitaine pour me toucher l'épaule.

« Ah ! oui, dit-il, en se retournant vers Berthier, « les jeunes gens, ce ne sont pas ceux-là qui m'aban- « donneront. »

Puis Napoléon me dit en me congédiant :

« Allez, mon ami; dites à votre brave maréchal « que je compte sur lui, que je le remercie de sa fidé- « lité et que j'ai toute confiance en ses troupes. Qu'il se « tienne prêt, qu'il se garde..... Au reste, ajouta-t-il « tristement, dites-lui que nous ne nous battrons plus. « On veut me perdre par des intrigues. »

Tel est le récit simple et fidèle d'un entretien si profondément empreint dans ma mémoire.

La mission que je venais de remplir, la vue de tant de grandeur déchue m'avaient tellement troublé que je quittai l'Empereur sans lui avoir dit mon nom; peut-on penser à soi dans de pareils moments?

Peut-être, cependant, si je lui avais dit que des trois fils de son ministre en Pologne, dont le duc de Bassano lui avait parlé au moment où il dictait le bulletin de Golymine, l'aîné était prisonnier au fond de la Russie; si j'avais dit que le plus jeune de ces trois frères, sorti de ses pages depuis un mois, venait d'être blessé à dix-sept ans comme officier de lanciers; qu'enfin le second lui apportait, en ce moment, l'assurance du dévouement d'une troupe prête à mourir pour lui, peut-être, en présence de l'adversité, notre grand Empereur eût-il trouvé quelque consolation à penser que, dans ces jours si cruels, il existait encore en France bien des cœurs fidèles et reconnaissants.

Je partis alors pour m'acquitter des ordres de l'Empereur, et répéter les paroles de confiance qu'il avait adressées au duc de Trévise, à la jeune garde, à toute la jeune génération de la France d'alors!...

Je ne m'arrêtai pas un seul instant à Fontainebleau; plusieurs régiments se préparaient à faire un mouvement.

En traversant la forêt, je rencontrai plusieurs régiments de notre armée qui se rendaient aux positions

qu'ils avaient reçu l'ordre d'occuper. La contenance des troupes était parfaite. Aucun signe de découragement ne se montrait : au contraire, tous les jeunes officiers auxquels je parlai avaient la conviction que l'Empereur pensait à marcher en avant pour attaquer l'armée alliée.

Les plus expérimentés calculaient la portée de la prise de Paris. Il était évident, à leurs yeux, que d'une part le découragement se répandrait en France et tarirait les ressources de résistance; que de l'autre un succès aussi retentissant exalterait les étrangers de tous les pays, et que leurs renforts afflueraient vers Paris avec une nouvelle ardeur.

Personne de ceux auxquels je parlai ne connaissait pourtant encore les funestes événements d'Essonnes; je me gardai bien de raconter ce que j'avais vu et quel avait été le but de ma mission près de l'Empereur. Les mauvaises nouvelles se répandent assez vite dans une armée, me disais-je, et il est contraire au devoir de l'aide de camp d'un général en chef de les propager. Je cheminai quelque temps avec un escadron des lanciers polonais de la garde et m'entretins avec l'une de mes anciennes connaissances, le comte Kocietulcki, l'un des braves de Somo-Sierra. Cette troupe brillante était comme toujours animée de l'instinct belliqueux et du dévouement qui ne l'ont jamais abandonnée.

Je rejoignis bientôt le duc de Trévise : lorsque je lui rendis compte de ma mission et lui rapportai fidèlement les expressions dont l'Empereur s'était servi en prononçant son nom, ce cœur si ferme, si inébranlable, en fut profondément ému.

Je restai à Mennecy et aux environs jusqu'au dernier moment. Le maréchal se séparait à regret de ses troupes, mais l'armée venait d'être disséminée dans différentes directions.

Je retournai à Paris. L'un des moments les plus douloureux de ma vie fut celui où, repassant la barrière, je la vis occupée par un poste de soldats étrangers.

Au récit des scènes qui précèdent, je dois joindre la relation non moins authentique des témoignages d'affection et de haute estime que l'Empereur donna à Fontainebleau, quelques jours plus tard, au duc de Tarente. Cette relation est extraite des Mémoires écrits en entier de la main de ce maréchal, qui depuis devint mon beau-frère. Son fils, Alexandre Macdonald, conserve religieusement ces documents historiques.

Le duc de Tarente avait été nominativement désigné par l'Empereur parmi les maréchaux chargés des dernières négociations qui devaient régler son sort.

Le maréchal avait plaidé à Paris, près de l'empereur Alexandre, avec l'autorité de son grand caractère, la cause de la régence impériale. Cette combinaison n'avait pas été agréée. Le traité cruel qui n'accordait à l'Empereur que la souveraineté de l'île d'Elbe avait été signé le 11 avril. Le maréchal, profondément affecté du triste résultat de ses efforts, avait du moins voulu retourner à Fontainebleau pour y porter, avec cette nouvelle, le tribut de ses regrets et de ses consolations. Parti de Paris avec le duc de Vicence, il arriva à Fontainebleau dans la soirée du 12 avril.

Voici la relation de sa dernière entrevue avec l'Empereur :

« Le lendemain 12 avril 1815, Caulaincourt et moi nous partions ensemble pour Fontainebleau. Le comte d'Artois, depuis Charles X, entrait, au même moment, dans Paris, avec le titre de lieutenant général du royaume. Nous trouvâmes Napoléon calme, bien qu'il apprît que tout était consommé. Il nous renouvela affec-

tueusement ses remerciements en ce qui concernait lui et sa famille.

« Il était près de six heures. L'Empereur nous retint à dîner. Il ordonna de préparer les ratifications; au moment de se mettre à table, il nous fit dire qu'il était indisposé et devait se coucher. Enfin, il me fit indiquer neuf heures du matin, le lendemain, pour prendre cet acte.

« Un aide de camp de l'empereur de Russie arriva après dîner; il était porteur du traité ratifié par son maître, qui l'envoyait à Napoléon par courtoisie; cet aide de camp était le comte Orloff.

« A neuf heures, le lendemain, je fus introduit; les ducs de Bassano et de Vicence étaient avec l'Empereur. Celui-ci était assis devant la cheminée, vêtu d'une simple robe de chambre en basin, les jambes nues, en pantoufles, la tête penchée dans ses deux mains, les coudes appuyés sur ses genoux. Il ne bougea point lorsque j'entrai, bien que j'eusse été annoncé à haute voix; il paraissait profondément absorbé. Après quelques minutes d'attente silencieuse, le duc de Vicence lui dit :

« — Sire, le maréchal duc de Tarente s'est rendu à « vos ordres, et il est important qn'il parte pour Paris. »

« Sa Majesté parut sortir d'un rêve : étonné de me voir, l'Empereur se leva alors, me tendit la main, en s'excusant de ne m'avoir pas entendu entrer.

« A peine eut-il découvert sa figure que je fus frappé de son altération; son teint était d'une pâleur excessive.

« — Est-ce que Votre Majesté est souffrante? lui « dis-je.

« — Oui, répondit l'Empereur, j'ai été fort indis- « posé cette nuit. »

« A ces mots, il se rassit et reprit sa première atti-

tude; il parut plongé de nouveau dans ses rêveries. Enfin, après une assez longue pause, le duc de Vicence répéta :

« — Mais, Sire, le duc de Tarente attend ; il faudrait « lui délivrer les actes dont il doit être porteur, attendu « que c'est dans vingt-quatre heures que le délai expire « et que les échanges doivent se faire à Paris. »

« L'Empereur, alors, sortant une seconde fois de ses méditations, se leva d'un air plus dégagé; sa pâleur était la même; sa contenance était mélancolique.

« — Je me sens un peu mieux, nous dit-il.

« Il ajouta :

« — Duc de Tarente, je suis on ne peut plus touché « et reconnaissant de votre conduite et de votre dévoue- « ment; on m'avait prévenu contre vous..... J'ai comblé « tant d'autres qui m'ont délaissé, abandonné! Et vous, « qui ne me devez rien, m'êtes resté fidèle!... J'appré- « cie trop tard votre loyauté et je regrette sincèrement « d'être dans une situation à ne pouvoir la reconnaître, « et à ne vous témoigner ma reconnaissance que par « ces mots.

« Je sais que votre délicatesse et votre désintéresse- « ment vous laissent sans fortune; je n'ignore pas non « plus le noble refus que vous avez fait à Gratz, en « 1806, d'accepter un présent considérable que les « États de cette province autrichienne vous offrirent en « témoignage de leur reconnaissance, pour la sévère « discipline et l'ordre que vous avez maintenus parmi « mes troupes.

« J'étais autrefois riche et puissant, maintenant je « suis pauvre!

« — Je me flatte, répondis-je, que Votre Majesté « m'estime assez pour croire que ce n'est pas dans sa « position actuelle que j'accepterais une récompense;

« la conduite que j'ai tenue était tout à fait désinté-
« ressée.

« — Je le reconnais, dit l'Empereur en me serrant « la main, mais vous pouvez accepter un témoignage « d'un autre genre, sans blesser votre délicatesse. C'est « le sabre de Mourad-Bey; je l'ai porté à la bataille du « Mont-Thabor; conservez-le en souvenir de moi et de « mon amitié; vous le transmettrez à vos enfants. »

« Il se le fit apporter et me le présenta; je le remerciai affectueusement, et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre en nous embrassant avec la plus vive émotion.

« Enfin nous nous séparâmes; on me remit tous les documents dont je devais être porteur, et je quittai l'Empereur, que je ne devais plus revoir. »

Je n'ai rien à ajouter à ces paroles du duc de Tarente; un mot de plus en affaiblirait l'impression.

J'étais de ceux que la défaite de nos armées avait le plus profondément attristés. En France, dans Paris surtout, ces impressions étaient compensées par de nouvelles espérances d'un avenir calme et prospère. — Des garanties d'institutions représentatives occupaient tous les esprits et faisaient quelque diversion à la douleur de voir des officiers étrangers affluer dans nos salons et nos spectacles, leurs soldats se promener sur nos boulevards et nos places publiques.

Lorsque j'arrivai de Fontainebleau à Paris, ma mère et mes sœurs, après avoir laissé passer les premiers moments, cherchèrent, mais vainement, à me consoler. Quelques vieux amis de la maison voulurent me parler d'un avenir de libertés parlementaires; ces arguments me touchèrent peu, car j'étais avant tout un officier de l'armée de Napoléon, beaucoup plus occupé des revers

que je déplorais que d'un parallèle entre les institutions de l'Angleterre et celles des États-Unis d'Amérique.

Je répondais à ceux qui me parlaient ainsi :

« Laissez-moi mes regrets; que m'importent vos « théories, quand nous voyons l'étranger fouler notre « sol natal! La suite nous montrera si les merveilleuses « doctrines que vous me vantez obtiendront tous les « résultats que vous nous annoncez! »

« — Tu ne nous quitteras plus désormais, me disait « d'autre part ma mère; nous allons recevoir ton frère, « dont la captivité va cesser; nos inquiétudes ne renaî- « tront plus chaque jour. »

Ce qu'on me répétait alors était le langage tenu sur beaucoup de points de la France. Mon jeune frère venait de verser son sang; l'aîné de notre famille était prisonnier à Viatka, au delà de Kasan, à douze cents lieues de nous : il est concevable que la partie féminine de notre famille saluât avec bonheur l'ère nouvelle qui semblait devoir mettre un terme à de si poignantes émotions.

Ce calme, presque universellement désiré, ne dura pas même une année. Mon frère était revenu du fond de la Tartarie; il avait repris sa place près du prince de la Moskowa. Quant à moi, conservant toujours le titre d'aide de camp du duc de Trévise, j'avais déjà la promesse d'entrer dans la carrière diplomatique.

De graves événements devaient encore renverser mes projets comme de tant d'autres. — Un matin, dans les premiers jours de mars 1815, au moment où je descendais pour notre déjeuner de famille, que la paix avait remise au grand complet, mon frère aîné m'accueillit par cette phrase :

« Eh bien, Paul!... bataille!... L'Empereur vient de « débarquer de l'île d'Elbe! »

Cette première impression était, de sa part, celle de la joie; mais un plus mûr examen de la situation qui venait de surgir donnait lieu à des pensées bien sérieuses. Il était probable que la haineuse coalition de 1814 se reformerait avec plus d'ensemble et de force que jamais, et que la lutte se renouvellerait avec d'assez mauvaises chances.

Ce calcul ne nous préoccupait pas en première ligne; des sentiments opposés l'un à l'autre s'agitaient dans nos cœurs. Mon frère aîné et moi nous étions immédiatement partis pour nous rendre chez nos maréchaux. A notre retour, nous donnions à notre mère l'assurance que nos deux chefs, malgré leur attachement pour Napoléon, défendraient la cause royale!

Ayant entrepris dans ce livre le simple récit des événements, des brusques revirements dont j'ai été le témoin, ayant résolu de n'y mêler aucune dissertation superflue, je vais me borner à rendre compte de ce qui se passa dans nos départements du Nord, où commandait mon digne chef.

Nous avons admiré le duc de Trévise restant fidèle à Napoléon, en avril 1814, et se montrant disposé à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang. Nous allons le voir, une année plus tard, garder la foi jurée à Louis XVIII, tant que le secours des armées étrangères ne fut pas appelé contre la France.

A cette époque du débarquement de l'île d'Elbe, ce maréchal était commandant de la 16e division militaire, circonscription très importante, car elle contenait Lille, Valenciennes, Péronne, Douai, Dunkerque, Givet, Maubeuge et toutes nos autres forteresses du Nord, occupées par un nombre très considérable de troupes; le voisinage de la Belgique, la proximité des armées prussienne, néerlandaise et anglaise, toujours en observation près

de cette frontière, ajoutaient à l'importance de ce commandement.

Le duc de Trévise, en prenant aux Tuileries congé du Roi, lui promit de maintenir dans le devoir les troupes confiées à son commandement. Ni Louis XVIII ni celui-là même qui donnait cette assurance ne se dissimulaient la difficulté d'une pareille tâche. De vives sympathies, la puissance de souvenirs encore si récents, portaient vers Napoléon le cœur de beaucoup d'officiers et de soldats.

Les nouvelles étaient graves, incertaines, contradictoires, la marche des hardis exilés de l'île d'Elbe était rapide, triomphale, et les courriers de chaque jour enlevaient une chance aux défenseurs du trône royal; mais le duc de Trévise était du moins décidé à faire, en faveur de cette cause, tout ce qui dépendrait de lui.

Il partit bientôt de Paris, pour sa division militaire. Je le précédai de vingt-quatre heures et j'arrivai d'abord à Péronne, où se trouvait une nombreuse garnison, entre autres les régiments de chasseurs, de cuirassiers et de hussards commandés par les colonels de Saint-Mars, de la Briffe et de Marbot. Le maréchal passa un jour dans cette forteresse; les colonels, interrogés sur l'esprit de leurs troupes, firent connaître sans détour que l'Empereur avait de nombreux partisans : comme il est souvent arrivé dans nos subversions politiques, la masse était tiède et incertaine; ce qui devait décider de tout, c'était l'initiative des hommes déterminés, le rapide courant des faits militaires, l'entraînement de l'exemple, en outre et d'autre part, l'inertie et l'hésitation du pouvoir établi.

A Lille, nous trouvons les mêmes rapports de la part des chefs des nombreux régiments d'infanterie et de cavalerie y tenant garnison. Ils racontent que les nouvelles

de l'approche de l'Empereur produisent une grande agitation parmi les troupes, qu'un certain nombre de vieux soldats montrent à leurs camarades leurs cocardes tricolores secrètement conservées et ne demandant qu'à revoir le jour.

Les chefs de corps ajoutent, toutefois, qu'ils parviendront à comprimer cette agitation des esprits, tant que les événements ne se décideront pas d'une façon positive; « mais, disent-ils, nous ne répondons plus de « rien si nous recevons la nouvelle de l'arrivée de l'Em- « pereur aux Tuileries ».

L'ascendant que le duc de Trévise exerçait sur les chefs de corps et sur les troupes empêcha une explosion, même alors que cette nouvelle se répandit dans Lille. La réputation d'honnêteté, de patriotisme de ce maréchal le rendait très populaire dans l'armée. Il remplit jusqu'au bout la promesse qu'il avait faite de maintenir dans leur devoir les trente mille hommes qu'il commandait.

Sur ces entrefaites, il reçoit la nouvelle que le Roi avait quitté Paris au moment où l'Empereur allait y rentrer. Les messages se succèdent rapidement : nous apprenons enfin que Louis XVIII, suivi de quelques troupes dévouées, entre autres des gardes du corps, des compagnies rouges et d'un corps de volontaires royaux, s'avance vers la frontière.

Le 22 mars, on annonce qu'il n'est plus qu'à une lieue de Lille et qu'il vient se confier à la bonne foi du maréchal Mortier.

On conçoit que, dans des circonstances aussi graves, ce maréchal ait cru devoir prendre quelques précautions vis-à-vis des armées étrangères, qui ne se trouvaient qu'à six lieues des remparts de la forteresse la plus importante de la ligne du Nord. Les ponts-levis en

étaient levés et l'on se tenait prêt à tout événement, car le plus pressant devoir d'un chef prévoyant était d'empêcher que l'étranger, voulant peut-être profiter de nos dissensions civiles, ne trouvât un prétexte et ne saisît une occasion pour occuper nos places fortes. Les généraux qui précédaient la voiture du Roi n'en furent pas moins vivement surpris, inquiets, en arrivant devant cette ville, dont les ponts-levis, dirent-ils avec indignation, ne s'abaissaient point devant eux, pour offrir au Roi un asile, ou, tout au moins, un passage assuré.

Le duc de Trévise m'envoya auprès du roi Louis XVIII, pour lui expliquer le sens de ces sages précautions et lui donner en même temps l'assurance de son inébranlable fidélité.

Le pont-levis s'abaisse, se relève après m'avoir donné passage, et je m'avance seul hors de la place. Une foule compacte m'entoure à l'instant : ce sont les maréchaux fidèles au Roi, des généraux, des officiers de tous grades et de divers régiments, les gentilshommes de sa chambre, tout l'entourage habituel du monarque, qui, accourant au-devant de moi, me demandent avec vivacité ce que signifient ces ponts-levis rebelles.

Je réponds, sans m'émouvoir :

« Je suis aide de camp du gouverneur de la for-
« teresse. Mon maréchal m'envoie auprès du Roi ; c'est
« à Sa Majesté que je dois compte de ma mission. »

Le maréchal Macdonald, duc de Tarente, le plus animé de ces nobles représentants de la fidélité au malheur, se précipite alors vers moi et s'écrie, avec l'accent que lui inspire un injuste soupçon :

« Le duc de Trévise aurait-il la pensée indigne de
« trahir le Roi et de lui refuser le passage ?

« — Je suis au contraire envoyé au Roi pour lui
« porter des assurances de fidélité.

« — Mais que signifient ces ponts-levis qui nous « arrêtent? continue le maréchal. Vous-même, mon- « sieur, quelle garantie nous offrez-vous? ne jouez-vous « pas un rôle odieux? »

A ces mots il saisit la bride de mon cheval.

L'indignation et la colère me gagnèrent à mon tour.

« Lâchez cette bride, monsieur le maréchal ! m'écriai- « je. Personne n'a le droit de me retenir; je suis en « mission auprès du Roi. »

Et en parlant ainsi je voulus imprimer un mouvement à mon cheval pour le dégager; mais il était impossible d'exécuter ce dessein, car j'étais entouré de toutes parts par cette foule irritée et presque menaçante.

« Quelle garantie nous offrez-vous de la vérité de « vos paroles? répéta le duc de Tarente.

Je répondis à cette question en me nommant.

« Puisque je vous ai dit mon nom, monsieur le « maréchal, il sera, j'espère, pour vous une garantie « suffisante; vous m'avez connu dans mon enfance, « vous avez succédé à mon père, il y a dix ans, comme « ministre de France en Danemark; vous savez que je « suis le fils d'un honnête homme et pouvez juger si « je voudrais me déshonorer par une félonie. »

Cette réponse produisit son effet sur les assistants.

« Laissez-le aller, monsieur le maréchal, dit l'un des « généraux que je ne connaissais point; laissez-le aller, « il a l'air de bonne foi. »

Dès qu'il me fut possible de m'éloigner du groupe qui m'entourait, je m'élançai au-devant du Roi par le faubourg d'Esquerme. Louis XVIII, entouré d'un nombreux cortège, arrivait par la route de Béthune et d'Abbeville. J'entendis quelques voix qui m'annonçaient à l'envi par ces paroles :

« Un aide de camp du gouverneur de Lille! un « aide de camp du gouverneur de Lille! »

La berline royale s'arrêta, et je me trouvai bientôt à côté de la portière de droite. Le Roi baissa la glace et me dit tout d'abord :

« Qu'avez-vous à m'annoncer de la part du duc de « Trévise, monsieur l'aide de camp?

« — Sire, le duc de Trévise m'envoie assurer Votre « Majesté de son inviolable fidélité.

« — Mais on m'apprend, reprit Louis XVIII, que les « ponts-levis ne sont pas baissés.

« — Aussitôt que le Roi paraîtra devant les portes « de la forteresse, répliquai-je, elles s'ouvriront; c'est « ce que le maréchal m'a chargé de faire connaître à « Votre Majesté.

« — Mais pourquoi ces portes fermées à mon appro- « che?

« — Sire, le duc de Trévise a jugé nécessaire de « considérer Lille comme en état de siège. Nous sommes « à six lieues de la frontière des Pays-Bas, les avant- « postes hanovriens et néerlandais sont placés sur la « route de Tournai. Le gouverneur a dû pourvoir à la « sûreté de Lille. Dès que le Roi arrivera, les ponts- « levis s'abaisseront devant lui, et le duc de Trévise, « qui n'a pas dû franchir l'enceinte de la forteresse où « il commande, l'attend à l'entrée de la ville qu'il offre « à Votre Majesté comme un asile inviolable.

« — Quels sont les sentiments des troupes, mon- « sieur l'aide de camp? »

Comme j'hésitais à répondre :

« Allons, allons, dites-nous la vérité »; et en parlant ainsi le Roi se pencha vers la portière.

Je m'approchai alors davantage de son oreille et je lui dis :

« Le duc de Trévise me charge de ne point dis-
« simuler au Roi que l'esprit des troupes est très exalté;
« qu'une vive agitation règne dans les casernes.

« — Et les habitants de Lille, demanda Louis XVIII,
« quelles dispositions montrent-ils?

« — Les habitants de Lille, Sire, sont profondé-
« ment dévoués à Votre Majesté.

« — Vous l'entendez, messieurs, dit alors le Roi aux
« personnes assises dans sa voiture, les Lillois me sont
« dévoués. Avançons donc; je me confie à la loyauté du
« duc de Trévise : restez auprès de ma voiture, mon-
« sieur l'aide de camp », ajouta Sa Majesté en s'adressant
à moi.

Le cortège royal se remit alors en marche, et je restai à côté de la portière jusqu'à l'arrivée près des glacis de la place : le pont-levis s'abaissa, et Louis XVIII fit son entrée dans la ville.

Le duc de Trévise, avec tout son état-major, se trouvait auprès de la porte; il y reçut le Roi et lui répéta les assurances de dévouement qu'il lui avait déjà fait parvenir. On se mit alors en marche à travers les rues de Lille.

Un observateur attentif eût pu reconnaître la justesse des informations envoyées au Roi, sur la disposition des esprits. Les soldats qui formaient la garde de la porte de Béthune et qui, rangés devant leur corps de garde, avaient présenté les armes pendant que le cortège passait devant eux, avaient sur leurs figures un sourire moqueur, à peine contenu et de fort mauvais augure. — En revanche, toute la population faisait éclater ses sentiments royalistes; toutes les fenêtres étaient remplies de spectateurs; des femmes en larmes agitaient leurs mouchoirs. C'était exactement ce qui avait été dit : les soldats impatients de pouvoir témoigner leurs sentiments

et de crier : « *Vive l'Empereur!* » les Lillois désolés de ce nouveau bouleversement et poussant mille cris de « *Vive le Roi!* »

Il fallut accompagner Sa Majesté jusqu'à l'hôtel du maire de la ville, M. le comte de Brigode, rue de Tournai. Le duc de Trévise descendit de cheval et entra avec les principaux officiers de la maison civile et militaire.

Un spectacle étrange s'offrit à nous dans l'intérieur de cet hôtel; au lieu de soldats préposés à la garde de de la porte cochère et placés en sentinelle dans les corridors intérieurs, devant le cabinet et la chambre de Louis XVIII, nous voyions des officiers d'infanterie qui, l'épée nue à la main, étaient en faction comme auraient dû l'être de simples soldats armés de sabres ou de fusils.

Je me rappelle encore distinctement un capitaine d'infanterie légère, avec son frac bleu à passepoils blancs et ses épaulettes d'argent, qui, portant à l'épaule sa mince épée, alors d'uniforme, était en sentinelle à l'entrée de la chambre à coucher du Roi.

Le maréchal avait expliqué à Sa Majesté que, très inquiet des sentiments des soldats de la garnison, pouvant à chaque moment voir éclater une sédition, il avait cru nécessaire de confier la sûreté de ses jours si précieux à une garde toute composée d'officiers.

« Sire, avait-il dit, je suis responsable de la vie du « Roi et je n'ai pu mieux faire que de prendre pour « sauvegarde l'honneur des officiers français. »

Il eut ensuite avec Louis XVIII un long entretien. Voici ce qu'il nous raconta, le lendemain de ce jour si rempli d'incertitudes et de périls. Le Roi lui dit :

« Je vous remercie, mon cher maréchal, de votre « fidélité; je ne l'oublierai jamais. Maintenant, que « me conseillez-vous? Puis-je rester dans cette forte-

« resse? Pouvez-vous en faire sortir la garnison, dont « les dispositions sont si mauvaises, la faire remplacer « sur-le-champ par ma maison, les troupes qui me « sont restées dévouées et qui se trouvent soit aux portes « de Lille, soit en marche pour venir de Béthune? »

Le duc de Trévise répondit:

« Puisque le Roi veut bien me consulter et s'en « rapporter à moi dans un moment si grave, il est de « mon devoir de lui parler avec la plus entière fran- « chise. Il me paraîtrait fort imprudent, dangereux au « dernier point, de songer à remplacer la garnison de « Lille par la maison du Roi. Du moment où la ligne « s'apercevrait de ce dessein, reconnaîtrait les gardes du « corps et les compagnies rouges, la sédition éclaterait; « nous courrions la chance d'une lutte sanglante, et je « n'oserais plus répondre de ce qui pourrait arriver. Les « rapports que les colonels me font parvenir d'heure « en heure, sur ce qui passe dans les casernes, sont peu « rassurants, très inquiétants même.

« — Que faut-il donc faire, mon cher maréchal? « reprit Louis XVIII.

« — Sire, voici ce que je propose; il ne faut pas vou- « loir faire sortir de Lille une troupe nombreuse et déjà « très exaltée; mais on peut prendre un autre parti : « Dunkerque n'a pour garnison que deux bataillons; je « puis leur envoyer à l'instant même, par un de mes aides « de camp, l'ordre de se rendre dans une autre ville « forte. Ces troupes obéiront sans hésiter, puisqu'elles « ne se doutent de rien. Alors Votre Majesté pourra « entrer dans Dunkerque avec sa maison; je m'en- « fermerai avec elle dans cette place, car je resterai « fidèle à la cause royale tant que le Roi n'aura pas « quitté le territoire français. Dunkerque a l'avantage « d'être en France et, de plus, d'offrir dans un cas

« extrême, à Votre Majesté et à ses partisans fidèles, la « mer pour refuge. Je propose donc au Roi de se « rendre sans délai dans cette place, et je lui demande « la permission de l'y suivre. »

Louis XVIII écouta avec beaucoup d'attention cette offre généreuse et sensée; il répondit, après quelques instants de silence :

« Je vous remercie de vos bons sentiments, mon « cher maréchal; je réfléchirai à la proposition que vous « me faites. Je vous donnerai, avant ce soir, une réponse « décisive. »

Il congédia alors le duc de Trévise et consulta ses conseillers les plus intimes et les plus habituels.

A la suite de cette délibération secrète, le Roi fit appeler le maréchal et lui annonça qu'il quitterait la France et passerait la frontière de Belgique.

« Dans ce cas, lui dit le maréchal Mortier, je me « séparerai du Roi avec regret; mais je suis décidé à ne « pas quitter la France dans un moment où elle est en « péril.

« — Je n'en conserverai pas moins, répondit Louis XVIII, « le souvenir de vos bons procédés et de vos fidèles « services. »

Les choses ainsi réglées, le duc de Trévise expédia différents ordres. Le Roi lui donna un dernier témoignage d'une confiance si bien méritée, en le chargeant de faire parvenir au prince d'Orange une lettre autographe dans laquelle il lui annonçait son intention de se réfugier en Belgique. J'eus la mission de porter cette lettre au delà des frontières, jusqu'à Tournai.

Je partis à cheval pendant la nuit. Arrivé de très bonne heure aux frontières, je fis connaître à l'officier qui commandait, sur ce point, les avant-postes étrangers, quel était le but de ma mission. Je dus lui montrer la

lettre aux armes royales qui m'avait été remise. A cette vue, ses scrupules furent levés et j'arrivai à Tournai, où commandait le général hanovrien Hinüber. J'avais ordre de lui remettre la lettre pour le prince d'Orange et de retourner sans tarder à Lille.

Au moment où je m'étais acquitté de mon message, je vis entrer le comte de Lally-Tolendal, qui venait de passer la frontière. Il voyait en moi un officier français, mais comme il ne me connaissait pas, il adressa la parole, en anglais, à ce général étranger. Je crus de mon devoir de lui dire que, s'il avait des secrets à confier, je le prévenais que je comprenais l'anglais. Il continua alors en langue française et nous dit, avec la plus vive émotion et en versant des larmes, quels étaient les projets de la famille royale : c'était la confirmation des nouvelles que je venais d'apporter.

Je repartis alors. En arrivant à la frontière et jetant les yeux sur les habits rouges des dragons hanovriens, je me dis mentalement :

« Soldats de Georges III, je ne marcherai jamais à « côté de vous contre des Français. »

Le chef de ce poste eut l'étrange pensée de m'empêcher de rentrer en France et me dit que telle était sa consigne. Je réclamai, comme je le devais, contre ce procédé; on envoya alors un cavalier consulter le général Hinüber, qui répondit qu'on ne pouvait pas m'empêcher de repasser la frontière.

Entre cette frontière et Lille, je rencontrai une grande berline de voyage dans laquelle se trouvaient des dames que je saluai avec une respectueuse tristesse. A leur livrée, j'avais cru reconnaître qu'elles appartenaient à la maison de Condé. L'une de ces augustes fugitives tenait un mouchoir à la main; elle pleurait au moment de quitter la France; tristes pages que toutes celles qui

retracent les amers souvenirs de nos guerres civiles et de nos bouleversements!

J'arrivai à Lille; tout y avait déjà changé d'aspect. La garnison avait repris la cocarde tricolore; les cris de « *Vive l'Empereur!* » témoignaient de ses sentiments, comprimés depuis quelques jours.

Peu d'instants après mon arrivée à l'hôtel de l'Intendance, le duc de Trévise rassembla tous ses aides de camp. Le simple langage que mon brave et digne chef nous tint, inspiré, dans des circonstances si compliquées, par le bon sens et la loyauté, sera approuvé par les hommes d'honneur de toutes les opinions.

Le maréchal nous dit :

« Messieurs, le Roi est parti; je lui suis resté « fidèle tant qu'il n'a pas quitté la France. Maintenant, « il y a deux voies à suivre; elles sont également hono- « rables à mes yeux. Chacun de vous peut choisir. « Ceux de mes aides de camp qui croiront devoir, « avant tout, fidélité au Roi, ceux-là n'ont qu'à le « suivre, ils emporteront toute mon estime; d'autres « penseront peut-être que c'est à la patrie qu'il faut « se consacrer quand, par malheur, on doit choisir « entre elle et un Roi; c'est ma manière de voir. Je « suis un soldat de l'armée, je ne me sépare point « d'elle et je défendrai la France contre les étran- « gers. Décidez-vous donc, messieurs, il en est temps « encore. C'est une affreuse nécessité pour de braves « gens que d'avoir à faire un pareil choix; mais, je « le répète, les deux partis à prendre sont hono- « rables. »

Nous répondîmes unanimement :

« Monsieur le maréchal, nous pensons comme vous. « Vos sentiments sont les nôtres, nous restons fidèles « à la France. »

Nous reprîmes tous, en effet, du service pendant les Cent-jours.

Mes deux frères, voyant l'étranger menacer de nouveau notre patrie, s'armèrent également pour sa défense. Le plus jeune, sous-lieutenant dans les chasseurs de Berry, fut de nouveau blessé, et cette fois très grièvement, le 16 juin, à la bataille des Quatre-Bras, deux jours avant Waterloo. Voici en quelle occasion.

Son régiment se trouva, ce jour-là, en première ligne et en face du contingent hollando-belge de l'armée; il tirailla quelque temps avec un régiment de chasseurs à cheval dont l'uniforme avait beaucoup de ressemblance avec le sien. Parmi les cavaliers ennemis engagés sur ce point, il reconnaissait, il appelait amicalement par leur nom, au milieu des coups de carabine et de pistolet, plusieurs de ses camarades belges avec lesquels, dix-huit mois auparavant, il se trouvait à l'hôtel des pages de l'Empereur.

En ce moment, la ligne française fit un mouvement en avant, et les chasseurs de Berry, lancés à fond de train, poussèrent devant eux la cavalerie qui leur était opposée. Mon frère était en tête de cette charge, si vigoureusement conduite par le colonel de Faudoas, qu'elle traversa de part en part l'armée ennemie. Lorsqu'au bout d'un quart d'heure le jeune sous-lieutenant se retourna, il se trouvait seul en arrière d'une longue ligne d'infanterie anglaise.

Il crut alors pouvoir profiter de la ressemblance de son uniforme pour ne pas être distingué du régiment qu'il avait combattu. Il revint tranquillement, au pas, dans l'espoir de regagner l'armée française. Tout alla bien d'abord; mais, en passant à la gauche d'un régiment écossais, il fut reconnu comme cavalier ennemi. — On lui cria de toutes parts de se rendre, de mettre

pied à terre; il répondit à cette insolente proposition en lançant son cheval au grand galop. Tout un peloton fit alors feu sur lui; son cheval fut tué; lui-même reçut une balle dans chaque pied.

Peu d'instants après, un bataillon des chasseurs noirs brunswickois, qui faisait un mouvement rétrograde, traversa le champ où il était étendu. Cette colonne défila à côté et même au-dessus de lui, mais sans lui faire aucun mal.

« Ne craignez rien, camarade », lui disaient-ils en allemand, avec une compassion amicale.

Il n'en fut pas de même d'un traînard maudit, l'un de ces pillards sans aveu qu'on trouve parfois sur les champs de bataille. Cet homme ramassa un sabre et s'approcha du pauvre blessé en annonçant l'intention de le tuer; heureusement que les Écossais du 92e régiment qui avaient tiré sur lui s'aperçurent de ce lâche dessein; ces braves soldats accoururent pour protéger et sauver leur prisonnier; parmi eux se trouvait un lieutenant Winchester dont ma reconnaissance se plaît à proclamer le nom.

Lorsque, trois jours après, mon frère, qui depuis est devenu colonel de notre 1er régiment de dragons, apprit que la bataille où il avait été blessé avait reçu le nom des Quatre-Bras, il dit :

« J'ai pour consolation d'être probablement *le* « *seul qui ait été blessé aux deux pieds et aux Quatre-* « *Bras.* »

Les écrivains sévères qui condamnent les jeux de mots excuseront celui-ci en faveur de la circonstance.

Deux jours après, au lendemain de la victoire de Ligny, avait lieu la bataille de Waterloo. Jetons un voile sur ce douloureux souvenir et sur celui d'une seconde invasion.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE II

1806-1808

CHAPITRE III

1808-1809

CHAPITRE IV

1811-1812

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

1814-1815

62

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C[ie]

8, RUE GARANCIÈRE